N° 761 41e Année Tome CCXVIII 1er Mars 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, **5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

LE CRAP

Directeur : GA

LA REVUE PARISI

LES LIVRES - LES PIÈCES - LES EXPOSITIONS - LES

Une collabor

HENRI BÉRAUD, ROLAND DORGELÈS, GUS BOFA, MAC ORLAN, GIRAUDOUX, PAUL
PAUL LÉAUTAUD, JEAN ROSTAND, JEANNE RAMEL CALS, LUCIENNE FAVRE, LOU
CLAUDE BLANCHARD, OBERLÉ, LUCIEN FARNOUX-REYNAUD, LUC BENOIST, PAUL
ANDRÉ ROUSSEAUX, PHILIPPE CHABAN

EN PROVINCE, AUX C

LE CRAPOUI

a

L'AIR D

ABONNEZ-VOUS AU

NUMÉROS SPÉCIAUX DU « CRAPOUILLOT »

(Vendus séparément)

LE JARDIN DU BIBLIOPHILE 1929 : **12** r. 1928 : **12** fr. 1927 : **20** fr.
PARIS (avec les admirables photographies d'ATGET). . . . . . **12** fr.
LA GUERRE (numéro commémoratif : DORGELÈS, DUHAMEL, GALTIER-BOISSIÈRE, GUS BOFA, GEORGES GIRARD, ALEXANDRE ARNOUX. Dessins de SEGONZAC) . . . . **7** fr.
VOYAGES A TRAVERS LE MONDE (MORAND, RAUCAT, etc.). . . **12** fr.
HOMMAGE A EUGÈNE LABICHE : **7** fr. — Le Cirque. . . . . . **5** fr.
LE SALON D'AUTOMNE. 1929 : **7** fr. 1928 : **7** fr. — Le bien manger. . . . . **5** fr.

Port des numéros : France et Colonies : **Gratuit**
Étranger : Les numéros à **5** *fr. sont facturés* **7** *fr., les numéros à* **7** *fr. :* **10** *fr.*
et les numéros à **12** *fr. :* **16** *fr.*

LE CRAPOUILLOT & SON OFFICE DE LI

OUILLOT

ER-BOISSIÈRE

NNE « A LA PAGE »

IS - LES DISQUES - LES VOYAGES - LA BIBLIOPHILIE

n étincelante

ND, ALEXANDRE ARNOUX, THOMAS RAUCAT, LUCAS-DUBRETON, ANDRÉ ROUVEYRE, DOURNE, GEORGES DUHAMEL, GEORGES GIRARD, PAUL REBOUX, FRANCIS CARCO, MAXIMILIEN VOX, YVONNE PÉRIER, ROBERT REY, MICHEL VAUCAIRE, SERGE, DRÉ SALMON, MARIUS MERMILLON, ETC.

ONIES, A L'ÉTRANGER

OT ILLUSTRÉ

te

E PARIS

CRAPOUILLOT 1930 »

TARIF D'ABONNEMENT 1930

Pour un an (12 numéros à 5, 7 et 12 fr.)

France et Colonies	75 fr.
Étranger (tarif plein)	100 fr.
Étranger (demi-tarif postal)	85 fr.

COLLECTIONS (en livraisons)

	PARIS	PROVINCE	ÉTRANGER
Année 1929	75 fr.	75 fr.	100 fr.
Année 1928	75 fr.	75 fr.	90 fr.
Année 1927	75 fr.	75 fr.	90 fr.
Année 1926	75 fr.	85 fr.	95 fr.
Année 1925	75 fr.	85 fr.	95 fr.
Année 1924	75 fr.	85 fr.	95 fr.

ES, 3, place de la Sorbonne, PARIS. (Chèque postal 417.26)

CAMILLE PISSARRO

Sans doute, Constable et Turner ne sont point sans influence, et grande, sur l'impressionnisme français, et le voyage à Londres de Monet et de Pissarro, aux années de recherches et de jeunesse, leur a fait tomber des écailles des yeux. Sans doute, aussi, Millet et plus encore Corot ont traversé les impressionnistes d'un sillon d'enthousiasme, Corot surtout, aux toiles de qui ressemblent tellement les premiers essais de Sisley et de Camille Pissarro, et Monet jeune a appris quelque chose de Boudin, comme il y a dans certains portraits de Couture vieillissant des blancs ardents qui annoncent les linges bleuâtres de Manet. Il n'est point de vérité qui n'ait été confusément épelée par des devanciers qui entrevoient et passent ou s'arrêtent à un point fixe d'une évolution qui aurait pu se dérouler encore. Mais, malgré ces affinités et ces similitudes, quelles différences s'affirmèrent entre les impressionnistes et leurs précurseurs! Daubigny a entrevu la division du ton. Il s'en est servi pour orchestrer des gris et des verts. Mais jamais songea-t-il à illuminer ces prodigieuses lanternes multicolores qui font d'une toile néo-impressionniste une mosaïque légère, mobile et féerique? Il reste au seuil, et ceux qui le suivent allu-

ment les lampes du sanctuaire. Il n'y a plus rien de commun entre les aspects d'un tableau d'un peintre de Barbizon et de ceux d'Auvers, de Vétheuil ou de Giverny. Le développement réel de la tradition, que seuls peuvent perpétuer les novateurs, aboutit à ces métamorphoses. Corot donne la sensibilité, la fraîcheur, l'émotion matinale, la sensation de bonheur d'un paysage; mais dans un frémissement de la couleur résumée, les impressionnistes nous font voir et comprendre quelle variété d'éléments colorés aboutit à cette sérénité bleue et verte. Les impressionnistes diffèrent prodigieusement les uns des autres. Quoi de similaire entre la vision aiguë de Degas, avec l'accent net de la rue de Paris que signifient ses blanchisseuses, et la vision torrentielle de Monet et l'aptitude décorative de Renoir et le bucolisme profond et foisonnant de Camille Pissarro. D'autres ont émaillé la Seine de flambantes régates et étendu à des minutes de rayonnement éternel le clair sourire de matinées d'été à des coudes de rivière. Camille Pissarro s'est constitué le peintre du champ et de la prairie. Il a supprimé le motif; il trouve le pittoresque; son pittoresque, le vrai, le foisonnement, le moutonnement des haies, des allées d'arbres qui s'éloignent. Il crée la peinture de l'horizon qui rabat, d'un voile si drapé, si léger et pourtant si lisible, la lumière sur ses premiers plans, carrés de choux ou cueilleuses au travail.

C'est un grand peintre du travail humain, du travail rustique. Non seulement il a toujours vécu à la campagne, mais jeune il a cultivé son jardin et, dans ce théâtre dont il a reculé les portants, où il a fait entrer l'horizon, il aime animer les personnages et trouver les synthèses du geste régulier de la cueilleuse de pommes ou de la femme qui cultive. Les paysans de Millet, si beaux, sont quelquefois sentimentaux, ceux de Pissarro sont toujours agissants et s'il les suit dans leur rêverie, c'est toujours avec une absolue vérité, tel ce vieux paysan,

seul dans un cabaret devant sa chopine, la casquette écrasée sur le crâne, les yeux dans le vide, sa mentalité traduite aussi bien par l'immobilité des épaules que par la rectitude de la nuque, image du plein repos qui n'empêche point le ruminement du calcul, qui est un des chefs-d'œuvre de la collection Paulémile Pissarro.

Quand on vit au village, on a tout de même la curiosité de la petite ville, du chef-lieu relatif qui, un jour ou deux jours de la semaine, s'enfle, babille, devient populeux, et voici que Pissarro peint des marchés. Un coin de devanture de café est précieux au contemplatif pour étudier le microcosme humain; mais ce ne seront point des études à la Daumier que recherchera Pissarro. Il traite ses marchés comme des bouquets. Il en fige le mouvement à un point d'arrêt. Ce n'est point comme le silence brusque et l'immobilisation d'un manège qui va recommencer à tourner. Les personnages sont en mouvement, mais cette femme qui bavarde, ses paniers aux mains, dont la tête avance un peu et dont la jupe se bride sur la rotule, elle est là, non seulement pour son attitude correspondant avec celle de son interlocutrice, mais pour l'éclat de son caraco rouge et les plis de sa marmotte. De cette justesse d'allure, cette impression de vérité absolue, de vérité artiste à laquelle, par d'autres moyens, atteignait aussi Raffaëlli.

Que l'œuvre de Pissarro procède de l'esthétique réaliste il n'en faut point douter, encore que le vérisme du peintre soit parfois de plus franc aloi que celui de l'écrivain réaliste qui, en général, ne se gêne point d'admettre le paroxysme dans son tragique comme dans son comique. Mais pour le choix du sujet, comme pour le mode d'expression du thème, on ne peut oublier que, si les impressionnistes ont adoré Corot, qui accentuait un paysage, à son gré virgilien, de la présence eurythmique de nymphes dansantes, ils ont beaucoup aimé Courbet, qui leur recommandait de ne faire que ce qu'ils voyaient. La pein-

ture d'évocation et d'images, si mal représentée lors de leur jeunesse par un Gleyre, un Cabanel et même Baudry qui ne donne toute sa valeur qu'au portrait, ne les tentait pas. Ils ont toujours admis et admiré Puvis de Chavannes et invité Odilon Redon à leurs expositions, le Redon du blanc et noir et des phantasmes, ce qui prouve leur intelligence d'un art parallèle au leur, mais qu'ils se gardaient de pratiquer. Pissarro est donc strictement vériste, mais il a eu à certains moments quelques aspirations divergentes.

La vie des impressionnistes a été, pour les débuts, si dure qu'elle en a été restrictive. Ils ont vécu en Ile-de-France et la prodigieuse variété des atmosphères de ce beau terroir les a conquis. Cela n'a point empêché les fugues en Hollande, à Bordighera, en Norvège, en Algérie d'un Monet, d'un Renoir, d'un Lebourg, ni les périples d'un Gauguin, ni les Agay d'un Guillaumin. Il faut noter pour Pissarro que s'il n'est jamais parti pour les chaudes régions du beau soleil, c'est que tout jeune il les avait connues et qu'il savait comment la lumière y mange les formes. Je me souviens qu'étonné de la couleur contenue et comme simplement chauffée intérieurement de quelques beaux Gauguin des Antilles, je lui parlais de leur manque d'éclat : « C'est, me répondit-il la vraie lumière du pays. Elle est impitoyable. Ah ! les beaux temps gris de Normandie ! » Mais s'il préférait à toutes autres les lumières de Paris, du Vexin, de Rouen, il avait cherché autre chose. Toujours en pensant aux difficultés de vie qui clouaient Pissarro, patriarche d'une nombreuse famille, dans son village d'Ile-de-France où le dévouement et l'admirable industrie de Mme Pissarro aidaient les maigres gains du peintre à subvenir aux besoins de tous, on peut s'imaginer que les marchands dévoués, marchands tout de même, des impressionnistes eussent été dérangés par l'apport à leurs comptoirs de tableaux féeriques et qu'ils eussent supplié ces peintres de revenir à

leur Pontoise, à leur Verneuil, à leur Damiette (près Gif), à leur Crozant. La peinture de Pissarro, si variée qu'elle soit, avec ses postes d'observation souvent modifiés, Osny près Pontoise, Auvers, Montfoucault, l'Hôtel de Russie, la maison de l'ingénieur Chevalier à Paris, des points de Rouen vers les quais de Seine, des points de Londres, demeure vériste; mais si vous parcourez le beau recueil de Loys Delteil et les reproductions de bois, de lithos et d'eaux-fortes de Camille Pissarro, vous y noterez des tentatives d'évasion.

Dans sa maison d'Eragny il montrait avec orgueil, et dans une impression à lui très agréable d'amitié ancienne et durable, deux petites toiles de Cézanne avec de furieux enroulements de nus, des mouvements d'hommes en lutte. C'étaient des esquisses que Cézanne avait conçues pour une série projetée sur l'*Orlando Furioso,* ce qui ne relevait point de l'esthétique naturaliste. Pissarro n'a point, que je sache, touché à cette gamme fantaisiste et romantique; mais dans le recueil Delteil vous trouverez des planches où, par la noblesse du dessin, la baigneuse paysanne semble devenir une Léda et l'oie qui barbote dans la petite rivière prendrait facilement des aspects de cygne, et la noblesse du bouquet d'arbres riverains l'apparente au bois sacré. Pissarro n'a point poussé cette expression d'hiératisme jusqu'à la traduction des légendes radieuses. Ce cortège de Cybèle qu'il a pu rêver, il l'a résumé, moderne et vivant, dans des cueilleuses de pommes, des femmes qui cousent, qui lisent ou simplement reviennent, lasses, des travaux des champs.

Camille Pissarro, tel que nous le pûmes voir vers 1886, était un robuste vieillard, d'assez haute taille, aux traits bibliques, chauve avec une couronne de cheveux blancs d'argent, très fournis, partagée derrière la tête par une raie médiane qui lui donnait un peu l'aspect, vu en profil perdu, d'un de ces robustes Anglais d'affaires qu'a dessinés Charles Keene. Vu de face, la douceur du regard

commandait la sympathie immédiate. Il n'avait peut-être pas la figure classique du patriarche ou d'un Père Eternel conçu par quelque grand peintre italien, mais quand on l'avait vu, on ne pouvait rêver plus pure incarnation modelée d'un Dieu de bienveillance. Il était étonnamment modeste, nullement familier, mais offrant le plain-pied et l'égalité quand on lui parlait d'art. Il venait d'Eragny, souvent avec son fils Lucien, aux cheveux et à la barbe noir d'encre, aux yeux aussi très doux, et qui lui ressemblait comme un portrait de jeunesse. On le rencontrait avec ses jeunes amis Seurat et Signac, à qui il témoignait une affection admirative et quasi-paternelle. Souvent, au cours de ses brefs et fréquents voyages, on se concentrait en une manière de box vitré, au seuil même du Café de la Nouvelle-Athènes, auprès de Degas, qui tenait là ses assises le soir, sauf le vendredi, où il allait, avec Bartholomé, alors peintre et surtout dessinateur, au Théâtre Montmartre. Etaient présents souvent Zandomeneghi et les jeunes néo-impressionnistes, les néos, ainsi qu'avait abrégé leur étiquette Paul Alexis. Camille Pissarro portait à Degas, qui l'avait précédé de quelques années dans la carrière, une amitié profonde et, dans son expression, très déférente. Il racontait avec un chagrin persistant la scène suivante. Discutant d'esthétique, et pour donner un exemple, Degas sabre la table de marbre d'un grand dessin, d'un admirable dessin, disait Pissarro. Entre temps, quelqu'un des assistants ayant appelé le garçon, tandis que Pissarro songeait à interviewer le tenancier et acquérir le marbre orné du beau dessin, le garçon, d'un coup de torchon, supprime la belle œuvre. Degas, qui eut des mots cruels pour tous ses amis de l'Impressionnisme, n'en avait point pour Pissarro, sauf qu'il le gourmandait aimablement de la tendresse qu'il portait au pointillisme, jusqu'à l'adopter et pratiquer cette technique nouvelle qu'apportait Seurat.

L'amour désintéressé de l'art qui animait Pissarro était tel qu'il n'hésitait pas à tout approuver de la technique de Seurat, à considérer qu'il apportait aux difficultés picturales une solution nécessaire. Il s'y conformait en proclamant bien haut les mérites et l'originalité de Seurat et il continuait malgré les objurgations de ses amateurs et de ses marchands qui alléguaient que ce n'était plus du Pissarro qu'il peignait, ce en quoi ils avaient grandement tort; mais cela dérangeait leurs habitudes, et enfin Pissarro, d'ailleurs toujours en éveil d'interprétation neuve des beautés des champs et de la ville, finit par y renoncer, tirant tout de même de ce passage pointilliste un accroissement de sa valeur de modelé.

Les autres grands impressionnistes lui faisaient un peu grise mine de cette affection raisonnée pour ces nouveaux peintres, pour ces néos. Mais les jeunes écrivains et les jeunes peintres admiraient ce vieux et grand lutteur qui, au lieu de s'endormir dans le succès conquis, tentait de se renouveler et d'accroître ses moyens d'art en sympathie avec des créateurs âgés de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il était entouré de déférence respectueuse et amicale.

Chez lui, à la campagne, dans son coin d'Eragny, il n'arrêtait point de créer tous les jours, en plein air, devant le motif, se délassant de la peinture, uniquement par la gravure, toujours très simple : casquette, tricot et sabots. A la ville, lors de ses voyages pour affaires ou par curiosité d'art, visites aux expositions, à des marchands, à son encadreur, il apparaissait coiffé d'un chapeau mou noir et vêtu de complet bleu marine. Les haltes entre deux rendez-vous nécessitaient quelque attente au café. Il y surprenait le garçon par l'étrangeté de sa commande, toujours la même, d'un grog *ordinaire froid.* Renseigné, le serveur lui apportait un verre, une carafe et une fiole graduée de cognac. Pissarro remplissait d'eau son verre, laissait intacte la topette d'alcool et acquérait ainsi le

droit de stationnement sans boire autre chose qu'une gorgée d'eau de Seine. En contraste, il fumait avec dévotion la pipe, cette compagne du paysagiste. Vers les années 1887, 1888, il souffrit des yeux. Il consulta un oculiste notoire, homéopathe, Paranteau, qui lui promit la guérison au bout d'un an; mais il proscrivait la pipe. « Et si je fume? », murmura Camille Pissarro. « Cela durera deux ans. » « Je préfère ça. » Paranteau lui fit confectionner un petit appareil recouvert de drap, une sorte de pastille nouée à un phylactère, destinée à protéger l'œil malade de la fumée, et le guérit en deux ans, selon sa promesse.

A Eragny-sur-Epte, sa maison spacieuse (il fallait de la place pour ses six enfants) contenait une pièce très grande et très claire servant d'atelier. Auprès de la maison, un assez grand jardin, par delà un pré qu'on louait comme pâturage. Le paysage du pays est très doux, sans grands vallonnements, mais très varié d'arbres et d'eaux. C'est là qu'il a noté ses paysages verts à foisonnements d'horizon qui s'atténuent, et dans les clos aux pommiers à cidre ses sculpturales paysannes. Il y joignit aussi d'admirables portraits de ses enfants. Tout auprès, c'était Gisors et ses marchés. Le village d'Eragny était tout simple, maisons de paysans, sauf une sorte de villa qu'un petit rentier avait vermiculée jusqu'à la folie. Pissarro avait trouvé à Eragny le terroir qu'il recherchait, sans aucun incident romantique, une étendue prête aux phénomènes mouvants de la lumière, le moindre coin de route ou de pré lui donnant le vaste horizon, sans complication de terrain qui diminuât la large vibration lumineuse. Sauf les intervalles où il alla peindre le paysage urbain et la vie des foules, il demeura à Eragny jusqu'à la fin de sa carrière grande et simple.

Il est le père d'une belle lignée d'artistes : d'abord son aîné, Lucien Pissarro, paysagiste ému et attendri, qui s'est aussi adonné au livre d'art, et publia, entre au-

tres belles œuvres, une édition des *Moralités légendaires* de Jules Laforgue; puis Manzana Pissarro, aux dons multiples de peintre, de décorateur, de verrier, de meublier, remarquable imagier d'Orient; puis Ludovic Rodo, peintre solide et fin du music-hall, interprète du ballet moderne où les danseuses agissent en grandes lignes parallèles, parées de couleurs différentes, avec la variété des entrelacs à la fois bizarres et réguliers des ensembles, bon paysagiste aussi dont les aquarelles d'arbres et d'eaux et de villages blottis dans le feuillage touffu sont si transparentes et émues dans leur largeur harmonieuse; Paulémile Pissarro, paysagiste aussi de la forêt normande et des rives de Dordogne, aux eaux silencieuses, chargées de reflets clairs parmi les verdures sombres. Le talent de ses fils prouve sa force d'éducateur.

Ce qu'il exigeait des jeunes, c'était la probité, la simplicité et même l'ingéniosité du dessin. Apprendre en dessinant, apprendre en regardant l'objet ou le modèle, ne pas s'embrouiller la vue ni la main de souvenirs du modèle d'école ni du musée, trouver en soi-même, par l'étude, sa primitivité en gardant sa spontanéité.

Je me souviens, lorsqu'on se demandait qui avait découvert le douanier Rousseau et que l'on donnait des noms de gens qui avaient peut-être découvert Rousseau, mais après que ce peintre exposait depuis une dizaine d'années, avoir indiqué que c'était Camille Pissarro. Les Indépendants offraient aux visiteurs une grande salle centrale de novateurs, de néo-impressionnistes, Seurat, Signac, Augrand, Dubois-Pillet, Lucien Pissarro, Henri Cross, puis en d'autres salles les autres, de très inégale valeur, des femmes peintres habiles comme Mme Berriat-Blanc, des peintres sensibles et inexpérimentés comme Rousseau, comme Albert, et de mauvais peintres ou des peintres sans métier. Camille Pissarro n'exposait point aux Indépendants, étant pris ailleurs, mais il visitait les salles avec soin, soucieux d'encourager d'une

parole aimable tous ceux en qui il croyait trouver une promesse ou une bonne volonté. Il s'arrêta un jour (c'était à une exposition au pavillon de la ville de Paris), devant un coin de Seine, étude de berge avec le petit bureau d'octroi que connaissait si bien Rousseau, et dont Rousseau avait peint l'entour et l'empierrement avec sa gaucherie minutieuse. Le tableau n'était pas très séduisant, mais Pissarro s'arrêta, analysa le tableau à ses jeunes amis peintres et lettrés, en exalta les qualités, la fraîcheur et l'ingénuité et changea, chez tous, l'ironie en bienveillance.

Maintenant l'exposition du centenaire révélera son œuvre déjà célèbre à ceux qui ne la connaissent pas encore toute. On y suivra pas à pas son évolution. On sera stupéfait, en admirant de merveilleuses natures-mortes peintes en 1866 ou 67, et que les amateurs couvrent d'or, que cette peinture n'ait pas été de suite reconnue, mais encore qu'elle ait été méprisée. Pendant que la peinture des officiels, qui fermaient aux impressionnistes l'entrée du Salon, s'empoussière, reléguée dans les plus lointains des musées de province et leurs greniers, l'art impressionniste a envahi les grands musées des capitales et toutes les belles collections. C'est la revanche de l'art contre la demi-science. C'est celle de Camille Pissarro, comme celle de Manet, Monet, Renoir, Degas, Raffaëlli, Gauguin, comme celle de son jeune ami Georges Seurat.

GUSTAVE KAHN.

LA PREMIÈRE DOÑA SOL
MADEMOISELLE MARS

Pour opérer leur révolution théâtrale et faire triompher leurs drames, les Romantiques n'eurent pas seulement à conquérir le public, mais à vaincre la méfiance de certains acteurs qui, pleins de préventions pour leurs tentatives hardies, ne leur apportaient souvent qu'un assez timide concours.

Quand, sur l'initiative du baron Taylor, *Hernani* fut accueilli au Théâtre-Français, Joanny, chargé du rôle de Ruy Gomez de Silva, était seul favorable à la jeune école.

Les autres, dira, dans ses *Mémoires,* Alexandre Dumas, Mlle Mars la première, malgré le splendide succès qu'elle venait d'obtenir dans la duchesse de Guise, ne regardaient l'envahissement qui s'opérait que comme une espèce d'invasion de barbares à laquelle il fallait se soumettre en souriant. Dans les caresses que nous faisait Mlle Mars, il y avait toujours les restrictions mentales de la femme violée.

Pour incarner Doña Sol, qui dans le drame a dix-sept ans, Mlle Mars était vraiment mûre. Née le 9 février 1779, elle en comptait, en effet, cinquante-deux... Très connue déjà sous la Révolution, célèbre sous le Premier Empire, elle régnait à la Comédie-Française où, depuis la mort de Mlle Contat, en 1812, elle accaparait les grands rôles. Luttant avec vaillance contre les outrages du temps, elle ne songeait nullement à quitter son emploi, et l'ingénue de 1795 apparaissait encore à beaucoup, au

moment d'*Hernani*, comme le type achevé de la grâce et de la jeunesse.

La renommée des jolies actrices se fait au hasard, notait assez aigrement Théophile Gautier; d'ailleurs beaucoup de ces réputations de beauté durent depuis tantôt un demi-siècle; c'est trop en vérité... Une multitude d'héroïques généraux, de délicieux provinciaux, voire même des Parisiens de race en sont encore à admirer la fraîcheur traditionnelle, mythologique et remontant aux âges fabuleux de Mlle Mars, l'inimitable Célimène.

Mlle Mars n'avait point cependant usurpé sa renommée. Elle avait eu de la beauté et surtout du charme. Si sa taille un peu courte, son teint brouillé, ses traits assez quelconques ne forçaient guère l'admiration, il fallait louer sans réserves sa vivacité d'expression, ses dents éclatantes et ses admirables yeux noirs. Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de considérer ses portraits. Que d'artistes, obscurs ou glorieux, l'ont prise pour modèle! La voici en tenue d'apparat, coiffée à la grecque, drapée de fourrures, le col entouré de perles dans le beau tableau de Gérard; la voici peinte par Horace Vernet, dessinée par Girodet, Godefroy, Leconte, Boilly, etc., sculptée par Thomas, Dantan, David d'Angers, sans compter les miniatures, les gravures et les innombrables lithographies qui répandaient au loin, avec plus ou moins de fantaisie, son illustre et gracieuse image. Nulle part, peut-être, elle n'apparaît plus séduisante que dans un dessin anonyme du Cabinet des Estampes. Jouant Betty dans la *Jeunesse d'Henri V*, elle a posé debout, le coude appuyé au dossier d'une chaise, la taille moulée dans un corsage montant. Sa collerette en mousseline, sa toque à plume blanche retombant sur l'épaule encadrent vraiment le plus fin minois qu'on puisse rêver...

A la ville, elle régentait la mode. Avec son esprit, sa délicatesse, sa dignité de maintien, elle en imposait à tous et faisait figure de femme du monde accomplie.

Au théâtre, elle brillait d'un éclat sans pareil. Fort experte en son art et fière de ses succès, elle recueillait dans les rôles les plus divers d'unanimes applaudissements.

« Elle a, disait Rabbe, le secret de tous les caractères, et son talent possède le type du vrai et du beau sous quelque forme qu'ils existent. »

Gautier a dépeint « ce charmant sourire d'où jaillissait l'esprit avec un éclair de nacre, ces yeux furtifs et pleins de séductions dont chaque étincelle tombait sur de la poudre; ce langage si doux, si rythmé, si mélodieux, qu'il faisait demander à quoi pouvait servir la musique; cette intelligence qui semblait comprendre tout, qui ajoutait à tout et surprenait le poète par les sens nouveaux et les percées inattendues qu'elle lui révélait dans son œuvre ».

Car le talent de Mlle Mars était fait de mesure et d'intelligence plutôt que d'ardente sensibilité. Son tempérament ne l'inclinait guère aux effusions, aux délires romantiques. Quand elle avait créé, en 1829, avec Joanny, l'*Othello* d'Alfred de Vigny, dans les soirées tumultueuses qui annonçaient déjà la bataille d'*Hernani,* Dumas remarquait :

C'étaient de puissants auxiliaires, ce n'étaient pas précisément ceux qu'il nous eût fallu. Mlle Mars et Joanny étaient un peu empruntés sous des habits qui poétiquement n'étaient pas faits à leur taille. Mlle Mars, charmante femme de l'Empire, spirituelle, légère, fine, gracieuse, mordante, n'avait rien de la mélancolique, douce et naïve maîtresse du More.

A la veille d'*Hernani,* Hugo se plaignait de ses interprètes, figés, selon lui, dans des conventions fades et désuètes :

Je suis, disait-il à Hippolyte Lucas (qui a noté l'entretien dans ses *Portraits et souvenirs littéraires*), dans la position d'un homme qui a mis son vin en bouteilles ayant déjà servi et imprégnées du goût de certains crus. Je ne reconnais pas toujours le vin de mon tonneau. — Vous avez du moins, re-

prit Hippolyte Lucas, dans Mlle Mars un flacon de cristal et d'or. — Oui, mais dans lequel il y a eu de l'essence de rose...

§

Dès le début des répétitions, des orages avaient éclaté. Mlle Mars, que son rôle inquiétait, manifestait de l'humeur. Elle traitait de haut ces jeunes auteurs romantiques, dont les œuvres, au fond, la choquaient. Déjà, à la fin de 1828, elle n'avait accepté de jouer dans *Henri III et sa Cour* le rôle de la duchesse de Guise qu'à la condition d'avoir auprès d'elle des partenaires âgés : Armand et Mlle Menjaud, qui, pensait-elle sans doute, ne formeraient pas avec elle un trop saisissant contraste. Mais Alexandre Dumas exigeait, à leur place, Michelot pour Henri III et la jeune Mlle Despréaux pour le page. En vain, Mlle Mars s'était indignée : « Choisir cette petite fille! Vous la verrez en pantalon collant! Elle est horriblement cagneuse! » Dumas avait tenu bon; la puissante sociétaire avait dû céder.

Avec Hugo, ce fut au texte même de l'œuvre qu'elle s'attaqua. Le fameux vers :

Vous êtes mon lion superbe et généreux

l'offusquait par-dessus tout. Sans cesse, elle pressait le poète de changer le mot « *lion* » (1). « Cela me semble si drôle, répétait-elle, d'appeler M. Firmin « mon lion. » « — Ah! répliquait Hugo avec une courtoise fermeté, parce qu'en jouant le rôle de doña Sol vous voulez rester Mlle Mars! Si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Silva, c'est-à-dire une noble Castillane du XVIe siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale; alors,

(1) Dans le *More de Venise*, le mot *mouchoir* l'avait, de même, fort scandalisée.

vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son *lion*, et cela vous semblerait moins drôle. »

Mais l'actrice n'était pas convaincue; elle proposait une variante :

« Vous êtes, *monseigneur*, superbe et généreux. »

— Oui, madame, répondait Hugo imperturbable, seulement, *mon lion* relève le vers, et *monseigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant. »

Elle critiquait aussi la scène des portraits, se plaignant d'être contrainte à écouter, sans mot dire, de longues tirades. Irrité à la fin par ces bouderies, qui pouvaient compromettre le sort de la pièce, Hugo dut proposer à Mlle Mars de lui retirer le rôle. On juge de sa surprise et de sa colère : « Ah! par exemple! s'écria-t-elle en frappant le marbre de la cheminée avec le rôle et le parquet avec son pied, voilà la première fois que cela m'arrive : qu'un auteur me redemande son rôle! » Apprenant que le poète la remplacerait volontiers par Mlle Despréaux, elle fut piquée au vif et s'amadoua bien vite : « Eh bien, je le garde, votre rôle, déclara-t-elle; je le jouerai comme personne ne vous le jouerait à Paris, je vous en réponds! »

Elle tint à peu près parole.

Une fois la première représentation engagée, constatait Dumas, une fois que le feu des applaudissements ou des sifflets avait salué le drapeau (fût-il étranger) sous lequel elle combattait, elle se serait fait tuer plutôt que de reculer d'un pas; elle aurait subi le martyre plutôt que de renier nous ne dirons pas sa foi — (notre école n'était pas sa foi), — mais son serment.

Elle joua correctement, mais sans conviction profonde, et, quant au mot « lion », ne put, le premier soir, se résoudre à le prononcer.

« Les acteurs étaient dans un embarras visible », écrit

dans son journal Cuvillier-Fleury et le 7 mars 1830, à minuit, Hugo lui-même notait :

On joue *Hernani* depuis le 25 février. Cela fait chaque fois cinq mille francs de recette. Le public siffle tous les soirs tous les vers ; c'est un rare vacarme ; le parterre hue, les loges éclatent de rire. Les comédiens sont décontenancés et hostiles; la plupart se moquent de ce qu'ils ont à dire... Si je vais au théâtre pendant la représentation, je vois, à chaque instant, dans les corridors où je me hasarde, des spectateurs sortir de leur loge et en jeter la porte avec indignation. Mlle Mars joue son rôle honnêtement et fidèlement, mais en rit, même devant moi.

§

Bientôt, le rôle de doña Sol allait trouver une interprète autrement ardente et pathétique en la personne de Mme Dorval, qui, douée d'un tempérament fougueux, jouant avec une flamme intense, apparaissait aux foules exaltées comme l'idéal de l'actrice romantique. « Quand cette femme paraît sur la scène, disait George Sand, avec sa taille brisée, sa marche nonchalante, son regard triste et pénétrant, savez-vous ce que j'imagine? Il me semble que je vois mon âme; c'est mon âme qui est en cette femme et qui la fait se tordre et délirer ainsi. »

Dans cette scène du cinquième acte d'*Hernani*, écrira Théodore de Banville, dans cette élégie charmante sur laquelle le dénouement qui s'approche jette déjà son ombre mélancolique, vous rappelez-vous comme Mme Dorval disait les beaux vers du poète avec toute son âme! Etait-elle assez ravie, assez amoureuse, assez frissonnante de cette émotion suave où une nuit calme et parfumée jette les cœurs éperdus d'amour? Et dans la scène du flacon, quand elle bondissait comme une tigresse en furie et qu'elle arrachait ce poison à son amant! Elle s'écriait : « Je l'ai! » — il fallait voir avec quel accent de triomphe, de prière et de reproche — et toutes les respirations s'arrêtaient dans la salle.

La cause des romantiques était maintenant gagnée, et

Mlle Mars ne méprisait plus les poètes vainqueurs. C'étaient eux plutôt qui la dédaignaient. Devenu libre, après la Révolution de juillet, de faire jouer son drame *Marion de Lorme*, précédemment interdit par la censure, Hugo négligea le Théâtre-Français et choisit la Porte-Saint-Martin, où seule, pensait-il, Marie Dorval aurait assez d'émotion amoureuse pour incarner son héroïne.

Vigny, de même, contribua plus tard à faire engager Dorval, sa maîtresse, à la Comédie-Française pour jouer dans *Chatterton* le rôle de Kitty Bell, qu'il avait créé pour elle. On sait les incidents qui suivirent : moins pour déplaire au poète que pour faire échec à l'intruse, le Comité de Lecture refuse *Chatterton*. Fort de l'appui de la reine Amélie et du duc d'Orléans, le directeur Jouslin de la Salle passe outre et reçoit la pièce. Mais Mlle Mars convoite le rôle. Aussitôt, le ministre des Beaux-Arts et le Roi lui-même interviennent pour elle auprès de l'auteur. Vigny reste inflexible.

Marie Dorval aurait succombé sous la cabale si son triomphe, le 12 février 1835, n'avait fait taire tous les jaloux.

Deux mois plus tard, Mlle Mars jouait, avec elle, *Angelo*.

La Dorval et Mlle Mars ont lutté de talent, notait avec fureur l'académicien Viennet, le 29 avril 1835. La dernière s'est tout à fait prostituée aux impertinents grimauds qui prétendent détrôner Corneille et Molière. Hugo est sans contredit le plus audacieux, le plus orgueilleux de la bande (1).

Tout en restant fidèle au Répertoire, dont elle possédait à fond les secrets, Mlle Mars, « la petite doyenne », comme on l'appelait, continuait à créer des œuvres modernes, comme *Mademoiselle de Belle-Isle* d'Alexandre Dumas.

Le soir où se leva le rideau pour la première représentation

(1) *Les romantiques jugés par un classique*. Souvenirs de Viennet publiés dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1929.

de *Louise de Lignerolles,* écrit dans ses souvenirs Ernest Legouvé, nos deux amoureux, Mlle Mars et Firmin, avaient, à eux deux, cent vingt-cinq ans; eh bien! je n'ai jamais vu d'interprètes aussi jeunes, si jeunesse veut dire feu, passion et conviction (2).

Il fallut enfin songer à la retraite, et, le 16 avril 1841, Mlle Mars donnait sa représentation d'adieu. « Quel spectacle magnifique! note dans son journal le comédien Got. *Le Misanthrope* et *Les Fausses Confidences,* par l'élite de la troupe, MM. Menjaud, Monrose, Samson, Provost, Périer, Régnier, Mmes Desmousseaux, Mante, Anaïs, Veret-Varlet.

» Mlle Mars (Célimène-Araminthe) planant au-dessus de tous et un public fanatisé (plus de vingt mille francs de recettes) rappelant deux fois la bénéficiaire après la chute du rideau, debout au milieu des cris, des bravos et des larmes. Oui, des larmes... Et, pour mon compte, j'étais aussi ému que pas un.

» Mais c'est la pauvre Comédie-Française qui va, du coup, branler dans le manche... »

Ce rôle de Célimène, qui lui convenait si bien, est celui dans lequel elle a laissé les plus durables souvenirs, et c'est dans ce costume que Geffroy l'a peinte en 1840, avec tous les sociétaires. Minaudant sur un fauteuil au centre de la toile, elle apparaît à la place d'honneur, prête à recevoir les hommages de la Compagnie dont elle fut si longtemps l'étoile.

§

Bien qu'elle ait souvent servi de son mieux sa gloire, Hugo n'aima jamais Mlle Mars. Il nous a laissé sur elle, dans ses *Choses vues,* cette anecdote assez malveillante :

Dans sa dernière maladie, Mlle Mars avait souvent le délire.

(2) Il y a là quelque exagération. Mlle Mars était née le 9 février 1779, et Firmin le 6 avril 1784. Ils ne pouvaient donc atteindre le 6 juin 1838 qu'à un total de près de cent quatorze ans, chiffre déjà respectable.

Un soir le médecin arrive. Elle était en proie à une fièvre ardente et rêvait tout haut; elle parlait du théâtre, de sa mère, de sa fille, de sa nièce Georgina, de tout ce qu'elle avait aimé; elle riait, pleurait, criait, poussait de grands soupirs.

Le médecin s'approche de son lit et lui dit : — « Chère dame, calmez-vous; c'est moi. » Elle ne le reconnaît pas et continue de délirer. Il reprend : — « Voyons, montrez-moi votre langue, ouvrez la bouche. » Mlle Mars le regarde, ouvre la bouche et dit : — « Tenez, regardez. Oh! toutes mes dents sont bien à moi! »

Célimène vivait encore.

Elle s'éteignit le 20 mars 1847, à 67 ans.

Que restait-il, hélas! de tant d'applaudissements frénétiques, de tant d'ovations folles, de tant de bouquets et de couronnes!

Le 21 mars, Hugo notait, toujours avec malice :

Elle laisse un fils, caissier chez le banquier Gontard. On n'a pas envoyé de billets de faire-part à cause de l'embarras de mettre : « Mlle Mars est morte. Son fils a l'honneur de vous en faire part. »

Le poète nous a conté les obsèques de l'actrice sous le plus beau soleil du monde. Il ne put, à cause de la foule, entrer à la Madeleine et demeura sur le perron. « J'entendais, écrit-il, les chants des morts, qui venaient jusqu'à moi, et, tout autour de moi, les propos et les cris de la foule. Rien n'est triste comme un enterrement; on ne voit que des gens qui rient. Chacun accoste gaiement son voisin et cause de ses affaires.

« ...Le corbillard s'est mis en mouvement et nous avons tous suivi à pied. Derrière nous, venaient une dizaine de voitures de deuil et quelques calèches où il y avait des actrices. Il y avait bien dix mille personnes à pied. Cela faisait un flot sombre qui avait l'air de pousser devant lui le corbillard cahotant ses immenses panaches noirs. »

Dans ce long récit, où Hugo donne la liste des personnalités présentes, note au hasard les propos échangés entre les assistants, pas un mot de regret sur la dispa-

rue, qu'il n'accompagna même pas jusqu'à sa dernière demeure, puisqu'il quitta le convoi vers la porte Saint-Martin (3).

Le côté conventionnel et mondain de sa nature, sa coquetterie, son esprit désinvolte et railleur lui avaient toujours déplu. Il lui reprochait sa tiédeur dans les luttes romantiques, où elle avait eu l'honneur de tenir le drapeau. Il n'oubliait pas ses doutes et ses critiques au moment de la bataille, et ne lui pardonnait pas d'avoir toujours préféré l'éventail de Célimène au poignard de doña Sol.

PIERRE VIGUIÉ.

(3) Got, au contraire, dont elle avait favorisé les débuts, note dans son journal le 22 mars 1847 : « Aujourd'hui, par une tiède matinée de printemps, une grande foule, chapeau bas au sortir de la Madeleine, a suivi son convoi le long des boulevards. Et si les morts ont la vue d'au-delà, j'étais certes un des plus tristes et des plus reconnaissants à sa mémoire. »

COTÉ DES HOMMES

Ayant composé 246 poésies satiriques consacrées à 211 dames, le comte Robert de Montesquiou choisit 36 modèles hommes et écrivit sur eux 40 poésies non moins piquantes.

Nous donnons ici un choix de ces poèmes.

Quelques-uns des modèles étant entrés dans l'histoire, du moins anecdotique, on les reconnaîtra aisément. Pour ce qui est des modèles inconnus, et dont, paraît-il, la plupart reposent dans l'oubli définitif de la tombe, il ne reste d'eux que le type général, la bizarrerie, le pittoresque absurde. De simples humains...

C'est donc comme portraits « généraux » que l'on donne ces silhouettes caricaturales, instantanés d'une époque sur laquelle si peu de souvenirs vrais sont sortis. — LOUIS THOMAS.

I

AMPHITRYON

Le Roi du sol qui fut d'Elizabeth, naguère,
Pour se dédommager de sa dernière guerre,
De son couronnement retardé, puis manqué,
*De son destin consent à subir l'*ananké,
Lequel consiste à n'être roi que sur la carte
(J'entends celle du rouge et du noir, qui s'écarte
Pour l'écarté, sort pour le bridge ou le poker).
Donc, il voyage; en France, il ne saurait manquer,
Lorsqu'il passe, à prier telle ou tel à sa table.
Et son sort, justes dieux! bien plus épouvantable
Qu'on ne peut dire, fait qu'évoquant le dicton :
« Honni qui mal y pense », il omet les Altesses,
Les Académiciens, les prêtres, les comtesses
Et sa dignité même, et régale... Croton!

II

AUSTER

Cet Ambassadeur mûr est Chevalier de Malte;
Sur les bords de la Seine, il revient faire halte,
Après avoir été, naguère, dans Paris,
De nos Pasiphaés un des taureaux chéris,
Car ces chevaliers-là n'épousent pas, mais couchent.
Pour fêter ce revoir nos doyennes retouchent
Leur acte de naissance et leur visage blet.
Lui juge repoussant ce qui jadis troublait,
Et nous dit : « Ce n'est pas une raison, en somme,
Parce qu'ensemble on a, dans le temps, fait un somme,
Pour qu'un affreux chameau dont le poil est ancien
Tienne, tout un dîner, mon pied contre le sien! »

III

JANET

Giovannibatista n'a plus, de son patron,
Que le plat qui lui sert de sébille et de tronc
Pour quêter un dîner ou mettre sa monnaie;
Donc ce plat reste vide, et si quelqu'un se paie
La tête de ce Jean, c'est une Salomé
Dont la couche est à jeun, dont les nuits ont chômé.
Car à force d'avoir mis son bien chez ma Tante,
Ce Don Juan n'a plus rien dont l'amour se contente,
Cupido le regarde avec un air narquois,
Il a perdu son arc, ses flèches, son carquois.
Que dis-je? sa carcasse! et telle est sa débine
Que ce pauvre pané n'a plus même de...

IV

POIVROCORDATO

Ce Poivrocordato, c'est l'hypocondriaque
Né; malgré sa laideur horrible, de macaque,
Il se croit beau, voudrait voir les femmes de lui
Toutes folles : ce jour n'a pas encore lui.

Donc, il n'y comprend rien, croyant, du Belvédère,
N'être qu'un Apollon que plus on considère.
Il est noir, il est sombre, a des maux d'estomac.
Tout son corps est couleur de vieux jus de tabac
A force d'appeler en vain une Egérie.
Tout son or n'y fait rien. Pourtant, une Chérie,
Semblant à son désir offrir moins de recul,
Enfin lui tend les bras, le prenant pour Consul (1).

V

VIA

Le petit Monseigneur Via ne s'est fait faire
Tant de jupons, qu'à des culottes il préfère
(Pour les porter!), de croix pastorales, de glands,
Qui se sont attachés tout le long de ses flancs,
D'où pendent, on ne sait comment gagnés, des ordres
(A moins que ce ne soit des ordres de désordre...)
Et, puisque nous avons parlé de bijoux faux,
N'oublions pas les dents, qu'on lui fit sans défauts;
Le petit Monseigneur Via, que rien ne vexe,
N'a fait cela que pour être sûr de son sexe,
Dont on n'est assuré qu'il ne tient pour certain
Que depuis que sa robe en fixe le destin.

VI

PRINCIPES

Princes, ils le sont tous, en ce pays béni!
C'est autant de lapins qu'on pose à l'infini,
Au d'Hozier, au Gotha, non moins qu'au Père Anselme.
Mais à ces Motresco je veux donner la palme,
Car chez eux tout est Prince, et jusques aux bidets.
Le Père a son dada, les fils sont des dadais,
Et la Mère chevauche un vieux piano sans queue,
Dont les musiciens ont une terreur bleue.

(1) Grand singe qui, l'année 1904, obtint toutes sortes de succès, à Paris, sans omettre les succès de femmes. Il en mourut. — (*Note de Montesquiou.*)

— Certains bourgeois naïfs, émus par les beautés
De tant de principaux et de principautés,
Se les offrent sans frais au salon, à la table,
Rien que pour prononcer le titre inévitable :
« Prince! » dit la patronne et « Prince! » le patron.
Les serviteurs loués entr'ouvrent leur œil rond,
Cependant que, lui-même, ému d'être si Prince,
Le Prince se souvient que l'eau décrasse et rince,
Puis, sous son bandeau, songe, et murmure : « Demain,
Il faut décidément que j'aille prendre un bain. »

VII

ANTONIA

Antonia, sexe indécis; pourtant je crois
Qu'elle a des pantalons; mais, dans les pays froids,
La femme en porte; alors gardons-nous de conclure.
En tous cas, d'une femme il a toute l'allure,
L'être qui, sous l'Empire, était un jouvenceau
(Ou jouvencelle) qu'on connut pucelle ou (ceau)
— Ce chevalier d'Eon, ou cette chevalière,
En quel temps, dites-vous, qu'elle fut écolière,
Ce chevalier, cette chevalière d'Eon?
L'Empire, dites-vous, de quel Napoléon,
Serait-ce de celui des gloires éclatantes?
— Non, c'est sous le neveu qu'on vit les grandes Tantes.

VIII

SAINT-BRIS

Nul ne vit plus que lui dans le tran-tran du monde
Et dans le terre-à-terre insuffisant des jours,
Car l'invitation à dîner qui l'inonde,
Si la mort ne venait, pourrait durer toujours.
Il ne s'élève pas plus haut que ce qu'il conte,
Ce petit grand Seigneur, ce bref Monsieur le Comte,
Qu'il a dû s'accroupir hier dans un terrain
Pour satisfaire aux lois de la nature prompte.
Un manant y faisait de même, sans nul frein.

Or, ce dernier lui dit : « Le Dieu qui vous envoie,
Pour vous servir ici fit le papier de soie,
Mais moi, ce qui me sert est un journal, moins doux;
Et cette différence est la seule entre nous. »

IX

ARNAUD

Arnaud du Chat-Botté, dameret, et le reste,
Fut marié, puis veuf; la fortune lui reste;
Elle est grande, — il en fait un usage mesquin.
Ce n'est pas d'acheter pour Lise un casaquin,
Pour Philine un auto, des roses pour Flipote,
Que son désir s'émeut; bien autre est sa marotte :
Il passe tout son temps à former des valets.
Ils doivent être grands et ne pas être laids,
Porter avec superbe, et grâce, la livrée,
Accomplir avec soin la besogne livrée,
Promener le plumeau, sans bruit, sur les objets.
C'est un certificat de prix pour les sujets
Que d'obtenir de lui son visa qui les flatte.
Nul ne sait comme Arnaud régler une cravate;
Et de ses chers larbins ce Maître est si soigneux,
Qu'avant de les sonner, il inspecte leurs nœuds.

X

BERNARDIN

Monsieur le Candidat, dans le Midi qui bouge,
Nous revient Député, prêt pour le ruban rouge;
Mais il a dénoué, depuis ses premiers jours,
De plus tendres rubans... qui noueront ses discours.
Que va-t-il raconter aux échos de la Chambre?
Les chambres à coucher fleurant le musc et l'ambre
L'ont, jusqu'à ce moment, tenu plutôt captif.
Au vaisseau de Paris signaler le récif
Comme au char de l'Etat éviter les secousses,
Cela doit le changer des blondes et des rousses.
Nos souhaits le suivront dans ce nouvel essor.

L'impôt du revenu, qui menace cet or
Dont nous avons si peu, va vouloir qu'il s'efforce.
On s'était prononcé, déjà, sur le divorce,
Bien avant sa venue, et sans qu'il ait parlé.
Donc, son ménage, ainsi, n'en sera pas troublé.
La séparation de l'Etat et l'Eglise,
C'est trop, sans que la sienne, encor, nous scandalise.
Qu'il demeure, sans fin, bon père, bon époux
Et l'ami disputé des minois les plus doux.
Enfin, si quelque jour se lasse le suffrage,
Il rentrera chez lui sans rancune et sans rage,
Sûr que, si l'électeur se déclare incertain,
Les Dames resteront fidèles au scrutin.

XI

ARMAND

Armand cherchait un Maître.— « Eh! (direz-vous) de quoi?
Un maître! Quelque chose en qui notre âme ait foi,
Qui s'érige, et se dresse, au détour de la route,
Pour faire que l'on croie, en épargnant qu'on doute.
Et quel choix a-t-il fait? Un ange? Un insensé?
Le cœur ayant senti, le front ayant pensé?
Avec le geste fier, le sens droit, l'âme haute,
Ce qu'il faut pour qu'on puisse absoudre d'une faute,
Je ne sais quoi d'ardent, d'ailé, de chaleureux,
Qui sauve du dégoût d'être veule ou peureux,
Et confère les droits par lesquels on éduque?... »
Armand, je vous l'avoue, a fait choix d'un eunuque,
Lequel ferait bien mieux de s'apprendre... passons,
Ce qui ne s'apprend pas, même en vingt-cinq leçons.
Nous, redisons, non sans amour, sinon sans haines :
« La mousse, épaisse et verte, abonde au pied des chênes! »

XII

ALADIN

Le beau comte Aladin des Mille et une Nuits
Est aussi paladin, car, de bien des ennuis

Que lui valurent l'or, l'art et le mariage,
Il ne lui reste rien, pas même de carriage;
Rien que son élégance et que sa belle humeur.
Il a vu, loin de lui, fuir comme une vapeur
Un palais inouï, le Pactole, le faste,
Le plafond le plus bleu, l'escalier le plus vaste,
Sans que le moindre muscle en son masque ait bougé.
C'est qu'il reste le même en son destin changé
Et sait que c'est agir en très noble fils d'Eve
Que sortir d'un Eden en emportant son rêve.

XIII

ARLEQUIN

Le Président de la Ligue des Amateurs
De toutes sortes de petits travaux, auteurs,
Que tout le genre humain contemple avec extase,
S'appelle, de son nom, Monsieur de Sur-le-Vase.
Il régit la peinture à l'huile, et celle à l'eau;
Il lui faut moins de temps pour trousser un tableau
Que n'en prend le Bon Dieu pour pondre un cataclysme.
Ses expositions sont pleines d'éclectisme :
La Duchesse de Chartre envoie un champignon
(La princesse Mathilde envoyait un rognon)
Que tout le genre humain dévore avec extase.
Tout cela se passait sous Monsieur Sur-le-Vase.

XIV

ANDO

« Ando se laissera compromettre à tel point
Par le frère, qu'il lui faudra, triste conjoint,
Finir par épouser la sœur. » — La chose est faite.
Celui qui dit cela s'est montré bon prophète.
La galette console. Et cependant c'est peu
Pour ce qu'elle a perdu d'un joli rêve bleu,
La gentille brunette et vive fiancée.
La voilà mariée au Nain Jaune, et passée
Au henné. Suffit-il pour la dédommager?

Ajoutez-y le goût de donner à manger
A des Ambassadeurs, au Duc, à la Princesse,
Sans compter les Académiciens, dont ne cesse
Le flot de se répandre en ce faubourg Germain
Où Pygmée au Nain Jaune abandonne sa main.
Mais c'est tout ce qu'il prend, dit-on, de la fillette;
Elle aura le repas, l'invité, la toilette;
Mais, dans son lit, le soir, elle sera seulette.
Le Nain couleur jonquille et couleur canari
N'a rien de ce qu'il faut pour faire un bon mari;
Et, faute de moyen pour la savoir atteindre,
La voulant assortir, en ocre il la fait teindre.

XV

GOURGANDIN

Le petit Gourgandin porte un trop grand prénom
Pour lui, car il en est écrasé, le mignon;
Un prénom tout vibrant de géantes victoires,
De triomphes sans nom, d'infortunes notoires.
Et, pour cela, revêt un nom de paladin
L'auteur qui nous décrit le petit Gourgandin,
Lequel n'est héros, lui, que de folle aventure.
Donc Bataille le met en scène sur nature,
Avec son art subtil. Oui, ce gentil jeunet
De la Maman de son ami sert le minet.
Mais on ne nous a pas dit le meilleur, en somme :
Gourgandin a, d'abord, essayé du jeune homme!

XVI

CYPRIAC

Ayant dîné soixante et dix-huit fois en ville,
Soixante-dix-huit jours de suite, Cypriac
Se dispose à partir : il prépare son sac
Pour aller villégiaturer à Trouville.
Il y retrouvera les Chevreau, les Carroll,
Les Porgès, et Rosa Malheur, et la Saint-Paul,
Plus les Bénardaky, la Legrand et la Moore,

Et recommencera, le soir, lorsqu'on entoure
Une table de gens qui se voudraient ailleurs,
De s'ennuyer devant des plats semés de fleurs.
Or, songeant que cela, qui depuis longtemps dure,
Durera jusqu'au jour où la Mère Nature
Prendra la nappe pour en faire son linceul,
On l'entend murmurer : « Je voudrais dîner seul! »

XVII

SENILIS

Le docteur Sénilis ne hait pas les écus.
Il mélange, unissant Hippocrate et Bacchus,
La vivisection et la viticulture.
Il fut, d'abord, marchand d'un vin d'une nature
Qui pétille et qui mousse, et lui fait croire ainsi
Que la célébrité pétille et mousse aussi.
— Il fit donc pétiller et mousser aux attaques
Ses opérations, ses sérums et ses craques.
Il fit payer d'avance, et de jolis deniers,
Des résurrections de fils de centeniers.
Dans le trépan, surtout, s'illustra sa maîtrise.
Mais comme le passé toujours nous électrise,
Le sien lui réservait l'accident folichon
De maltraiter le crâne à l'égal du bouchon.
Il en fit sauter un qui lui venait de Liége.
— Sa réputation s'est prise dans ce piège.

XVIII

BATHUEL

Le Professeur Bathuel est grand gynécologue,
Et grand casseur de cœurs. Il mélange la drogue
De Thomas Diafoirus au philtre de Tristan.
Il coupa des comment dirai-je, *tant et tant*
Qu'on ferait des colliers, des chapelets, des trames
Avec ce dont il sait si bien priver les Dames.
Mais à peine a-t-il fait ce sacrifice aux dieux
Qu'il prend possession, en maître, de ces lieux

Où sa main promena l'acier qui stérilise.
Et d'un doigt caressant, que l'ardeur virilise,
Il remet tout en ordre, et règle comme ça
Ce qu'il sut enlever par ce qu'il remboursa.

XIX

JULIUS

Ayant laissé périr jusqu'à la Comédie
Française (sans compter l'effroyable incendie
Qui garde dans son gouffre un cadavre jeunet),
Julius l'Eclairé gagna plus d'un jaunet,
La réputation d'un sinistre imbécile
Et l'art de se tirer de maint pas difficile.
— La corde pour le pendre aurait des millions
De mètres, s'il fallait que les tabellions
Missent à nu ses flots de gaffes et de crimes.
Il a commis des faux de toutes sortes : rimes,
Articles qui, suant de son vieux calami,
Font qu'avant de les lire on a déjà vomi.
Il a tous les honneurs, celui du pied le vise.
S'avancer à plat-ventre est sa fière devise,
Et Becque a fait reluire, ô Julius Baudet,
Ta décoration pêchée en un bidet.

XX

GUGUSSE

L'Eunuque du sérail et de l'Académie
Sera ce vieux Gaulois de moustache ennemie
Qui tient du numismate autant que du pompier,
Et qui, dans ce bas monde et sur un très bon pied,
En ayant un plus grand de trois fois plus que l'autre
(Ancien mal de jeunesse, a dit un bon apôtre).
En somme, un pauvre snob, copiste de Caro,
Qui, devant l'unité, met un plus fort zéro,
Et dont le seul profit, qui sait aller sans perte,
Est d'aduler Martine et de fréquenter Berthe,
Laquelle en a reçu, justement, comme il sied
L'historique surnom de Schlumberthe au grand pied.

XXI

GIBELOTTE

Ayant ainsi parlé de l'homme dont les pieds
Sont inégaux, je dirai l'homme des clapiers
Qui sont pleins de lapins toujours prêts à la pose :
Snob dont la vanité jamais ne se repose,
Afin que la province, en somme, dont il est,
Sache qu'une Chloris, qui le prend pour valet,
Apocryphe baronne ou fausse vicomtesse,
Accepte la fadeur de cette politesse,
Et, faute de garenne où trouver du moins mou,
Se résigne à brouter de cet homme de chou.

XXII

LEONCE

Le petit pianiste appelé Destinettes
Est populaire : il a pour lui quatre minettes
Et deux matous. Le reste ignore ses exploits.
La cité de Genève exulte quelquefois
A voir, sur le clavier, s'épancher ses menottes,
Pleines de rossignols, de loriots, de linottes.
Londre aussi le dispute à nos embrassements.
La Marquise Diane (et des Saints-Excréments)
Vient d'obtenir, de lui, deux airs de complaisance;
Et tous, de s'écrier : « Il joue avec aisance! »

XXIII

MILON

Un grand verrier français, qui trouva des coulées
Très rares et suivit des routes non foulées,
Offre un visage étrange et dont l'aigre minois
Se plaint d'avoir des dents comme de vieilles noix.
Surtout depuis qu'il a commerce avec maint Prince
Il souffre en étalant ses grâces de province
De ne pouvoir sourire à de plus blancs éclats,
Lorsque l'on dit : Princesse, ou Prince, entre deux plats.

Or, il s'est avisé d'un stratagème artiste
Qui, s'il le mène bien, le doit rendre moins triste;
Car il va demander enfin à ses creusets
Des mâchoires de choix, ce grand verrier français :
Molaires de cristal et canines de verre,
L'une d'un ton plaisant, l'autre d'un ton sévère.
Et quenottes jamais ne l'auront égalé,
Ce ratelier superbe en émaux d'Emillé.

XXIV

ARTHUR

Après avoir été, sous le Second Empire,
Le secrétaire élu de Blanche d'Antigny,
Arthur est devenu celui qui ne respire
Que pour Dieu, pour le Roy : le Ciel en soit béni!
Il est Juif... et défend notre Mère l'Eglise;
Dieu l'avait circoncis... un curé le baptise.
Il épousa la petite-fille d'un Duc,
Puis son journal extrait ce qui reste de suc
Au Grand-Monde. Et l'ancien secrétaire de Blanche,
Après s'être penché sur un bidet, se penche
Sur le saint bénitier qui mire bien et bel
Notre vieux souteneur du Trône et de l'Autel.

XXV

LUCUS

Lucus, dont le frater inaugura jadis
Le civil mariage, a de nos paradis
Pris la direction sous son haut patronage;
Et, bien que le joujou ne soit pas de son âge,
Ni de sa compétence, il joue à ce jeu neuf,
Comme s'il n'avait fait que cela depuis l'œuf.
Il rend le pain bénit, il allume le cierge,
Suit la procession de la Très-Sainte Vierge;
Et d'un abbé ventru, qui ressemble à Vautrin,
Il est l'ami charmant, toujours près du lutrin.
Sa mère se transforme en enfant de Marie;
Sa sœur est du Rosaire; et tout ce monde prie

Tant et tant, qu'à la fin ils obtiennent de Dieu
De faire à quatorze ans baptiser un neveu!

XXVI

ABBA PATER

Lisbeth a réuni le romancier sceptique,
Disciple de Voltaire, et le prêtre ironique,
Lequel tint sur les fonts la cloche de Nohant
Dont le baptême heureux vit son succès géant,
Et le fait inviter, au Ritz, à des agapes
Qui lui doivent leur lustre, et même avant les nappes.
Lisbeth a voulu mettre en présence ces deux
Maîtres de l'agrément et des tournois fameux
Qui les font proclamer conversationnistes
Sans rivaux, égayeurs patentés des jours tristes.
— Un buste de Diane, authentique Pajou,
Décore le foyer, dont il est le bijou,
Et les deux invités à l'envi le louangent,
Tandis que tout autour quelques groupes se rangent.
— « Vous êtes à la place où parut Actéon,
Monsieur l'Abbé », dit l'homme auquel, dans l'Odéon,
Paris, parfois expert en grâces athéniennes,
Fêta le rythme ailé des Noces corinthiennes,
Puis il croit bien avoir fermé le bec du Saint.
Lui, sans se déranger, sans trouble, même feint,
Paraissant consulter la liste paroissiale
Où le laïque du lévite s'intercale,
Avec un air ensemble et naïf et subtil,
Réplique simplement : « De quel ordre était-il? »

XXVII

NAZILLAC

Nazillac est le geai de province, un dindon
Qui se prend pour un paon et fait la roue en crottes,
Toute une basse-cour, par conséquent, des flottes
De cancans, de coins-coins, de couacs et de hi-hans

Qu'il juge ingénieux et suppose brillants.
Il a pris pour cornac une éminence grise,
Un percepteur local qui le sait bonne prise
Et qui lui fait payer un ducat par sottise,
Autant qu'un percepteur en bénirait, si Dieu
Ne l'avait fait lui-même un peu moins sot, très peu.
Cependant Nazillac se croit Clément Isaure,
Il est intelligent comme un ichtyosaure,
Il confond proprement Amphion et Mayol,
Et percepteur avec précepteur d'un vieux fol.
Mais le dada dont le fascine le licol,
C'est d'être photographié sur une estrade
En faisant à la fois et jabot et parade.
Il élève une stèle à Loïsa Pujet
Et dans son morne esprit caresse le projet
D'être, pour résultat évidemment insigne,
Le serin qui se croit aussi gros que le cygne.

XXVIII

CHAUFFERETTE

Chaufferette s'en va porter de l'une à l'autre
Tous les petits potins où ce gros bourg se vautre.
Ce nom lui fut donné quand il était enfant,
A cause d'un réchaud qu'il portait par devant
Pour y poser ses pieds dans les heures d'école.
Sa réputation, à présent, se décolle.
Bien qu'il soit ce qu'on nomme, après tout, bon parti,
Pas un seul conjungo ne lui fut assorti;
Ce qui manque plutôt, n'est-ce pas les parties?
Les vierges du pays, d'un détail averties,
Dédaignent Chaufferette et vont aimer ailleurs.
Elle (ou lui) se console en cueillant quelques fleurs
Au jardin de sa mère, en apprenant le bridge
Ou roulant en voiture (il prononce carriage*);*
Mais il ne porte plus, derrière, ni devant,
L'objet qui le nomma quand il était enfant.

XXIX

CENDRE

Encor l'illusion fertile en rigolo.
Cendre croit ressembler à Don Juan de Milo,
A Brummel, à d'Orsay, je suppose à Pétrone;
Il pense qu'un halo de grâce l'environne,
Qu'il est l'arbitre du costume, le dandy
Dont Chérubin voudrait avoir le goût hardi
Quand il ouvre le bal et règle la cadence
Et que son agrément va jusqu'à l'évidence.
— Hélas! Cendre ressemble au seul pot à tabac;
Une table de nuit dont le devant s'abat
Tout juste offre le plan de sa folie dégaine,
Quand il mène un turkey-trott *à l'Américaine.*
— Mais comme Alcibiade eut le renom charmant
D'avoir été grand chef, grand prince et grand amant,
Cendre a pris, pour sa dame, Aspasie en conserve,
Un chameau de cent ans qui s'habille en Minerve.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

LA VIE DU DERNIER TROUBADOUR

ANSELME MATHIEU

FÉLIBRE DES BAISERS

1828-1895

—

L'ENFANCE ET LE COLLÈGE

Comment entreprendre, après Clair Tisseur, Alphonse Daudet, après Mistral surtout, de décrire Châteauneuf-du-Pape, la patrie d'Anselme Mathieu?

Sur le village brûlé de soleil, au haut de son morne habillé de vignes fameuses, sur son lumineux panorama comtadin, aussi bien que sur le milieu rustique, provençal de langue et de traditions, auquel appartient le poète, la préface de *La Farandole* épargne au biographe de vaines paraphrases. C'est tout au plus si elle souffre quelques détails complémentaires.

La maison des Mathieu était, avant sa restauration presque récente, une très simple demeure, plus paysanne que bourgeoise, malgré son balcon de fer au-dessus de la porte d'entrée, sur la rue principale. Visage fermé au nord — l'habitation provençale ne se livre pas au mistral — sous l'ombre légère de la treille, elle étalait au couchant, face à la plaine d'Avignon, devant les grenadiers et les cyprès du jardin en terrasse, ses ouvertures riantes et la joie de vivre d'une famille aisée de travailleurs des champs.

Là, naquit le 21 avril 1828, et non 1829 comme l'a écrit Mistral, Hilarion-Anselme-Louis Mathieu, frère jumeau d'une fille morte le 9 mai suivant. Etienne Hilarion, son

père, possédait et cultivait assez de vignes et d'oliviers pour nourrir les six enfants, trois garçons et trois filles, que devait lui donner sa femme, Claire Astier, et envoyer au collège le cadet de ses fils, le petit *Sermioun*. Ce collège, après toute une enfance d'école buissonnière au village, ce fut en Avignon le Pensionnat Dupuy, créé, croirait-on, par la Providence, pour y faire rencontrer Mistral, Roumanille et notre Anselme.

L'auteur des *Margarideto*, répétiteur à la Pension, venait d'y découvrir le jeune Maillanais, griffonnant pendant les vêpres des vers provençaux, lorsqu'une après-midi, fraîchement arrivé de Châteauneuf, vint sans façon se mêler au jeu des trois sauts dans la cour de récréation, « un nouveau pensionnaire aux fines jambes, le nez à l'Henri IV, le chapeau sur l'oreille, l'air quelque peu vieillot et dans la bouche un bout de cigare éteint ».

Ainsi nous le présente Mistral, dans le délicieux portrait que ses mémoires tracent de son ancien condisciple Anselme Mathieu.

Prodigue dispensateur de mégots (1) et de gentillesses à ses camarades et amis, de gaillardises à la servante, d'œillades à la fille du patron, flegmatique conteur de fariboles et de hâbleries, coureur d'aventures galantes sur les ailes de l'imagination plus encore que sur les toitures de la Carreterie, doux songe-creux accoudé à sa fenêtre, les yeux sur son rêve et la fumée de son cigare, tel était Mathieu à seize ans, tel il demeura toute sa vie.

De la mansarde peuplée de figurines nues qu'il s'était fait donner, non pour travailler plus librement et rattraper le retard de ses études, comme il l'affirmait sans rire, en réalité pour s'adonner, loin de la férule magistrale, à sa fantaisie, il faut croire qu'il ne descendait pas seulement pour les repas et les récréations, ainsi que l'in-

(1) Mistral note que la scène de la distribution des bouts de cigares à l'arrivée de Mathieu au collège a été retenue par Daudet pour son roman de *Jack*.

dique Mistral, mais qu'il consentait parfois à suivre une classe, puisque la Bibliothèque Calvet conserve son cours dicté de rhétorique, témoignage irrécusable, ne serait-ce que pour la calligraphie, d'un certain labeur scolaire.

Ce gros cahier, plus tard transformé en livre de raison, en dehors de comptes, de brouillons de lettres d'affaires, de vers informes ou de notes que Mathieu adulte sema sur les nombreuses pages demeurées blanches, accuse, il est vrai, des occupations extra-classiques, mais déjà chères à Anselme : croquis divers, paysages, portraits, caricatures, le tout assez grossier, voisinent avec de jeunes strophes provençales dont Roumanille et Mistral lui ont donné le goût, et un essai d'arbre généalogique des Montredon. Car, dès le collège, il lui fâchera de s'appeler prosaïquement Mathieu; il sera entiché de noblesse et parlera fièrement, à tout propos, de ses problématiques droits au titre de Marquis de Montredon, que son grand-père, ruiné par la Révolution, n'avait plus voulu revendiquer, disait le petit-fils, parce qu'il ne pouvait plus le porter convenablement.

Ce titre de marquis lui conférait sans doute un prestige éblouissant auprès des jeunes Avignonnaises. Il fut de nul effet auprès des examinateurs du baccalauréat. Après plusieurs insuccès, Mathieu dut regagner le foyer paternel sans diplôme, mais cependant muni d'une bonne culture classique, sinon d'une excellente orthographe.

C'était en 1848. Mistral avait quitté depuis un an la pension Dupuy pour la poétique oisiveté du Mas du Juge. Il n'avait point perdu contact, au contraire, avec ses chers « Rouma » et Anselme, qu'il cherchait, vainement du reste, soit au cours de leurs rencontres en Avignon, soit dans ses lettres, à gagner à ses opinions démocratiques, aux plus beaux jours de l'éphémère république.

Mais tandis que la politique avait inspiré à son ami de Maillane des chants de mort contre la royauté, et au

doux poète des *Margaredito* les plus violents pamphlets contre la « Gueuse », elle avait laissé Anselme quasi indifférent, en dépit de son attachement traditionnel aux idées royalistes.

§

L'ADOLESCENCE ET L'ÉTUDIANT EN AMOUR.

Rentré à Châteauneuf, la chasse et les femmes, ses deux grandes passions après la poésie et le rêve, suffirent à absorber son activité... ou sa paresse. Il se console aisément de sa peau d'âne manquée. Il chasse, et il fait l'amour. Au fur et à mesure qu'il prendra de l'âge, il préférera même de plus en plus ceci à cela.

C'est l'époque la plus épistolière de sa vie — qui l'a été fort peu. — Il a besoin d'épancher sur un correspondant sûr le bouillonnement de sensibilité et de sensualité qui l'étouffe. Ce correspondant, ce sera Mistral, quand il ne pourra le rejoindre en Avignon, au café ou au restaurant les jours où l'on veut parler femmes, chez le vertueux Roumanille, maintenant correcteur à l'imprimerie Seguin, les jours où l'on veut parler poésie.

Ce sera aussi un autre camarade de collège, Marius Calvet, celui qui, après une vie mouvementée, devait devenir journaliste et sous le surnom de « Cacho-Nose » la terreur des maris d'Avignon. Alors étudiant à Paris et attaché à la *Revue des Deux Mondes*, Marius Calvet inonde son compatriote Anselme de confidences sentimentales. Mathieu le lui rend bien et lui conte par le menu son existence de chasseur et de don Juan. Son confident, qui le connaît bien, finira par lui dire :

Vous êtes plus amateur de beau sexe que de lapins et de bécasses, et je crois qu'il tombe plus de femmes que d'oiseaux dans vos filets perfides.

Le fait est que le bel Anselme fait la cour à toutes les

jolies filles de Châteauneuf, et avec succès. Ce n'est pas un simple coq de village. C'est un « monsieur », un noble; il est galant, beau parleur, poète, tout à fait séduisant. Sous son légendaire nez busqué qui lui vaut de la part de ses intimes mille plaisanteries et l'appellation de « bèu nas crocu », on le prendrait pour le jeune Musset de Gavarni. N'est-ce pas la même abondante chevelure rejetée en arrière, la même barbe encadrant l'ovale d'un fin visage éclairé par le sourire, mi-malicieux, mi-rêveur, de deux yeux tendres? Oui, il avait tout pour plaire aux petites villageoises de Châteauneuf. Mais s'il trouble leur cœur, il ne leur donne pas le sien. Tout se borne pour lui à papillonner de caprice en caprice.

Pourtant, ce papillon volage ne tarde pas à rencontrer le véritable amour. C'est une demoiselle Pécoult, Marie Pécoult, fille de bourgeois castelneuviens, communément appelée « Mioun », qui le lui inspire. Blonde aux yeux bleus, elle a quinze ans. Elle est belle et le sait. Mais c'est une beauté froide, coquette, poseuse. Elle a volontairement dépouillé à la ville, où elle a été élevée, le naïf et innocent enthousiasme de son âge et la simplicité d'âme et de manières que gardaient encore à cette époque les jeunes filles de la campagne. Anselme entreprend bravement sa conquête. Madrigaux, poésies françaises et provençales, déclarations en prose ou en vers, discrètes ou hardies, propos langoureux ou savantes dissertations amoureuses, il puise à pleines mains dans l'arsenal de son imagination et dans le jardin de ses pensées. Mais vainement. La belle Mioun reste insensible et le pauvre poète en est pour ses frais.

Son ami Calvet essaie de le consoler et le conjure de fuir à jamais « cette fille des champs masquée en citadine, et affichant avec une vertu posthume l'insensibilité et le superbe dédain d'une marquise blasée ».

Mais Anselme l'aime comme on aime à vingt ans, de toute son âme, aveuglément. Il s'imagine emporter la

place à force de persévérance. Il n'obtient qu'ironie insultante et injurieux sarcasmes.

Pauvre poète, comme il souffre et comme il va souffrir. Car bientôt on lui préfère un certain Ricard, un lourdaud riche et sensuel qui mène promptement les choses jusqu'au mariage.

C'en est assez, c'en est trop. Anselme s'abîme dans le pessimisme le plus noir, et sa muse naturellement gracieuse et riante s'endeuille au point de ne plus quitter les ruines et les tombeaux. Marius Calvet intervient à nouveau, lui reproche sa faiblesse, et pour guérir son ami lui vante les charmes de celle-ci, de celle-là, de cette autre, Madame Gauthier, Madame Auguste, Mademoiselle Béneret, toutes disposées à panser sa blessure par l'offrande de leur amour.

Mais Mathieu ne s'attarde pas à cet inefficace traitement opothératique. Il se mêle à sa douleur trop de cuisant dépit et d'amour-propre froissé pour qu'il supporte plus longtemps l'insolent triomphe de son heureux rival.

Encouragé par ses parents, plus fâchés que lui-même de son oisiveté au village, il décide de s'en éloigner pour trouver dans le travail l'oubli de sa peine. On lui a obtenu à Avignon un emploi de clerc d'avoué. Il ne lui reste plus qu'à trouver une pension de famille. Le 6 mars 1850, Roumanille lui écrit à ce sujet :

Mon cher ami,

Je m'empresse de te transmettre les renseignements que je t'ai promis.

La pension dont il s'agit est à Avignon, *rue des Amoureux* (comme c'est joli!), 8. C'est un juste milieu fort raisonnable entre le luxe et la misère.

Nous ne sommes actuellement que deux pensionnaires, fort tranquilles, très pieux, et quelque peu réactionnaires.

Le prix de la pension est de 45 francs par mois. Deux repas, un à midi (assez confortable), l'autre à 6 heures et demie (qui l'est moins).

Tu trouveras à l'heure qu'il est une chambre dans la maison même, mais une chambre exclusivement prolétaire. Je n'ai pas demandé le prix, mais ce serait raisonnable, comme la nôtre.

Ainsi, si tu viens à Avignon, si tu aimes le calme, la simplicité et le reste, viens nous trouver. Tu seras parfaitement et fraternellement accueilli.

L'adresse de Mistral, ce démoc-soc intéressant et timide comme une jeune fille qui vient de faire sa première communion, est : rue de la Monnaie, 4, à Aix (Bouches-du-Rhône).

En attendant le plaisir de te revoir, jeune homme, je te serre la main en idée et je t'embrasse idem.

Ton tout dévoué...

Quelques semaines plus tard Anselme s'installait en Avignon. Il ne devait pas respirer longtemps l'atmosphère d'une étude d'avoué, étouffante, desséchante pour son âme de poète des champs. L'année d'après il est à Aix où Mistral termine son droit. Il veut, lui aussi, goûter à cette vie d'étudiant dont le jeune Maillanais lui a décrit les plaisirs. Et il s'y précipite, non comme étudiant de licence, puisqu'il n'est pas bachelier, mais comme aspirant à la capacité en droit.

Etudiant de deuxième zone, mais étudiant tout de même!

Nous savons par Mistral que son ami Mathieu ne suivit d'autre code à Aix que celui de l'amour, passant avec un souriant dilettantisme de la lavandière à la baronne.

Cette baronne de trente ans, femme d'un vieux barbon de conseiller à la Cour, dont nous parlent les Mémoires mistraliens, en avait quelque peu davantage et le malin Anselme la recherchait peut-être moins pour la finesse de son linge que pour les discrets dépôts qu'elle faisait dans sa maigre escarcelle d'étudiant. Ecoutez à ce sujet Marius Calvet :

J'ignore quel motif vous a engagé à subir les lois d'une coquette de quarante et quelques hivers. Si c'est un filon cali-

fornien à exploiter, je vous approuve fort de le couver amoureusement des yeux. C'est un trafic honnête et légitime qu'autorise l'usage et la comédie. Je ne vois dans cette intrigue excentrique dont vous me parlez qu'une spéculation de bourse, la seule qui soit en vogue chez l'étudiant. J'ajoute que je cherche depuis longtemps une aussi bonne aubaine sans pouvoir la trouver.

Marius Calvet avait raison. La baronne n'était, selon son mot pittoresque et un peu cynique, qu'un filon californien. Le cœur du poète demeurait malgré tout fidèle à la Mioun de Châteauneuf, devenue Madame Ricard. Dans les brasseries aixoises, dans ses aventures galantes, dans la vie dissipée qu'il mène, Mathieu ne trouve ni la consolation, ni l'oubli qu'il était venu chercher.

Alors il prend son luth provençal. Le souvenir de la cruelle le hante, et il la chante. C'est un poète et un rêveur, le brave Anselme. Il n'aura pas un mot amer contre la bien-aimée. Il transformera la triste réalité en la mirant dans le miroir infidèle de son rêve.

Ainsi est née le 28 avril 1852 la *Cansoun de Mioun* où la fière Castelneuvienne est transformée en délaissée, pleurant jusqu'à mourir son volage amant.

Voilà comment les poètes écrivent l'histoire de leurs amours.

§

LES DÉBUTS POÉTIQUES PUBLICS ET L'AMOUREUX DE ZANI

L'été suivant, ses études de droit terminées, Mathieu poète obtient à Châteauneuf le pardon de Mathieu étudiant pour son infructueux séjour près de la Faculté, en exhibant *Li Prouvençalo,* recueil anthologique des troubaires du temps, où Roumanille a inséré trois poésies de son original ami Anselme, puis son portrait publié par Bonaventure Laurens dans l'*Illustration* (18 septembre 1852) avec celui des principaux héros du fameux congrès d'Arles auquel il a assisté (19 août).

L'année d'après, sa réputation poétique est déjà assez établie dans les milieux patoisants pour que son absence au congrès d'Aix « très remarquée », y cause un irréparable vide, au dire de Roumanille.

Ce vide est comblé par la publication dans le *Roumavagi dei Troubaires* de Gaut, de deux poèmes qui annoncent le charmant et fin auteur de la *Farandole.*

Dès lors, il est embrigadé dans la jeune école avignonnaise, toute frémissante d'audacieux desseins de renaissance d'oc et résolue à faire bande à part dans le concert discordant des troubaires. Certes, il est trop indolent et léger pour seconder Roumanille et Mistral dans leurs savants travaux d'épuration littéraire et orthographique. La collaboration qu'il leur apporte est assez passive. Qu'importe. Il est dévoué et acquis d'avance à leurs décisions et volontés de chefs. Ceux-ci ne lui demandent que d'y soumettre ses trop rares inspirations poétiques, inlassablement stimulées par leurs prières et leurs remontrances.

Au reste, la discipline de l'école est encore plus douce qu'à la pension Dupuy. Ne s'exerce-t-elle pas au cours de joyeuses excursions et équipées à travers la Provence (Mathieu toujours prêt pour les excursions, écrira Mistral dans ses *Mémoires*), de plantureux dîners copieusement arrosés, de cours d'amour fleuries par la grâce de *Mireille* naissante (2) et de la brune Zani?

C'est aux réunions hivernales de l'hôtel Giéra, dans la rue Banasterie, à Avignon, aux dimanches printaniers de Fontségugne, que Mathieu rencontre la pâle amie des sœurs de Glaup. Et tout de suite, il s'enflamme pour elle. Mathieu épris de Zani? Parfaitement! Ne protestez pas! Ne dites pas que Zani est la propriété d'Aubanel. Au fait,

(2) On se souvient que dans son appel aux poètes de Provence, au chant VI de *Mirèio*, Mistral s'adresse ainsi à Mathieu :

...e tu tambèn Matieu Anseume
Que, di triho, souto lou teùme,
Regardes, pensatieu, li chato que fan gau...

elle n'a jamais appartenu qu'à Dieu. Mais, avant qu'elle se rende à son appel, tous les félibres qui ont gravité autour de sa robe *Miougrano* ont été amoureux d'elle, comme l'étaient tous les chasseurs de la Madeleine de Nadaud. Oui, tous les félibres en étaient amoureux, et surtout ceux de nature particulièrement inflammable, je veux dire Aubanel et Mathieu.

Que Théodore et Anselme aient été rivaux, rien de plus vrai. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que cette rivalité n'ait pas entamé la toute nouvelle et déjà profonde amitié des deux poètes si proches parents par le talent.

C'est que d'abord Aubanel et Mathieu ont ignoré jusqu'au départ de celle-ci l'amour qu'ils portaient respectivement à Jenny Manivet. Ensuite, c'est que l'amour de Mathieu n'a été qu'un feu de paille éteint faute d'aliment après l'entrée au couvent de Zani, alors que celui de Théodore Aubanel s'est révélé, par l'absence, de la famille des grandes passions.

Enfin, c'est que Zani n'a point fait de jaloux, n'ayant pas accordé plus de privautés à l'un qu'à l'autre, en dehors d'innocents témoignages d'amitié pure.

Voici comment Eugène Garcin nous apprend, par une lettre à Anselme, datée d'Avignon du 12 janvier 1854, le tendre sentiment de ce dernier pour la grande Muse de la Renaissance méridionale, immortalisée par Théodore Aubanel :

J'étais à Avignon, chez Paul Giéra; les dames étaient à la campagne. Ce fut pour moi un bonheur que de parler de toi.
— Mathieu, leur dis-je, oh! quel ami! quel poète! Il m'a adressé dernièrement une idylle fraîche et délicieuse en prose provençale, la voici...

Et nous lûmes ta charmante lettre. A mesure qu'on avançait, chacun prêtait son attention, et puis partaient des éclats de rire. Paul et Roumanille, mais Paul surtout, se tordaient sur leur chaise à se pâmer. Moi, j'étais d'abord comme hébété; néanmoins, je compris aussitôt, je compris qu'ils connais-

saient la charmante fée qui, disais-tu, t'avait cueilli des fleurs, celle qui t'avait pressé la main à la fontaine et le pied dans la salle à manger. J'eus alors du regret et un regret mortel d'avoir fait lire ta lettre; mais pouvais-je supposer que la scène se passait à la campagne de Paul, qu'ils étaient avec toi à la campagne? Je ne voulais leur communiquer ta lettre que comme pièce littéraire, comme une œuvre poétique amicale et intéressante, sans plus.

Voilà ma justification sincère, voici qui doit te rassurer toi-même :

« Ah, le farceur! » disaient-ils tout en riant. « Ah, l'infâme! Le Lovelace! » s'écriait Roumanille affectant une colère jalouse, « je n'avais plus d'espoir qu'en elle, et voilà qu'il me la ravit... »

Et sitôt, nouveaux éclats de rire... Enfin, enfin, on me nomma la personne et tous alors reprenant un sérieux qui n'était point affecté, me dirent que tu as voulu t'amuser en m'écrivant cela, mais qu'il n'y avait rien de vrai. C'est ce qu'ils croient tous encore.

Et cependant Paul, un jour, t'a dit ainsi avec un air de frère ou de père irrité : « Monsieur Mathieu, vous avez mal agi. » — Bon enfant, tu es allé prendre au sérieux ce qui n'était qu'une plaisanterie. Paul riant et ayant appris que tu étais venu plusieurs fois à Avignon sans aller le voir, a été fâché de t'avoir dit cela. Je te le répète, voici l'opinion de Giéra, de Roumanille et d'Aubanel : Mathieu est poète, et comme tel il s'est plu à broder un petit conte sentimental.

Tu le vois, mon bon ami, le mal que je t'ai fait n'est pas grand et tu aurais tort de m'en vouloir; mais je serais mortellement fâché de t'avoir peiné, même involontairement.

Je t'en supplie, affectionne-moi comme par le passé, tu me rendrais trop malheureux en m'enlevant ton affection.

Je t'ai dit, cher Anselme, quelle était la pensée de nos amis relativement à ta lettre; je dois t'avouer que je ne la partage nullement. Non, tu ne m'as pas fait un conte, non tu n'as pas voulu te montrer poète : tu m'as dit la vérité. Ne sais-je donc pas que tu es un noble et joli don Juan? J'ignore, ma foi, quelle étincelle part de tes yeux, mais fille sentimentale n'y résiste point. Et puis, quoi d'étonnant que tu aimes Jenny?

quoi d'étonnant qu'elle t'aime? Je l'ai vue plusieurs fois depuis que je suis à Avignon, je ne l'ai pas trouvée belle; elle est plus que cela, elle est gracieuse, elle est adorable. Notre excellent et presque divin ami, Mistral, pourra te dire combien je suis physionomiste. Eh bien, j'ai lu la passion dans cette tête andalouse, et si toi, mon ami, tu ne l'aimais pas, je voudrais l'aimer, je voudrais m'en faire aimer.

Ne crains rien, je ne suis en aucun cas un rival redoutable et de plus, en ceci, j'ai trop de délicatesse pour ne pas vouloir respecter ton bonheur...

De très courte durée ce bonheur, puisque le 27 avril suivant, c'est-à-dire trois mois plus tard, Roumanille annonce à Mathieu l'entrée en religion de Zani...

Tu n'apprendras pas sans intérêt que J..., la timide fleur au calice odorant, est partie avant-hier pour le couvent. Elle va prier pour les coupables. Elle m'a donné raison.

Elle n'en sera que plus poétique et nous aimerons la voir rayonner dans nos plus doux souvenirs. Pleurez, *Muses du Rhône* et toi sainte enfant, réjouis-toi. Les adieux ont été fort touchants. Nous étions tous là avec notre bien-aimé Romain. Cela ressemblait assez à un convoi funèbre.

Et maintenant, nous chantons :

Quand sur les sphères,
Vous verrez Dieu,
A nos misères
Pensez un peu.
Qu'il vous souvienne
D'où vous sortez;
Ame chrétienne
Partez.

§

LE DON JUAN DU FÉLIBRIGE

Zani partie, Anselme Mathieu n'entre pas de son côté au couvent du désespoir. La crise passionnelle et inspiratrice de sa jeunesse, c'est à Mademoiselle Pécoult, à

Mioun qu'il la doit, et non à l'héroïne de la *Miougrano Entre-duberto.*

Toutefois, l'entrée en religion de celle-ci ne l'a pas laissé indifférent. La tristesse qu'elle lui a causée, il l'a chantée d'un cœur vraiment endolori dans son poème *Li Remembranço,* composé pour le livre inédit de souvenirs réunis par Aubanel sur la jeune fille. Mais cette mélancolique évocation des beaux jours de Fontségugne où « nous ramassions tous deux, dit-il à Théodore, des fleurs pour une Comtadine », suffira à exhaler sa propre douleur.

Il se consolera vite, en tout cas. Quelques mois après, en pleine éclosion félibréenne à laquelle il participe comme un des sept de Fontségugne, inventeur, selon Mistral, du mot « félibrée », collaborateur de l'*Armana,* le cœur blanchi à neuf comme au printemps les façades beaucairoises, il soupirera auprès d'une autre, puis d'une autre encore. Papillonner, « caligner », à la ville et à la campagne, c'est le grand bonheur, l'occupation essentielle de ses vingt-cinq ans « achatourli ». Le prude Roumanille en est scandalisé.

Mon cher ami, écrit-il à Mathieu à ce moment (27 avril 1854), depuis très longtemps tu ne m'as pas donné signe de vie. Tu te trouves à l'aise dans ta paresse comme un poisson dans l'eau et c'est mal. Peut-être es-tu trop préoccupé de tes coupables et ruineuses amours : c'est plus mal encore; faut d'amour, mais pas trop n'en faut. L'amour, mon ami, est un agneau qui, s'il prend un pied chez nous, en a bientôt pris quatre. Il faut savoir lui dire ce que Dieu dit à la mer : « Tu ne viendras que jusque-là », et en fait de *poutoun,* il me semble que tu devrais te contenter de ceux de ta gentille mie. Voilà qui est clair et net. J'ajouterai : Semez de ces amours, vous recueillerez des orages. Assez de sermon comme ça. Un sermon est toujours ennuyeux quand on le mérite. Et revenons à nos chers moutons...

Ces reproches à l'adresse de don Juanisme d'Anselme ne sont pas demeurés sans réplique. Ils ont valu à Rouma

une délicieuse réponse en vers, la fameuse pièce de *La Farandole : A Roumaniho que me reprenié sus mi poutoun,* vrai petit chef-d'œuvre de grâce, d'émotion, d'ironie et de rythme. Rappelez-vous l'invitation finale du poème :

Tu douc se de la vido
Ravido
Vos saupre l'esplendour,
Acampo-te 'no bruno
E'ngruno
Lou rousàri d'amour (3).

Roumanille ne devait suivre ce charmant conseil que dix ans plus tard, en 1863, époque à laquelle il épousa, comme on sait, la félibresse Anaïs-Rose Gras.

5

LE MARIAGE

Anselme Mathieu, lui, se maria en 1861, le même jour que son frère Louis et le mariage célébré dans l'intimité familiale, en l'absence de tout félibre, assagit son humeur volage. Il eût été impardonnable de ne pas être un mari fidèle avec une femme aussi exquise que la sienne.

Elle avait seize ans de moins que lui, à peine dix-sept printemps. Elle s'appelait Thérèse, d'où son diminutif de Zine, Zio ou Zia. Elle appartenait à une famille Establet, viticulteurs de Châteauneuf, très liés avec les Mathieu.

Anselme l'avait vue naître et grandir presque à ses côtés. Il la choisit pour femme à cause de la grande affection qu'elle portait à sa mère à lui, veuve, vieille, infirme, auprès de laquelle il vivait dans la maison paternelle et dont il ne voulait pas se séparer en se mariant. Il la choisit aussi pour le profond amour qu'il se découvrit pour elle lorsque le frais bouton de rose qu'elle était s'épanouit à sa quinzième année.

(3) « Toi donc, si de la vie — ravie — tu veux connaître la splendeur, — trouve-toi une brune — et égrène — le rosaire d'amour. » (*A Roumanille qui me reprenait au sujet de mes baisers.*)

Bonaventure Laurens, le peintre des Gomtadines, connu sous le nom de *félibre adoulenti*, le *Pistachié sentimental*, comme l'a surnommé spirituellement Jean-Louis Vaudoyer, nous a laissé dans son introuvable *Album des Dames*, un adorable portrait en couleurs de Zine avant son mariage, portrait qui a inspiré à son poète Anselme la huitième aubade de la *Farandole : Sus un retra de chato* (Sur un portrait de jeune fille.)

Un pur visage d'adolescente. Sous le front large, une épaisse chevelure châtain déroule ses deux bandeaux réguliers prolongés à l'oreille en tresses qui encadrent harmonieusement des joues potelées et roses, pour s'enrouler en chignon sur la nuque. Le bleu regard d'un grand œil pensif est égayé par le léger retroussis du nez, et le discret sourire des lèvres mi-closes et arrondies en cerises.

Du jour où Anselme s'enamoura de cette enfant, vers 1858, il lui voua un culte exclusif et enthousiaste qu'il célébra en poèmes aussi frais et gracieux que leur inspiratrice.

Sous son prénom musical de Zine, ou sous celui de *Flour de Rose, Margai, Leleto*, c'est sa fiancée qu'il chante et rechante, surtout dans la *Farandole*, publiée trois mois après son mariage.

Ce mariage fut le premier annoncé par une lettre de faire part félibréenne. J'entends par là que Mathieu fut le premier poète provençal à rédiger originalement un faire-part en langue provençale, au nom des félibres comme au nom des familles. C'est une gentille innovation dont il lui faut reconnaître la paternité.

Marié, il ne dérangea pas grand'chose au train ordinaire de ses occupations. Il continue de chasser, de rêver, d'aimer l'amour, conjugalement installé à son foyer et dans son cœur, de fréquenter et d'abreuver ses amis les félibres... et de vendre son vin.

§

LE PROPRIÉTAIRE-VITICULTEUR ET SES COURTIERS GRACIEUX

Car le poète des *Baisers* a été viticulteur. Vous allez me dire qu'il s'était assez mal préparé à cet état au cours de droit érotique de la baronne aixoise. Mais n'oubliez pas que c'est un fils de la terre, l'enfant d'un terroir célèbre depuis des siècles par ses vignes, et qu'il n'avait guère par conséquent à apprendre en science vinicole. Il avait reçu depuis son enfance les leçons de son père, propriétaire assez aisé, qui mena les vignes du patrimoine avec ses deux autres fils, jusqu'à sa mort survenue en 1856.

Anselme, vous vous en doutez, ne mettait guère la main à la charrue ni à la cuve. L'exploitation paternelle comprenait trois crus, le *Gros-Caillou*, la *Cerise*, les *Combe-Masques*, produisant en moyenne 1.500 hectos par an. Une partie de la récolte allait au commerce à raison de 150 francs la pièce de 270 litres. L'autre partie vieillissait à la cave, et suivant l'âge, se vendait de 370 à 600 francs la pièce. Vous le voyez, il y avait là de quoi occuper la famille Mathieu et la faire vivre.

Dans la maison, Anselme tenait l'emploi tout indiqué par ses goûts et son instruction : il était commis aux écritures, secrétaire, voyageur, agent de publicité. Il rédigeait la correspondance commerciale pour la vente de la récolte, faisait les comptes, les factures, visitait et sollicitait la clientèle, cherchait par d'ingénieux moyens à étendre la réputation des vins récoltés.

L'année de la fondation du Félibrige, il avait eu une idée géniale : il avait mis pour la première fois en bouteilles, à la cave même de fabrication, le vin de Châteauneuf, jusqu'alors vendu seulement en fût, et décoré les bouteilles de l'étiquette : *Vin di Felibre*, agrémentée des cinq petits vers immortels qui sont sur toutes les lèvres.

La trouvaille avait eu beaucoup de succès dans le Midi provençal, et un succès mérité, car les Mathieu faisaient un Châteauneuf pontifical, divin (4). La réputation de la merveilleuse liqueur avait vite dépassé le cercle des félibres et avait été consacrée à Paris par Mistral lui-même. Le grand poète y avait débarqué dans les premiers jours d'avril 1856, avec le manuscrit frais achevé de *Mirèio* dans la poche, et deux caisses de *Vin des Félibres* dans ses bagages. Lamartine, Adolphe Dumas, Barbey d'Aurevilly, Louis Jourdan, Taxile Delord, tous ceux qui devaient porter aux nues le poème mistralien, en avaient bu et rebu. C'est ainsi que le brave et malin Anselme avait chauffé — c'est le mot propre — la critique parisienne pour le lancement de *Mirèio,* et, par la dégustation de son vin, fait aux franchimands de Paris une âme provençale propice à la dégustation du chef-d'œuvre de son cher Frédéric.

Il y avait à ce moment dans la capitale un jeune Nîmois, alors à l'aurore d'une magnifique carrière littéraire, qui venait d'être présenté à Mistral et ne quittait plus son nouvel ami. Sympathie bien naturelle puisqu'elle était née sous les rayons de ce soleil en bouteille qu'était le vin d'Anselme Mathieu.

Eugène Garcin, établi lui aussi à Paris depuis peu, va nous dire la chose dans la lettre que le 9 avril 1859 il adresse à Anselme :

Hier soir, nous sommes allés dîner, avec Mistral, chez un charmant petit ami qui depuis longtemps sait vos noms. Nous avions porté une bouteille du vin des félibres pour le dessert, et que de joyeux propos, que de joyeux souhaits pour toi,

(4) Jugez-en par ces seules lignes de Victor Duret, datées d'Onex, 14 juillet 1860 :

« Mon cher Anselme,

» Je n'ai pas eu de nouvelles de toi par la plume des félibres, mais j'en ai reçu de bonnes par ton envoi de Châteauneuf. J'ai goûté le vin en famille, nous avons bu à toi et aux tiens. Que la santé soit à vous tous. Que la prospérité soit à tes vignobles et l'abondance dans tes celliers. C'est

pour les tiens, pour Théodore, pour la maîtresse de l'*auceloun engabia* (5) et pour tes belles vignes. Nous avons fait de toi le portrait le plus gracieux, que je voulais le plus ressemblant. Voici celui de notre ami. Vrai poète, si bien qu'Edouard Thierry a pu dire de lui, et avec raison, dans le *Moniteur :* « Alfred de Musset est mort. Nous avons Alphonse Daudet... » C'est un vrai petit don Juan, donc il est du Midi, comme toi, sa famille, son père fut propriétaire de la *Font-dou-Rey*. Partant, nous pouvons parler même langue, mêmes sentiments. Quelle grâce exquise dans les siens! Il chante à ravir, comme ton *Auceloun*, seulement il n'est point *engabia*. Ah, combien ses escapades m'amusent! Je tâche de le retenir; mais rien ne peut l'attacher, que les *filets d'or* de l'amour, et encore les brise-t-il parfois pour en nouer d'autres. Les brillantes dames de l'aristocratie en raffolent. Lui, t'aime beaucoup, il aime beaucoup Théodore. Il veut vous voir, vous le verrez un jour. Quant à lui et toi, qui êtes deux don Juan, la première fois que vous vous rencontrerez, vous allez crier tous deux ensemble : « Oh, cher ami, va, c'est bien toi! Je te cherchais depuis cinquante ans! »

Garcin avait raison, Daudet et Mathieu étaient faits pour se comprendre. Le jeune auteur des *Amoureuses* était, spirituellement parlant, le cousin germain du Félibre des *Baisers*. Avant de faire connaissance ils sympathisaient déjà, rapprochés l'un de l'autre par le séduisant portrait que leur faisaient à chacun leurs amis communs.

Du jour où ils se connurent, à Paris, lors du deuxième voyage que Mistral fit dans la capitale au printemps de 1859 en compagnie de Mathieu, après la publication de *Mirèio*, Alphonse et Anselme se lièrent d'une de ces rares

une liqueur excellente. Je comprends comment les troubadours de la Provence ont tant de feu dans leurs vers... Je te remercie vivement de cette expédition, je ne sais pas l'âge ni le cru de ce vin, mais il est chaud, il a un bouquet des plus parfumés et des plus agréables. Tu me diras de combien je te suis redevable et je te solderai à ma première descente en Provence. Merci encore de ta bonté et de ta complaisance. Vous vous entendez supérieurement à la viniculture, tes frères sont maîtres dans la partie, et ils enfoncent les vignerons de Bordeaux et de Bourgogne... »

(5) *L'oisillon en cage*, poème de la *Farandoulo*.

et fidèles amitiés dont les premiers félibres semblent avoir eu le merveilleux secret.

Ils étaient déjà si unis en 1860 qu'Alphonse, qui ne roulait pas sur l'or, loin de là, n'hésitait pas à « taper » Anselme de deux cents francs. C'est par Garcin que l'emprunt fut négocié :

Paris, le 20 septembre 1860.

Bien cher Mathieu,

... Ce matin, Alphonse m'est venu voir. Il a besoin tout de suite de deux cents francs. Daudet gagne déjà un joli argent par ses publications, mais surtout il a trouvé un excellent protecteur qui s'intéresse beaucoup à lui, c'est M. de Morny. D'ici à deux mois, il aura une jolie position, une sorte de sinécure. En tout cas, c'est l'avis de tous, il a un bel avenir. Je sais de plus qu'il est un jeune homme d'excellent cœur.

Donc, je te réclame pour lui, et j'en réponds pour lui, la somme de deux cents francs. C'est un grand service pour Daudet et je t'en aurai la plus grande obligation, comme si c'était pour moi-même. Voilà qui est dit. Du reste, service pour service. Tu obliges Alphonse, il t'obligera. Je t'envoie de lui un billet à trois mois d'échéance. Je ne dis pas un mot de plus. Ne me réponds pas à moi, mais à Daudet, 7, rue de Tournon. C'est là que nous avons dîné chez lui... A bientôt, je t'embrasse de tout mon cœur, excellent cœur que tu es. Daudet t'embrasse comme moi.

Daudet, le futur romancier qu'enrichiront ses œuvres, empruntant alors deux cents francs à Mathieu qui devait mourir dans la plus pitoyable misère, n'est-ce pas piquant et douloureusement ironique à la fois?

Il faut dire qu'Anselme avait en 1860, grâce aux économies de son père et à la vente des vins, le gousset assez bien garni, mieux garni en tout cas que celui de Daudet. Il pouvait prêter quelque argent à un camarade riche seulement d'avenir, et n'en aurait-il pas eu qu'il aurait emprunté lui-même pour obliger un ami.

Il n'obligea pas un ingrat. Alphonse lui rendit la

somme et s'occupa activement de lui procurer une clientèle parisienne de choix (6), avec Garcin et Adolphe Dumas, et contribua pour une bonne part à la prospérité de la maison Mathieu.

§

L'HOTEL MATHIEU A CHATEAUNEUF

Les félibres en profitèrent largement. On avait l'invitation facile chez les Mathieu. Il ne se passait guère de semaine que la petite voiture anglaise d'Anselme n'amenât avec lui quelques hôtes nouveaux, quand ils ne surgissaient pas par bande. Qui connaît du poète de Châteauneuf la seule *Farandole* est tenté de dire qu'il n'a apporté au grand œuvre commun que des chansons. En réalité, sa biographie le démontre, il a abondamment fourni au félibrige, son gibier, son vin, la santé morale des siens, l'exemple des plus belles vertus familiales et d'une existence saine et simple. Il a fait respirer aux chefs de l'entreprise de renaissance, à Mistral, à Aubanel, à Roumanille, l'atmosphère la plus propre à développer encore leur culte profond de la terre nourricière, de la famille, de l'amitié, à entretenir en eux l'enthousiasme sacré sans lequel ils n'auraient fondé rien de sincère, de fécond et de durable. Le Maillanais l'avait reconnu quand à la mort d'Anselme il disait dans l'*Aioli* :

Ce fut un des foyers, ce gai Châteauneuf-du-Pape, où le Félibrige prit son allégresse et cet amour de la Cause, cette foi dans la renaissance, cette union dans l'espérance qui ont

(6) Témoin cette lettre datée de :

Paris, 10 juin 1862.

Présidence du Corps Législatif.

Mon cher Mathieu,

Voulez-vous envoyer à M. Demaître, 21, rue des Bons-Enfants, à Paris, quelques échantillons de vos vins, accompagnés d'une lettre précise sur vos prix, la qualité du vin, la quantité que vous pouvez livrer. Votre affaire pourra, je crois, marcher. Embrassez, je vous prie, votre femme pour moi, mes amitiés aux frères, belles-sœurs, et à l'excellente maman Mathieu.

Votre ami, ALPHONSE DAUDET.

donné l'élan à notre œuvre. Peuvent en témoigner Alphonse Daudet, Paul Arène et Emmanuel des Essarts, et aussi Stéphane Mallarmé, qui jeune poète français, ainsi que d'autres d'Irlande, de Catalogne et de Russie, venaient là s'initier à notre joie de vivre et aux mystères félibréens.

Heureuse époque qui réunissait autour d'une table rustique la trinité platonicienne : le Beau, le Vrai, le Bien! On ne dira jamais assez tout ce que le Félibrige doit au Châteauneuf d'Anselme et au sourire de sa mère.

Le sourire de sa mère! Il a été pour l'âme de ses hôtes ce que le vin des Combe-Masques a été pour leur corps, le plus merveilleux des toniques, la concrétisation d'un idéal.

Quelle noble femme! Le portrait qu'a fait d'elle le peintre castelneuvien Baptiste Reboul nous la représente à l'époque même où Mistral la dépeignait dans la préface de la *Farandole* comme « l'image même de l'hospitalité ».

Oh! l'agréable vieille, menue et rose sous son humble costume de Comtadine; coiffée de la *Catalane,* elle courbe sur le sol une vieillesse alerte encore en dépit de soixante-dix ans de labeur champêtre et ménager et des rides du visage illuminé par la douce bonté du regard. Les larmes viennent aux yeux quand, la regardant, on écoute les amis d'Anselme parler d'elle.

C'est un concert d'actions de grâces. Vous aurez l'idée de la vénération unanime qui l'entourait par ces lignes d'Eugène Garcin, datées du 3 avril 1859, au moment où Anselme se trouve à Paris avec Mistral :

Chère Madame Mathieu,

Votre fils Anselme et mon bien-aimé ami vient de vous écrire; je serais heureux que la même lettre vous porte quelques lignes de moi et l'expression naïve de tous mes respects, de toute mon affection, de toute ma reconnaissance. Je n'ai point oublié les beaux jours que j'ai passés à Châteauneuf sous votre toit béni, et l'hospitalité antique que j'y ai reçue.

Aussi quand je songe à mon excellente et noble mère, ce qui m'arrive chaque jour, que de fois aussi je songe aux bonnes mères de mes amis les meilleurs, à vous et à la mère de Mistral, qui toutes deux m'avez reçu à votre foyer comme un enfant. Ce souvenir qui me revient sans cesse m'est une joie, une joie sainte, comme vous êtes sainte vous-même, ainsi que ma mère et la mère de Mistral... Je vous embrasse comme un brave fils, de tout mon cœur.

Victor Duret aura les mêmes effusions en 1860 :

J'ai appris par un félibre, mon cher Anselme, que ta bonne et vénérable mère était malade il y a quelque temps.

La piété filiale dont vous l'entourez adoucit ses souffrances et rend sa vieillesse heureuse. Que le bon Dieu te conserve cette excellente mère.

Les lettres d'Adolphe Dumas, d'Aubanel, de Mistral, de Roumanille sont pleines de témoignages analogues d'affectueuse gratitude et de respectueuse admiration. N'était-ce pas assez de cette noblesse de cœur, célébrée par tous ses hôtes, pour nous conserver le souvenir de la mère de Mathieu, un peu celle de tous les amis du poète?

§

LE MARQUIS DE MONTREDON

Anselme voulait davantage, la noblesse de la race. Pour flatter sa puérile vanité, Eugène Garcin, lorsque parut la *Farandole,* voulut réparer ce qui, aux yeux de son ami de Châteauneuf, pouvait passer pour un oubli de la part du préfacier. Il crut devoir dans le compte rendu de l'ouvrage qu'il donnait à la *Revue Nationale* ajouter la note suivante au tableau tout de lumière, d'amour et de joie, tracé par la préface de Mistral, de la vie patriarcale menée chez les Mathieu :

Dans le seul but de prouver mieux encore combien les nouveaux poètes de la Provence sont attachés aux mœurs simples

et rustiques et ne veulent tirer de là que leurs vrais titres de noblesse, qu'une indiscrétion me soit permise : en faisant le touchant et fidèle portrait de la mère d'Anselme Mathieu, Mistral ne nous dit point qu'elle est née marquise de Montredon, comtesse d'Astier, il ne nous dit point que cette femme si simple, comme la mère des Giéra, descend de Crillon. « Les parents de Mathieu sont des gens de la terre », voilà tout ce qu'il trouve bon de révéler. C'est qu'aux yeux des Félibres, il n'est plus belle gloire que d'appartenir au peuple par les habitudes, par la simplicité, par la bonté; voilà pourquoi ils n'étalent point d'inutiles parchemins.

Ces parchemins, Anselme Mathieu ne les trouva, lui, jamais inutiles. La preuve, c'est qu'il se fit peindre par le peintre Reboul, vers 1870, en guerrier rude et grave du XVIe siècle, tenant en main, bras fièrement croisés, ses titres de marquis. On dit qu'il aimait beaucoup ce portrait, j'allais dire ce déguisement, qui flattait sa manie des grandeurs (7). Il est permis d'y préférer la vaporeuse sanguine de Grivolas, où nous est restituée la vraie figure de Mathieu, celle sous laquelle il survivra. Au milieu des teintes estompées du béret de poète et de la barbe frisottante, le nez accuse sa longue courbe entre deux yeux au regard perdu sur les chimères du rêve et les mirages de la fantaisie.

§

LE POÈTE-CAISSIER DE L'HOTEL DU LOUVRE

Mathieu continuait à s'y plonger avec délices, insouciant des alarmes survenues dans son entourage. Peu après son mariage une catastrophe s'était abattue sur le pays : le phylloxera. Le vignoble de Châteauneuf rétrécissait chaque année son tapis de pampres sous l'attaque insidieuse de l'insecte ravageur. Les vignes de la famille

(7) Cette manie se révèle encore sur son papier à lettres marqué d'une couronne de marquis qui surmonte un blason semé de boutons de roses sur champ d'or, avec cette devise : « *Tant de boutoun, tant de poutoun.* »

Mathieu ne furent pas plus épargnées que les autres. Bientôt, plus de récolte — partant, plus de bénéfices. — Les frères d'Anselme étaient en train de replanter en vignes américaines quand la mère mourut, en février 1864. Ce décès, cruellement ressenti par le poète, provoqua le partage de la succession. Le patrimoine fut divisé en six lots, entre les six enfants. Anselme, subitement aux prises avec les implacables nécessités du pain quotidien, ne se sentit ni le goût nil la force de s'atteler à la dure et régulière besogne des champs. Il afferma sa part, la vigne des Combe-Masques, et se mit en quête d'une situation en rapport avec ses capacités.

Il pensa que Mistral, avec les relations que lui valait sa jeune gloire, pourrait la lui trouver. Le 15 octobre 1864, nouvellement débarqué du pays des songes sur cette planète inhospitalière aux poètes, il se tourne vers lui comme vers un sauveur :

Mon cher Mistral,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles; il me tarde de savoir ce que tu dis, ce que tu fais, et surtout si tu t'occupes un peu de moi. Pourras-tu m'avoir une place, n'importe en quel pays du monde, car il faut de toute nécessité que tu m'en trouves une, bonne ou mauvaise, noire ou blanche, n'importe. Si tu veux, tu peux me faire ce plaisir, je dis ce service, car c'est vraiment un service que tu me rendras. J'y compte. Adieu. — Bien des choses à ta mère, mais je t'en prie : me laisses pas dans l'oli bouiènto, se noun vos que roustigue (8). »

Au reçu de cette lettre, Mistral, embarrassé, la fit tenir à Aubanel en lui disant : « Je ne sais que faire. Je ne vois aucune fenêtre à cette prison ».

Fort heureusement, Aubanel, lui, en vit une.

A sa prière, des amis s'entremirent auprès de M. Courtet, propriétaire d'un nouvel hôtel qui venait de s'ouvrir

(8) « Ne me laisse pas dans l'huile bouillante, si tu ne veux pas que je rôtisse. »

à Avignon, l'Hôtel du Louvre, rue Saint-Agricol, pour y faire engager Mathieu comme comptable et sa femme comme lingère. Mistral accueillit en ces termes l'heureuse issue des démarches entreprises pas Théodore :

Mon cher Théo,

Le mauvais temps et le peu de délai que me laissait ta lettre m'empêchèrent dimanche d'aller banqueter avec vous et faire fête à Mathieu.

J'apprends qu'il est casé. Très bien. Aie l'œil sur lui pour qu'il tienne comme il faut ses écritures et qu'il ne se fasse pas éconduire par quelque négligence digne de lui. Il doit être superbe dans ses fonctions nouvelles qui tiennent un peu de l'amphitryon, et Mathieu naquit amphitryon.

Mathieu naquit amphitryon, le mot est juste, cruellement juste. Il fut même le véritable amphitryon où l'on dîne. Il l'avait été jusqu'alors dans la maison paternelle de Châteauneuf. Il devait le redevenir neuf ans plus tard en prenant la direction de l'hôtel.

En attendant, il gouverne seulement la caisse. Il s'est assez aisément adapté à son nouvel état qui a pour lui l'immense avantage de lui laisser des loisirs. Il en consacre une partie à muser, rêver, bavarder avec ses amis, les clients de l'hôtel, tout surpris, quand ils ne s'appellent pas Bonaparte Wyse et qu'ils ne sont pas félibres, de découvrir un poète dans le caissier de la maison. Car le poète n'est pas mort en lui. On s'en aperçoit chaque année dans l'*Armana* où son voisin Roumanille fait toujours belle place à de charmants poèmes, péniblement arrachés à son incurable paresse. L'un des notables événements de sa vie à cette époque est sa liaison avec Balaguer et le petit groupe de proscrits catalans. Mathieu a, comme tous les grands félibres, entretenu avec eux les plus amicales relations. Pelay Briz a traduit en catalan maintes pièces de *La Farandole*. Balaguer, pendant ses séjours à Avignon, descendait à l'hôtel du Louvre, comme en témoigne ce billet adressé à Mathieu :

Perpignan, 4 mai 1867.

Mon cher et bon ami, je suis venu ici pour saluer les montagnes de Catalogne avant de m'en retourner à Avignon.

Je partirai d'ici demain soir à deux heures pour arriver chez vous à minuit ou une heure du matin.

Ayez donc la bonté, mon cher Poète, mon admirable félibre, de me faire préparer une chambre dans l'hôtel du Louvre, où je descendrai.

Une chambre pas chère, mon ami, vous savez que je suis proscrit. J'irai avec madame Balaguer.

Michel qui est venu ici avec moi vous envoie, à vous, à Rouma, à Mistral, à Aubanel, à tous, ses compliments. Bien des choses aussi de ma part. Annoncez ma prochaine arrivée à notre brave Roumanille.

A bientôt, tout à vous et à madame Mathieu.

C'est dans cette même année 1867 que les Catalans remirent à leurs amis les Félibres la fameuse coupe d'argent, quelques mois après le banquet de Fontségugne où ils fraternisèrent (30 mai). Au mois d'août suivant, Mathieu envoie ses vœux à Balaguer, prêt à donner à ses compatriotes le signal de la révolution. (Voir son poème *Partenço*). Après l'échec du mouvement, Balaguer rejoint Avignon. Il écrit à Mathieu :

Nîmes, 16 septembre 1867.

Mon cher Mathieu, je suis ici depuis ce matin. Ayez la bonté, je vous prie, et soyez assez bon pour me faire envoyer toutes les lettres qu'on recevra à l'Hôtel du Louvre au nom de madame Carbonel ou au mien.

Ayez la bonté de mettre aux lettres : « Hôtel du Cheval Blanc ». C'est l'hôtel où je suis.

Dans cinq ou six jours nous nous verrons. Je pense rester ici quelques jours, puisqu'il y a des amis espagnols, et après j'irai vous rejoindre.

Tout est perdu pour le moment, nous prendrons notre revanche bientôt.

Soyez assez bon pour embrasser Rouma, Gras, Aubanel, Goubet, etc., comme je vous embrasse de tout mon cœur.

Balaguer n'oublia pas son hôte avignonnais; une fois ministre d'Espagne, en 1870, il décora Mathieu. Cette

distinction devait être fort appréciée par ce grand enfant d'Anselme, sensible à toutes les manifestations extérieures de la vanité humaine. Lisez cette lettre que l'événement lui fit écrire à Roumieux, alors chancelier du Félibrige :

2 mai 1870.

Mon cher Chevalier,

Notre illustre et cher commandeur de l'Ordre Royal d'Isabelle la Catholique, Mistral, dans une accolade fraternelle (que je te donne à mon tour), vient de m'annoncer ma nomination de Chevalier dans l'Ordre.

Comme je suis bien aise de répondre avec dignité aux galanteries du Régent, dis-moi quelles sont les formalités à remplir, tant envers notre pays qu'envers l'Espagne pour ces choses-là; tu es l'homme par excellence entre tous, car *sabes l'endré catièu mounte lou Diable escound sa ferramento* (9), par conséquent je ne saurais mieux faire que de te consulter en pareille circonstance pour avoir tous les renseignements nécessaires.

Et s'il en est de nos jours comme au temps de la Chevalerie Française, je te prie d'être mon *Parrain, e vole que m'armes de pèd en cap* (10), car les armes des chevaliers troubadours doivent être d'une douceur à *faire gau* (11), comme le sourire de tes beaux enfants que j'embrasse avec bonheur tout en renouvelant à toi, mon cher poète, l'accolade sacramentelle que se doivent tous nobles chevaliers.

Cette lettre est écrite sur un papier portant l'en-tête imprimé de la mairie de Châteauneuf. Il faut dire que la guerre de 70 avait amené la fermeture momentanée de l'Hôtel du Louvre. Son beau-frère, maire de Châteauneuf, occupa Mathieu comme secrétaire de mairie. De son court passage à l'Hôtel de Ville de son village, le poète emporta un mauvais souvenir. Lui, fidèle royaliste, ne fut-il pas

(9) « Car tu sais l'endroit périlleux où le Diable cache sa ferraille. » (Mistral.)
(10) « Et je veux que tu m'armes de pied en cap. »
(11) « A réjouir. »

obligé de proclamer au son du tambour le triomphe de la République!

La guerre finie, il reprit à Avignon sa comptabilité hôtelière.

C'était un caissier d'une probité à toute épreuve. Mais il était distrait, ce La Fontaine provençal, et quoi d'étonnant, comme Mistral l'avait prévu, qu'il agrémentât sa tenue des livres d'un grain de fantaisie, de quelques négligences dignes d'un poète égaré parmi les chiffres. Voulez-vous un exemple des distractions de Mathieu comptable? Il est relevé par le Comte de Tourtoulon, au lendemain des fêtes de Pétrarque célébrées avec grand éclat à Avignon en 1874, et qui amenèrent une presse énorme à l'Hôtel du Louvre, devenu, par la présence de Mathieu, lauréat des Jeux Floraux pour son sonnet à Pétrarque, *Le Bain*, l'Hôtel du Félibrige :

On dit : qui compte sans l'hôte compte deux fois. Il faut dire que quelquefois l'hôte se trompe, et quand il est félibre, il se trompe à son préjudice.

Je m'avise ici seulement que vous ne m'avez compté que deux nuitées en Avignon, bien que j'y aie couché trois nuits, que vous ne m'avez fait payer qu'un dîner, non compris le grand dîner félibréen, et j'ai dîné deux fois : samedi, lundi, enfin que vous avez oublié encore le chocolat que j'ai pris hier matin avant de partir. Cela fait plus de cinq francs que je vous dois. Vous me ferez bien plaisir de me dire combien cela fait au juste. (Traduit du provençal.)

§

LE POÈTE-GÉRANT D'HOTEL

Ces petites négligences n'empêchèrent pas le propriétaire du Louvre de confier à Mathieu, au début de janvier 1875, la gérance de la maison. Grâce à un prêt du félibre nîmois Gueydan, avec lequel Louis Roumieux le mit en rapports, le poète put acquérir le matériel nécessaire.

Grâce à l'activité aussi intelligente qu'énergique, aux qualités morales et domestiques de sa femme, la jolie Zia, une hôtelière parfaite, qui recevait avec une grâce charmante et chantait à ravir dans les banquets félibréens, régulièrement tenus au Louvre depuis l'organisation définitive du félibrige en 1876, le ménage connut quelques années d'aisance et certainement il se serait enrichi si la malheureuse jeune femme avait vécu. Hélas! minée par la phtisie, elle épuisa ses dernières forces au travail, et le 23 juin 1877 Mathieu était veuf.

Le nouveau majoral, détenteur de la cigale *di Poutoun* avait 49 ans. Zia morte à 33 ans, pleurée de tous les félibres comme en témoignent les touchantes lignes nécrologiques d'Aubanel dans *la Cigale d'Or,* et les vers de Bonaparte Wyse dans *li Parpaioun Blu, Pauro Zia,* le laissait sans enfant, seul, à la merci des exploiteurs de son indolence native, de sa faiblesse de caractère et de son insouciance.

§

LE VEUVAGE ET L'HOTEL AU PILLAGE

Avec son autorité souriante, elle avait évité le gaspillage et le désordre ancillaires et aussi la grivèlerie félibréenne, magnifique d'exubérance et d'inconscience. Livré à lui-même, Mathieu ne réagit pas. Il essaie de s'absorber, pour oublier sa douleur, dans la rédaction de ses premiers contes que lui réclame infatigablement le marquis de Villeneuve-Esclapon pour son *Prouvençau.* Transporté au fabuleux pays des songes, il ne voit plus ce qui se passe autour de lui. A l'office on buvait et mangeait beaucoup plus qu'on ne travaillait, on déménageait petit à petit le matériel, couverts et lingerie. A la salle à manger on mangeait et buvait beaucoup plus qu'on ne payait. Jamais Mathieu ne s'était vu tant d'amis, vraiment trop aimables pour qu'il pût leur présenter une

note. Et puis il invitait lui-même aussi facilement qu'on s'invitait.

Il disparaissait aussi pendant des semaines. Il partait pour Cythère, pour Châteauneuf, une félibrée, un pèlerinage, comme en 1880, où il assiste avec Roumanille aux grandes fêtes de Montserrat. Mais, lui présent ou absent, l'anarchie régnait au Louvre.

A la cuisine, le cuisinier brûlait ses plats, impatient d'aller lutiner la nièce de Mathieu, une orpheline recueillie par l'oncle. A la caisse, une comptable sèche et venimeuse ne pardonnait pas au gérant d'avoir dédaigné ses charmes douteux pour une autre femme qu'il voulait installer à sa place. Et cette autre femme, une Avignonnaise, par conséquent jolie, avait mis la main sur ce veuf encore jeune, incapable d'échapper longtemps à une influence féminine, au point de lui soutirer les bénéfices agonisants de l'hôtel.

5

LA FUITE A LA FRONTIÈRE ET LA PSEUDO-FAILLITE

Quatre années passèrent ainsi.

Ça ne pouvait pas durer, n'est-ce pas? Ce qui devait arriver arriva. Mathieu s'endetta, principalement envers son propriétaire auquel il ne payait plus son loyer. Dans les premiers jours de janvier 1881, affolé devant des échéances inéluctables, il partit, avec la caisse... et l'autre femme.

Vous savez le parti que prennent les créanciers quand un débiteur commerçant file furtivement sans laisser d'adresse. Ils courent au Tribunal de Commerce et obtiennent un jugement de faillite par défaut. Ce qui eut lieu le 8 janvier. Et comme à ce moment on emprisonnait encore pour dettes, le tribunal ordonna en même temps le dépôt de la personne de Mathieu à la maison d'arrêt. Mais pourquoi ne pas donner la parole à Théodore Aubanel au

sujet de cette lamentable odyssée, véritable coup de tête puéril? Avec sa fraternelle affection pour Mathieu, sa sensibilité frémissante bouleversée par la fuite de son ami, il vous la contera mieux que moi dans ses lettres à Louis Roumieux.

7 janvier 1881.

Mon cher Ami,

Rien de neuf, pas de nouvelles de ce pauvre Anselme. On ne sait où il est allé, ou si on le sait (Dieu le fasse), on ne le dit pas.

Des bruits absurdes circulent, on dit qu'il a emporté de l'argent. Tu sais, il y a toujours les envieux, les ennemis, les canailles, prêts à déchirer comme des loups les agneaux et les colombes. Pauvre Anselme, lui l'honneur, l'honnêteté, la délicatesse par excellence. Il a perdu la tête, il est parti comme un enfant, comme un fou. Il paraît qu'il doit une dizaine de mille francs de loyer; les premiers jours du mois sont arrivés des traites, des billets qui sont demeurés impayés. Enfin, c'est une débâcle, mais le plus triste, c'est l'absence de notre ami que rien ne justifie, sinon son caractère trop faible et trop bon. Je t'écrirai à mesure que j'apprendrai quelque chose, car je sais combien tu aimes ce pauvre et doux félibre.

11 janvier 1881 (Avignon).

Ah, que tu es heureux dans ton infortune, et quelles actions de grâces tu as encore à rendre à Dieu! Anselme a été déclaré en faillite; il n'y a ni livres ni rien, — le plus grand désordre. Comme il a eu la bêtise de s'en aller (car je le crois toujours absolument innocent), on le charge, on l'accable, on l'écrase de toute espèce de calomnies. Il serait parti avec une femme; il aurait eu ici un et même deux ménages interlopes, il aurait emporté de l'argent emprunté à ses fournisseurs, il aurait donné 500 francs, d'autres disent 5.000 à une maîtresse, et la commise de l'hôtel, la femme maigre au grand nez, dit avoir vu la lettre de remerciements de la maîtresse, et la nièce d'Anselme, cette petite blonde qui est idiote, charge le pauvre Anselme et dit avoir vu aussi la lettre; enfin, mon cher Roumieux, c'est tout un monde d'abominations, d'inventions

noires, d'absurdités calomnieuses qu'on vomit contre le malheureux félibre di « *poutoun* ». La nièce, qui avait été ramenée à Châteauneuf, est revenue, on ne sait pourquoi; elle loge avec la lingère de l'hôtel dans la rue Calade, et ne tarit pas contre cet infortuné Mathieu qui l'avait recueillie et lui avait fait tant de bien.

On a écrit en Irlande, on a télégraphié. Point de réponse, silence absolu. Autre complication, un billet de W..., de mille francs, signé pour aval par Mathieu, est revenu impayé par W... et le banquier produit pour mille francs à la faillite d'Anselme. Je suis navré. Cela peut finir par une catastrophe éclatante. Et tout ça par l'idiotie de Mathieu, car, enfin, s'il était resté ici, tout simplement, cela se serait arrangé et il n'y aurait pas eu faillite.

Il doit environ 7 à 8.000 francs à divers et 12 à 13.000 au propriétaire de l'hôtel, total 20.000. Le mobilier, le matériel appartenant à Mathieu valent plus de 20.000.

On est absolument sans nouvelles d'Anselme; on ne sait ce qu'il est devenu. La femme au grand nez dit qu'un voyageur l'a rencontré à Albertville, sur la frontière de Savoie et avoir dîné avec lui. Mathieu, très dégagé et très serein, lui aurait dit qu'il voyageait pour acheter du vin pour l'hôtel. Mais cela ressemble à une forte carotte. Personne n'a vu le voyageur dont parle la femme au grand nez.

Une liasse de lettres de félibres adressées à Mathieu a été proposée en achat à quelqu'un qui passait devant la boutique de Baup, un bric-à-brac de la rue Pétrarque. Donc quelqu'un a déjà fouillé dans les papiers de Mathieu à l'Hôtel. Enfin, mon cher ami, on s'y perd, on ne sait plus que penser et la méchanceté humaine dépasse encore tout ce qu'on peut rêver. Aujourd'hui j'ai eu la visite du brave Arnavieille qui a dîné avec nous : il a été atterré de la faillite de Mathieu...

14 janvier 1881 (Avignon).

De plus en plus triste... L'infortuné M... revient accompagné par la gendarmerie de brigade en brigade. Il sera ici dans quelques jours, et alors, dit-on, on lui donnera un sauf-conduit. Mais alors pourquoi l'envoyer chercher par les gendarmes?

Quel malheur, quelle infortune, et je ne crains pas de dire quelle injustice! Il y a une action intentée par le Parquet, et quand le Parquet vous tient, il ne vous lâche pas de sitôt. On n'a pas trouvé de livres, de comptabilité sérieuse, et alors cela peut devenir une banqueroute simple. C'est vraiment épouvantable, c'est à en perdre la tête. D'autre part, jamais faillite pareille, il n'y a pas de créanciers — à part le propriétaire et deux ou trois dettes insignifiantes, personne ne réclame rien.

Il y a dans l'Hôtel un matériel très important et une cave magnifique qui vaut au plus bas 10.000 francs. Enfin de quoi couvrir quatre fois le passif. Ce qui se passe est inouï. M... est fou, idiot. Il s'est sauvé comme un imbécile ou un coupable, et on le traite en criminel, quand il est innocent et naïf comme un enfant.

Moi tout cela me bouleverse et me navre.

Ah! quand il passera entre deux gendarmes dans cette rue Banasterie, devant cette douce maison Giéra, cette chère maison de nos amours et de nos rêves, il me semble que le cœur du pauvre félibre va crever dans sa poitrine. — Mon Dieu, ayez pitié de lui. Je t'embrasse et je pleure.

W. B. W. vient d'envoyer les mille francs du billet protesté.

15 janvier 1881.

Tout va bien, la vertu, l'innocence de Mathieu triomphent. Une ordonnance de non-lieu a été rendue par le Parquet, et la faillite va être certainement rapportée, car il n'y avait pas lieu de la déclarer.

Je n'ai pas vu le félibre di « *Poutoun* », mais son aventure est ineffable. Tout un poème tragico-comique. Ce matin on lève les scellés du séquestre de l'Hôtel, et Mathieu va rentrer dans son petit royaume.

24 janvier 1881.

Rien de neuf pour Mathieu, on s'occupe de faire rapporter le jugement de faillite et l'on espère y arriver.

On y arriva. Sur opposition de Mathieu au jugement du 8 janvier, le Tribunal le rétracta le 14 février en disant que l'opposant n'avait pas quitté Avignon sans idée de retour, qu'il n'avait jamais été en suspension de paie-

ments et s'était toujours trouvé *in bonis*. Mathieu fut néanmoins condamné aux frais, comme seul responsable des circonstances qui avaient induit le Parquet et le Tribunal en erreur.

§

LE CAFETIER MARSEILLAIS

Réhabilité de la sorte, comprenant qu'il courait à la ruine s'il n'abandonnait pas l'hôtel, il ne songea plus qu'à acquitter ses dettes. Il s'y employa tout de suite. La vente du matériel de restaurant, de la lingerie et de la cave qui lui appartenaient en propre, suffirent largement pour désintéresser les créanciers. M. Courtet, son propriétaire, se paya surtout en bouteilles du fameux vin des félibres.

Tous créanciers désintéressés, notre malheureux poète alla se remettre de ses émotions à Châteauneuf. La maison paternelle lui offrit son consolant asile. De loin comme de près, Mistral, Roumanille, Aubanel, s'efforcent d'alléger sa détresse morale qui est profonde. Ses amis, plus prévoyants que lui, lui cherchent une situation. Les félibres marseillais lui trouvent un café dans la grande ville maritime. Qui a tenu hôtel peut tenir café. Mais qui a été hôtelier négligent ne peut être que négligent cafetier.

A Marseille, Mathieu s'occupe plus de Félibrige que de son fonds de commerce. Avec Tavan, Huot, Lieutaud, il fonde l'*Aubo Prouvençalo*, une école félibréenne dont il rédige lui-même les statuts. Mais la grouillante Phocée est pleine de séduisants et dangereux attraits pour un « pistachié » comme notre Anselme. Ses derniers billets de mille francs échappés au naufrage du Louvre s'envolent vite de ses mains prodigues. Il mange son établissement.

§

LE RETOUR AU BERCAIL VIDE

Et le voilà encore à Châteauneuf. C'est son port d'attache entre deux tempêtes. Dans une oiseveté incurable il s'y enterre et y oublie ses malheurs, et jusqu'à ses amis. On a grand'peine à le faire venir en Avignon, écrire une lettre, Roumanille, qui essaie de ne pas perdre contact avec lui à cause de sa collaboration annuelle à l'*Armana,* le harcèle de tendres reproches :

Tu n'arrives pas quand tu arrives, et quand il faudrait rester, tu pars. Je t'attendais chez moi pour dîner hier, et nous avons dû, étonnés de ton départ soudain, nous mettre à table sans toi, Mistral, Félix (Gras) et toute la nichée. C'est un détail à la Mathieu, bravo!... Wyse, dont j'ai reçu une lettre hier, me dit : « Fatigué d'écrire à *gènt Mathieu.* Je n'ai pas de réponse! » (22 avril 1882)...

On n'a jamais vu, et on ne verra jamais un fainéant de ton espèce. Quels sont les gens qui deviennent muets comme toi? Je t'envoyai l'*Armana.* Rien! Je t'écrivis en te l'envoyant. Rien! Attends et attends encore! Rien, rien! toujours rien!... Tu n'as pas bougé de Châteauneuf, me dit ton frère. Tu es un homme légendaire. On fait des contes sur ton compte. Tu es dans les nuages. Tu es mort et plein de vie. Tu es ici et tu n'y es pas. Tu n'y es pas et tu y es. Tu t'évanouis comme une fumée. Tu apparais comme un fantôme. Tu es malade et tu te portes bien; tu te portes bien et tu es malade; tu es plein de vie, tu es mort... Il y a de quoi en pleurer, si ce n'était que je finis par en rire. Oh! de ce brave Mathieu! » (1882, traduit du provençal)...

N'y aura-t-il donc pas la possibilité de t'arracher une ligne, vieux fainéant? Ne pourrai-je pas savoir si, comme j'ai pu faire décorer de la croix de Roumanie, Monné, Tavan, Bourrilly, j'ai pu obtenir pour toi aussi cette jolie distinction? Tu étais en tête des quatre, toi si paresseux, si insouciant, mais si aimé, en tête de ma petite liste adressée à Alecsandri, avec prière, supplication de vous crucifier tous les quatre... Ah! réparation d'honneur! le facteur arrête mon indignation. Te voilà! En prose, en vers, décoré grosse croix ruban soie bleu

argent. Voilà ce qu'il me tardait de savoir exactement, car j'ai à remercier Alecsandri, ce que je puis faire, ce que j'aurais pu faire plus tôt si tu avais répondu plus tôt à ma première lettre. Est-il permis, grands dieux! de pousser jusqu'à ce point le mutisme, la paresse, l'insouciance!... (1883.)

Le brave Mathieu s'éveille cependant de temps à autre de sa léthargie et sous l'effet des remontrances de ses intimes, d'une inspiration poétique subite, d'un événement félibréen, il surmonte un moment son inertie. Il prend la plume. Ainsi naissent un nouveau conte merveilleux, un chef-d'œuvre poétique, comme le fier *Poème à B. Wyse*, une lettre admirable comme celle-ci à Frédéric Mistral, qui en est la source, ou la première idée en prose :

Châteauneuf, ce dernier du mois de mai 82.

Mon brave Frédéric,

Ton superbe discours de Sainte-Estelle m'a fait bondir trois jours de joie et de contentement. Quelle pluie d'applaudissements et quels tressaillements tu as dû entraîner au milieu de cette foule enflammée de nouveaux félibres! Bravo! Cela peut s'appeler tailler dans le vif.

Effectivement, c'est bien du félibrige que doit sourdre l'harmonie qui pacifie et donne la sainte liberté. S'il est bien vrai que tous les cinq cents ans la Provence se transforme, il ne faut pas s'étonner que le félibrige prenne des ailes, s'épanouisse et résonne harmonieusement des Alpes aux Pyrénées qu'un jour il doit effacer.

Maintenant, je te dirai que volontiers je serais resté l'autre jour en Avignon pour te serrer la main, car je languis bien de te voir; mais comme Alecsandri s'y trouvait et que vous alliez à la Barthelasse banqueter et dire des chansons, étant donné que je ne suis guère bavard, je m'empressai de m'enfuir et de m'enfermer dans ma turne, où je dois rester jusqu'à ce que mon *calèu* s'éteigne, à moins que quelque bonne âme aie pitié de moi et me mène étendre sur un lit de roses.

Tout en attendant la belle petite fée, dis-moi comment se porte ta bonne mère et comment va ta charmante et brave femme, ce que tu fais et ce que disent les vieux amis.

Où roule Wyse, il n'est pas venu me voir, il avait peur peut-

être que je lui demande la main de quelque princesse comme son ami, puis que je le plante tout net.

Il ne sait donc pas que dans la nichée il y a toujours un chien-loup (il n'y en a pas des douzaines) — et que puis je n'ai pas du sang d'ételles dans les veines. S'il t'écrit, dis-lui que je l'attends, que nous irons voir le fenat (12), que nous passerons à ma vieille vigne rajeunie, on dirait, du plaisir de me revoir! Adieu, car mon papier est au bout, je suis bien forcé de me rapetisser jusque dans le papier.

Tout à toi et à tes braves tiens.

A. MATHIEU.

P.-S. — Ecris-moi quand tu auras le temps. (Traduit du prov.)

Il dit vrai, il se rapetisse, il se racornit, le fringant don Juan d'autrefois. Il vieillit. L'âge, les soucis, la maladie ont sillonné de rides ses joues amaigries qui semblent s'effacer devant son nez proéminent. La décadence physique est survenue, le découragement aussi. Dès lors, quand on n'a jamais fait que songer, comment se ressaisir, comment lutter contre la misère menaçante?

Mistral et Roumanille la sentent si proche pour leur ami qu'ils se multiplient pour lui procurer le pain de sa vieillesse. A Paris, Mistral a vu Daudet et Coffinières qui peuvent découvrir le petit emploi sauveur.

A son retour, il lui fait écrire par Roumanille :

Avignon, 12 juin 1884.

Mon cher Anselmè,

J'ai besoin de te parler, de t'entretenir de choses sérieuses que Mistral, à son retour à Paris, m'a confiées dans ton intérêt. Il est essentiel que nous nous revoyions. Si la boutique en ce moment me le permettait, je partirais pour Châteauneuf,

(12) Fenat = vaurien, mauvais sujet. C'est le surnom que l'on donnait à Châteauneuf à un original indigène établi au bord du Rhône, le long de la digue où il vivait de légumes et de pêche. Alphonse Daudet a utilisé le nom et un peu du caractère du personnage dans *Sapho*. Il l'avait connu, comme tous les félibres, par l'intermédiaire de Mathieu, son grand ami. Tous les hôtes d'Anselme étaient conduits chez le *Fenat*. Lors de son mariage avec Jeanne Hugo, Léon Daudet ne manqua pas, en allant voir Mathieu, de rendre visite au pêcheur, célébré dans un beau poème de la *Farandole*.

à pied, s'il n'y avait plus de place dans la voiture de ton messager. On t'a donné rendez-vous ici pour le 21. C'est trop loin. Il faut venir avant. Je t'attends. Nous causerons de ceci, de cela et du reste. Il ne faut point papillonner, ni rêver, ni s'entourer de nuages et de vapeurs, même transparentes. Jouer à cache-cache, *is escoundudo,* est un jeu d'enfant, qu'il faut laisser. Nous sommes trop vieux, toi et moi, pour nous amuser à cela.

Adieu, mon cher Anselme, mon bonjour affectueux chez toi. Nous t'embrassons.

§

L'EXIL

A ces sages conseils, le pauvre désemparé reste insensible. Roumanille inlassablement a beau le harceler avec sa rude bonhomie rabelaisienne : « *Fas rèn? as rèn fa? Fas rèn que regarda voula li mousco e bouta la paio au quiéu de ti cigalo* (13)? Anselme ne se sent pas le courage de s'astreindre à une règle de travail, quelle qu'elle soit. Il s'accommoderait fort bien près de son frère Louis qui demeure tout contre lui, de son indigente solitude de Châteauneuf, de jour en jour plus misérable, si sa nièce n'intervenait. La petit orpheline de l'Hôtel du Louvre est devenue la femme d'un employé de gare, Ernest Bertrand. Anselme Mathieu aimait beaucoup cette Clémentine qu'il avait adoptée et venait de marier, sans lui garder rancune de son attitude hostile dans la malheureuse affaire de la pseudo-faillite. Pour répondre à cette affection, la nièce, dès son mariage, avait ouvert son jeune foyer à l'oncle. Celui-ci s'était contenté jusqu'alors d'y faire de brefs séjours pendant la mauvaise saison. En 1884, Clémentine décida Mathieu à s'installer définitivement chez elle. En échange des soins qu'il devait y trouver, il lui abandonnerait par donation régulière sa vigne, son verger, sa part de la maison paternelle.

(13) « Tu ne fais rien? tu n'as rien fait? Tu ne fais que regarder voler les mouches et mettre la paille au derrière de tes cigales? »

L'exil à Givors, où Bertrand avait son emploi, s'ensuivit. Les premières années on fit assez bon ménage. Et Givors était assez rapproché de Lyon pour que Mathieu négligeât d'aller s'ensoleiller aux fréquentes félibrées de l'avenue de l'Archevêché, chez Mariéton, devenu son grand ami, ainsi que Vial. Celui-ci a écrit sur le Mathieu de cette époque une charmante page de souvenirs :

Petit, menu, un grand nez et des pieds minuscules, l'auteur de *La Farandole* s'attendrissait aux souvenirs sans cesse évoqués de sa Provence, de son Châteauneuf, de son soleil. Un jour qu'on lisait les passages où il était question de lui dans les *Trente Ans de Paris,* d'Alphonse Daudet, il pleurait d'émotion en répétant : « Mon vieux camarade! Ça me rajeunit de trente ans. » Il était touchant et charmant avec ses distractions, ses silences, et, tout à coup, « son petit babil d'amant de la lune et des étoiles ». Il racontait ses rêves, sa mère lui était apparue, sa pauvre mère qui savait toutes les langues... » Il parlait mystérieusement de ses amours à Aix, « avec une demoiselle d'une grande famille noble ». — « Tu comprends. Je ne peux pas dire son nom. » Car il tutoyait fraternellement, dès qu'il les avait vus une fois, les jeunes félibres de l'entourage. A le croire, il dessinait, il sculptait des meubles de style. Ses contes allaient paraître, il en lirait un « la prochaine fois », et toujours il avait oublié le manuscrit. On voulait y faire des retouches. On entendrait aussi des fragments de son grand poème — il en savait au moins le titre — *Li Foucian;* la suite, comme ses contes, n'existait que dans son imagination. Quand on le reconduisait à la gare, on s'embrassait de si bon cœur en se séparant qu'on n'en avait jamais fini, et souvent Mathieu manquait son train (14).

Il est possible que « *Li Foucian* » (15) n'aient jamais été qu'un projet. Car je n'ai pas trouvé trace de ce titre et de cette œuvre dans les papiers de Mathieu. Mais les contes existaient réellement. *Le Prouvençau* en avait publié, l'*Armana* en donnait un presque chaque année, et durant les tristes et longues journées de Givors, Mathieu

(14) Extrait de *Paul Mariéton d'après sa correspondance*, tome I, par Critobule. Crès, éditeur, 1920.
(15) « *Les Phocéens.* »

en composait encore, et songeait même à les réunir tous en volume, comme l'y engageait Mariéton.

Pour lui faciliter la tâche, le neveu Bertrand couchait en face du manuscrit de l'oncle, une traduction française de son cru et fort médiocre.

Un oncle et un neveu peuvent collaborer en littérature et ne pas s'entendre dans la vie commune. C'est ce qui arriva entre Bertrand et Mathieu. L'employé de gare était d'humeur vive et changeante. Le poète était d'humeur douce et sensible. Toutefois, la mésentente ne s'aggrava qu'au bout de quelques années, lorsque Bertrand fut las d'abreuver d'humiliations et de querelles un vieillard pacifique et larmoyant qui souffrait en silence. De Givors il avait été envoyé à Annonay. Le pauvre Mathieu ne gagna rien à ce changement de résidence. Au contraire. L'éloignement le condamna à renoncer aux joyeuses réunions du quai de l'Archevêché, à Lyon. Il s'en consolait mal en travaillant à un roman que je n'ai pu retrouver, et en lisant, les larmes aux yeux, les nouvelles de Provence que lui envoyaient ses amis. Il avait beau, chaque année, se retremper quelques jours au pays natal, ces brefs séjours de bonheur dans le soleil et la douceur tranquille de son ermitage lui valaient une nostalgie insurmontable une fois revenu sur la terre d'exil, au foyer revêche de ses neveux. Un jour il n'y tint plus. Il fit un paquet de ses hardes et de ses papiers et quitta Annonay sans esprit de retour. A la pâtée du chien à l'attache, il préférait la liberté misérable du loup dans son chante-cigale.

§

LA SOLITUDE ET LA MISÈRE

Pour l'empêcher d'y mourir de faim, ses amis de toujours s'entremirent. Daudet n'oublia pas qu'aux faméliques heures de sa vie de bohème, Mathieu l'avait géné-

reusement secouru. L'heure de la reconnaissance avait sonné. Voyez comment il la manifeste en 1890 :

3, avenue de l'Observatoire.

Mon brave Anselme,

Mistral qui t'aime comme tu sais me parlait de toi l'autre jour et me disait tes ennuis d'argent. Là-dessus j'ai écrit au ministère de l'I. P. et j'ai demandé qu'on vînt en aide au poète Anselme Mathieu. Le ministre m'a fait répondre qu'on allait t'envoyer 300 francs. Tu dois être avisé à l'heure qu'il est. L'an prochain je ferai encore une demande qui sera sans doute écoutée encore. Qui mieux que toi, gentil poète, mérite ces subsides destinés aux artistes dans le pétrin?

Adieu. Accuse réception au ministère. Ces messieurs m'écrivent que tu pourras toucher les 300 francs dans douze jours. Au fait, voici la lettre que m'écrit M. Roujon, secrétaire de M. Fallières. Je t'embrasse, toi et les tiens.

ALPHONSE DAUDET.

Cher Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que M. Fallières a accordé immédiatement à M. Anselme Mathieu une allocation extraordinaire de 300 francs. Nous avisons M. Mathieu qui pourra toucher la somme dans une douzaine de jours environ. En ce qui me concerne, je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été heureux de pouvoir obliger un poète — surtout un poète recommandé par vous.

Bien tout à vous, H. ROUJON.

P.-S. — Permettez-moi de vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer le triste et poignant roman de *Sapho*. Vous féliciter, j'ose à peine le faire. Je puis au moins vous faire hommage de toute mon admiration.

H. ROUJON.

L'année d'après, le 24 janvier 1891, nouvelle intervention de Daudet à l'Instruction Publique.

Matiéu, espèro encaro un pau, vaqui lou bihet que reçaupe dou ministéri (16). »

ANFOS DAUDET.

(16) « Mathieu, attends encore un peu, voici le billet que je reçois du ministère. »

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

Mon cher Maître,

Votre Anselme Mathieu va recevoir avis de ses 300 francs. Vous savez combien j'ai plaisir à vous être agréable.

Tout à vous de cœur.

H. ROUJON.

En 1892, inquiet de ne pas voir arriver après le 15 janvier la maigre rente, Anselme envoie ce quatrain-supplique à Daudet :

Agues pieta de ma vido
Pèr ço que siéu bèn malaut.
Ma carcasso es desglesido;
Garisse-me de moun mau (17).

En réponse, Daudet lui adresse le billet que Roujon vient de lui faire tenir :

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

10 octobre.

Mon cher Ami,

C'est fait. Notre brave félibre a ses 300 francs.

A vous de tout cœur.

H. ROUJON.

Dans un coin du carton, Daudet ajoute:

Voici ce que je reçois à l'instant. J'ignore si l'argent est en route, mais il doit l'être. Ecris un mot à Roujon, cabinet du Ministre, et dors tranquille. Nous en aurons autant l'an prochain et les autres.

Ton vieil ami,

ALPH. DAUDET.

En 1893, nouvelle démarche auprès de Roujon qui répond :

(17) « Aie pitié de ma vie, — parce que je suis bien malade. — Ma carcasse est exténuée, — guéris-moi de mon mal. »

CABINET DU
DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

27 janvier 1893.

Mon cher Ami,

Rassurez-vous. Notre ami Anselme Mathieu va toucher comme d'habitude sa petite rente annuelle de 300 francs.

A vous de cœur.

H. ROUJON.

Roujon étant nommé Directeur des Beaux-Arts, j'avais eu peur, mais ce petit mot me rassure et je te l'envoie. Si d'ici un mois tu n'as pas ton argent, avise-moi. Ton

ALPH. DAUDET.

Ainsi l'auteur des *Lettres de mon Moulin* veilla jusqu'à sa mort à ce que son vieil ami de Châteauneuf reçût le viatique gouvernemental.

Mais cent écus par an, même grossis de quelques autres centaines de francs, était-ce suffisant pour que l'infortuné vécût dignement et proprement?

Hélas! il est déjà la risée des polissons du village, sans respect pour sa barbe blanche. Il est sale et en haillons presque; c'est un poète; il a mangé son bien, autant de crimes impardonnables dans un milieu de paysans enrichis par la sueur et l'épargne, hermétiquement fermés à la vie de l'esprit. Qu'on l'appelle *Bec-en-Croix,* passe encore. Mais, dites-moi, n'est-ce pas honte éternelle pour ses concitoyens, de murmurer au passage de ce vieillard qui a fait la gloire de Châteauneuf et de son vin, et par conséquent leur fortune, cette abominable injure : « Voilà le Félibre de la m...! »

La basse politique de village s'en mêle. Les rouges du pays ne décolèrent pas contre ce *blancas* (18), depuis l'histoire du député et des perdreaux.

Le député, c'est Jules Gaillard, en tournée électorale pour le renouvellement de son mandat, dans l'arrondisse-

(18) Gros blanc, royaliste acharné.

ment d'Orange. Les perdreaux, ce sont ceux du banquet offert au député par le Comité républicain de Châteauneuf-du-Pape. Le régal avait été si copieux que l'heure du rôti sonnée, on n'y avait pas touché. « On mangera les perdreaux ce soir », avait-on décidé. En attendant la reprise vespérale du banquet, Jules Gaillard va tout naturellement frapper à la porte de Mathieu. Embrassades. Evocation émue de souvenirs félibréens. Et invitation à dîner. Car le brave félibre est si heureux de cette visite inattendue qu'il la veut prolonger à table. Jules Gaillard ne décline, ne peut pas décliner l'invitation, de crainte de froisser son vieil ami. Et puis ce dîner de poète le délassera de ses palabres de réunions publiques.

Mais quand ces messieurs du Comité apprennent que leur député leur fait faux-bond pour souper chez *Bec-en-Croix*, chez le royaliste Mathieu, le plus blanc d'entre les *blancas*, ils se fâchent tout net. Ils signifient à Jules Gaillard que s'il ne se dégage pas de cette invitation compromettante et injurieuse, les républicains ne voteront pas pour lui. On lui dit sans barguigner : « Vous n'aurez pas une seule voix ».

L'ultimatum demeure sans effet. Au contraire. Le parlementaire se cabre. Non, quoi qu'il arrive, invité de Mathieu, il dînera chez Mathieu. L'affaire devient grave. L'indignation est à son comble. On délibère. Un esprit conciliant suggère une transaction : On ferait venir Mathieu au banquet du soir. Les républicains garderaient leur député, Jules Gaillard dînerait ainsi avec Mathieu et tout le monde serait satisfait.

La rage au cœur, les membres du Comité acceptent, car ils aiment mieux voir le blanc chez le rouge que le rouge chez le blanc.

Et voilà comment Anselme Mathieu, fidèle partisan du Goï (Henri V) mangea à la Commune de Châteauneuf, aux côtés du député Gaillard, les perdreaux de la République.

Pour finir l'anecdote, Jules Gaillard vous dira que ces perdrix lui portèrent malheur. Neuf citoyens de Châteauneuf-du-Pape seulement votèrent pour lui. Il aurait eu quatre-vingts bulletins à son nom si la voix de l'intérêt avait fait taire en lui celle de l'amitié.

§

L'ÉTERNEL AMOUREUX ET LE RÊVEUR ÉTERNEL

Par malheur, il reste à Mathieu fort peu d'amis de cette race. Il s'en apercevait fréquemment, l'ancien et généreux amphitryon de l'Hôtel du Louvre, lorsque ses hôtes de naguère, maintenant organisateurs des réunions félibréennes, le laissaient à la porte de la salle des banquets.

Il les suivait cependant presque toutes encore, ces réunions, où il retrouvait, bien que délaissé, perdu dans la foule, les flammes de la jeunesse, à ouïr sur de jolies bouches les hymnes triomphants de sa vingt-cinquième année. Quelle joie aussi lorsqu'au milieu de l'indifférence générale, un hommage inattendu lui parvenait, comme le jour où, sur les allées de Meilhan, à Marseille, il fut accosté par deux jeunes filles qui lui demandèrent :

« C'est bien vous, Monsieur, qui êtes le poète des *Baisers*? — Mais oui, mes enfants. — Eh bien, qu'est-ce que vous diriez si nous vous embrassions? » Et joignant le geste à la parole, elles effleurèrent de leurs lèvres la joue du poète qui répondit : « Mais je ne dirais rien, je vous embrasserais aussi, tout simplement ».

Et à son tour il les embrassa, devant les passants ahuris de cette scène. Paul Arène, qui la rapporte, ajoute que sortant de sa poche *La Farandole*, Mathieu la tendit aux jeunes filles avec ces mots : « Voilà un petit souvenir du poète des *Baisers* ». Et il disparut, trottinant de son petit pas de vieux, du côté de la Cannebière.

Un baiser de jeune fille, il n'en fallait pas plus pour faire battre le cœur de cet éternel amoureux de la grâce

féminine et en faire sourdre toute la frémissante poésie. Voyez comme ce vieillard cassé s'anime et se redresse dans ce wagon qui le ramène, aux côtés de trois Arlésiennes, la mère et les deux filles, d'une Cour d'Amour à Carpentras. « Comment, dit le félibre Firmin Santy, qui conte en témoin l'anecdote, ne pas parler de la vesprée provençale de la veille? Ce fut Mathieu qui se chargea d'en rappeler tous les détails; mais, bientôt, oubliant la narration fidèle de la soirée, il entreprit l'éloge des belles filles d'Arles, nous débitant de son petit air bon enfant et caustique *la Vénus d'Arles, la Communion des Saints,* et les fragments des *Sounjarello* interrompus par les cris tour à tour émus ou joyeux de nos voisines. Quand il les jugea suffisamment grisées de poésie, il demanda en souriant laquelle des trois consentirait à le prendre pour *calignaire* (galant), promettant en retour un joyau de prix que personne, hormis lui, ne connaissait encore.

La plus jeune se déclara prête à accepter le débat dont nous devions, avec les deux autres voyageuses, être les juges impartiaux, et accorder, pour un instant, son amour si le bijou en valait la peine.

Notre ami récita d'une voix émue *La Font de Souspiroun* (19), idylle que l'on dirait empruntée à Catulle et que nous devions lire trois mois plus tard dans l'*Armana Prouvençau.*

Nous applaudîmes, déclarant la poésie parfaite, tandis que la belle Arlésienne retenait à peine au bord de ses longs cils une grosse larme, preuve touchante de sa défaite.

La perle tomba sur le front du vieux poète au moment où il recueillait sur la joue rougissante de la vierge le baiser permis au *calignaire.*

Et comme, jaloux, je le félicitais de son succès :

— La jolie fille, me dit-il, m'a donné récompense plus

(19) La Fontaine de Souspiron, à Châteauneuf.

grande que je ne méritais. Je lui avais à peine fait entrevoir la nappe ridée de *la Font de Souspiroun* et voilà qu'elle m'a versé à pleins bords les eaux vives de la fontaine de jouvence. »

L'âme ainsi ensoleillée pour des semaines, le vieux poète regagnait sa solitude. Il la peuplait de songeries sans fin ou de contes qu'il se donnait parfois la peine de transcrire, il griffonnait quelques strophes pour l'*Armana,* maintenant dirigé par la veuve de Roumanille, il échafaudait les plus étranges combinaisons pour grossir ses pauvres revenus. Savez-vous à quoi le descendant des fiers marquis de Montredon demande le supplément de ressources nécessaire pour faire bouillir sa marmite? A ses sœurs les cigales dont Châteauneuf foisonne. Cigale lui-même, on le voit dans les champs d'oliviers surprendre dans l'ivresse solaire les crépitantes bestioles. Pour quelques sous il les vend à un pharmacien des environs qui les transforme en... diurétique. Peut-être le pharmacien fit-il fortune. Il négligea en tout cas d'en faire profiter son fournisseur. Qu'importe à Mathieu. Ce brave cœur

bon coume lou bon pan e plus grand que ço qu'èro (20)

ne voulait être riche que d'amour et de poésie.

Et d'imagination aussi. Elle avait de tout temps été chez lui d'une fertilité extraordinaire. Feu le marquis de Villeneuve-Esclapon me disait que Mathieu lui avait, adulte, raconté sur sa jeunesse d'invraisemblables histoires, inventées de toutes pièces. Sur ses vieux jours, ce grand visionnaire non seulement se prêtait des rôles imanaires qu'il finissait lui-même par croire réels, celui de chroniqueur au *Times* par exemple, à 300 francs par article, mais encore il s'attribuait des faits dont ses amis, et notamment Mistral, avaient été indiscutablement les héros.

(20) « Bon comme le bon pain et plus grand que ce qu'il était », vers du fameux poème de Mathieu *A .B. Wyse.*

N'allait-il pas jusqu'à affirmer que Roumanille l'avait surpris enfant, en train de traduire aux vêpres des Carmes, à Avignon, les psaumes en vers provençaux?

De telles vantardises n'avaient guère, il est vrai, pour auditeurs que des tartarins de village dans la compagnie desquels il se complaisait. Crédule autant que hâbleur et vaniteux, il n'avait pas de meilleur compagnon qu'un terrassier du Rhône qui, l'esprit travaillé par une histoire de grandeur et de décadence, ne lui riait pas au nez, au moins, comme ses petites nièces, quand l'oncle Anselme évoquait ses glorieux ancêtres, les Montredon et les Crillon.

Pas plus que les petites Ducamp, si ses amis de la première heure et le petit groupe de ses fervents ne prenaient au sérieux ses prétentions nobiliaires, ils gardaient en revanche pour son talent la plus profonde admiration.

I

LE DERNIER VOYAGE A PARIS

C'est pour la lui manifester que M. Constantin, le restaurateur et châtelain du domaine historique des *Fines Roches* où Mathieu était accueilli en vrai troubadour, comme dans la plupart des châteaux castelneuviens, *la Gardine, Vaudieu,* etc., — juste compensation des mépris dont l'accablait le village — hébergea durant deux mois, en 1893, le félibre des *Baisers* dans sa propriété de Fontenay, près de Paris, et fit fêter de la plus cordiale façon cet hôte, toujours au dire de l'auteur de la *Terre Provençale* « aussi poétique, rêveur, cigale, charmant, qu'autrefois. »

A la suite des fidèles du vieux maître, les félibres parisiens s'empressèrent autour de lui et le célébrèrent à l'envi, soit dans les journaux, Paul Arène à *l'Echo,* Mariéton au *Figaro,* Marin au *Journal,* Maurras à *la Gazette*

de France, de Saint-Pons à l'*Aioli,* soit dans les chaleureuses félibrées du 3 juillet à *l'Escolo Parisenco,* organisées en son honneur, et le 5 du même mois par le *Félibrige de Paris* et *la Cigale.*

Mais aussi sage que simple, ces hommages ne le grisèrent pas. Ils égayèrent de lueurs de gloire le morne crépuscule de sa vie, sans qu'il en tirât grande vanité. Tout ce qu'il trouva à dire à son retour à Châteauneuf, sur l'accueil reçu à Paris, ce sont ces mots : « Aquéli félibre soun forço brave — Mai, ve, touti li félibre siaun brave (21). »

A tous il prêtait son inépuisable bonté, son désintéressement comme sa foi dans les hautes destinées du félibrige. A 65 ans il la gardait, cette foi, aussi vive qu'aux jours rayonnants de Fontségugne. Il prophétisait alors que le provençal ressuscité allait devenir comme autrefois la langue des rois, des ambassadeurs et des belles dames. Maintenant, à cette généreuse illusion s'en ajoutait une autre. Il croyait que le xx[e] siècle apporterait à son pays la fin du cauchemar centralisateur et la république fédéraliste tant souhaitée par les félibres. Il aimait à faire remarquer que la durée des influences maîtresses sur l'histoire de la Provence était toujours, pour chaque époque, de cinq cents ans : Grecs et Phéniciens, cinq cents ans; Romains, cinq cents ans; Comtes et Consuls de la république indépendante, cinq cents ans, et toujours cinq cents ans, jusqu'en 1487 où la Provence fut unie à l'héritage des rois de France et soumise à leur politique de centralisation. Et Mathieu de conclure tout simplement :

« 1487-1887, cela fait bien quatre cents ans. Quatre cents ans de centralisation. Il n'y en a plus que pour un siècle: *Tout aro ié sian* (22). »

(21) « Ces félibres sont bien *braves,* mais, voyez-vous, tous les félibres nous sommes braves. »

(22) « Tout à l'heure nous y sommes. »

§

LA MORT

En attendant, il mourut. L'hiver rigoureux de 1895 lui fut fatal. Au début de février, en sortant de la maison de son frère Louis, avec lequel il prenait habituellement ses repas, Mathieu voulut aller passer la veillée au café. Le sol était verglacé. En chemin le poète glissa et se cassa la jambe. Dans la glaciale solitude de la rue balayée d'un mistral furieux, il demeura deux longues heures sans secours. Enfin, un voisin, en rentrant chez lui, perçut des gémissements et découvrit le malheureux, transi de froid. On réduisit la fracture. Mais la congestion pulmonaire ne put être conjurée. Toutefois, pendant quatre ou cinq jours, on put espérer vaincre le mal. Le patient conservait une lucidité calme et souriante, devant ses amis accourus à son chevet, comme Henri Bouvet et Jules Cassini. Il eut même, dernière joie, la visite nuptiale de Folco de Baroncelli et de Henriette Constantin, le jour de leur mariage, dont il fut l'artisan et pour lequel il avait composé un charmant épithalame qu'il n'entendit pas chanter à la cérémonie de l'église par le chœur des jeunes castelneuviennes.

Le 8 février, à deux heures de l'après-midi, il s'éteignit doucement, en murmurant, innocent comme les petites victimes du poème d'Aubanel, ces vers, paraphrase du *Massacre des Innocents*, de la *Miougrano :*

Li Boumian soun pèr orto,
Li van escóutela,
Aquélis enfant de la (23).

Au vieux cimetière désaffecté de Châteauneuf, on peut découvrir sous les fenouils et les herbes folles la tombe du poète. Ce n'est pas le dôme princier de Mistral. Une

(23) « Les bohémiens sont par chemins; — ils vont les égorger — ces enfants de lait.

simple stèle surmontée d'une croix et un nom grossièrement peint. Les obsèques avaient été humbles. L'inclémence du temps avait empêché beaucoup de félibres, y compris le Maillanais, de s'y rendre.

Mariéton en avait gémi : « Enterrement d'une cigale, sans personne, pécaire! Car cette mort aura fait moins de bruit que sa vie. Notre Anselme, avait-il écrit à Vial, notre Anselme qui était une des poésies vivantes de la Cause, n'aura même pas eu la revanche posthume des autres poètes. Nous lui devons, toi et moi, cher Critobule, d'installer la légende de ce rêveur délicieux, du dernier troubadour. »

A la place de Mariéton, trop tôt ravi à l'histoire des lettres d'oc, c'est ce que j'ai tenté de faire ici.

PIERRE JULIAN.

LE SOUVENIR D'HENRY DE GROUX EN PROVENCE

—

« Henry de Groux, peintre belge, est mort le 12 janvier 1930, dans un hôtel de la Canebière » ; il est superflu d'ajouter « à Marseille ».

A lire cette phrase, on pourrait s'imaginer qu'il s'agit là d'un voyageur frappé au moment où il va s'embarquer pour les plus beaux pays, ou bien au retour de quelque radieuse croisière. Cependant, Henry de Groux n'était pas un voyageur dans cette Provence qu'il habitait depuis une quinzaine d'années, où il avait, en ces quinze ans, beaucoup travaillé avant d'y reposer dans la paix de la mort.

Henry de Groux, peintre belge, comme plus d'un des maîtres de son pays, comme un Quentin Metsys, comme un Finsonius, avait été attiré par la lumière et la fougue de la nature provençale, et c'est donc cette période de sa vie, pendant laquelle j'ai eu la joie et l'honneur de l'approcher, que je voudrais retracer à grands traits pour tous ceux, trop nombreux, qui l'ignorent et situent toujours Henry de Groux, dans leurs souvenirs, à l'époque du *Christ aux Outrages* ou des banquets de *la Plume*.

Or, pour cette évocation, voici que j'ouvre un dossier qui porte le nom du cher grand artiste, un dossier plein de notes, dont je comptais bien tirer un article avant sa mort, et que sa mort m'oblige maintenant à rouvrir, avec un grand sentiment de mélancolie, à l'idée que ce grand

ami ne pourra lire ces lignes et que j'ai donc beaucoup trop tardé à les écrire. La mort impérieuse ne me permet plus de différer ce que j'avais toujours renvoyé au lendemain, dans l'espoir de donner au public quelque chose d'un peu moins imparfait. Les sujets auxquels on tient trop, on remet ainsi, de jour en jour, l'instant de les traiter, ne se croyant pas assez digne de le faire, et puis, un jour, celle qui n'attend pas vous met en main la plume, de gré ou de force, qu'on soit bien ou mal disposé.

Je me sentais précisément, ces temps derniers, assez bien préparé à parler d'Henry de Groux, puisque je pensais à lui, de façon toute spéciale, quand j'ai appris sa mort : le 12 janvier, me trouvant pour la première fois à Bruxelles, où j'avais parlé de la Provence, sous les auspices de Maurice Wilmotte, j'avais évoqué son souvenir avec plusieurs de ses concitoyens, de ses admirateurs; car son souvenir, uni à celui de son père, le grand peintre Charles de Groux, était toujours vivant dans son pays. Au salon de Mme Jules Destrée, dans une atmosphère d'un charmant accueil, j'avais vu deux toiles de la jeunesse d'Henry de Groux, accrochées à la place d'honneur. Le soir même, je lui envoyais sur une carte mon souvenir : « Je ne veux pas passer, lui disais-je, dans votre beau pays sans vous dire combien j'y ai parlé de vous, combien votre nom y est encore présent à tous. » Ce jour-là même, Henry de Groux agonisait et mourait à Marseille, dans un hôtel de la Canebière; deux jours après, traversant Paris pour rentrer à Marseille, j'apprenais sa mort par les journaux.

A Marseille, quelques jours plus tard, je recueillais les détails les plus émouvants des amis qui l'avaient assisté dans son agonie; sitôt qu'il s'était senti touché plus gravement par l'affection cardiaque dont il souffrait depuis quelques années, Henry de Groux avait, le dimanche matin, 12 janvier, fait appeler quelques amis, le docteur Porcheron, qui le soignait depuis longtemps, l'architecte

Gaston Castel, Mme Gabriel-Marie, la femme du compositeur de musique récemment enlevé à notre affection; il leur avait, en toute lucidité, indiqué la gravité de son état, avait demandé un prêtre, dont il avait reçu l'absolution et l'extrême-onction; sa fille et sa femme, qu'on était allé chercher au village de Vernègues, où elles demeuraient, étaient arrivées trop tard pour le revoir; ses obsèques avaient été célébrées très simplement à Marseille, puis à Vernègues, où il repose maintenant; l'absoute lui avait été donnée là-bas par le poète Louis Le Cardonnel, et par un beau soir apaisé où la lune, calme, montait déjà entre les cyprès; tels sont les détails que j'ai pu recueillir en arrivant à Marseille, d'où j'étais malheureusement absent au moment où Henry de Groux y mourait.

§

Comment Henry de Groux repose-t-il dans la terre de Provence? Comment y est-il venu vivre et travailler depuis quinze ans? C'est là toute une histoire dont il m'a rappelé lui-même, plus d'une fois, les principales étapes. Pour les reconstituer, il faut remonter jusqu'en 1892, il faut évoquer ce Paris d'alors, tout bourdonnant de querelles esthétiques où pointillistes, tachistes, impressionnistes, fauves de toutes sortes luttaient âprement contre les défenseurs des traditions académiques. Au milieu de ce tumulte apparaissait soudain un jeune Belge candide, fils d'un grand peintre et peintre lui-même. Charles de Groux, ce continuateur des grands peintres flamands, léguait à son fils un héritage difficile, mais aussi de grandes leçons; et lui, revenant d'un seul coup aux grandes compositions de jadis, sans souci des modes, des écoles, des petites discussions byzantines, il apportait aux Parisiens de 1892 une immense toile où le Christ agonisait entouré d'une foule immonde, dont les vagues horribles déferlaient jusqu'à sa détresse : *Le Christ aux Outrages.*

Vers l'atelier, lamentable comme lui, de Vaugirard, où il était exposé, rue Alain-Chartier, de grands esprits se dirigèrent. Armand Dayot revenait « l'âme profondément remuée, disait-il, de ce pèlerinage artistique »; il saluait « cette toile étrange, superbe » ; il souhaitait qu'elle sortît « de la grange infâme où le pauvre et grand peintre était contrait de la reléguer ».

Arsène Alexandre comparait Henry de Groux à Breughel; Maeterlinck lui apportait son hommage d'admiration; Charles Morice saluait « ce douloureux visionnaire, ce tragique songeur »; Léon Bloy mettait en œuvre les plus savoureuses, les plus atroces de ses épithètes, pour commenter une œuvre qui correspondait si bien à ses goûts : il saluait dans Henry de Groux « un naufragé du Ciel ». Naufragé de son pays, en tout cas, où cette toile avait suscité les plus véhémentes discussions, si bien que le grand roi Léopold II semblait avoir été le seul à la comprendre, et c'est lui qui avait pris l'initiative de l'expédier à Paris et d'assurer les frais de son transport.

Signalé de la sorte, Henry de Groux se mêlait peu à peu au groupe des poètes qui essayaient, entre 1892 et 1900, de rénover la poésie. *Le Mercure de France* en était l'organe et aussi *La Plume,* qui, en 1899, consacrait au peintre Henry de Groux un numéro spécial. En ces milieux littéraires auxquels l'apparentait son art chargé de pensées et de poésie, Henry de Groux rencontrait Louis Le Cardonnel, en quête d'un idéal qu'il allait satisfaire par le sacerdoce, ainsi qu'Emmanuel Signoret, provençal, lyrique, orphique, dionysiaque. C'est par Signoret que, de façon inattendue, Henry de Groux allait s'orienter vers la Provence. Voici comment :

Notre ami, le poète Emile Sicard, qui avait, en 1905, fondé à Marseille la revue *Le Feu,* aujourd'hui dans sa vingt-cinquième année d'existence, joli bail pour une revue provinciale, animait la Provence d'avant-guerre de

sa radieuse activité; il en honorait toutes les gloires, de langue provençale ou française. Emmanuel Signoret était mort à Cannes, en 1900, à trente ans, laissant des vers admirables que la librairie du *Mercure de France* a réunis depuis. Ne convenait-il pas d'honorer sa mémoire, en son petit village de Lançon que couronnent de vieux murs dorés au milieu de ces oliviers que Signoret a chantés magnifiquement? Sicard y songeait; comme il y songeait, il rencontra Henry de Groux qui était, en 1913, à Paris, pour y exposer, rue des Saints-Pères, quelques-unes de ses œuvres, en même temps que les premiers essais de sa fille Elisabeth, peintre, aquafortiste, digne fille et petite-fille de deux grands peintres.

Grand peintre, Henri de Groux était aussi un sculpteur de haute valeur ; un buste de Wagner, un buste de Tolstoï en témoignaient : la conversation d'Emile Sicard, poète de Provence, et d'Henry de Groux, peintre et sculpteur du symbolisme, fit surgir de l'ombre Emmanuel Signoret. H. de Groux n'était-il pas l'artiste providentiel qu'il fallait à Sicard, pour honorer ce poète de Provence qu'il avait connu? Il accepta donc de venir auprès d'Emile Sicard pour travailler au buste d'Emmanuel Signoret; il vint à Aix, en cet exquis pavillon de Lenfan, qu'habitait alors Sicard. En 1914, le buste était prêt, posé déjà sur une place de Lançon, au milieu de beaux platanes qui se dilataient dans l'ardeur et la lumière de l'été provençal; mais, au lieu des lyres poétiques, dans cet été-là, éclatèrent les terribles fanfares de la guerre. Dans sa vague horrible, elle roula, avec tant d'autres, artistes et poètes. Surpris à Bruxelles, où il était en voyage, Henry de Groux put gagner Paris avant l'invasion allemande; il y resta quatre ans, rue Chaptal, y évoquant les visions affreuses qui l'avaient déjà hanté dans sa jeunesse sur le champ de bataille de Waterloo et dont il vivait, au jour le jour, le cauchemar de tout son cœur belge et français; il y exposait ces terribles dessins, en

1916, rue de la Boétie; entre temps, il renouait ses relations avec Léon Bloy et en 1917 il était auprès de lui, tandis qu'il mourait, à Bourg-la-Reine, dans la maison de Charles Péguy.

Cependant, la famille du peintre était restée en Provence, à Salon, auprès de notre confrère, M. Louis Giniès, alors collaborateur et depuis directeur du *Feu,* pour lequel il avait travaillé, faisant, entre autres œuvres, un admirable portrait de Mme Louis Giniès, une symphonie de blancs qui reste l'une de ses œuvres les plus exquises. Henry de Groux rejoignait les siens en 1920, pour assister au mariage d'une de ses filles, dans ce charmant village de Vernègues que désigne à l'attention de tous les artistes un temple romain peint jadis par Granet. De Vernègues, qui dresse ses maisons dorées dans la vallée de la Durance, il est facile d'aller en Avignon. L'éditeur d'Alignan, avec lequel H. de Groux était en correspondance d'affaires, y possédait un hôtel. Un jour, Henry de Groux, désireux de l'y voir, partit pour Avignon, s'y trompa de porte et s'en alla frapper au Roure, cet ancien hôtel de la famille des Baroncelli, acquis, à cette date, depuis peu de temps, par cette femme de lettres, charmante, mistralienne et pétrarquisante, qui a signé Jeanne de Flandresy de beaux ouvrages sur la Provence; le peintre distrait expliqua son erreur, mais il fut invité à passer tout de même la journée en cette belle vieille demeure : il y passa la journée et trois années encore.

En cette ville où avait passé, aimé, chanté Pétrarque, Henry de Groux, pèlerin passionné de Florence, se retrouvait à l'aise; il débuta là par un magnifique Pétrarque tout entouré des lauriers symboliques qu'il avait chantés et cueillis pour Laure, Dante suivit tout naturellement, car de Dante, certainement, Henry de Groux a été, en ces dernières années, l'interprète le plus inspiré, le plus puissant, le plus original. En des collections particulières de Bruxelles, de Paris, de Munich, de Florence, de Lille,

Ugolin, Francesca da Rimini, les Captifs, les Violents, les Faux Prophètes crispent leurs membres torturés. Béatrice montre le paradis, la barque de Caron tranche les eaux lourdes sous le poids des damnés, la pluie de feu les dévore; ces deux dernières toiles, acquises par Mme de Flandresy, sont maintenant en son palais du Roure.

En cet Avignon, évoquer Dante, Pétrarque, Cola di Rienzi, les Papes de la Captivité de Babylone, quelle joie pour un tel artiste! Trois années à ce travail furent vite passées; mais le village de la Roque-d'Anthéron, voisin de Vernègues, lui demandait un monument pour les morts de la guerre. Il fallait, après l'avoir esquissé, en surveiller l'exécution et la fonte : pour ce travail, Henry de Groux descendit à Marseille. On était en pleine crise du logement. Mais le Grand-Théâtre venait de brûler : parmi ses ruines, en une loge encore intacte, Henry de Groux passa tout un hiver; ensuite, fort de quelques belles commandes et de sûres amitiés, il put s'installer sur le Vieux-Port, où il loua deux grands ateliers : Vieux-Port de Marseille, soleil, mistral, odeur de coquillages, autos, tramways, charrettes, appels de sirènes, reflet des barques dans l'eau bleue, amalgame de couleurs, de parfums, de sons qui se pénètrent en une lumineuse unité, et par-dessus le tout, dans l'azur, le sourire doré de Notre-Dame-de-la-Garde, voilà le cadre célèbre où, pendant cinq ans, Henry de Groux a travaillé. Au quai de Rive-Neuve, passé les marchands de coquillages, les bars où l'on boit du vin de Cassis, les ponts du canal de la Douane, comblé depuis, — au n° 15, il y avait, il y a toujours une vieille maison divisée en ateliers; Eugène Monfort y demeura, Louis Bertrand vint l'y visiter, Valère Bernard, peintre et poète provençal, ancien capoulié du félibrige, y loge depuis de longues années, et près de lui, pendant cinq ans, travaillèrent Henry de Groux et sa fille Elisabeth. C'était là de quoi l'inspirer, et de fait, en ce temps-là, une sorte de joie intérieure semble, sous l'in-

fluence de la Provence, avoir animé son œuvre; il faisait danser sur ses toiles d'étranges farandoles, sous les pins secoués de mistral, devant une mer empourprée par le couchant, toute une ivresse de mouvements qui allait des hommes jusqu'aux arbres; il y composait, pour ce Grand-Théâtre, dont il ne se contenta pas d'habiter les ruines, mais que, sur la demande de l'architecte Castel, il voulait bien orner, en deux vastes fresques, d'un *Festin de Trimalcion* tout grouillant de vie orgiaque, évocateur de ce Pétrone dont on nous dit qu'il était originaire de Massilia. Il y brossa maints portraits à l'huile, ou au fusain, de Marseillais et de Marseillaises, dans les yeux desquels il inscrivait toute la langueur du Midi latin, grec et déjà oriental.

Cependant, se fixer était difficile à un tel tempérament, toujours en quête de nouveauté, et si, pendant cinq ans, il fit de Marseille son centre de ralliement, il ne put rester sédentaire aux rives du Vieux-Port : il partait tout à coup pour Nice, pour Vernègues, pour Avignon, où, depuis deux ans, il brossait un immense et magnifique tableau : Pétrarque arrivant à cheval devant la fontaine de Vaucluse, une fontaine de Vaucluse toute éclaboussée d'écume et d'arcs-en-ciel, des aigles qui tournent au-dessus d'elle, un Pétrarque farouche sur un grand cheval blanc en arrêt devant le murmure étincelant des eaux. Il venait à peine de terminer cette grande toile quand la mort l'a saisi.

Henry de Groux aimait la Provence, lui qui avait tant aimé l'Italie; de cette Italie, il retrouvait en Provence les horizons, les monuments, la bonne grâce, la familiarité caressante; il était aimé de tous ceux qui, à Marseille, en Avignon, à Aix, avaient eu le bonheur de l'approcher; son entretien était simple, cordial ,plein d'exquise finesse, de politesse quasi ecclésiastique, d'anecdotes abondantes et précieuses.

De ces entretiens, égrenons ici quelques souvenirs.

I

C'est en Avignon, au Palais du Roure, que je vis, pour la première fois, Henry de Groux, en 1921; il habitait alors, au deuxième étage de la vieille demeure, les appartements mêmes où Mistral, aidé de Folco de Baroncelli, avait, de 1891 à 1898, rédigé son journal de combat félibréen, *l'Aïoli*. Il travaillait alors à son premier Pétrarque et aussi à l'histoire de Cola di Rienzi, qui semblait beaucoup l'intéresser, et il évoquait les Papes d'Avignon en une série de vigoureux dessins; il voyait dans leur histoire tout un passé de faste et d'opulence ecclésiastique qui flattait tous ses goûts d'artiste médiéval et catholique. A ses côtés, Mme de Groux, dont le fin visage mystique semblait détaché d'un primitif flamand, sa fille, Elisabeth, qui adorait le violet, couleur épiscopale, achevaient de composer l'atmosphère d'un atelier de jadis, de ces temps où les Flandres, la Provence, l'Italie, étaient animées d'un même esprit et semblaient collaborer à une même symphonie picturale, à la gloire du Christ et de l'Eglise.

D'Avignon, un jour, Henry de Groux eut la joie d'aller jusqu'à Valence, voir Louis Le Cardonnel, à son retour d'Italie. Il y avait trente ans que les deux grands esprits ne s'étaient plus rencontrés, n'avaient même plus correspondu : « Henry, dit Le Cardonnel à de Groux en l'embrassant fraternellement, ne laissons plus tomber sur nous l'investiture du silence! » Comme ils allaient côte à côte dans les rues de Valence, en devisant des jours fervents de jadis, les passants s'imaginèrent que l'abbé Louis Le Cardonnel recevait la visite d'un évêque anglican : ce grand chapeau, un peu clérical, ces longs cheveux, ces yeux clairs, ce jonc à pomme d'or, cet air de souriante dignité, de bonté avisée, la confusion n'était-elle pas toute naturelle?

Depuis, Louis Le Cardonnel était venu passer plusieurs

mois en Avignon, en ce palais du Roure où déjà tant de poètes et d'artistes s'étaient arrêtés, au moment même où l'on fêtait Pétrarque à Vaucluse. J'ai eu l'occasion de voir là, aux prises, plus d'une fois, cet évêque anglican et cet abbé catholique. C'était un beau spectacle, et digne de figurer en quelque supplément de ces *Dévotes d'Avignon* dont Joséphin Péladan fut ici même le délicieux historiographe. Cette vieille demeure où flottent encore des souvenirs de cardinaux, ce peintre flamand, digne de ceux qui décorèrent peut-être les murs du Palais des Papes, ce poète hanté par le souvenir de Rome et d'Assise, la figure de Pétrarque et de Dante qui présidaient à leurs entretiens et nous tous, admirateurs et amis, qui jetions dans le foyer de ces deux puissants esprits les propos nécessaire à en faire jaillir les plus vives étincelles!

Au cours de ces entretiens, Henry de Groux et sa fille Elisabeth ont fixé en plusieurs fusains et eaux-fortes, et de manière inoubliable, la figure du grand poète de *Carmina Sacra.*

J'ai vu là, et aussi, et surtout, quand il voulut bien faire à mon propos quatre fusains et devant les portraits de certains amis d'Avignon et de Marseille, quel était le génie psychologique d'Henry de Groux. Au delà de toutes ces qualités techniques dont, mieux que moi, d'autres pourront dire le mérite, j'ai pu admirer cette faculté qu'avait Henry de Groux d'interpréter, de deviner son modèle et, plus loin même que ses apparences, son fond permanent et l'avenir vers lequel il tendait : « Il nous vieillit tous », disait parfois tel ou tel de ses modèles. « Dites plutôt, répliquais-je, qu'il nous met tous dans la *Divine Comédie.* »

Oui, cela était assez vrai, parce qu'il voyait déjà l'homme ou la femme qui se préparaient dans l'être qu'il tenait sous ses yeux scrutateurs, et comment l'âge allait affirmer de plus en plus ses caractères essentiels. Cette

autopsie prématurée apparaissait parfois ingénument cruelle, tant elle était clairvoyante, et nous révélait alors tel trait moral que nous n'avions pas encore discerné chez certains de nos amis.

Est-ce là de la peinture littéraire? C'est un reproche qu'on fait souvent aux peintres qui voient en leur art autre chose qu'un assemblage de lignes et de couleurs sans autre signification que de flatter un instant nos regards. Le peintre véritable est, comme le poète, un évocateur et un psychologue; ses moyens sont différents, mais non son ambition; Henry de Groux, par le pinceau ou l'ébauchoir, reconstituait des âmes sous des lignes et des couleurs, et de préférence les grandes âmes, en la société desquelles il vivait, Dante, Pétrarque, Mistral, Napoléon, Wagner. Pour honorer Wagner, il était allé à Toulouse, il y a deux hivers, entendre la *Tétralogie* que le Théâtre du Capitole y avait représentée avec beaucoup de conscience. Quant à Mistral, de toutes ses œuvres, c'était le *Poème du Rhône*, fluide et mystérieux, qui avait ses préférences, comme elles avaient eu celles de Mallarmé. Il avait ébauché, de la *bugadière* de Beaucaire, qui tombe aux mains du Drac, en lavant son linge, un tableau plein de fantaisie et d'audace, et pour mieux y travailler, il m'avait prié, un jour, de lui lire, en provençal, le texte même de l'épisode, afin de mieux le mettre dans l'atmosphère du poème.

Le mystère l'attirait, et les cérémonies religieuses l'émouvaient toujours. Je me souviens qu'une année nous étions allés, le beau jour de la Chandeleur — comme dit Mistral, signant à cette date *Mireille* — lui, sa fille Elisabeth et moi, assister à la procession des Cierges verts qui se déroule, ce jour-là, dans la vieille église de Saint-Victor, tout près du quai de Rive-Neuve. L'aspect médiéval de l'église, ses cryptes où flotte le souvenir de saint Lazare et de sainte Madeleine, bien qu'elles soient malheureusement éclairées à l'électricité, l'enchantaient,

et nous avions accepté les cierges verts qu'on distribuait, pour prendre part à la procession. En nous voyant ainsi, nos cierges en main et nos cheveux livrés au courant d'air des escaliers tortueux, une bonne femme dit, derrière nous, avec l'accent voulu : « Té! ce sont des artistes! »

Même réflexion sympathique, de la part des habitants du *Panié,* le vieux quartier situé sur la rive opposée du Vieux-Port, quand Henry de Groux y était allé, aux approches de la Noël, voir une *Pastorale*; il me racontait, en guettant le sourire inévitable sur mes lèvres, que la foule s'était écartée devant lui, imaginant sans doute qu'il était un acteur inattendu venu pour jouer quelque rôle inédit dans la *Pastorale* traditionnelle : « Ils avaient l'air tout étonné, je ne sais pas pourquoi », disait en riant sous cape Henry de Groux, qui se doutait bien de l'effet qu'il pouvait produire sur ce public marseillais.

A cette foule marseillaise, à ce peuple provençal, il s'était adapté sans effort, et il y avait, aux quais du Vieux-Port, observé des types d'humanité dont témoignera plus d'un des innombrables dessins qu'il a, pendant ses années de Provence, accumulés dans ses cartons, sans trop se soucier de les vendre. Parfois, un amateur se présentait, qu'il était loin de pousser à l'achat, tout au contraire. Un jour, j'amenai ainsi chez lui Alphonse Séché et sa charmante femme, Andrée de Chauveron, qui visitaient Marseille, au lendemain d'une conférence et qui, sachant que de Groux était là, n'avaient pas voulu manquer l'occasion de le revoir. En leur appartement de la rue Monsieur-le-Prince, deux ou trois dessins conservent le souvenir de cette matinée ensoleillée, où Alphonse Séché évoquait, en compagnie d'Henry de Groux, les souvenirs du symbolisme.

Je n'en finirais plus, si je voulais noter ici tous mes souvenirs. Je revois encore Henry de Groux, aux gradins du Théâtre d'Orange, écoutant je ne sais plus quelle tra-

gédie, et si ému et si distrait qu'après la représentation, à deux heures du matin, il prenait, je crois bien, le train de Lyon, voulant prendre celui d'Avignon. Je le revois au cours d'une longue randonnée en automobile, où, dans la même journée printanière, nous étions allés revoir son buste d'Emmanuel Signoret, sur la place de Lançon, son monument aux Morts, de la Roque-d'Anthéron, — un Poilu en plein combat, de fière allure, très réel et très vigoureux, sans nulle convention, — et de là nous avions poussé jusqu'à Cadenet, où se trouve la tombe de mes grands-parents paternels, jusqu'à Lourmarin, où mon camarade et ami Laurent Vibert avait, avant sa mort prématurée, restauré le vieux château qu'il a légué à l'Académie d'Aix. Le photographe Detaille, de Marseille, qui est aussi un grand artiste, nous accompagnait et a fixé en quelques clichés les souvenirs de cette belle journée, à laquelle Elisabeth de Groux et Mme Jeanne de Flandresy ajoutaient la bonne grâce de leur sourire intelligent.

Enfin, je revois ce dernier soir où j'aperçus de Groux, hâtivement, sur la Canebière, à quelques pas de l'hôtel où il devait mourir un mois plus tard. C'était, en effet, vers le 10 décembre, et comme je causais avec un ami, au Café Glacier, vers les six heures du soir, je vis entrer Henry de Groux qui venait écrire et se reposer là un instant. Il était, comme à l'ordinaire, doux, affable, souriant, semblait bien portant et nullement attristé. Il nous disait son projet de revenir se fixer à Marseille, où il n'habitait plus depuis quelque temps, ayant laissé son atelier du Vieux-Port, et où il espérait en trouver un dans le quartier du Prado. Courte conversation. L'heure nous pressait; je pris congé d'Henry de Groux, que je ne devais plus revoir. Je ne regrette pas de l'avoir vu, pour la dernière fois, en ce café de la Canebière : c'est bien un des lieux du monde où un artiste voyageur, tel qu'il l'était, peut se trouver le mieux encadré, cette rue où

l'on finit toujours par rencontrer celui que l'on attend, si l'on a un peu de patience, cette rue de tous les départs et de tous les retours. C'est de là, aussi, que la belle âme ingénue et subtile d'Henry de Groux est pártie pour l'Eternité, laissant à la Provence, qui l'a inspiré pendant quinze ans, une magnifique production et tant de souvenirs impérissables.

ÉMILE RIPERT.

IMPURETÉ[1]

VII

Elle m'aime, elle m'aime donc, se répétait Jean Marchand en se hâtant vers l'appartement de son oncle, chez qui il dînait régulièrement une fois par semaine.

Il avait été ébloui par l'aveu de la jeune femme. Etait-ce vraiment possible? Qu'elle éprouvât pour lui de la sympathie, ou même un léger caprice, qu'elle lui témoignât l'affection d'un camarade, il n'en avait pas douté un instant. Mais qu'elle l'aimât véritablement, qu'elle fût attirée vers lui par toutes les forces de son être, voilà qui lui semblait aussi extraordinaire qu'un coup de tonnerre éclatant dans un ciel sans nuages.

Sur le moment il avait été si abasourdi par cette déclaration imprévue qu'il n'en avait pas compris tout de suite l'importance. Il avait été comme ces blessés de commotion cérébrale qui ne reprennent leurs esprits qu'après quelques instants de calme. Comment? Cette Délia, que tout le monde lui avait présentée comme inconstante, superficielle et légère, nourrissait pour lui un sentiment sérieux? C'était tellement invraisemblable qu'il craignait d'avoir mal entendu et qu'il se demandait même si la jeune femme avait bien joui de son sang-froid en risquant cette confession inattendue. Mais non! Il n'y avait pas d'hésitation possible. Il est des accents sur la sincérité desquels on ne peut se

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 759 et 760.

méprendre. Il avait encore dans les oreilles le tremblement de la voix de son amie, il entendait encore les mots d'amour et de tendresse prononcés sur un tel ton de ferveur passionnée que leur souvenir remuait ses fibres les plus secrètes comme une plainte voluptueuse. Maintenant il comprenait tout ce qu'il y avait d'unique et d'exaltant dans cet aveu spontané : mille oiseaux chantaient dans son cœur. Il lui semblait — après avoir séjourné dans une cave obscure — être tout d'un coup transporté dans un jardin embaumé, sous le ruissellement doré de la lumière. Il respirait avec plénitude; les moindres molécules de son être baignaient dans la joie et il se sentait emporté par le bonheur comme un grain de pollen par le vent d'orage. Lui qui était habituellement si timoré et si craintif devant la vie, il ne réfléchissait plus sur les conséquences qu'une pareille déclaration allait entraîner, il n'avait cure du bouleversement que pouvait apporter dans son existence un amour aussi profond, il se laissait envahir par un sentiment de béatitude sans mélange, et il marchait dans un enchantement, l'âme pleine de soleil et répétant comme un gamin qui ne peut garder au fond de soi l'allégresse dont son cœur déborde :

— Elle m'aime! Elle m'aime!...

Il avait le visage rayonnant quand il entra dans le petit salon où son oncle et sa tante l'attendaient en compagnie d'un couple sans âge. Jean appartenait à une famille provinciale dans laquelle semblaient s'être conservées, comme dans un musée, les dernières traditions bourgeoises. Il avait été élevé suivant les principes de la plus stricte morale. Quand, insensiblement attiré vers la musique, il avait fait part de sa vocation à son père, celui-ci, honnête avoué de Rennes pour qui le bonheur consistait, les pieds bien au chaud dans sa chancelière, à démêler dans son étude les fils les plus embrouillés d'un héritage litigieux, avait été atterré. Il ne concevait pas que son rejeton eût pu, de sang-froid, choi-

sir une autre carrière que celle dans laquelle, de père en fils, tous ses ancêtres avaient si brillamment réussi. Il avait eu l'impression d'une poule qui, ayant couvé un œuf de canard, voit tout d'un coup son poussin briser la coquille et se diriger en clopinant vers la mare aux grenouilles. Il avait fallu que sa mère, d'un caractère plus ouvert, s'entremît auprès de l'homme de loi pour que celui-ci autorisât le jeune homme à aller à Paris s'initier aux mystères de la composition musicale. De combien de recommandations ne fut-il pas accablé au moment du départ !

— Couvre-toi bien, porte un foulard, évite d'avoir froid aux pieds, méfie-toi des mauvaises fréquentations, sois sérieux, fais attention aux femmes !

Chaque semaine Jean allait dîner chez son oncle. Le brave homme était chef de bureau au ministère de l'Agriculture. Bien qu'il habitât Paris depuis plus de vingt ans, il avait conservé exactement la même façon de concevoir l'existence que son frère, le paisible avoué rennais. Les rumeurs de la grande ville venaient expirer devant les fenêtres de son appartement de la rue Vaneau, et il semblait que le digne homme portât des œillères qui l'empêchaient de s'apercevoir de tout ce qui se passait au dehors.

Le jeune homme se moquait naturellement des préjugés anachroniques de ses parents qu'il appelait en riant des « fossiles ». Ces étroitesses d'esprit, ce respect des conventions sociales, ces scrupules moraux exagérés choquaient toutes ses tendances. Mais il avait été trop longtemps élevé dans cette atmosphère bourgeoise pour n'en point avoir, malgré lui, gardé une certaine empreinte...

— Bonjour, mon neveu, fit le vieil oncle qui tisonnait au coin de son feu, pendant que son épouse dosait minutieusement le sucre dans les tasses à thé.

Des portraits de famille étaient accrochés au mur. Une pendule en marbre, surmontée d'un motif rococo, ornait

la cheminée aux deux extrémités de laquelle étaient posés deux candélabres en bronze. Un tapis aux teintes passées recouvrait le plancher et des bergères de tapisserie offraient aux visiteurs des sièges dont l'élégance était remplacée par la commodité. Des bibelots : ivoires japonais, saxes précieux, ridicules et charmants, verreries de Bohême, s'alignaient, soigneusement rangés, dans des vitrines. Un canapé sur lequel s'arrondissait un gros coussin ventru alternait avec des poufs à l'ancienne mode.

Jean ne pénétrait jamais dans cette pièce sans être aussitôt saisi par l'atmosphère quiète et reposante qui y flottait. Il se croyait reporté quelque vingt ans en arrière, quand dans sa lointaine province, petit garçon timide, il rôdait dans le salon de ses parents les jours de réception, après le départ des visiteurs. Tous les anciens souvenirs ressuscitaient en lui : il se rappelait les bigoudis de sa mère, les jaquettes et les favoris de son père et les papillotes de sa bonne-maman, la vieille dame encore coquette dont les robes de soie noire fanfreluchée exhalaient un frais parfum de bergamote.

— Quelles nouvelles nous apportes-tu, jeune homme qui ne crains pas de circuler dans la Babylone moderne?

— C'est incroyable, constata M. Denis en sirotant sa tasse de thé, ce que le niveau des mœurs a pu tomber bas. On m'a raconté des choses à vous faire dresser les cheveux sur la tête... Croyez-vous que se soit possible, monsieur Jean?

M. Jean rougit comme une première communiante. L'image de Délia, qui ne le quitte guère, s'impose lumineuse à son esprit et sa mémoire lui restitue avec une fidélité cruelle tous les termes de sa confession. Ces évocations d'impureté et de débauche, dans un cadre aussi bourgeois, lui causent un malaise dont il ne peut se défendre. Il rentre en lui-même, il revit par la pensée les scènes immorales et voluptueuses auxquelles Délia fut

mêlée et il sent au fond de son être quelque chose qui proteste et se révolte.

Quoi! Est-ce possible qu'une femme qui se respecte ait pu descendre aussi bas? Tous les préjugés qu'on lui inculqua dans son enfance renaissent et il lui semble qu'entre une femme aussi dépourvue de principes moraux et lui-même que tant de conventions sociales enchaînent encore, se creuse un fossé infranchissable.

Cependant, il répond d'un ton dégagé :

— Oh! vous savez, je crois que l'on exagère beaucoup. Quelques étrangers se livrent peut-être à des excentricités de mauvais goût, mais les vrais Parisiens restent chez eux.

— Et, les Parisiennes? s'enquiert malicieusement la bonne Mme Denis.

— Eh bien! elles font comme leur mari ou leur amant...

— Là, vous voyez, je ne le lui fais pas dire! s'exclama triomphalement l'oncle. Il trouve tout naturel qu'une femme ait un amant.

— Où allons-nous? je vous le demande... reprit M. Denis. Le sens moral est complètement oblitéré, même chez les meilleurs sujets. Tenez! vous ne savez pas ce que l'on nous a appris tantôt! Vous connaissez bien nos cousins Renaud, ce petit ménage si gentil que vous avez dû voir chez nous. Eh bien! ils divorcent... C'est comme je vous le dis.

— Et pourquoi? interrogea la tante.

Ce fut Mme Denis qui répondit :

— La jeune femme a, paraît-il, un amant. Ils ont l'intention de s'épouser quand ils seront libres.

L'oncle et la tante, d'un même geste indigné, levèrent les bras au ciel.

— Epouser une divorcée! s'écrièrent-ils avec accablement.

Jean aussi était accablé. L'exclamation de ses parents lui faisait mesurer l'abîme qui le séparait de Délia. Qu'y avait-il vraiment de commun entre elle et lui? Quand il examine son passé, il éprouve une sorte de vertige comme devant un gouffre envahi de ténèbres. Le rouge de la honte lui monte au visage à l'évocation des aberrations de la jeune femme, et un immense découragement s'empare de lui. Quelle fraîcheur peut-il rester dans un cœur aussi gangrené? Toute spontanéité doit être morte en elle. Est-elle seulement capable d'aimer? D'aimer de toute son âme? Non, non, c'est impossible. Une fleur que le vent d'orage a flétrie ne peut plus ensuite s'épanouir. Trop d'éléments équivoques et honteux corrompent ses souvenirs pour qu'un élan naïf et pur puisse encore la jeter dans ses bras...

Des rides plissent le front du jeune homme qui, absorbé par ses pensées, garde le silence pendant le dîner, ne répond que par monosyllabes. Son oncle s'en aperçoit :

— Qu'as-tu, mon enfant? Es-tu préoccupé? Tu sais que je remplace ici ton père et que tu peux tout me confier...

Tout confier? Un éclat de rire silencieux avorte dans la gorge de Jean Marchand. Pauvre oncle! Serait-il assez ébahi si son neveu lui faisait part de ses inquiétudes au sujet de Délia! Non, dans la circonstance présente, il ne peut se livrer à personne. C'est en lui-même qu'il trouvera la réponse à ses angoisses et à ses incertitudes. Il a besoin d'être seul, il a besoin de s'échapper surtout de cette atmosphère provinciale, bourgeoise et alourdie par les préjugés.

L'air froid de la nuit lui cingle le visage. Il marche rapidement et il respire à pleins poumons, pour lutter contre la torpeur qui là-haut engourdissait son cerveau.

Il va, s'efforçant de ne penser à rien. Vains essais! Une voix, qui d'abord tremble, puis ensuite s'affermit,

une voix vibrante et pathétique résonne au fond de lui. C'est la voix de Délia finissant par avouer :

— Je vous aime! Je vous aime!...

Comment se méprendre sur la sincérité de ces paroles? Il entend son ton passionné, il voit son visage ardent. L'émotion qui bouleverse la jeune femme l'étreint à son tour, et il lui semble qu'il est soulevé par une force inconnue qui ravit tout son être.

Une aigre bise soufflait sur les quais et la Seine charriait funèbrement ses flots noirs qui se heurtaient en gémissant contre les arches des ponts.

Jean, cette fois-ci, ne remarquait pas l'aspect nostalgique de ce paysage automnal; le printemps rayonnait dans son cœur et les lueurs clignotantes des becs de gaz ouatés de brouillard lui réjouissaient la vue à la manière des illuminations qui, les soirs de fêtes, pavoisent juyeusement les ténèbres.

Une reconnaissance infinie montait en lui pour le don merveilleux qu'elle lui faisait de son amour. Cette reconnaissance, il lui fallait sans tarder l'exprimer. Sitôt rentré chez lui, il se précipita sur son papier à lettre et écrivit à Délia. Sa petite écriture, fine et déliée, couvrait les pages.

Sur ces feuillets qu'il noircissait avec fougue, c'était toute son âme qu'il épanchait.

VIII

Délia jeta un regard par la portière sur la campagne qu'envahissait le crépuscule et se blottit câlinement contre la poitrine de Jean Marchand.

— Que je suis heureuse, mon petit Jean, de cette escapade! murmura-t-elle.

Elle attira vers elle la tête du jeune homme et posa passionnément ses lèvres contre les siennes, en ajoutant :

— Depuis que vous m'avez écrit ces lignes si adorables

pour moi, il me semble que je vole dans un ciel inaltérablement bleu. Je vous aime tant, Jean! allez, vous pouvez être tranquille, ce que vous avez pensé est bien vrai : vous m'avez sauvée de moi-même, et vous m'avez tellement changée!

Elle disait vrai. Il avait suffi d'une lettre d'amour pour transformer Délia au regard mélancolique et au rire trop factice en une jeune femme simple, confiante et joyeuse de vivre.

Ainsi elle ne s'était pas trompée en plaçant sa confiance en Jean Marchand. Elle avait fini, lorsqu'elle avait connu le jeune homme, par se défier de tout le monde, et même, ce qui était le pire, d'elle-même. Son cœur dévasté ressemblait à ces jardins qu'a mis en pièces le vent du Sud. Et maintenant, comme sous une pluie bienfaisante, voici que les fleurs relevaient la tête et qu'au-dessus de ce parterre renaissant flottait un nuage embaumé.

Tous les sentiments de tendresse et d'amour désintéressé dont son âme était pleine refleurissaient aujourd'hui. Un renouveau s'épanouissait dans son être. Renouveau complet : tout en elle s'exaltait, l'esprit et la chair. Elle n'était pas seulement transformée, elle était transfigurée. Quel soulagement lui avait apporté la lettre du jeune homme! Elle avait, dans un grand mouvement de franchise, raconté toute sa vie. Allait-elle avoir à le regretter? Qui sait? Cet aveu brutal risquait de lui aliéner à tout jamais l'amour de Jean. Quelle appréhension de l'avenir la tenaillait le lendemain du jour où elle s'était confessée!... Eh bien! Non. Elle avait eu raison de parler. Les lignes ferventes qu'elle venait de recevoir, l'avaient rassurée et bien au delà de ses plus optimistes prévisions... Que de grâces elle aurait à rendre à la Providence, si vraiment sa franchise avait su inspirer confiance au seul homme qui lui en parût digne. Avec quelle émotion elle pensait à Jean! Un feu secret brûlait sa chair

ardente. Pour la première fois elle aimait de toutes ses forces et aussi totalement; à la pensée d'être serrée nue et vibrante dans les bras de son amant, un voile obscurcissait ses yeux et elle défaillait presque de volupté.

Le souvenir du passé de nouveau l'obsédait. Comme elle regrettait l'impureté de ses années écoulées! Qu'il aurait été doux de réserver à ce Jean, vers lequel la poussaient les plus ardentes impulsions de son sang, une âme fraîche et un corps qu'aucune caresse n'aurait souillé. Il lui semblait qu'en se donnant dans ce Paris où elle avait vécu tant d'heures équivoques, son bel amour s'en trouverait sali. Aussi proposa-t-elle à son ami d'aller passer quelques jours à Fontainebleau.

Il faisait sombre et froid quand le train s'arrêta dans la gare de la petite ville royale. Mais ni lui ni elle ne s'en aperçurent, car le soleil et la joie rayonnaient dans leur cœur. Délia, radieuse comme une midinette sentimentale, s'accrocha au bras de Jean :

— Notre voyage de noces! fit-elle.

Elle marchait dans un enchantement. Pour la première fois peut-être — car qu'avait-elle connu de l'amour, cette malheureuse dont la vie affective n'avait été jusqu'à présent que libertinage? — elle était embrasée par la passion. Cet horrible sentiment de méfiance qui depuis ses dernières déceptions gâtait ses moindres gestes, embrumait tous ses instants, freinait ses élans les plus spontanés, s'était dissipé comme une fumée chassée par le grand vent.

Elle respirait à pleins poumons et jetait sur le monde le regard d'un captif qui vient d'être libéré de sa prison : tout le poids des souvenirs qui oppressaient douloureusement sa mémoire avait miraculeusement disparu. Elle avait retrouvé la belle confiance et presque l'ingénuité de son adolescence. Jean Marchand, magicien sans le savoir, n'avait eu qu'à paraître pour effacer d'un sourire dix années de déceptions, d'angoisses et d'avilissements de

toutes sortes. Son cœur était pareil à ces roses de Jéricho, que l'on conserve ratatinées, informes et pitoyables, dans la poussière d'un grenier encombré de bric-à-brac, et qui, plongées dans l'eau d'une coupe de cristal, refleurissent soudain avec leurs pétales soyeux et parfumés : lui aussi s'épanouissait aussi ardent et enthousiaste que lorsqu'il s'ouvrait aux premiers appels du printemps!

Ils s'étaient fait conduire à un hôtel situé en face du Parc du Palais : avec quelle joie secrète et puérile, Jean avait joué le rôle du mari effectuant son voyage de noces, tandis que Délia s'était inscrite sous le nom de Mme Marchand! Il ne faut point rire de ces faux-semblants. Qu'importe leur précarité, s'ils ont donné un moment l'illusion de la réalité?

— Que dites-vous de notre chambre nuptiale? s'enquit Jean en plaisantant, mais non sans une certaine émotion.

— Il suffit qu'elle soit nuptiale pour que je l'aime... Ah! Jean, que je suis heureuse d'être ici avec vous, si vous saviez... Mon cœur bondit dans ma poitrine comme le chevreau sur la montagne...

Ils descendirent faire quelques pas de promenade avant le dîner. Le parc s'offrait à eux, accueillant et quasi désert à cette heure crépusculaire où frileusement les bosquets et les massifs de fleurs s'enveloppent de brume pour la nuit.

Il leur semblait que, dans cette solitude, leur amour s'exaltait. Leurs pas, en frappant le sol tapissé de feuilles mortes, n'évoquaient en eux nul souvenir personnel et le paysage dans lequel ils se mouvaient avait pour eux le charme de la virginité.

Nulle influence étrangère à eux-mêmes ne soufflait sur une passion qui s'alimentait de sa propre substance, de sorte que le cœur des deux amants était embrasé d'une flamme dévorante comme une torche dans une chambre close.

Ils allaient l'un et l'autre à vive allure, accordant inconsciemment leur marche au rythme accéléré du sang qui coulait dans leurs veines. L'émouvante beauté de cette fin de jour automnale ne les touchait que d'une manière diffuse et leurs regards se posaient sans les voir sur les cimes mordorées des arbres qu'une faible brise balançait et sur le miroir cendré de la pièce d'eau, au-dessus de laquelle glissait candidement la silhouette wagnérienne d'un cygne. Le plus magnifique spectacle du monde valait-il en effet la féerie intérieure dont leur âme était illuminée?

Ils se trouvaient tous deux dans une allée au-dessus de laquelle les rameaux entrecroisés des platanes formaient un dôme d'or roux : le brouillard du soir, en tombant, se répandait en perles de rosée qui scintillaient sur le gazon des pelouses; le sol humide exhalait une odeur émouvante, l'odeur humide de l'arrière-saison qui les grisait ainsi qu'un philtre nostalgique! Un frisson parcourut les épaules de Délia qui se serra d'un geste câlin contre son amant. Celui-ci l'attira sur sa poitrine et la jeune femme spontanément tendit ses lèvres qu'il baisa ardemment.

— Jean! mon amour! gémit-elle.

Une poussée de désir fit dans les bras de Jean ployer le corps de son amie comme une tige de bambou inclinée par la brise. Un tout-puissant attrait avait, dès le premier jour, entraîné Délia vers le jeune inconnu. Quelle énergie il lui avait fallu avoir pour résister! Maintenant plus n'était besoin de lutter, elle s'abandonnait corps et âme. Des fantômes obsédants du passé il ne restait plus trace et un merveilleux carillon sonnait à toute volée la résurrection de son être...

— Rentrons vite, voulez-vous, mon petit? demanda Jean Marchand.

Ses bras s'étaient refermés sur le corps frémissant qu'il emmenait, à travers la nuit, ainsi qu'une proie. Une

force quasi surnaturelle le soulevait. Comme il avait hâte de caresser cette chair plus douce et plus parfumée qu'un beau fruit d'espalier ! Délia, cette Délia à qui depuis plus d'un mois il avait dédié toutes ses pensées les plus tendres, allait enfin être à lui. L'évocation de ce moment, qu'il avait si ardemment attendu le faisait presque défaillir. Le sang, tel un canal dont le barrage vient de se rompre, roulait impétueusement dans ses veines et battait à ses tempes à coups précipités. Il éprouvait au plus intime de sa personne ce trouble angoissé que connaissent les grands amoureux à l'approche du plaisir.

Dans ce décor nouveau, vierge de souvenirs aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre, les sentiments se déchaînaient en eux avec la violence de l'ouragan. Ils ne se parlaient pas. Les mots les plus fervents n'auraient-ils pas été impuissants à exprimer la tumultueuse acuité de leurs sensations? Pourquoi d'ailleurs se servir de ces rudimentaires truchements, bons tout au plus pour des natures sans finesse? Un grand amour aiguise l'intuition... Ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, besoin d'ouvrir la bouche pour entendre la litanie passionnée que chacun égrenait en son cœur.

— J'ignorais l'amour, avant de vous connaître ! chuchota Jean à l'oreille de Délia, pendant que la jeune femme en franchissant la grille de l'hôtel répliquait :

— Jean ! mon chéri ! Je vous le jure, c'est la première fois que j'aime !

Admirable élan qui joint deux sensibilités, rendues à ce point perméables l'une à l'autre, qu'une seule conscience anime ce soir-là les amants, dans l'angoisse impatiente d'une même volupté !

Elles sont sorties de la mémoire de Jean, les plaisanteries vulgaires de ses amis et eux-mêmes, les Blanchard, les Rocher, les Durand, ils se sont tous fondus dans le néant, comme les larves engendrées par les ténèbres, que chasse le jour éblouissant !

Le dîner fut vite expédié. Ils n'étaient point de ces amants qui mettent sur le même plan les plaisirs de la table et ceux du lit et font parfois dépendre ceux-ci de ceux-là. Le maître d'hôtel, perspicace, les avait installés à une petite table où ils étaient assis, seuls, en face l'un de l'autre. Jean promenait son regard sur son amie avec une gloutonnerie qu'un autre eût réservée pour le rôti, dont il grignotait une tranche avec indifférence. Ses yeux luisants mangeaient les joues veloutées, buvaient les lèvres au goût de violette, respiraient la flamme du regard de la jeune femme, et celle-ci, consciente de cet enveloppement magnétique, se livrait, se fondait, déjà alanguie et palpitante sous la promesse de l'étreinte espérée.

— Fumez une cigarette, mon amour, pendant que je m'apprête pour la nuit.

— Vous ne serez pas longue?...

— Croyez-vous donc que j'aie moins d'impatience que vous?...

Jean accompagna du regard la jeune femme : sa démarche indolente avait quelque chose de si sensuel que le garçon se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne point hurler de désir.

Incapable de se maîtriser davantage, il monta au galop jusqu'à l'étage de sa chambre, s'arrêta une minute dans son cabinet de toilette, juste le temps d'arracher ses vêtements, d'humecter d'eau de lavande sa peau brûlante, de se couvrir d'un pyjama et, les jambes flageolantes, le cœur chaviré et la tête en feu, pénétra dans la chambre où Délia, déjà couchée, l'attendait. Les draps la recouvraient jusqu'au menton; elle se souleva légèrement et Jean remarqua que l'émotion la faisait imperceptiblement trembler... Lui aussi, il tremblait à la manière des lutteurs dont les nerfs vibrent à fleur de peau, au moment de s'affronter.

Jean se glissa doucement près de Délia.

— Oh! Délia! enfin! cria-t-il, en se jetant sur elle

de toute l'ardeur de sa jeunesse et de son désir, longtemps contenu.

Elle restait immobile, les paupières closes, frémissante, telles ces roses au cœur de feu prêtes à livrer leurs sucs les plus suaves à l'abeille enivrée. Le désir, en cet instant, les soulevait, les poussait hors d'eux-mêmes; ils étaient vraiment comme des dieux.

Jean cueillit la bouche qui souriait. Tous deux se grisaient d'un de ces baisers humides, profonds, épuisants, qui donnent un avant-goût de la possession. Délia leva sur son ami un regard d'esclave adorante et soumise. Jean se sentit soudain enveloppé par des bras nus qui l'attirèrent sur un corps agité de tressaillements secrets. Tous deux enlacés et soudés l'un à l'autre allaient rouler dans l'inconscient, quand, au paroxysme de l'énervement, Délia éclata d'un rire saccadé, aigu et prolongé.

Le cœur de Jean, une seconde, cessa de battre : on eût dit qu'une main tortionnaire lui broyait les entrailles. Un flot sanguin inonda son cerveau, accélérant miraculeusement le jeu de la mémoire. L'espace d'un éclair, la scène présente s'effaça dans l'esprit du jeune homme qui revivait cette fâcheuse soirée où, chez Germain Blanchard, il avait pour la première fois rencontré Mme Verincks. Un rire hystérique fusait : celui de Délia demi-nue sur un divan, frissonnant sous les caresses de deux goujats...

Ce rire et celui qui, une minute auparavant, venait de déchirer le silence, étaient identiques...

Seigneur, Seigneur, pourquoi avoir ressuscité, au milieu du bonheur, cet odieux passé que dans leur enivrement ils avaient tous les deux réussi à oublier? La coupe d'eau pure où Jean étanchait sa soif était maintenant à tout jamais souillée. Il ferma les yeux et, concentrant sa volonté, s'efforça de chasser les images douloureuses qui, à la manière d'un vol sinistre de corbeaux, tourbillonnaient sous son crâne. Délia, nouant ses bras autour de sa poitrine, le maintenait collé contre elle. Il resserra

son étreinte et, avec la fougue du désespoir, baisa goulûment les lèvres de la jeune femme. Peine perdue : on ne noie dans la volupté que les chagrins superficiels, et le délire érotique, poussé jusqu'à l'extrême, ne laisse au contraire qu'amertume et dégoût...

Délia, lassée, s'était endormie. Elle reposait alanguie, la chair baignée encore de cette mystérieuse clarté dont la possession illumine les amoureuses. Des goutelettes de sueur perlaient sur son front, un clair sourire animait son visage.

Jean, la contemplait. Il s'émerveillait du miracle par lequel les caresses les plus passionnées ne laissent pas sur la peau plus de trace que le passage d'une phalène sur la candide corolle d'un lis.

— Pourtant, se disait-il, des lèvres ont baisé ces seins, des doigts impatients se sont promenés sur ces épaules et sur ces hanches, et s'énervant se sont attardés aux endroits les plus intimes de ce corps endormi... Qui s'en apercevrait? Cette chair adorable est aussi lisse et satinée que celle d'une vierge

Curieusement, passionnément, il examinait la dormeuse. Des tableaux, qu'il eût voulu repousser, se déroulaient, ainsi qu'un film diabolique, devant ses yeux : c'était Délia sous toutes ses faces, Délia dans les postures les plus scabreuses, subissant l'étreinte de rustres inconnus ou... hélas! trop connus.

Dans son sommeil, des frissons agitaient la jeune femme : sa bouche entr'ouverte soupirait doucement... Avec quelle anxiété il se penchait au-dessus de ces lèvres balbutiantes, dans l'appréhension de les entendre prononcer un nom qui ne fût pas le sien ou des paroles d'amour adressées en rêve à un autre...

Il avait beau se raisonner, il avait beau se rappeler la sincérité des aveux de sa maîtresse, il avait beau évoquer la franchise de ses yeux pleins d'amour, il sentait le doute rongeur et mortel s'insinuer en lui...

Peut-on jamais avoir entièrement confiance en une femme? Délia l'aimait, oui, il en était certain... Mais le passé... le passé domine tout... il n'est au pouvoir de personne de l'effacer. On s'étourdit, on fait semblant de n'y pas penser jusqu'au moment où un incident — en soi insignifiant — vient vous rappeler sa terrible et éternelle présence...

Quand Délia tendait ses lèvres à ses baisers, quand un rauque gémissement s'échappait de sa gorge, quand pénétrée par son étreinte, elle détendait ses membres crispés, qui aurait pu lui certifier que ces élans s'adressaient à lui et qu'aucun souvenir équivoque ne contribuait à l'exaltation de la jeune femme?

Ah! les souvenirs! Comment lutter contre eux? Si l'on a un rival, on peut toujours le combattre. Les armes sont égales. Mais les souvenirs? C'est un adversaire impalpable et fuyant, car une nuée invisible est toujours présente, c'est l'ennemi déloyal qui corrompt les joies les plus honnêtes et dépose son venin sur l'or des minutes présentes et futures...

Délia s'éveilla... Elle était heureuse dans son cœur et dans sa chair. Elle étira ses membres alanguis : un sourire de satisfaction illuminait ses traits.

— Jean, mon petit, tout mon être t'adore! Tu es pour moi tout l'univers!

Comme il ne répondait pas, elle lança sur lui un regard inquiet.

— Jean, Jean, mon amour, qu'as-tu?

Immobile, un pli douloureux au coin des lèvres, l'œil fixe, le misérable se débattait dans les serres de la plus dangereuse jalousie : la jalousie du passé...

IX

Jean, naturellement, n'avait rien répondu à Délia. Etait-ce la faute de la jeune femme si le souvenir d'un passé abhorré s'était tout d'un coup présenté à son cer-

veau jaloux? N'était-elle point complètement innnocente du mal qui le torturait? Qu'aurait-il pu lui reprocher? Rien.

Bien au contraire, il s'était efforcé de faire oublier à Délia l'expression de douleur qu'elle avait surpris sur son visage, de lui donner le change sur ses sentiments et de la persuader de son parfait bonheur.

Il aimait trop passionnément Délia pour l'inquiéter inutilement avec ses billevesées. Il se rendait compte de tout ce que de pareilles pensées avaient d'injurieux et de cruel pour elle. Il avait honte de lui-même et pour un empire n'aurait dévoilé le fond de son cœur à sa maîtresse. Vis-à-vis d'elle, en effet, il éprouvait une sorte de pudeur, une espèce de gêne et de timidité, un inexplicable sentiment de respect humain qui paralysait sa langue, arrêtait la parole dans sa gorge, dès qu'il s'agissait d'un aveu trop intime.

Il n'avait pas eu besoin de parler pour qu'elle comprît ou du moins soupçonnât la vérité. Elle était elle-même trop hantée par son passé pour ne pas craindre que celui-ci ne vînt obséder son amant. Que le souvenir de ses erreurs surgît aujourd'hui pour troubler son bonheur, c'était ce qu'elle appréhendait le plus au monde!

Elle avait pourtant cru être délivrée de ce cauchemar. Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour donner confiance à son Jean. Inspirer confiance! Pour y réussir elle eût volontiers sacrifié tous les trésors de Golconde. C'était afin de tranquilliser l'esprit du jeune homme qu'elle lui avait courageusement raconté toute sa vie, sans excepter les épisodes les plus pénibles à avouer. Dieu seul sait la force de caractère qu'il lui avait fallu pour cette confession.

Quand il connaîtra tout de moi, tout et y compris mes faiblesses, quand il verra que je ne lui cache rien et que mon cœur n'aura pas pour lui plus de secrets qu'un livre aux feuillets souvent lus, alors, se disait-elle, il ne sera

plus tourmenté par le doute et notre union aura la sérénité d'un lac aux eaux limpides...

Et voilà que dès cette première nuit passée ensemble, au milieu même de la volupté, le démon impur avait fait son apparition. Lui seul avait pu ravager à ce point les traits du jeune homme et laisser sur son masque l'empreinte de ses griffes...

Pourquoi, dans ces conditions, insistait-elle tellement auprès de son amant, pour qu'il lui confiât son tourment?

C'était parce qu'elle voulait connaître exactement la nature des pensées qui le faisaient souffrir. Pour guérir le mal, il faut le délimiter. Si elle savait la nature des soupçons de Jean, peut-être pourrait-elle lui en montrer l'inanité :

— Jean, Jean! Répondez-moi, je vous en conjure. Expliquez-moi ce qui vous a causé de la peine...

A ces questions les plus pressantes, le jeune homme opposait des dénégations souriantes.

— Rien, rien! Je vous assure... Se souvient-on d'une vague rêverie qui a assombri votre sommeil?

Il apportait tant d'acharnement à rassurer sa maîtresse qu'il finit par la convaincre. Il était presque de bonne foi; cette mauvaise pensée qui lui avait traversé l'esprit, il espérait bien qu'elle ne reviendrait plus.

De son côté, la jeune femme adorait tellement son amant qu'elle ne voulait point croire qu'il continuât à se défier d'elle.

— Je finirai tout de même, se disait-elle, par triompher de ces maudits souvenirs.

Et les yeux volontairement fermés sur la blessure qu'ils portaient chacun à leur flanc, sans qu'ils eussent déchargé leur cœur du poids qui l'oppressait, ils crurent pouvoir encore s'enivrer d'un amour contenant en lui-même le germe de sa propre destruction.

X

Quand Jean s'éveilla le lendemain matin, sa maîtresse dormait encore. Elle reposait toute pressée contre lui. Un de ses bras nus était passé autour du cou du jeune homme, comme si, pendant la nuit, elle eût craint qu'il ne lui échappât. Il se dégagea doucement de son étreinte pour ne point l'éveiller et il la regarda avec une tendresse infinie. D'imperceptibles gouttes de sueur perlaient sur son front, ainsi que l'aiguail sur les fleurs du jardin. Tout, aussi bien dans son visage rayonnant d'amour que dans son corps paisiblement soulevé au rythme de la respiration, indiquait un tel don de soi, une si complète offrande, que Jean, dont la sensibilité — depuis son voyage à Fontainebleau — était exaspérée, sentit malgré lui une larme rouler sous sa paupière.

Il se pencha au-dessus d'elle et s'émerveilla de l'innocent abandon de son sommeil.

Elle dormait avec la candeur d'un enfant. Jean, ayant fait un mouvement, elle tendit à demi les bras vers lui, ses cils battirent légèrement, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour un balbutiement passionné :

— Jean !

— Elle m'aime, elle m'aime ! se disait le jeune homme dans le cœur de qui roulait une vague de gratitude éperdue. Il n'est point possible, avec un sommeil aussi tranquille, que des souvenirs impurs hantent encore sa mémoire... Pauvre chérie ! Je le jurerais, elle a tout oublié de ce passé boueux... et c'est moi, rustre sans cœur, qui évoque ces horribles scènes...

Des sentiments de honte et de remords s'emparaient de lui...

Ah ! oui ! Il pouvait avoir confiance en elle ! il se rappelait avec quelle ferveur elle lui avait déclaré son amour, avec quelle sincérité elle s'était confessée... En s'humiliant ainsi, ne prouvait-elle pas qu'elle détestait cette

période de sa vie et qu'elle était résolue à se racheter?

Allons, finies ces vilaines pensées; il saurait bien les chasser si jamais elles rôdaient encore à la porte de son cerveau! Il n'allait tout de même pas gâcher sa vie pour quelque chose d'impalpable comme les souvenirs, pour un ennemi aussi inconsistant qu'une nuée, qu'une fumerolle dans le vent...

Ah! Délia! Délia! Nul être au monde ne mérite autant d'être adoré.

Un ardent élan emporta Jean vers la jeune femme.

— Mon petit, mon petit, je t'adore!

Il s'abat sur elle; ses lèvres cherchent sa bouche, ses mains pétrissent sa poitrine.

— M'amour, m'amour! gémit Délia voluptueusement, sous cet impétueux assaut.

La joie déferle dans son être. Un simple regard de son amant la rassure. Délia est transfigurée. Ses efforts n'auront point été vains. Quelle douceur de sentir la chaleur de cet amour l'envelopper comme une écharpe vivante! Les deux amants s'étreignent avec passion. Ah! oui! Tout est bien oublié! Comment au fond du cœur de Jean pourrait-il rester une goutte de poison, quand le regard de la jeune femme exprime une telle ferveur.

— Je t'aime, Jean, je t'aime!

Elle dit ces mots dans un cri presque désespéré. De toutes les forces de son être, elle veut convaincre son amant de sa sincérité et chasser à tout jamais les souvenirs d'un passé qu'elle déteste... Car elle le déteste! Il faudrait que Jean fût aveugle pour n'en être point assuré. Depuis cette rencontre providentielle où la sollicitude du jeune homme l'a pour ainsi dire fait revenir à elle-même, comme une poigne solide remet d'aplomb un homme ivre, elle a plus d'une fois plongé dans sa conscience un regard lucide. Elle n'a constaté que du dégoût de soi-même pour cette période où elle dérivait à vau-l'eau. Rien n'illumine ces années qui lui font l'effet d'un

gouffre plein de ténèbres. Jean est paru et le soleil a balayé toutes ces ombres.

Elle est presque obligée de faire effort pour se rappeler ses anciennes amours... Piètres amours : il n'est aucun souvenir qui ne soit mêlé à des incident douloureux ou malpropres.

Elle tremble encore en évoquant ce temps où le malheur avait appesanti sur elle sa griffe : qu'elle était lasse, désemparée, écœurée de tous et de tout, lorsque le hasard plaça Jean sur son malheureux chemin! Elle avait cru aimer; mais était-ce vraiment de l'amour, ce désir de la chair et ces fugitives minutes de bonheur suivies de querelles orageuses et mêlées d'inquiétudes et d'angoisse? Tandis que maintenant... Ah! maintenant... C'est une exaltation de tous les sens, c'est une fête constante de sa personnalité, c'est un embrasement de tout l'être. C'est un feu ardent qui dévore et qui purifie. Qui purifie! En revenant en arrière, il lui semble être affreusement salie... Mais aujourd'hui elle se donne avec un tel emportement, un tel oubli de soi-même, que toutes les vieilles souillures sont essuyées et qu'elle se sent régénérée par ce baptême passionné!

Ils se levèrent, l'âme et le corps allègres. L'automne parait la forêt de splendeurs incomparables. Un soleil affaibli dorait les feuilles roussies. Une brume légère se déchirait aux branches. Ils marchaient au hasard, sans but déterminé, dans un enchantement.

Parfois Délia saisissait la main de son amant et la portait à ses lèvres. Puis elle tournait son visage radieux vers lui : les plis douloureux, les mille petits stigmates amers que la vie imprime sous les yeux, autour des lèvres, toutes ces attestations d'une époque troublée, étaient effacées. L'amour faisait de cette femme au lourd et orageux passé une vierge qu'émerveille la révélation d'Eros.

Ils parlaient et c'était comme un hymne à deux voix

que chacun entonnait à son tour. Ils croyaient avoir définitivement triomphé des ombres mauvaises qui menaçaient d'assombrir leur bonheur.

— Tu sens bien, disait-elle d'un ton frémissant, que je n'adore que toi au monde, que tous les autres souvenirs sont effacés, que ma vie entière t'appartient ...

Ce qu'elle ne disait pas, par une sorte de pudeur qui l'empêchait de faire allusion à ce sujet pénible, c'était que de jour en jour elle abhorrait davantage les fantaisies malsaines vers lesquelles des amis sans conscience l'avaient poussée.

Jean n'avait qu'à la regarder pour être certain de sa sincérité. Son visage s'était mystérieusement rajeuni; il se dégageait d'elle une impression de fraîcheur apaisante, analogue à celle que l'on ressent auprès de la source cachée sous les menthes et les fougères.

Et Délia était aussi sûre d'avoir inspiré enfin pleine confiance à son amant, que lui-même croyait avoir à tout jamais refoulé les déprimantes velléités de doute qui s'insinuaient en lui...

Mais quand un germe morbide a été déposé dans un organisme, il est impossible de le détruire complètement. Le corps semble guéri, nul symptôme inquiétant ne se montre, jusqu'au jour où brusquement apparaît le fléau.

Les deux amants rentraient souriants, enivrés de leur mutuel bonheur, après une promenade à Sannois. Délia s'appuyait avec tant d'abandon sur le bras du jeune homme que celui-ci sentait nettement désormais combien il était devenu pour sa maîtresse un indispensable soutien. Il se pencha sur ses lèvres qu'il baisa passionnément.

Le soir tombait; le soleil déclinant incendiait les bois.

— Vous n'êtes point fatiguée, Délia, mon chéri? demanda Jean.

— Non... mais j'ai l'impression que je prendrais volontiers un prary-oister pour me remonter. Des prary-

oister! poursuit-elle, que j'en ai bu avec Maud, quand cette enfant m'emmenait à la Perle...

Quoi! Qu'y a-t-il, mon Dieu! Instantanément, il semble à Jean que son cœur se vide de tout son sang, que son diaphragme se resserre, que tout roule et tourne dans sa cervelle ...Il ne bronche pas, mais il pâlit et ses yeux restent une minute fixes, tandis que ses paupières battent précipitamment. Délia a déclenché la catastrophe. Bien insignifiantes, n'est-ce pas, bien anodines cependant, ces paroles qu'elle a prononcées sans y faire attention... Sans doute! Elles ont néanmoins suffi pour corrompre, le bonheur des amants. D'un seul coup, tous les efforts de Jean pour oublier l'odieux passé de sa maîtresse ont été anéantis.

Brusquement, les images qu'il avait avec tant de mal réussi à chasser de sa pensée envahissent son cerveau. A peine Délia a-t-elle prononcé ces mots, qu'aussitôt il se la représente avec l'équivoque amie dont elle lui a parlé au cours de la confession où elle a vraiment mis son cœur à nu; et ce n'est plus la Délia aimante au visage rajeuni, empreint d'une ferveur passionnée, qu'il a devant lui, mais une Délia inquiétante et perverse, toute enfiévrée par la débauche.

Le revoilà transporté au moment où il rencontra pour la première fois la jeune femme, et c'est l'atmosphère de Germain Blanchard qui ressuscite dans sa mémoire. Il revoit le visage vulgaire du compositeur à la mode, il entend ses ignobles propos sur Délia, et la scène, l'immonde scène à laquelle il a assisté apparaît instantanément avec ses détails d'une impitoyable netteté...

Cette fantasmagorie a envahi, l'espace d'un instant, son esprit. Il ne dit rien, mais jette à la dérobée un regard sur sa maîtresse. Elle ne se doute point du bouleversement qu'elle vient innocemment de provoquer et montre un visage serein. L'effigie, la noble effigie de

Délia qu'il avait dressée au fond de son cœur vient de se briser en miettes.

Ah! qu'il a eu tort de l'idéaliser, cette jeune femme, ni meilleure, ni pire que les autres. Sa vraie figure se dresse maintenant, celle d'une femme faible et sans pudeur... Quelle tristesse!... Peut-on avoir confiance en une poupée dominée par les sens? Décidément, ils ne sont pas de la même race l'un et l'autre... il se rappelle maintenant le paisible cynisme avec lequel les scènes de la débauche la plus crue sont évoquées par elle... Quand il y pense, le ~~rouge de la honte~~ se répand encore sur son front... Il passe sa main sur le bras de la jeune femme. Involontairement il tressaille, comme si cette chair était contaminée par toutes ces caresses reçues et données sans amour.

Sans amour? Est-ce donc vrai? Jusqu'à présent, s'il a souffert, c'est de dégoût et non de plaisir. Mais voilà qu'il pense à cette Maud... qu'il n'a jamais vue et qu'il imagine pourtant d'après les confidences de Délia. Délia goûtait-elle dans les bras de son experte amie un plaisir plus aigu qu'avec lui? L'atroce jalousie sensuelle lui déchire le cœur ...

Il en arrive à se demander anxieusement si Délia a jamais connu la volupté sous son étreinte, si elle n'est pas de ces femmes damnées que seul un doigté féminin peut faire vibrer...

Il observe sa maîtresse, les dents serrées, le regard fixe; il fouille âprement en elle pour percer le mystère de ce qui se passe sous son front. Le malheureux! Comme s'il croyait trouver autre chose qu'un immense amour pour lui...

Son insistance émeut la jeune femme :

— Qu'as-tu donc à m'observer ainsi? Qu'as-tu donc, mon Jean aimé?

Il ne dit rien, le maladroit... Au contraire, il essaie de sourire... Oh! un sourire contraint, pareil à ces soleils

anémiques qui versent sur le monde une pâle lumière sans gaieté.

Délia s'inquiète de la mine soucieuse de son amant, alors que celui-ci, têtu, s'obstine à se représenter les jeux galants des deux amies et trouve à ce spectacle une souffrance où il s'indigne de ressentir un trouble voluptueux.

— Mais qu'a-t-il donc? se répète la jeune femme. Qu'ai-je pu faire de répréhensible? Ai-je prononcé une parole malheureuse?

Ils rentrent. Un pli barre le front de Jean. Tantôt il est sombre et absorbé, tantôt il affecte une gaieté factice plus pénible encore pour Délia que son silence.

— Tout est à refaire! songe la pauvre femme. Ah! qu'elle est lasse et découragée! Mon Dieu! que le bonheur est donc malaisé à conquérir! Elle devine bien le tourment secret qui met cette inquiétude au fond des prunelles de l'homme qu'elle aime...

Hélas! hélas! Que faudrait-il faire pour que la confiance vienne enfin s'installer dans le cœur de Jean? Ah! le passé maudit! Le passé détesté, si seulement il savait combien elle en a honte! L'oubli, mon Dieu! Accordez-lui l'oubli!

L'eau du Léthé, ce fut le plus précieux cadeau que la Providence fit jamais aux hommes... Oublier, oublier, n'est-ce pas la condition sans laquelle nul bonheur ne peut exister?

Elle aussi, elle jette à la dérobée un coup d'œil sur son amant. N'est-ce pas la pire torture de constater qu'on ne réussit point à rendre heureux l'être que l'on aime? Car elle l'aime, elle l'aime de toute son âme et d'autant plus que cet amour, elle en a la certitude, c'est son salut... Quand elle avait rencontré Jean, elle avait perdu le goût de vivre... Elle était si écœurée d'elle-même!... Un espoir nouveau avait gonflé son cœur. L'avenir lui avait souri... Et maintenant, allait-elle retomber dans la morne tris-

tesse où elle se débattait en compagnie de ces stupides fantoches qu'étaient Germain Blanchard et ses amis?

La situation était d'autant plus pénible pour les deux amants que chacun s'efforçait de jouer la comédie à l'autre, sans qu'aucun d'ailleurs en fût dupe. Mais ils se trouvaient ainsi murés dans un isolement tragique qui dura jusqu'à leur départ de Fontainebleau.

Parfois le soir, lorsque Jean reposait dans un sommeil agité, Délia se sentait la proie d'un immense découragement. Ne ferait-elle pas mieux de renoncer et d'abandonner définitivement une tâche impossible à réaliser?

Mais le cœur des femmes recèle des trésors de pitié. S'il ne s'était agi que d'elle peut-être eût-elle, de guerre lasse, quitté la partie! Hélas! Ne souffrait-il pas autant, sinon plus qu'elle, ce pauvre Jean, écartelé par le doute?... Elle en venait à regretter sa franchise et à se demander si le remède qu'elle avait appliqué n'était pas pire que le mal...

Alors l'amante passionnée redevenait maternelle. Elle attirait contre elle le grand enfant endormi, le serrait sur sa poitrine et, à voix basse, murmurait :

— Je t'adore, je t'adore, mon Jean... Quand donc comprendras-tu que rien au monde n'existe que toi, que tes caresses ont effacé les souillures de ma chair, que tu m'as recréé un cœur et des sens tout neufs... Va, je t'aimerai tant que je finirai tout de même par te donner confiance...

Par sa ferveur, par ses attentions de tous les instants, le calme renaissait dans l'esprit du jeune homme. Hélas! la malheureuse n'osait trop se réjouir. C'est si déprimant, ces guérisons et ces rechutes, ces alternatives de foi et de doute!

Tout semblait redevenu normal. Jean avait fait taire les préjugés qu'il avait hérités de sa famille bourgeoise et provinciale. Le couple reprenait goût à l'existence. Le ciel de leur union semblait définitivement nettoyé, lors-

qu'un incident plus grave encore que les précédents démolit l'édifice élevé avec tant de peine.

Le jour où Délia avait tenu à mettre son amant au courant de son passé, elle n'avait rien dit d'une liaison avec un peintre anglais, non parce qu'elle tenait à la cacher, mais parce qu'elle croyait cet aveu inutile. Elle était en effet persuadée que Germain Blanchard et tous les autres avaient suffisamment clabaudé pour que le jeune homme n'ignorât point cette dernière passade. Passade? Il semblait bien que c'eût été plus sérieux. Le peintre l'avait quittée peu de temps avant qu'elle rencontrât Jean, et cette nouvelle déception sentimentale, jointe aux précédentes, l'avait laissée si meurtrie et si dégoûtée des hommes qu'elle était devenue cette pauvre petite chose désespérée, prête à toutes les sottises...

Elle ne s'était point trompée. Quelques échos de cette histoire étaient parvenus aux oreilles de Jean. Mais soit par pudeur, soit par crainte de souffrir, il s'était bien gardé de demander des détails qu'on lui eût fournis d'abondance. Aussi cette aventure de Délia avec un individu dont il ne savait même pas le nom exact, Smith, Smythe ou Smike? était-elle restée pour lui assez mystérieuse. Or, le mystère est ce qui nous inquiète le plus... Bien des fois la pensée de cet inconnu, qui avait joué un rôle dans la vie de sa maîtresse, avait hanté son cerveau. Délia le voyait-elle encore, souffrait-elle encore par lui? Il avait fiévreusement épié un indice quelconque, capable de fournir une réponse à ces angoissantes questions... Puis, la franchise absolue, la limpidité de l'existence de la jeune femme, l'avaient peu à peu tranquillisé, et il avait à peu près complètement oublié cette histoire...

Un samedi après-midi, il avait emmené Délia au concert Colonne. Le programme annonçait les *Nocturnes* de Debussy et Jean tenait à entendre avec elle cette musique de rêve, ces harmonies d'une volupté irréelle. Comme ils arrivaient sur la place du Châtelet, ils croisèrent une

jeune Anglaise, que Délia avait depuis quelque temps négligé de voir.

— Oh! Délia! Comme je suis heureuse de vous rencontrer!

Les deux amies marchèrent côte à côte. Jean les accompagnait en pensant à autre chose, indifférent à leur bavardage. Et brusquement il sursauta, comme si on venait de lui enfoncer une aiguille dans le cœur. Il se sentit rougir, pâlir, et il dut se raidir pour ne point tomber... Un nom propre jeté dans la conversation venait de frapper ses oreilles.

— J'ai pris le thé avec Smythe, disait la jeune femme. Il m'a demandé de vos nouvelles. Je crois qu'il doit vous écrire; il serait heureux de vous voir...

Tous les démons de la plus atroce jalousie étaient, par ces simples mots, déchaînés dans le cœur de Jean.

Smythe! Il n'y avait pas de doute, c'était bien le nom de cet individu avec qui Délia... On eût dit qu'une main armée de griffes lui tordait les entrailles...

Ah! le triste concert auquel il assista! Les sons frappaient son tympan sans qu'il les entendît. Il se mouvait comme un automate. Quand la jeune femme les avait quittés, il avait dû la saluer sans s'en apercevoir... Toutes les forces de sa pensée étaient concentrées sur cet homme, qu'il prenait un horrible plaisir à se représenter sous des traits imaginaires.

Il avait pourtant eu assez de force pour observer Délia au moment où son amie avait prononcé les fâcheuses syllabes. Son visage n'avait point changé, elle n'avait montré ni émotion, ni gêne. Il semblait même à Jean qu'elle avait déclaré :

— Mais bien sûr, moi aussi, je serai ravie de causer avec cet excellent Smythe!

Quelle duplicité! Une rage sourde grondait en lui.

— Jean, qu'as-tu, es-tu malade?

Il s'était surpris à rire tout haut, amèrement.

Pour toute réponse, il haussa les épaules, et passant sa main sur les bras nus et sur le cou de sa maîtresse, il frôla cette chair voluptueuse; ses doigts, en pensant que l'Autre avait caressé cette peau, se crispaient comme pour la déchirer et la meurtrir...

Il quitta Délia sous un prétexte et s'enfonça dans la rue. Il avait besoin d'être seul, de marcher, de coudoyer des passants, dans l'espoir que le spectacle de l'agitation extérieure chasserait l'idée fixe qui accaparait son esprit.

Il essayait de ne plus penser, de faire le vide dans son cerveau! Mais cette phrase, cette malheureuse phrase résonnait, malgré lui, à ses oreilles : « Smythe m'a demandé de vos nouvelles. »

Il avait, au hasard, sauté dans un autobus quelconque. La lourde voiture roulait dans la rue de Rivoli, à cette heure brillamment illuminée. Il ne voyait rien. Devant ses yeux surgissaient deux images, celle de Délia et celle d'un individu blond et mince. Ces silhouettes s'animaient et Jean devait faire effort pour arrêter un cri de douleur dans sa gorge, car Délia demi-nue, Délia frémissante comme elle l'avait si souvent été sous ses caresses, s'abandonnait tordue par la volupté sous l'étreinte de cet homme.

De ce Smythe il ne savait pour ainsi dire rien. Il était peintre, Anglais et il fréquentait les boîtes de nuit. Comment se comportait Délia vis-à-vis de lui? Il imaginait sa maîtresse en robe de soirée, attablée devant des bouteilles de champagne, dans des cabarets de Montmartre, il l'imaginait dansant serrée contre lui... Sa rage fondait et il n'avait plus dans le fond du cœur qu'une tristesse désespérée. Il se disait que si la jeune femme ne lui avait jamais parlé de ce Smythe, c'était parce qu'elle l'aimait. Peut-être même n'avait-elle jamais rompu avec lui... Et maintenant encore...

Il était descendu de l'autobus et il revenait à pied. La souffrance aiguë était atténuée; il avait l'âme endolorie :

ainsi, lorsqu'une dent a été arrachée, la mâchoire reste-t-elle quelque temps encore engourdie. L'air frais de la nuit lui caressait le visage; il avançait ainsi qu'à travers une brume assourdissant les rumeurs de la ville. Son esprit fatigué ne fonctionnait plus qu'à peine, et il se serait trouvé presque bien, s'il n'avait pas senti un immense découragement et s'il n'avait pas remâché dans la bouche cet affreux goût de cendre et de mort que l'on a après un grave accès de fièvre.

La soirée était déjà avancée quand il rentra chez Délia. La jeune femme commençait à être inquiète. Jean s'était composé un masque, le masque qu'il adoptait toutes les fois qu'il voulait cacher le désordre de son cœur. A quoi bon lui faire du mal, à elle aussi? Un sourire stéréotypé était figé sur ses lèvres.

— D'où viens-tu, mon Jean? Je commençais à m'ennuyer après toi, tu sais...

— Bah! fit-il sur un ton qu'il voulait plaisant, tu m'as fait cet honneur? Oh! oh! ce que j'ai de la veine!...

— ...Méchant! reprocha-t-elle doucement.

Elle s'approcha de lui et lui tendit ses lèvres... Il lui baisa le front et lui tapota les cheveux.

— Eh bien, enfant chérie, ça va? La vie est belle?

L'entrain qu'il feignait sonnait si faux que Délia, pressentant dès les premiers mots du jeune homme quelque chose de fâcheux, l'observa angoissée... Mais comme elle craignait, par des questions et par une mine soucieuse, d'excéder son amant, suffisamment nerveux à son gré, elle dissimula elle aussi son trouble et prit un air mutin pour demander :

— Jean, vilain Jean, qui ne m'avez pas encore dit que vous m'aimiez...

— C'est précisément ce que l'on ne dit pas qui compte...

— Oh! quelle subtilité!

Brusquement il la saisit par les épaules. Elle avait

revêtu un déshabillé de satin broché ivoire, garni d'un col de cygne, qui l'enveloppait comme un fruit précieux. Il se dégageait d'elle, de ses gestes indolents, de sa chair mate et en même temps ambrée, un arome de volupté, qui fit passer en lui un rapide frémissement de désir.

— Délia, lui souffla-t-il d'une voix rauque, veux-tu que nous nous couchions?

Craignant de montrer à nu son visage, il éteignit la lumière. Délia frissonnante s'offrait avec une magnifique et chaste impudeur. Jean, dont les gestes d'amour s'accompagnaient toujours de paroles câlines et tendres, la posséda muet avec une sorte de ferveur désespérée. Tandis qu'elle gémissait doucement sous l'étreinte, il pensait qu'avec l'Autre les mêmes soupirs de plaisir s'échappaient de sa bouche.

Dans son cerveau enfiévré passaient des images érotiques, comme dans un cinéma spécial. Les caresses les plus intimes et les plus hardies dont sa maîtresse l'avait enivré, il se disait aujourd'hui qu'elle les avait apprises de l'Autre et qu'elle les lui prodiguait encore... Oh! comment son cœur n'éclatait-il pas dans sa poitrine? Une farouche envie de meurtrir, de blesser cette chair impure, ainsi qu'une décharge électrique, parcourut ses membres. En lui-même, il grondait, il l'insultait bassement, avec les termes les plus orduriers et les plus infamants et — mystère de l'âme — un équivoque piment se mêlait à sa rage, à son désespoir et à son dégoût, et il la reprenait avec une ardeur renouvelée et sauvage...

...Apaisés et lassés, ils reposaient sans mot dire. Leurs yeux étaient fermés. Délia prêta l'oreille. Jean était immobile. Elle crut qu'il dormait, alors qu'il se félicitait tout simplement d'avoir caché son émotion à sa maîtresse. Ah! l'aveugle!...

Dans l'obscurité et le silence nocturne, la malheureuse sanglotait...

Bouleversé, il se jeta sur elle, lui couvrit le visage de baisers, la berça tendrement dans ses bras :

— Pardon, pardon, murmurait-il.

— Ce n'est pas ta faute, gémit-elle, découragée...

Quelques jours après, ayant directement interrogé la jeune amie anglaise de Délia, il apprit que ce Smythe était un vieux et inoffensif camarade des deux femmes, n'ayant jamais touché un pinceau de sa vie, et totalement différent de l'Autre, qui s'appelait Smith, et que sa maîtresse n'avait jamais revu.

JEAN DORSENNE.

(*A suivre*).

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Royère : *Le Musicisme (Boileau, La Fontaine, Baudelaire)*, Messein. — André Thérive : *Le Parnasse*, Les œuvres représentatives. — *Œuvres complètes de Baudelaire : Les Fleurs du Mal*, texte établi et présenté par Edouard Maynial, Editions Fernand Roches. — Léon Lemonnier : *Enquêtes sur Baudelaire*, Editions G. Crès. — Marcel Coulon : *Verlaine poète saturnien*, Bernard Grasset. — Ernest Raynaud : *Jean Moréas et les Stances*, Edgar Malfère. — Valentin Bresle et Fernand Lapland : *Considérations paradoxales sur la Poésie*, Mercure de Flandre.

Le hasard aujourd'hui m'a été doux. J'aimerais composer un bel hymne à sa louange où je dirais qu'il est le plus grand des dieux. Les hommes de science ne me blâmeraient pas, car si Aristophane reprochait à Socrate de vouloir substituer à Zeus, vieux dieu fatigué, le dieu Tourbillon tout flambant neuf, les savants d'aujourd'hui nous convient souvent à contempler derrière le chatoiement des apparences le dieu-hasard aux larges yeux inexpressifs. A les entendre, les lois du monde ne sont plus que moyennes portant sur des grands nombres livrés dans leur détail à cet énigmatique seigneur. Allons-y donc pour le hasard, en réservant comme il convient sa part au sourire.

Aujourd'hui, je remercie ce dieu tout-puissant de m'avoir apporté une gerbe de livres précieux, consacrés aux poètes et à la poésie. Des âmes ingénues et savantes comme celles des vrais poètes sont mon affaire. En leur compagnie, quelles que soient les choses dont ils me parlent, il me semble revivre le poème de mon enfance qui s'écoula dans une liberté presque absolue parmi les eaux, les vents et les bois, sans nulle préoccupation intellectuelle. L'empreinte en est restée si profonde que mon être est encore mêlé par toutes ses fibres à l'ineffable Féerie universelle. Ma chair est toujours

adoratrice des grandes forces élémentaires et la principale difficulté de l'acte de vivre réside pour moi dans l'effort pour me séparer du monde. Il suffirait que je me laisse aller tant soit peu pour que je m'enlise dans une sorte de rêverie perpétuelle qui ne comporte aucune lassitude, aucune satiété, aucune sensation de monotonie, aucun besoin de rien, avec par surcroît une plénitude de ravissement. L'expérience a beau faire, elle ne me fera point tomber dans le pessimisme. Car cette nappe première de poésie qui me vient de mon enfance submerge toujours le reste. Il est en moi un être qui demeure citoyen fidèle et émerveillé du royaume de Naïveté. Le jour où mon odorat de sauvage pressent à l'arrière-fond de l'air qui traîne dans les rues de Paris l'impondérable gouttelette de senteur qui signifie : les fleurs de sureau viennent d'éclater dans la campagne, il n'est plus aucune constatation de mon esprit qui tienne; je voudrais dire merci à tous les passants parce que le monde continue et que c'est un miracle. L'art du bonheur, c'est au fond l'art de ne pas manquer son enfance, car l'enfance c'est la poésie c'est-à-dire tout et, à vrai dire, la plupart des hommes meurent vers treize ou quatorze ans. Aussi bien, ce qui arrive après cet âge est d'ordre secondaire. Baudelaire, un jour, a défini le génie poétique le don de retrouver l'enfance à volonté! Définition pénétrante, qui suscite la rêverie et à quoi on pourrait aisément donner une profondeur mystique vertigineuse! En vérité, le pli de tempérament qui fait s'éveiller pour moi autour des paroles de tous les vrais poètes de lointaines senteurs d'enfance n'est pas un simple leurre!

Les intéressants ouvrages que j'ai sous la main, je vais simplement les aborder au fil de la chronologie. Comme M. Jean Royère: **Le Musicisme (Boileau, La Fontaine, Baudelaire)** remonte à Boileau, à lui la primeur! Une attention particulière m'attache aux écrits de M. Jean Royère. Lui et moi avons bu le même philtre. Des liens communs nous rattachent à un même grand esprit aujourd'hui disparu, le poète René Ghil, qui fut pour un petit groupe de jeunes gens, dont j'étais, entre 1920 et 1925, ce qu'il fut il y a plus longtemps pour Jean Royère et le groupe des *Ecrits pour l'Art*. Je songe bien souvent à cet homme exceptionnel qu'était René Ghil. A l'aube de

sa carrière, il avait été auréolé poète par Verlaine et Mallarmé. En réunissant autour de lui de jeunes esprits, c'était bel et bien un dépôt sacré qu'il voulait transmettre. Il affirmait que le poète devait ressusciter en lui « l'Homme des sorts » des temps les plus reculés et, de fait, il était devenu quelque chose de cela. En d'autres temps, il eût prononcé des oracles et accompli des miracles. Drapé dans l'immense fierté mystique du Poète couronné de certitude absolue, il m'apparaissait parfois à la manière d'un Empédocle tel qu'il se présente à nous au début de son poème *Les Purifications.*

Je garde un souvenir étrange et ému de ces cinq années où je vécus dans la méditation des mystères rythmiques et tout imprégné de religion baudelairienne et mallarméenne. Il faut avoir appartenu à de tels groupes tout occupés de doctrines ésotériques et tout enveloppés de pénombre mystique pour pressentir ce qu'étaient les initiés de certains mystères antiques. Si j'avais à écrire la vie de Baudelaire ou celle de Mallarmé, je sens que cette atmosphère me reprendrait et que j'aurais grand'peine à ne pas emplir le plus naïvement du monde ces vies de prodiges!

Je discerne immédiatement dans les écrits de M. Jean Royère, qui s'affirme poète et métaphysicien tout comme René Ghil, ce ton que je reconnais bien et qui participe de l'atmosphère mallarméenne et de l'atmosphère ghilienne. Ton de certitude presque oraculaire où s'affirme la fierté souveraine du Poète et une confiance totale en la Toute-Puissance de la Poésie, talisman universel, capable de tous enchantements. M. Jean Royère est un mystique du langage! L'expression « Saint-Langage! » employée par M. Paul Valéry a pour lui une réalité littérale. Tous les arts d'ailleurs lui apparaissent comme des langages et c'est parce qu'il sont des langages qu'ils mirent la vie dans son essence profonde et vraie. Mais ils jouent ce rôle dans la mesure même où ils sont des langages sans concepts. Les concepts sont des instruments dont nous nous servons pour construire le Monde-Science en vue de nos besoins pratiques, mais ce monde d'artifice ne mire ni la vérité ni la vie. La poésie tout comme la peinture et la musique est un langage dénué de concepts. En captant les rythmes de l'univers, elle est même le langage par excellence.

En d'autres termes, le message révélateur du poète, il ne faut pas le chercher dans les idées du poème, mais dans cette part de poème qui est autre chose que les idées! Or, la poésie qui mire la vie et la vérité par une vue immédiate révèle la trame universelle qui est la vie elle-même : *la répétition dans la catachrèse*. Manière esthétique d'exprimer que le monde est conditionné par le jeu du Même et de l'Autre, de la consonance et de la dissonance, du rationnel (part de l'expérience qui se répète) et de l'irrationnel (le quelque chose de particulier, d'original en tous les phénomènes)!

A la lueur de cette métaphysique esthétique, la question du Romantisme est vite liquidée. Elle ne se pose pas. Il n'y a pas à discuter la poésie romantique (poésie et lyrisme étant soigneusement distingués), la poésie romantique étant tout ce que l'on veut, sauf un art du langage! Pour M. Jean Royère, Boileau est plus intéressant à lui seul que tous les romantiques. Il faut voir avec quelle subtilité M. Royère sait découvrir en Boileau des vers d'une magie toute mallarméenne qui, isolés de l'ensemble, surprennent extrêmement. Il faut voir quelles profondeurs il donne au problème soulevé par Boileau sur le conflit entre la rime et la raison qui touche à cette contradiction même que nous sentons en filigrane dans tout ce qui est vie, langage et vie étant identiques. Il faut voir s'expliquer la magie du célèbre vers malherbien : « Et les fruits passeront la promesse des fleurs! » Il faut voir à quel rang est mis La Fontaine! Il faut voir quelles valeurs géniales se trouvent prendre les impropriétés de Baudelaire. Loin de les nier, M. Jean Royère prétend qu'elles sont la moitié de son génie! Et toujours, des exemples concrets à profusion. Toutes pièces sur table!

A M. Jean Royère, il ne faudrait pas demander ferveur pour la poésie parnassienne qui lui paraît un des périls majeurs qu'a connus la poésie française. M. André Thérive, qui publie un recueil de textes caractéristiques (Le Parnasse) précédé d'une ample préface de 142 pages, s'il ne manifeste pas pour ces poètes une admiration frénétique, leur garde cependant sympathie. Les morceaux choisis que donne M. Thérive accueillent des poésies de Chénier, de Vigny, de Sainte-Beuve, de Hugo et arrivant jusqu'à nous font place à des poètes

comme Pierre de Nolhac, Henri de Régnier et Sébastien-Charles Leconte. M. Thérive entend montrer que le Parnasse est une conception de la poésie antérieure aux Parnassiens proprement dits et qui continue à vivre encore parmi nous par des représentants dignes d'attention. Dans l'ensemble, nous sommes en présence d'une ample et solide étude où les pages vives ne font pas défaut, où les réflexions incisives alertement semées en cours de route piquent la curiosité, où les allusions mordantes aux choses d'aujourd'hui ne déplaisent pas, et qui offre une variété de tons qui surprend agréablement, depuis un certain ton détaché jusqu'à la volée de bois vert administrée sur les tendres côtes du grisâtre Sully-Prudhomme en passant par les touches rapides d'humour.

J'aurais naturellement force réflexions à présenter sur la poésie parnassienne. Il est évident qu'une bonne partie des poèmes de cette école est déjà chose morte (une autre partie demeure). Il arrive aux Parnassiens de nous faire boire d'épais breuvages. Idées souvent sommaires (ce qui est peu important d'ailleurs), mais sensibilité peu fine (ce qui est plus grave) et métier réduit à quelques procédés un peu gros. Je sais tels poèmes parnassiens fort connus où le ton tendu et brutal, les couleurs rutilantes et pesantes, un tour forcé d'expression masquent le simplisme de la pensée, de la sensibilité, de l'imagination et souvent même du métier. Ces hautains poètes nous jettent volontiers de la poudre aux yeux; je sais bien que c'est de la poudre d'or, mais c'est de la poudre tout de même et nous nous laissons parfois éblouir à bon compte. Il y a force quincaillerie dans les magasins du Parnasse, et aussi force verroterie pour princes du Congo! Il y a autre chose heureusement!

Evadons-nous du Parnasse. Le dieu Baudelaire nous attend. Pour 19 fr. 50, les éditions Fernand Roches vous offrent dans la belle collection *Les Textes français*, établie avec le soin le plus éclairé et le plus minutieux, le texte intégral des **Fleurs du Mal**. C'est dans cette édition que je vais désormais relire les poèmes aimés. La préface due à M. Edouard Maynial condense d'une manière agréable une grande somme de connaissances sur Baudelaire :

Ce prosaïsme cru, vigoureux, qui est au fond de sa poésie, comme

la réalité est au fond de son idéal, il lui vient à la fois de Boileau et de Sainte-Beuve.

Voilà qui justifie Sainte-Beuve d'avoir été poète.

J'ai pris grand plaisir au livre de M. Léon Lemonnier : **Enquêtes sur Baudelaire.** Voilà un livre dont le titre ne trompe pas. M. Lemonnier a réussi à mettre la main sur les appréciations des professeurs de Baudelaire. Et cela est à l'occasion cocasse et savoureux. Mais j'ai apprécié par-dessus tout l'étude sur « Sainte-Beuve et Baudelaire ». Mise au point définitive. Sainte-Beuve se trouve prendre plus d'importance au fur et à mesure que grandit Baudelaire. De plus en plus, on tend à croire que sans le poète Saint-Beuve et sans le romancier Sainte-Beuve, il n'y eût pas eu de Baudelaire. Ce qui s'ébaucha avec Sainte-Beuve eut son point de perfection avec Baudelaire. Ce n'est pas une mince gloire pour Sainte-Beuve. Il a été le Saint-Jean-Baptiste qui a précédé le Messie! Etonnez-vous après cela qu'il se soit décerné les titres « d'oseur » et de « découvreur de terres nouvelles ». Ce que M. Lemonnier a bien montré, c'est que si les *Fleurs du Mal* puisent en partie leur substance dans la poésie de Sainte-Beuve, la psychologie de l'amour qui est celle de Baudelaire dérive directement de *Volupté*. Même le satanisme de Baudelaire aurait sa racine chez Sainte-Beuve. Pas de doute : le livre de M. Lemonnier mérite la reconnaissance de tous les baudelairiens!

De Baudelaire, nous passons tout naturellement à Verlaine. Avec la verve et la compétence que nous lui connaissons, M. Marcel Coulon nous présente **Verlaine saturnien.** Vivante biographie qui complète les ouvrages sur Ponchon et Rimbaud dont je vous ai parlé en leur temps. Quel livre alerte! Nous sentons que la documentation est abondante et sûre; mais M. Coulon, qui sait choisir les détails expressifs, sait ne pas se laisser accabler par eux. Pour démêler le chaos d'une vie, pour ne pas se laisser égarer par de fallacieuses apparences et tous les témoignages qui cherchent à embrouiller les choses, il est qualifié comme pas un. Il sait pratiquer l'art délicat des recoupements et il ne s'en laisse point conter quant aux dates. Pour parler des turpitudes qui tissent tout ce qui est humain, il a le ton qui convient : celui d'un homme qui ne s'étonne de rien lorsqu'il s'agit de l'homme. Aussi éloigné du moraliste

austère pour qui l'homme réel est scandale que des intelligences éprises de dépravations, il s'applique à comprendre plutôt qu'à juger et je crois que la pitié l'emporte finalement sur le sentiment de réprobation. J'aime qu'on parle de l'Homme en général avec une dure clairvoyance et j'aime qu'on ait pour les hommes en particulier une indulgence infinie. Leur métier est de vivre, et vivre est un métier où il est difficile de rester vêtu de lin candide. Et puis les poètes ont une tâche auprès de quoi les travaux d'Hercule ne sont que puérilité. Leur âme est dans un monde et leur corps dans un autre. Comment voulez-vous qu'ils s'en tirent?

Sans se perdre dans le labyrinthe des âmes, M. Coulon prend grand soin d'éclairer la biographie par la psychologie et son livre me paraît rectifier avec sûreté bon nombre d'épisodes capitaux de la vie de Verlaine! Quant au caractère de Verlaine, il se présente dans toute sa complexité, à la fois ingénu et cousu de roueries et sachant fort bien cacher ses roueries sous cette ingénuité à la fois réelle et feinte. Gardons-lui cependant notre fervente sympathie! Qu'importent nos actes si la source d'amour n'est point tarie dans l'âme!

En prenant congé du pauvre Lélian, on se plaira à fixer un instant une âme plus maîtresse d'elle-même, celle du poète Moréas que nous évoque M. Ernest Raynaud (**Jean Moréas et les Stances**). Aimons la nature dans sa variété. Gardons-nous d'opter brutalement pour les physionomies qui symbolisent l'ordre ou pour celles qui incarnent la tendance au désordre. Evitons même d'opter nettement pour le classicisme ou pour le romantisme ou pour le modernisme. Une âme m'étonne profondément qui s'ajuste à ces mots! Ou plutôt tous ces grands mots considérés en eux-mêmes sont vides de sens. Ils ne valent que dans leurs rapports aux âmes. A une âme indigente, la formule classique, la formule romantique et la formule moderne ne donneront jamais ce qu'elle n'a pas. Une formule d'art n'a de valeur que si elle se trouve être pour un esprit sa plus vraie formule de vie. Me dire à l'avance d'un artiste qu'il est classique ou romantique ne dispose mon esprit à aucune attitude *a priori* de bienveillance ou de malveillance. Cela m'est rigoureusement indifférent. Et quand je vois une âme médiocre aller vers ce qu'elle croit être le classicisme par

amour de la sécurité, par désir d'un refuge confortable pour sa propre médiocrité, cela me répugne à l'extrême. Je préfère celui qui opte pour toutes les absurdités concevables ou inconcevables. Mais il y a un classicisme qui est autre chose. Il est une attitude classique qui se dessine en tout temps chez des artistes jaillis des écoles les plus variées. Cette position classique est le point d'aboutissement de terribles crises intérieures. Elle est le dénouement d'une tragédie individuelle où l'âme sent qu'il y va pour elle de la vie ou de la mort. Ce classicisme-là est vie et il épouse le plus souvent les âmes les plus audacieuses, celles qui ont besoin lorsqu'elles tentent d'aller jusqu'au bout. Ces drames de conscience qui enfantent les vrais classiques peuvent être de nature fort variée. Je me souviens que Sainte-Beuve (une âme orageuse s'aperçoit que Sainte-Beuve a presque tout vécu de ce qui peut être vécu), je disais donc que Sainte-Beuve en face de la richesse de notre littérature moderne se posa une étrange question, une de ces questions qui mettent l'âme en malaise. Il constata avec émerveillement la profusion de richesses qu'étale à tous regards notre littérature romantique et par un second mouvement, il devint perplexe en face de l'abondance intarissable de ces richesses. Il se troubla en constatant avec quelle facilité se jetaient dans le commerce pareils trésors et il se demanda s'il n'y avait pas dans tout cela quelque malentendu. Or, le vivant intérêt du livre de M. Ernest Raynaud, c'est de nous montrer par quel lent travail psychologique Moréas, esprit aventureux et audacieux, fut contraint, par nécessité vitale (son art étant pour lui sa vie) à devenir classique. Je m'intéresse à certains cas de classicisme comme je m'intéresse à certains cas d'ascétisme, lorsque classicisme et ascétisme se trouvent être le point d'aboutissement d'âmes à l'extrême passionnées et aventureuses. Or, M. Ernest Raynaud nous le dit, Moréas était né passionné : « jusqu'à sa mort il se sentit brûlé d'une flamme inextinguible ». Et il ajoute : « l'on pourrait dire que « né passionné », il était né désenchanté ». C'est précisément parce que Moréas était parvenu à connaître le non-sens de tout, à discerner en tout et partout le visage changeant de Maïa et à sentir profondément l'indicible misère de tout ce qui est humain qu'il finit par penser que tout ce que nous pouvons faire,

c'est donner forme à du néant, c'est faire scintiller sur la misère universelle des lueurs d'impeccable beauté, à ce point que le but du poète est

De couvrir de beauté la misère des choses.

Comme tout le reste, le classicisme n'est ni vrai ni faux. Dans le cas de Moréas, il fut le salut d'une âme. J'avoue que je suis bizarrement secoué en lisant ces mots : « devant les monts de l'Attique, il s'excusait de ne plus pouvoir les admirer avec tendresse parce qu'il touchait à la perfection et à la mort ». Comme il faut avoir senti pour en arriver là!

L'ouvrage de M. Ernest Raynaud, écrit avec ferveur et vivacité, est un des livres de choix pour pénétrer dans l'âme profonde de Moréas et y découvrir les racines secrètes de l'art classique des *Stances*.

Terminons par l'ouvrage de MM. Valentin Bresle et Fernand Laplaud, **Considérations paradoxales sur la Poésie.** Eux non plus ne manquent pas d'enthousiasme pour la poésie. Eux non plus ne lui assignent pas un but médiocre. Ils croient que par la poésie nous atteignons une réalité transcendante. Le subconscient nous met en communication avec l'âme du monde. Le poète n'a qu'à la cueillir en lui. Il reçoit ainsi « le message sidéral qui nous est envoyé des lointains vertigineux de l'espace et du temps ».

Mysticisme, illuminisme, choses aussi vieilles que l'homme et qui dureront autant que lui. Croire avec Comte qu'un jour l'humanité se résignera à vivre dans « l'état positif », quelle chimère! Une telle affirmation était à sa manière de l'illuminisme! GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Alfred Mortier : *Le Souffleur de Bulles;* Messein. — O.-V. de L. Milosz : *Poèmes;* J.-O. Fourcade. — Georges Heitz : *Auvergne;* « Au Pigeonnier ». — Pierre Jalabert : *La Coupe d'ambroisie;* Garnier. — Armand Godoy : *Foch;* Emile-Paul frères. — José Marti : *Poèmes choisis,* traduits de l'espagnol par Armand Godoy; Emile-Paul frères.

La Vaine Aventure, le Temple sans Idoles, les précédents recueils lyriques d'Alfred Mortier, laissaient pressentir ce que nous apporte le nouveau recueil, **Le Souffleur de Bulles,** un sentiment, un élan lyrique incontestable, une curieuse

verve d'ironie, très personnelle, de la satire, une amertume sans complaisance, d'autant qu'elle est issue d'un grand fonds d'attendrissement qui se surveille, de bonté véritable. Alfred Mortier a tort de ne pas rappeler dans la liste de ses ouvrages antérieurs son *Sylla,* par exemple, et d'autres où il a tenté de rénover la tragédie classique par la forme verbale, par la gravité intellectuelle du thème et de l'action, pour la portée aussi qu'elle peut avoir sur la réflexion et, partant, les mœurs de ses contemporains. Mais le monde est sourd à toute grandeur, de nos jours, comme il se plaît à s'étourdir au tourbillon stupide de ses ivresses futiles. Qui se soucie d'être, et d'être meilleur? Pas même pire, on se laisse entraîner, on ne s'oriente pas. Nous demeurons d'accord avec le moraliste déçu qu'est, au sens où l'entend Alfred Mortier, tout poète tragique : l'homme foncièrement est ou peut, ou doit être, au delà de lui-même; il ne tiendrait qu'à lui; exaltons-le de hauts exemples. Le lyrisme apparaît alors comme la contre-partie de la tragédie. Le poète voit bien ce qu'est l'homme à présent; à la suite de son séjour toujours trop solitaire dans le domaine altier de l'idéal, son désenchantement se révèle; il exhorte les hommes de plus près, leur signale de plain-pied leurs bassesses et leurs erreurs, la joie sereine où il leur serait, s'ils y consentaient, aisé d'atteindre. En vain. Ses appels ne sont pas entendus, il n'a de ressource que de railler et soi-même non moins qu'autrui, mais il ne saurait oublier, le voudrait-il? — et il déplore, non sans fiel peut-être, mais tout trempé de mélancolie.

Maintenant, que ses propos rythmés et bien rimés, véhéments et volontiers familiers par le ton et l'expression, empruntent beaucoup aux attitudes ou au développement du récit plus ou moins pathétique ou à l'anecdote, peut-être n'est-ce pas seulement de sa part très voulu et concerté, mais inévitable dans ce genre de poésie. Il y a partout et toujours un « diseur » sous-entendu, et un peu de présentation dramatisée. Qu'importe? Alfred Mortier conçoit ainsi le devoir du poète; il s'y tient, c'est son droit, et il accomplit son dessein à merveille. Qu'exiger de plus? Je me rallie à la décision de deux de mes grands amis disparus, puisque Pierre Quillard écrivait de Mortier : « Il est de ceux qui ont essayé d'être eux-mêmes,

et c'est, pour qui se mêle d'écrire, l'une des capitales et plus rares vertus », et Stuart Merrill : « Alfred Mortier est un poète au verbe singulièrement personnel, lyrique par éclairs, inquiet d'humanité profonde. »

Chez M. O.-V. de L. Milosz, le mouvement dramatique persiste également et meut, au fond, le plus grand nombre de ses développements lyriques. Du reste, ne s'est-il pas, également, essayé au théâtre? Ses **Poèmes** réunis, ou choisis dans sa vaste production, donnent bien l'essentiel, me semble-t-il, de sa production. Il n'y a pas négligé les poèmes de sa première période d'où il a extrait, avec raison, l'étrange *Karomama*, par exemple, et cette œuvre exquise d'harmonie et de discrétion qu'il intitule *l'Année* :

> Est-ce pour dormir, est-ce pour mourir
> Que sur mes genoux ta tête repose
> Avec la langueur de ses roses folles?

Plus tard, l'ambition du poète se hausse ou s'amplifie, car, au fond, elle ne varie guère. Ses moyens sont plus fermes, s'approprient mieux à ses desseins, et il peint d'une brosse large, chargée de matière colorée parfois jusqu'à la fusion, des fresques puissantes, — et curieusement puissantes, en ce qu'elles s'approfondissent vers l'intérieur de la conscience et de la pensée — telles que *H, les Terrains vagues, Cantique de la Connaissance,* surtout *Confession de Lemuel,* où mieux il s'interroge et se connaît.

Par endroits, on peut déplorer quelque peu de confusion, une sorte de pêle-mêle diffus ou une propension vite satisfaite au style oratoire, il n'empêche que d'entre les poètes originaires de l'étranger, qui cultivent avec ferveur, avec respect et une certaine maîtrise notre verbe, M. O.-V. de L. Milosz est un des plus sûrs et des plus hauts, des plus intéressants que je sache.

On ne saurait mieux dire que M. G. Desdevizes du Dézert au sujet du petit recueil posthume de Georges Heitz, **Auvergne** : « Parmi les vingt pièces qui composent ce recueil, on retrouve partout présent le souvenir de l'Auvergne, et partout présente aussi la passion qui remplit le cœur du jeune poète... » Qu'il ait su voir et peindre juste, il ne suffit pas de lire ces vers-ci

pour qu'on s'en convainque, mais ce que signale encore le préfacier est parfaitement exact, il a emprunté à l'Auvergne beaucoup de notations de formes et de couleurs dont il faisait usage dans des poèmes différents. Il passait non loin de Clermont ses vacances, et il aimait ce pays.

La fraîcheur tour à tour éclatante ou brouillée de rosée et de pluie dans ses vers d'évocation sensible éveille l'apparition en l'esprit tantôt de la riche Limagne, tantôt des pentes ardues ou boisées du Forez ou des Monts Dôme : sans cesse la surprise, la découverte du paysage amène chez le jeune pöète la connaissance de ses sentiments et de sa pensée. Sa rêverie unit à l'extase des beautés du dehors le délicat émerveillement d'en sentir en lui-même son cœur et son cerveau tout imprégnés. Les bois gravés de François Angeli qui parent cette charmante édition du *Pigeonnier* se marient délicieusement à la grave et mélancolique beauté de ce petit volume.

La Coupe d'ambroisie, depuis longtemps déjà, M. Pierre Jalabert s'y enivre de la félicité des dieux. Il n'y a pas au monde d'homme mieux saisi d'amour, je pense, pour la large et éclatante beauté de la poésie française. Il se rit, dans sa chambre, des intempéries, pourvu qu'auprès d'un bon feu, il lui soit donné de relire pour la centième fois les sonnets de Ronsard. Malherbe lui sourit aussi, et Racine, et quelques-uns des poètes les plus récents, de Jean Moréas à Philippe Chabaneix, de « Saint Verlaine », comme il écrit, à « Saint Charles Guérin ». Sa foi, sa ferveur de languedocien ne l'empêchent nullement d'entonner le péan au los de la voisine « Provence des monts et de la mer » ou « en l'honneur du Comté de Nice ». Il rend hommage avec enthousiasme au génie de Mistral, il chante Martigues qui est la patrie de Charles Maurras. Pourtant, exilé sous nos ciels brumeux, il éprouve la séduction de la terre d'Ile-de-France et de ses nuages aux mille frêles et fugaces nuances, le charme plein d'odeurs et de voix du vieux jardin du Luxembourg, « parc d'ombrages verts — ou mordorés, lorsque venait l'automne... » Ses préférences vont de juin « royal entre les douze mois » aux tristesses vaporeuses du crépuscule où, comme il écrit,

> L'écharpe du couchant flotte au cœur des allées
> Comme un voile de veuve au long des mausolées...

Il songe dans son cœur, alors, aux soleils impérieux qui enflammaient de joie, de désir, d'espoir les printemps de son adolescence. Tout lui est prétexte à retour sur soi-même, son âme n'est pas moins mélancolique qu'ardente, et tous ses soucis, ses découragements, ses essors et reprises d'énergie se transforment en chants. L'accent oratoire, si aisé aux méridionaux, et dont l'abus gênait aux recueils précédents de Pierre Jalabert, se tempère sous la double influence de l'âge qui s'accroît et de la sagesse qui lui fait entrevoir que les discours superflus et la gesticulation ne se prodiguent qu'en vain. Mieux vaut se contenir, la vraie puissance du poète est faite moins de faconde que de concentration. Je ne sais s'il existe figure de poète plus unanimement sympathique actuellement que celle de M. Pierre Jalabert.

J'attendais pour parler de deux récentes plaquettes que je puisse en joindre le compte rendu à celui d'une œuvre plus importante, mais le temps passe. Le poème consacré par M. Armand Godoy à **Foch** depuis plus d'un semestre, c'est, admirablement présenté cette fois encore, un poème de circonstance, qui a la valeur, les qualités d'autres poèmes de circonstance, s'il en a aussi les faiblesses. A proprement parler, c'est bien plutôt le schéma d'un poème qu'une réalisation. M. Godoy ressent profondément les joies sans doute, à coup sûr les douleurs de la France qu'il a adoptée comme la patrie de son cerveau et de son cœur; il s'empresse de donner une expression immédiate à ses émotions de patriote, on ne l'en saurait blâmer. Mais cette hâte, pour légitime et honorable qu'elle soit, ne sert pas toujours bien les desseins de l'artiste, et nous aimerions plus de contention, plus de réserve, surtout plus de choix et de souci euphonique dans un chant signé d'un nom de musicien presque autant que de poète. Pourquoi d'ailleurs le poète ne reprendrait-il, n'amenderait-il, ne purifierait-il pas son œuvre? L'inspiration en est noble et belle.

Mais M. Godoy a raison de ne pas oublier la patrie de son origine. Les **Poèmes choisis** de José Marti qu'il a traduits de l'espagnol, en vers, révèlent l'âme enthousiaste et réfléchie du poète, libérateur de Cuba. Je ne suis pas en mesure d'apprécier l'excellence ou la fidélité de la traduction des poèmes, n'en connaissant pas le texte original, je la regarde comme

pour le moins, probable. Bien suffit-il d'ailleurs que le traducteur français nous en permette de goûter l'essentiel, l'esprit. En tout cas, le poème introductif par lequel M. Godoy rend hommage à la grandeur et à la mémoire de José Marti, compte parmi les beaux poèmes de son œuvre personnelle.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Lemonnier : *Le baiser de Satan*, E. Flammarion. — Eugène Dabit : *L'Hôtel du Nord*, Librairie des Trois-Magots. — Emile Zavie : *Les beaux soirs de l'Iran; Les dieux de la tribu*, Librairie Gallimard. — Léo Gaubert : *L'Heure d'allumer les lampes*, La Renaissance du Livre. — Léon Daudet : *L'Astre noir;* E. Flammarion. — Jacques Chardonne : *L'Epithalame;* Librairie Gallimard. — André Bellessort : *Les voyages de François de Xavier;* Les œuvres représentatives. — Mémento.

M. Léon Lemonnier qui est le chef — ou si M. André Thérive revendique ce titre — le sous-chef de l'école « populiste », publie un roman, **Le Baiser de Satan**, dans lequel il applique au passé sa méthode ou son art. On connaît celui-ci qui pourrait bien avoir été défini avant la lettre par Sainte-Beuve, alors Joseph Delorme, quand il écrivait dans ses *Pensées d'août* : « Et moi aussi, j'ai tâché, après mes devanciers, d'être original à ma manière, *humblement et bourgeoisement*, observant l'âme et la nature de près, nommant les choses de la vie par leur nom, mais cherchant à relever le prosaïsme de certains détails domestiques par la peinture des sentiments humains et des objets naturels. » A Dieu ne plaise que je m'élève contre une ambition, si française dans son esprit (1), et qui beaucoup plus qu'à la poésie convient au roman, puisque c'est surtout de réalisme qu'il vit, comme de bonne soupe le père Chrysale. M. Lemonnier, dont j'apprécie le talent, a d'ailleurs écrit déjà (outre des essais critiques) six ou sept ouvrages tels que *Entente cordiale, La maîtresse au cœur simple, L'amour interdit*, qui peuvent être donnés comme d'excellents modèles de récits simples et directs, mais expressifs, et dégageant de l'humble vérité une très humaine émotion. Il me semble avoir été moins heureux, cette fois, en nous reportant, au début du XVIIe siècle, dans un hameau normand, pour y dérouler sous

(1) On en trouve le témoignage non seulement dans les romans bourgeois de Furetière, mais dans les contes et fabliaux du moyen âge.

nos yeux une série de phénomènes morbides, engendrés par la superstition. M. Lemonnier, qui a l'intelligence positive ou qui est rationaliste, ne croit pas au merveilleux diabolique et c'est par pure périphrase qu'il attribue au Malin une bouche, et la faculté du baiser, dans le titre de son roman. Mais un titre est un titre, et sous celui-ci qui pourrait attraper quelques naïfs, tout se passe le plus normalement du monde, c'est-à-dire de manière à satisfaire les gens raisonnables. Par exemple, si la petite Louise, qu'on croit possédée, grimace, c'est à la suite d'une peur qui l'a affligée d'un tic nerveux... Sa mère, Humberte Huguet, ne va au sabbat qu'en rêve ou en état d'hallucination, et, après avoir pris un coup de soleil par la caresse brûlante de Satan, c'est endormie par un narcotique et se croyant la proie dudit Satan, qu'elle se laisse posséder par un gaillard dont les rustres font un sorcier parce qu'il a été corsaire ou pirate, se coiffe d'un foulard exotique et fume du *pétun*, avant la diffusion de la plante odorante apportée en Europe par Nicot... Cette pauvre Humberte est d'ailleurs prédestinée qui, pour avoir eu peur du loup, étant enceinte, a donné naissance à un lycanthrope... On s'en rend compte : M. Lemonnier est sceptique, et il ne s'en cache pas. Il a tort. Cela enlève un élément de pathétique à ses évocations les plus fortes. Il faut laisser à ceux qui y croient de parler des choses surnaturelles ou extra-naturelles, à moins de faire œuvre critique, sinon de savant. Une fiction n'est point un traité de psychiatrie, et ce n'est qu'à condition d'être ému, ou de paraître ému soi-même par ce que l'on raconte qu'on a chance d'émouvoir, à son tour, le lecteur. Le récit de M. Lemonnier, qui est très bien mené, cependant, m'a donné envie de relire *La Sorcière* de Michelet.

Populiste aussi — déclaré ou non — est M. Eugène Dabit qui, pour son premier ouvrage, nous présente, avec **L'Hôtel du Nord**, une suite de petits tableaux dont on ne saurait mieux donner une idée qu'en les comparant, à la fois, aux dessins de Steinlen et aux aquarelles de Raffaelli. Rien, ici, de la veine épique d'un Zola. M. Dabit s'efforce à la modération, et c'est en toute objectivité qu'il rédige la chronique d'un meublé avec « débit », sur le quai de Jemmapes... Point d'intrigue. Des anecdotes. Un grouillement de figures tantôt équivoques,

tantôt misérables, la plupart fugaces, et au centre le couple Lecouvreur qui règne sur les chambres — où l'on fait autant l'amour que l'on dort, — et sur le zinc — où l'on ne cesse de boire... Un collier, sans le fil, et un collier, non de perles, mais de verroteries, voilà le roman de M. Dabit. L'impersonnalité de Flaubert est dépassée, de loin. Et M. Dabit peut se vanter, à plus juste titre encore que l'auteur de *Madame Bovary*, de ne pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. On le devine documenté, et comme on ne saurait nier son exactitude, on ne peut contester son talent. Mais l'art doit-il être à ce point photographique, et ne se propose-t-il pas, précisément, d'interpréter la réalité? Donner l'impression d'être vrai, mais à travers un tempérament, voilà son but — et c'est par là qu'il peut prétendre à ajouter à la vie. M. Dabit m'objectera qu'il fait des portraits, et après avoir, à son tour, cité Flaubert (« l'art est une représentation »), il me donnera en exemple les articles auxquels je l'ai comparé plus haut. Mais il en va tout autrement de la peinture et du dessin que du roman. Ce qu'on demande au trait et à la couleur du dessinateur et du peintre, on l'attend du style, et de la philosophie ou de « la vue de l'esprit » de l'écrivain. Or, M. Dabit, s'il écrit bien, n'use guère d'images, et je serais fort empêché de découvrir dans son roman, je ne dirai pas une pensée, mais un sentiment quelconque — ironie ou pitié. « Désormais, notre laideur même ne se voit pas », prend-il soin d'inscrire en tête de son livre, en empruntant cette épigraphe à M. Jean Guehenno. C'est possible; je dirai même c'est vrai, pour la majorité des hommes. Mais le regard de l'artiste lui permet de distinguer le pittoresque sous ce qui paraît banal aux yeux du commun.

En même temps qu'une réédition de son curieux roman, **Les beaux soirs de l'Iran**, M. Emile Zavie publie un nouveau récit, **Les dieux de la tribu**, où l'on retrouve ses qualités complexes. Avec tout ce qu'il faut pour plaire — je veux dire des dons de conteur hors ligne — M. Zavie semble se moquer de lui-même et de nous. Comme l'écrit M. André Billy dans la préface où il le présente au public qui le connaît mal, M. Zavie « vous entraîne dans une action mystérieuse et violente dont on attend des péripéties extraordinaires, mais qui

peu à peu, tourne au médiocre et au vécu ». Il est ironique et tendre, épris d'aventures et désenchanté, — par-dessus tout déconcertant... Aussi bien ne résume-t-on pas ses ouvrages, et encore moins un livre comme *Les dieux de la tribu* qui nous montre un journaliste intéressé, par hasard, au sort d'une jolie femme, laquelle se trouve mêlée à un complot politique dans une principauté des Balkans... M. Zavie s'amuse à dérouter le lecteur ou à égarer ses prévisions, comme la vie elle-même se fait un jeu de ruiner nos espérances et de bouleverser nos projets. « Tout ce qui nous arrive est fortuit, me disait un jour Elémir Bourges; et les événements les plus décisifs de notre existence : le mariage, par exemple, ne dépendent pas de nous... » Il y a quelque chose de ce fatalisme dans la métaphysique de M. Zavie, et jusque dans la psychologie qu'il prête à ses personnages. Mais on ne peut pas plus se désintéresser de ses romans qu'on ne se désintéresse de son propre destin. Ils abondent en incidents et en inventions de détails qui sont un motif sans cesse renouvelé de surprises, une source intarissable de révélation pour l'intelligence et la sensibilité. Stendhal, Mérimée, comme dit M. Billy; mais aussi Bourges, que je citais, et Gobineau, voilà ses maîtres, ou ses ascendants. N'a pas une telle parenté qui veut...

M. Louis Rougier entretenait dernièrement les lecteurs de cette revue des rapports de la science et de la foi. Sans conclure, il ne semblait pas croire impossible, sinon qu'elles fissent bon ménage, du moins qu'elles vécussent sans se combattre, en se réservant chacune un domaine bien défini... M. Léo Gaubert partage-t-il cette opinion, qui vient d'écrire **L'Heure d'allumer les lampes**, où il traite, à son tour, le problème du gouvernement religieux ou rationnel du monde? Mais poser la question comme il le fait, c'est la résoudre. Encore qu'il se défende de faire le procès de la science, il ne peut pas s'interdire de reconnaître que là où elle rencontre la pensée du christianisme, elle la réfute, et même la combat, et qu'il lui faut bien lui disputer la conduite de la civilisation... Autour d'un vieux monastère dont une paysanne stigmatisée, et qui a des extases, a fait un centre de piété, M. Gaubert montre la lutte qui se livre entre la Science et l'Eglise. Ce monastère est situé, en effet, parmi les montagnes,

dans un lieu où le radium abonde. Laissera-t-on ce radium dormir sous terre, improductif, pour permettre à la sainte, qui n'est peut-être qu'une hystérique, d'étonner les foules par ses miracles contestables? Ne l'exploitera-t-on pas, plutôt, pour accroître la puissance réelle du pays? On le comprend : c'est la pauvre fille qui est sacrifiée, et avec la complicité de l'Eglise elle-même, soucieuse de se montrer moderne, et tentée, dès lors, de faire au surnaturel la part la plus discrète, de la réduire en la reléguant dans le passé... Erreur, pense l'abbé Giraud, le personnage central du roman de M. Gaubert. L'Eglise ne saurait vivre efficacement, c'est-à-dire conserver la chaleur que les âmes lui demandent, qu'en entretenant cette flamme : le miracle. Qu'elle se *rationalise*, elle est perdue... On ne saurait, à mon sens, mieux raisonner; et M. Gaubert symbolise très dramatiquement le débat, en montrant la crise de conscience qui déchire son prêtre, lui-même ébloui par le prestige, ébranlé par *l'évidence* des résultats de la science... Mais je serais tenté d'aller plus loin que M. Gaubert qui veut mettre la science hors de cause, ou qui ne voit en elle que le moyen d'un progrès dont seul importe l'aboutissement. Pour moi, l'esprit qui anime la science ne saurait que se prévaloir d'un tel progrès pour présider au destin des hommes. Car cet esprit n'est point moral, en soi; il n'est, en tout cas, générateur que d'un accroissement de puissance matérielle; et cette puissance peut aussi bien nuire que servir. Elle l'a assez prouvé. Elle le prouvera encore. Tout compte fait, on peut même affirmer que ses conquêtes se soldent par un déficit dont des millions d'esclaves (sans parler des victimes des guerres), supportent l'accablant fardeau. Et en quel nom, si ce n'est au sien, la République des Soviets a-t-elle imposé sa dictature à la malheureuse Russie? Les principes mêmes — pourtant à base d'humanitarisme, de cette république — ne sont-ils pas, d'ailleurs, la négation de toute morale? Mais je m'arrête. On voit trop où, de poursuivre, m'entraînerait... Je voudrais seulement avoir inspiré le désir de lire l'ouvrage de M. Gaubert qui, sans être d'un romancier véritable, est d'un homme d'autant de sensibilité que d'intelligence.

Le centenaire du romantisme donne un regain d'actualité

à **L'Astre noir,** ce roman de jeunesse que réédite l'auteur du *Stupide XIXe siècle.* M. Léon Daudet y aurait figuré, en effet, sous les traits de l'écrivain Malaure, Victor Hugo, avec sa cour d'admirateurs et son faux ménage... Il y a bien de la vie, en tout cas, et puissante, dans le roman de M. Daudet. Peindre le génie n'est pas chose aisée. Mais M. Daudet traite ce géant de pair à égal, et sans le rendre ridicule, même en montrant ses petitesses. Tragédie, épopée, satire, son roman est tout cela dans un large et entraînant mouvement oratoire.

Une véritable aubaine pour les exégètes et les critiques futurs, c'est la nouvelle édition, revue et *diminuée* que M. Jacques Chardonne vient de publier de son très beau roman **L'Epithalame.** On connaît ce roman, sur lequel tout a été à peu près dit, et qui représente, sans doute, le plus complet effort que l'on ait tenté pour donner de la vie du couple, ou de l'organisation de l'entente conjugale une idée ayant le caractère de la synthèse. M. Chardonne a éliminé de son livre certains éléments parasites, ou certains tableaux qui semblaient un peu en dehors. On ne saurait que le louer de son objectivité. Peut-être, cependant, ces éléments et ces tableaux contribuaient-ils, à leur manière, à l'impression d'impartialité qui se dégageait de la première version de *L'Epithalame...*

C'est aussi une manière de réédition que nous offre, à son tour, M. André Bellessort avec **Les voyages de François de Xavier.** M. Bellessort qui a, naguère, écrit une vie complète du saint — la première en date des hagiographies modernes — met, ici, son œuvre, à tant d'égards admirable, à la portée de la jeunesse. Il en élimine les remarques européennes ou asiatiques sur les mœurs du temps du célèbre jésuite, c'est-à-dire la partie critique, pour s'en tenir à la narration des événements. Mais c'est une belle leçon d'énergie qui se dégage de ceux-ci, et leur pittoresque a été rendu par un humaniste qui est aussi un grand voyageur et qui évoque des pays qui lui sont familiers.

MÉMENTO. — *Ra-Taü ou le père aux lions,* de G.-A. Casalis de Pary (Editions de la Vraie France) évoque l'Afrique du Sud, le Bush-Veldt, et nous fait assister à de dramatiques chasses aux grands fauves. M. Casalis de Pary n'est point un écrivain de profession, mais il a beaucoup vu, et il sait parler avec intelligence de

ce qu'il a vu. Il étudie, en outre, chez son héros, l'influence de la vie primitive sur le civilisé, et il rend sensible cette influence. On prend beaucoup de plaisir à la lecture de son livre. — Dans son nouveau roman *L'Homme des Sables* (Editions de la Nouvelle Revue Critique), M. Jean d'Esme nous montre un jeune Français luttant à Djibouti et dans les environs d'Obok contre les intrigues italiennes et anglaises qui tendent à nous arracher le poste d'une grande importance politique que nous possédons à l'entrée de la Mer Rouge. M. Jean d'Esme a mêlé une intrigue amoureuse à son récit, pour lui donner du romanesque et il l'agrémente de descriptions colorées qui ajoutent du pittoresque à son intérêt.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Simoun, version nouvelle en 15 tableaux de M. H. R. Lenormand, mise en scène de M. Gaston Baty, du Théâtre Pigalle.

Le Simoun n'est pas une nouvelle pièce, ce n'est pas non plus une ancienne pièce dont l'intérêt pourrait justifier une revision. On la connaît. Elle a fait le bonheur de quelques personnes faciles à satisfaire. La reprise, version nouvelle, qui vient d'en être donnée n'est à noter que par rapport à ceux qui l'ont choisie pour la seconde réalisation du Théâtre Pigalle. Ce théâtre, pour si peu français qu'il soit et qui tient à la fois, pour l'art architectural, de l'Allemagne, et, pour la structure intestine, de New-York, n'en est pas moins un fait brutal en plein cœur de Paris, un fait brutal soutenu par une bourse inépuisable. Il est bon et amusant et intéressant à certains points de vue d'en tenir compte. L'aventure peut être, et quelque cours qu'elle prenne, au plus haut point significative, révélatrice, exemplaire. N'ayant point d'âme au départ, le bâtiment péniblement cherche sa route. Son vain prestige est déjà fort entamé. Depuis sa naissance, les démarches du Théâtre Pigalle n'ont été toujours que hasardeuses et contradictoires. On a trop vu déjà que le principal objectif de cet énorme organisme et de son personnel était uniquement matériel : établir la supériorité de cette nouvelle salle sur les autres théâtres par le moyen de l'extraordinaire et coûteuse machinerie.

En somme, je suis porté à voir dans cette tentative la forme proprement théâtrale de la pénétration générale et progres-

sive de l'industrialisme américain. Certains en louent le ciel, et l'on a partout reproduit un discours de notre ambassadeur à Washington. Discours d'autant plus significatif, en ce qui regarde cette chronique, que M. Paul Claudel est sans doute l'auteur dramatique français le plus célèbre dans certains milieux. Il proclame, avec reconnaissance :

> Les films muets et sonores ont si bien familiarisé l'esprit français avec les méthodes et les manières américaines, que chaque aspect de la vie économique et sociale des Etats-Unis est discuté avec passion, même dans les villes les plus provinciales.
>
> La « gazoline » américaine et les idées américaines circulent dans toute la France (*sic*), apportant de nouvelles visions de pouvoir et un nouveau rythme vital. Je pense que c'est là un symptôme salutaire.

Volontiers, je dirai que c'est la lecture de ces déplorables considérations qui m'ont fait décider de me rendre compte précisément du second spectacle du théâtre Pigalle, et bien que ce ne soit qu'une reprise (1).

Nous avons déjà longuement parlé du premier spectacle, de sa pauvreté de fond, de son luxe et de son caractère en tous points strictement exhibitionnistes. M. Antoine, le directeur qui l'avait couvert de son patronage, de son choix initial, ayant démissionné de honte, nul n'était mieux désigné que M. Baty (M. Jouvet et M. Dullin ayant, pour leur part, refusé l'aventure), ancien ingénieur électricien. De pareils techniciens, si précieux à l'industrie cinématographique, ne sauraient avoir un emploi prépondérant au théâtre que si le théâtre est spécifiquement, moralement, en pleine décadence, en pleine décomposition. Complètement étranger à l'œuvre d'art (nous l'avons vu lors de sa transformation du *Malade imaginaire* en une grinçante et sinistre tragédie, lorsqu'il dirigeait le théâtre de l'Avenue), M. Baty a simplement voulu reprendre *Le Simoun*, qu'il avait déjà donné autrefois, avec le plus grand assemblage de moyens mécaniques mis aujourd'hui entre ses mains. C'était le prétexte, le champ d'expérience favorable à des effets de décors, de lumière, de venti-

(1) Remettant à plus tard, et à propos d'un objet qui en vaille mieux la peine, certaines considérations d'un autre ordre que j'entrevoyais pour cette fois-ci, en fin de ma chronique précédente.

lation, etc. Tout cela suffisait à cette nouvelle tête. Il s'agissait, avec *le Simoun,* de se faire la main avant le « lâchez tout! » de la machinerie à prévoir à l'une des prochaines pièces.

Une satanée métisse — de père espagnol et de mère arabe — maîtresse d'un administrateur colonial français dans le Sud tunisien, et pie-grièche accomplie, devient furieuse lorsque son amant fait venir de France, pour qu'elle vive désormais auprès de lui, sa fille, qui a perdu sa mère.

La sombre concubine entreprend, par, rage, de pousser, d'enfoncer le père dans un désir incestueux auquel il n'est déjà que trop enclin parce que la jeune fille ressemble à sa mère et que le climat débilitant, les phénomènes atmosphériques de l'approche du *Simoun* l'ont délabré, démoralisé peu à peu, puis définitivement.

L'auteur est — hélas, comme tant d'autres aujourd'hui — le contraire d'un latin. C'est un excentrique. Privé d'ancre, il ne s'occupe d'aucun fond solide à sa navigation. J'ai déjà décrit sa neurasthénie et ses gros moyens.

La métisse, après avoir engagé la jeune fille à redoubler de caresses envers son père, et au moment où, abattue, brisée par la soudaine révélation, elle va s'enfuir avec un caïd qu'elle aime; la métisse, accroupie sur son chemin, la tue d'un coup de poignard empoisonné, au pied. Quant au père, d'abord prostré sur le cadavre de sa fille, il ne tarde pas à se relever, le visage tout réjoui d'une extase de délivrance.

A cette reprise, Gémier, dans le rôle du père qu'il avait joué lors de la création, est monté (et contre l'avis des médecins) probablement pour la dernière fois sur le plateau. Il a tenu une huitaine de jours, usant, surpassant manifestement ses forces. Malheureusement, je n'ai pu assister à la pièce qu'après son départ. J'ignorais qu'il avait dû abandonner, car son nom était resté accolé au rôle au tableau des spectacles. Et justement j'aurais voulu noter les ultimes rugissements de ce lion.

A sa place, on a mis un bonhomme de comédien tout à fait fade, qui a l'air en pleine Afrique, d'un brave pipelet parisien passant ses vacances estivales à Clamart et trouvant qu'il y fait plus chaud que dans sa loge de la rue de Sèvres.

Les autres fonctionnaires du poste sont tout aussi tristement débonnaires. Quant aux naturels, ils ne sont guère plausibles. Notamment les Arabes chargés, entre les scènes, de donner quelque apparence de vie aux lieux communs de la philosophie de M. Lenormand. Ils sont tout à fait décolorés, évanescents, inexistants. Les femmes, les filles, tout cela sent le modèle pour peintres exotiques en chambre. Quant au bellâtre de caïd, il est bonnement échappé d'un vieux film; il est sans type, sans caractère, entièrement conforme à la plus plate convention.

Voici la métisse. Elle crie trop fort et trop souvent pour crier humainement. A défaut d'économie dans son jeu, elle y laisse paraître un ennuyeux souci de l'attitude figée connue dans l'arsenal des poses académiques conventionnelles, sous le titre de « la femme portant la cruche sur sa tête » : la tête haute, le poing à la hanche, l'épaule appuyée au décor, une jambe bien posée et bien bandée, l'autre demi pliée et ne touchant le plancher que du bout des doigts... Cela va bien une minute; après, on n'y voit plus qu'une parade inanimée, et nonobstant tout l'attrait personnel du corps féminin qui s'y mortifie inconsidérément.

Seule Mme Marguerite Jamois, qui joue la jeune fille, est émouvante.

Mais passons à l'objet où ce théâtre met toute sa présomption.

M. Baty, sous prétexte de simoun, réussit surtout par sa ventilation imitative à créer dans la salle un dangereux courant d'air. Celles des spectatrices « en toilette de soirée » qui avaient eu la prudence de garder leur manteau le remontaient vivement à leurs épaules, d'autres frissonnaient sous la punition impitoyable. Jolie réussite, ma foi, heureuse impression à donner au parterre, lorsque sur scène les acteurs s'épongent le front et accusent une température de 45 degrés d'être l'agent de leurs excitations en amour et en tuerie!

D'autre part, les jeux de lumière, pour être plus insidieux, ne sont pas moins détestables. A de nombreux moments, ils font naître et persister des papillons obsédants. Un cinglement incessant de couleurs complémentaires et de rapides contrastes déversés par de puissantes lentilles fatiguent, ir-

ritent systématiquement la vue par la production de certains phénomènes d'optique expérimentale qui y laissent des traces en surmenant le nerf optique. C'est exécrable et malfaisant.

Pourquoi ne pas consulter plutôt les peintres de génie, leurs œuvres, témoignages tangibles et qu'il y aurait encore bien de l'honneur pour un metteur en scène intelligent à utiliser. Par exemple, pour ce qui est de la grande lumière, n'y a-t-il pas Delacroix? Il disait que l'espace ensoleillé le plus violent, loin de présenter lui-même aucune violence, exprimait comme une sorte de gris fluide. N'y a-t-il pas, plus récemment, M. Albert Marquet, comme peintre africain? Avec deux ou trois tons, mais d'une scrupuleuse et sensible observation personnelle, l'atmosphère lumineuse et brûlante est évoquée. La matière du peintre est simple, immobile, fixe, mais quelle palpitation où la rêverie et l'élan des sens étonnés sont longuement emportés...

Pour ce qui serait d'une soi-disant immensité qui serait créée avec plus de commodité, nous a-t-on dit, parce que M. Baty disposait de 19 mètres de fond de scène, voilà encore une belle sottise, et qui dénote bien quelle aberration préside à tant d'efforts aux résultats négatifs. En fait, avec ce petit recul, on a eu la possibilité, en plaçant un appareil cinématographique dissimulé derrière un portant, de projeter sur le décor du fond tout un bouleversement de nuages pris photographiquement sur nature un jour d'orage. La seule particularité qui différencie cela du cinéma habituel, c'est que, l'appareil étant en coulisses, le faisceau lumineux d'envoi ne passe pas sur la salle au-dessus des spectateurs. Résultat magnifique, en vérité...

Il y a aussi une sorte de super-acoustique qui, loin d'être réalisé dans le sens de la délicatesse de l'excellence, l'est plutôt dans le sens de l'amplification. Image de tout ce qui a été fait rue Pigalle. Cela a servi surtout — au moins au cours de la représentation où j'étais — à faire entendre, avec un énorme retentissement et comme si cela était le fait d'un dieu, un machiniste qui bonnement, tranquillement, se mouchait derrière un décor.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — Cahiers contemporains, V : *Les Miracles de la Volonté.* Editions Montaigne, 1927. — F. Adler : *La conduite de la vie*, Payot, 1928. — E. Rignano : *Problèmes de psychologie et de morale*, Alcan, 1928. — P. Mendousse : *L'âme de l'adolescente*, Alcan, 1928. — *La Psychologie et la Vie*, 1929 et 1930.

Douze auteurs ont dit leur sentiment sur l'essence du vouloir : le R. P. Gillet, J. Payot, J. de Gaultier, Ch. Richet, M. de Fleury, Thores van Borre, J. Vinchon, Osty, P. Masson-Oursel, Ph. Rémy, L. Dédet, Panaït Istrati. Liste hétéroclite. D'autant plus frappante la quasi-unanimité à rejeter la vieille notion de la volonté, faculté autonome. Le vouloir, pour Jules de Gaultier, est chose involontaire; et Maurice de Fleury remarque avec finesse que ceux qui veulent le plus sont les plus abouliques. Voilà les vrais **Miracles de la Volonté**, beaucoup plus que l'exubérance de vie ou que l'accoutumance à se restreindre. Même éducateurs ou psychiatres, même l'homme de lettres, ces gens sont théoriciens. Plus plongés dans la pratique, ils sauraient en quoi se distinguent un individu capable et un autre incapable de vouloir, même si l'explication spéculative nous fait défaut. Celui qui sait lutter contre son caractère, organiser sa vie, mater ses instincts, celui-là possède de la volonté.

Félix Adler, professeur de morale sociale et politique à l'Université Columbia, a fondé le premier jardin d'enfants gratuit, l'école pour enfants d'ouvriers et la grande école de culture morale à New-York. Avec persévérance et efficacité, il a soulagé la misère et protégé l'enfance, puisant ses principes dans une réflexion philosophique. Le plan de l'ouvrage qui nous est soumis rappelle celui du *Discours de la Méthode* : une introduction autobiographique avec des jugements sur les religions juive et chrétienne, sur Emerson, sur le socialisme; une doctrine philosophique; des applications à la vie personnelle; enfin des applications aux institutions sociales. La conciliation de l'égoïsme et du désintéressement, la déduction des devoirs font de ce livre non seulement une philosophie morale, mais un bréviaire: quelque chose de moyen entre ce que furent chez nous l'enseignement d'Ollé-Laprune et la

morale pratique de J. Payot. A nos yeux, l'intérêt de ces pages réside en ce qu'elles font supposer et connaître des besoins moraux dans l'Amérique du Nord.

Les **Problèmes** de Rignano sont un recueil d'essais sur la méthode en psychologie et sur ses applications pédagogiques ou morales. La critique, d'ailleurs peu pertinente, de la théorie allemande de la forme (Gestalt), y tient une place centrale.

Il y a plus d'effort et plus de recherche dans **L'âme de l'adolescente**, qui succède à *L'âme de l'adolescent* (1910). M. Paul Guillaume étant notre Piaget, Pierre Mendousse pourrait devenir notre Jaensch, s'il acquérait l'esprit expérimental et l'ampleur philosophique du maître de Marburg. Il distingue trois périodes : l'âge de disgrâce, l'indécision, l'âge de grâce. Sa documentation est consciencieuse, mais trop limitée à l'enseignement secondaire. La crise de puberté est analysée avec tact autant qu'avec finesse, et par là l'auteur demeure dans la tradition française en se montrant moraliste autant que psychologue. Les indications qu'il prescrit pour une culture des sentiments méritent la plus grande attention, aujourd'hui que la jeunesse jouit d'une liberté toujours plus étendue et plus précoce. Il n'y aura jamais assez de voix compétentes pour proclamer que la psychologie de l'enfance et de l'adolescence doit servir de fondement à une pédagogie enfin sérieuse et pratique (1).

C'est là un des principes qui animent **La Psychologie et la Vie** (35, rue Boissy-d'Anglas, Paris), et elle l'applique aux divers âges de la vie, tous critiques, tous susceptibles de rééducation comme de réorientation. Cette Revue continue de rendre hommage mensuellement, ainsi que nous l'avons signalé naguère, à l'un des maîtres de la psychologie, Stern ou Rossolimo, Alain ou Jaensch. Elle traite avec prédilection des problèmes de la formation de l'esprit, cherchant quelle attitude il faut éviter pour ne se pas méprendre sur une science, sur un art particulier, quelle attitude au contraire il faut adopter pour s'y adonner avec fruit. En 1930, chaque numéro aborde un sujet précis : en janvier, l'intelligence de la poésie fut le

(1) A l'occasion de ce livre très distingué, on lira avec intérêt le numéro d'octobre 1929 de la revue *L'Education* (Paris, Lanore), consacré à « la crise de l'adolescence ».

prétexte à des études sur Paul Valéry, et un numéro sera consacré au problème dont nous venons de faire mention : la culture du sentiment. Alain, Dugas, Ferrière, J. de Gaultier, Fr. Paulhan, Rodrigues, J. Sageret, H. Sée ont collaboré à ce périodique au cours de 1929. L'hygiène et la gymnastique mentale préconisées par le Pelmanisme y tiendront une place désormais : sujets qui importent beaucoup plus qu'on ne le croit d'ordinaire, par ignorance ou préjugé, à l'intérêt collectif comme à l'intérêt individuel.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

W. Vernadsky : *La Biosphère*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — L. Houllevigue : *La Vie du globe et la science moderne*, Armand Colin.

M. W. Vernadsky est un savant russe fort renommé. En 1922-1923, il a été appelé à faire à la Sorbonne une série de conférences sur *la Géochimie*, et celles-ci ont donné lieu à un ouvrage de la « Nouvelle Collection scientifique » dirigée par M. Emile Borel. J'en ai rendu compte ici; l'auteur, qui y a fait preuve d'une grande érudition et d'idées très originales, y suivait l'évolution d'un certain nombre d'éléments chimiques au sein de l'écorce terrestre.

La Biosphère, qui paraît aujourd'hui dans la même collection, fait suite à *la Géochimie*. Le but du livre est d'attirer l'attention des géologues, et surtout celle des biologistes, sur « l'importance de l'étude quantitative de la vie dans ses rapports indissolubles avec les phénomènes chimiques de la planète ».

Tous les minéraux des parties supérieures de l'écorce terrestre, les acides alumino-siliciques (argiles), les carbonates (calcaires et dolomies), les hydrates d'oxyde de fer et d'aluminium (limonites et bauxites) et des centaines d'autres minéraux y sont perpétuellement créés sous l'influence de la vie. Si la vie venait à disparaître, les éléments de ces minéraux formeraient bien, aussitôt après, de nouveaux groupements chimiques répondant aux nouvelles conditions, mais comme, avec l'extinction de la vie, il n'y aurait plus de force sur l'écorce terrestre capable d'engendrer toujours de nouveaux composés

chimiques, un équilibre chimique stable, un *calme chimique*, s'y établirait, troublé seulement de temps en temps et en certains points seuls par l'apport de matière des profondeurs terrestres, émanations gazeuses, sources thermales ou éruptions volcaniques.

Ainsi « la vie est un perturbateur puissant, permanent et continu de l'inertie chimique sur la surface de notre planète ».

Quelques chiffres feront comprendre la puissance de multiplication des organismes vivants et par suite la grandeur de l'énergie géo-chimique de la matière vivante.

Dans les régions tropicales, les Termites se multiplient très rapidement. Dans une colonie, la reine-mère pond des œufs toute sa vie de manière ininterrompue, parfois dix années de suite et davantage. Dans certains cas, elle pond 60 œufs par minute, avec la même régularité qu'une pendule marquant les secondes, à raison de 86.400 en 24 heures, soit plus de 30 millions au bout d'un an. Des parasites, tels qu'une Douve, un anneau de Ténia, un Ascaris, peuvent produire en un an jusqu'à 100 millions d'œufs, représentant 2.000 fois le poids du corps. Les Infusoires, eux, se multiplient par divisions répétées du corps; on a calculé que les descendants d'un individu unique, s'il était possible de leur fournir suffisamment d'espace et d'aliments, formeraient, au bout de 28 jours, une masse de matière vivante égale à la masse de la Terre. Les Bactéries, qui se multiplient également par scission, sont des êtres beaucoup plus petits et possèdent une intensité de multiplication encore plus grande; les divisions se succèdent par exemple à des intervalles de 22-23 minutes; si elles ne rencontraient pas d'obstacles, elles pourraient « créer avec une vitesse inconcevable des quantités infinies de composés chimiques des plus compliqués, réceptacles d'une énergie chimique immense ».

Cette reproduction est si prodigieuse que les Bactéries descendant d'un individu unique pourraient en 36 heures et moins recouvrir de leur corps, sous forme d'une mince pellicule, toute la surface du globe terrestre, travail dont les herbes vertes ou les Insectes ne pourraient venir à bout qu'en plusieurs années. Dans le cas de la Bactérie considérée, la vitesse de transmission de la vie, de l'énergie géo-chimique

autour du globe terrestre, serait égale à 330 mètres par seconde, c'est-à-dire à la vitesse de transmission du son dans l'air; une journée et demie pour faire le tour complet du globe!

La *vitesse de transmission* de la vie à la surface de la Terre varie avec les diverses espèces animales et serait « une constante caractéristique de chaque matière vivante homogène ». Plus l'animal est gros, plus cette vitesse est faible : pour l'Eléphant indien, elle serait de 0 centimètre 09 par seconde. La vitesse de transmission de la vie est en relation d'ailleurs avec la densité de la population. Chaque être pour vivre exige une certaine étendue autour de lui : les Lentilles d'eau, à la surface des mares, se touchent, il est vrai; d'autres organismes demandent une bien plus grande surface : 30 kilomètres carrés pour un Eléphant, 10,5 mètres carrés pour une Brebis dans les pâturages des montagnes d'Ecosse. Pour une ruche d'abeilles moyenne, un minimum de 10 à 15 kilomètres carrés de forêt à feuilles de l'Ukraine, soit un minimum de 200 mètres carrés par abeille. 25 à 30 centimètres carrés suffisent aux Graminées ordinaires; quelques mètres, parfois des dizaines, aux arbres de nos forêts. 3.000 à 15.000 individus de plancton (organismes microscopiques flottants) se développent normalement dans un litre d'eau de mer.

De ces diverses considérations, M. Vernadsky déduit une formule mathématique savante de l'énergie géo-chimique cinétique d'un organisme vivant. On arrive à des valeurs considérables.

§

Un autre chapitre fort intéressant aussi est celui relatif aux *limites de la vie.*

La température la plus élevée que l'organisme puisse supporter sans périr s'approche pour certains êtres, surtout lorsqu'ils se trouvent à l'état de vie ralentie, par exemple, pour les spores de champignons, de 140° C; cette limite varie selon la sécheresse ou l'humidité de l'habitat de l'organisme. Dans les expériences de M. Christen, les Bactéries du sol ont résisté 5 minutes à 130° C et une minute à 140°. Dans celles de P. Becquerel, les spores des Mucorinés sont restés 72 heures dans le

vide à — 253° C, sans perdre leur capacité vitale; de même des germes de plantes les plus diverses ont résisté à un séjour de 10 heures et demie dans le vide à une température encore plus basse, de — 269°,2 C. On peut ainsi estimer l'intervalle de 450 degrés comme le champ thermique dans lequel certaines formes vitales actuelles peuvent subsister sans périr.

Les limites de la pression du champ vital peuvent être reculées très loin. Les Mucorinées, les Bactéries supportent la pression de 3.000 atmosphères sans changement apparent de leurs propriétés; la vie des Levures persiste à une pression de 800 atmosphères. D'autre part, les spores et les semences peuvent se conserver longtemps dans le vide, c'est-à-dire à des pressions de millièmes d'atmosphère.

De même, beaucoup d'êtres vivants peuvent subir des changements chimiques considérables.

Sur les cimes des montagnes, l'air est très pauvre en organismes, mais il en existe quand même. La microflore des couches supérieures de l'air devient plus pauvre en Bactéries et plus riche en Levures et Champignons; cette flore pénètre au delà des limites moyennes de l'atmosphère poussiéreuse (5 kilomètres) et elle peut être transportée beaucoup plus haut (9 à 13 kilomètres), car les mouvements de l'air, vents et courants d'air, se font encore sentir à cette altitude. On ne trouve guère d'Oiseaux au-dessus de 5 kilomètres, cependant le Condor s'élève dans son vol jusqu'à 7 kilomètres. On a observé des Papillons à la hauteur de 6 km. 400; certaines plantes (*Arenaria muscosa* et *Delphinium glaciale*) vivent à 6 km. 300. Les villages les plus élevés (Pérou, Thibet) sont à l'altitude de 5 km. 200; les chemins de fer montent jusqu'à 4 km. 770 (Pérou) les champs d'Orge jusqu'à 4 km. 650. Les aviateurs ont atteint 12 km. 100, et les ballons sondes 37 km. 700.

§

Dans **La Vie du globe et la Science moderne**, M. L. Houllevigue, qui enseigne la physique à l'Université de Marseille et qui est un excellent vulgarisateur, nous fait voyager également dans les diverses zones de l'atmosphère. Il parle aussi des poussières de l'air, mais, en physicien, il insiste sur l'importance des ions, *gros ions* et *petits ions*. Les ions, ce sont en

quelque sorte les microbes des physiciens. L'ion serait un conglomérat de molécules rassemblées autour d'un atome d'électricité positive ou négative. Les seuls ions qu'on connût primitivement étaient formés d'une dizaine de molécules; leur diamètre avoisine le millionième de millimètre; si on approche d'eux un corps électrisé, ils se mettent en branle avec une vitesse de quelques centimètres par seconde. En 1905, Langevin a établi que l'air atmosphérique renferme une autre catégorie d'ions ayant même charge électrique que les précédents, mais dont la masse matérielle est à peu près mille fois plus grande; il est beaucoup plus difficile de les mettre en mouvement. Or, dans les couches inférieures de l'atmosphère, les gros ions sont toujours beaucoup plus nombreux que les petits (20.000 gros ions et 400 petits dans un centimètre cube); au contraire, l'air puisé à 5.000 mètres et au-dessus paraît contenir exclusivement des petits ions. Les ions atmosphériques jouent un rôle prédominant dans la formation des nuages. Les volcans seraient une source d'ions; mais la source la plus importante, la plus régulière, serait l'émanation radio-active qui se dégage de l'écorce terrestre; mais il y a aussi les rayons ultra-violets, les rayons cathodiques. Les ions expliquent la charge électrique négative du sol, la charge positive de l'air, les variations du potentiel électrique avec l'altitude. Ce serait bien étonnant si ces milliards d'ions, au sein desquels nous vivons et que nous respirons, n'influençaient pas notre existence. Il ne doit pas être indifférent pour nous que notre tête soit à 150 volts de plus que nos pieds, et « on établira peut-être un jour que la surexcitation perpétuelle des Irlandais n'a d'autre cause que la surabondance des gros ions dans leur atmosphère »; dans l'air humide de Dublin, il y a en effet 60.000 gros ions par centimètre cube, au lieu de 20.000 à Paris!

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Répression des fraudes. — Tromperie sur l'espèce de la marchandise. — Conserves alimentaires. — Cèpes et « champignons de pin ». — Tromperie sur les qualités substantielles. — Gravure sur bois et gravure sur zinc. — Les eaux-fortes de Charles Méryon. — Gravure en taille-douce et héliogravure. — Intention frauduleuse. — Loi de sursis. — Inapplicabilité aux amendes en matière de fraudes. — Mémento.

Défavorable au mycologue par suite de la sécheresse, 1929 a favorisé le mycophage d'un jugement qui mérite d'être répandu, jugement fondé sur l'art. 1, alinéa 3 de la loi du 1er août 1905, relative à la *répression des fraudes.*

Cette disposition punit la **tromperie sur l'espèce de la marchandise** et notre décision a été rendue, le 29 mars, par le Tribunal de Périgueux. Elle s'applique à la mise en vente, sous le nom de *cèpes,* d'un certain « champignon de pin », qui n'a de commun avec le cèpe que d'appartenir au genre *bolet.* Le terme de « Bolets » désigne tous les cryptogames qui ont le dessous du chapeau composé, non point de *feuillets* (ce qui est le cas des *Agarics :* champignon de couche, oronge, etc.), mais de *tubes.* Quant au bolet que vise le jugement — et qui doit être le *boletus luteus* ou bien le *granulatus,* les plus communs et les moins à dédaigner, à la fois, des bolets qui poussent sous les pins — il ne constitue gastronomiquement qu'une pâle contrefaçon du *boletus edulis* ou du *boletus aereus,* seuls qualifiables de « cèpes ».

Attendu que le 21 novembre 1928, chez la dame Merilloux, épicière à Saugnac-les-Eglises, un agent de la répression des fraudes a prélevé quatre boîtes de conserves portant une étiquette avec l'inscription: *Conserves alimentaires. Cèpes au naturel — 1er choix;*

Attendu que ces conserves contenaient des champignons désignés dans le pays sous la dénomination de champignons de pin; qu'elles avaient été vendues à la dame Merilloux par la veuve Cironneau, épicière en gros à Périgueux, qui les avait elle-même achetées à Boueyron, le fabricant;

Attendu, en ce qui concerne Boueyron, qu'aux termes des conventions intervenues entre lui et la veuve Cironneau, la marchandise qu'il devait livrer était bien des conserves de champignons de pin, que dès lors la veuve Cironneau n'a pas été trompée sur la nature des conserves qui lui ont été livrées; que Boueyron, par suite, doit être relaxé des fins de la poursuite;

Attendu que la veuve Cironneau a fait apposer sur les boîtes l'étiquette portant les mentions de *Cèpes au naturel* — 1er *choix;*

Attendu qu'il résulte du dossier que, dans le pays, on désigne sous la dénomination de « cèpe » un champignon qui pousse dans les bois de chênes ou de châtaigniers, champignon très apprécié et qui fait l'objet d'un commerce très important, soit pour la consommation locale, soit pour la fabrication de conserves, soit pour l'expédition dans les grands centres;

Attendu que le champignon de pin, qui se distingue nettement et sans confusion possible du cèpe, est considéré par la plupart des gens comme impropre à la consommation, qu'il est d'une valeur marchande presque nulle et n'est que très exceptionnellement apporté sur les marchés pour être vendu; que dès lors la vente du champignon de pin sous le nom de cèpe constitue une tromperie sur la nature, les qualités substantielles ou l'espèce de la marchandise;

Attendu, il est vrai, que la veuve Cironneau fait observer que sur les étiquettes se trouve le mot *pin;* mais attendu que cette mention est écrite à la main, en petites lettres, est presque illisible et peut être prise aussi bien pour le mot *fin* que pour le mot *pin*; qu'elle n'est pas de nature à prévenir les acheteurs que la conserve contient, non des cèpes proprement dits, mais des champignons de pin; que, cette inscription, étant donné ses formes et ses dimensions, n'exclut pas la mauvaise foi de la prévenue.

Par ces motifs : relaxe Boueyron des fins de la poursuite sans dépens; déclare Simonnaud, Marguerite-Flavie, veuve Cironneau, coupable du délit qui lui est reproché et ci-dessus spécifié, la condamne à 200 francs d'amende et aux dépens...

Condamnation sévère... pas pour la veuve Cironneau, mais pour le « champignon de pin ». Si en Périgord où le cèpe abonde, tous autres bolets comestibles sont peu recherchés, ailleurs et sur les marchés du Midi méditerranéen, par exemple, les bolets *luteus* et *granulatus* ne se jettent pas aux chiens. Il reste qu'appeler cèpe tout autre cryptogame que le *boletus edulis* ou l'*œreus*, c'est commettre une des tromperies les plus caractérisées qui se puissent par voie de conserves alimentaires.

§

Dans son alinéa 2, la loi du 1er août 1905 s'applique à la **tromperie sur les qualités substantielles** de la marchandise, et

ce texte trouve des applications en matière de marchandise artistique.

C'est ainsi qu'un jugement du Tribunal de la Seine en date du 15 mai 1925, confirmé sur appel, et le 29 juillet 1926 par la Cour de Cassation (Aff. Société artistique de la Gravure sur bois c. Ferenczi) a condamné un éditeur qui, ayant illustré un livre de *gravures sur zinc,* les donnait pour des *gravures sur bois.*

Le Tribunal de la Seine, le 26 décembre dernier, a statué sur une affaire analogue, concernant les *Eaux-Fortes sur Paris,* de Charles Méryon, le fameux aquafortiste romantique (1821-1868), œuvre dont les cuivres, après un tirage borné à trente épreuves, furent biffés par l'artiste, dans un accès de folie qui précéda de quelques années son décès à Charenton.

Attendu que, le 24 mai 1927, Agassiz, graveur, aquafortiste à Paris, agissant en son nom personnel, et Ruet, graveur, agissant tant en son nom personnel que comme président de la Société des Aquafortistes français, portaient plainte contre la Société des Editions Mazarine, motifs pris de ce que cette Société, dont Gauthier est le directeur responsable, venait de publier un album intitulé *Eaux-fortes sur Paris par Charles Méryon,* avec des prospectus présentant le dit ouvrage comme une œuvre d'art de belle composition, de belle venue, ajoutant que ces eaux-fortes étaient reproduites en taille-douce de la façon la plus scrupuleuse, la plus attentive; que le tirage en taille-douce avait été effectué par Jacquemin, guidé par un ancien contremaître d'un imprimeur de Méryon; attendu que ces eaux-fortes ou reproductions en taille-douce étaient simplement des héliogravures;...

... Attendu que la loi de 1905, sur les fraudes, peut recevoir ici son application puisqu'elle concerne toutes les tromperies, mais à deux conditions : d'une part que les énonciations, les termes employés par Gauthier dans ses prospectus de présentation soient contraires à la réalité des faits, qu'ils constituent une tromperie sur les qualités essentielles de la chose vendue, et d'autre part que Gauthier ait eu l'intention frauduleuse de tromper ses acheteurs éventuels;

Attendu qu'il est établi par l'information que Gauthier a eu le tort de présenter aux acheteurs une publication dans laquelle il a multiplié des affirmations erronées : « Eaux-fortes de Méryon, tirées en taille-douce », alors qu'il s'agissait uniquement de repro-

ductions dans lesquelles le travail mécanique était très supérieur au travail artistique;

Attendu que si dans le premier prospectus, il a cherché à attirer le public par de fallacieuses promesses, dans le second prospectus, il s'est rapproché de la réalité en proclamant que l'ouvrage dont il s'agit n'était qu'une reproduction des œuvres de Méryon; que, là encore, il n'a pas dit toute la vérité, puisque aussi bien il s'agit uniquement d'héliogravures;

Attendu que des déclarations des témoins entendus à l'audience, sous la foi du serment, témoins particulièrement qualifiés par leur haute situation, par l'expérienc et l'autorité qui s'attachent à leur personne, est résulté pour le Tribunal la preuve que l'art de la gravure a subi l'évolution en progrès, qui, tout en rendant, pour beaucoup, la vie plus facile, tarit malheureusement, et tous les jours un peu plus, l'effort individuel, créateur; que la machine et les découvertes journalières tendent à faire disparaître ce qui fut la gloire et l'honneur d'un pays, la création du cerveau, aidé en cela par une main traduisant, avec les faiblesses humaines, l'idée qui a présidé à la création dont s'agit,

Que les procédés mécaniques se substituent au travail manuel, que notamment l'héliogravure n'est autre chose (voir Marty) que la gravure chimique en creux avec cette infériorité manifeste qu'au sortir du premier bain d'acide, la planche est boueuse, pleine de bavures et de taches, que les blancs sont sans fraîcheur et les noirs sans intensité;

Que les inculpés comme Gauthier savent et connaissent si bien les infériorités d'une telle œuvre, qu'ils n'hésitent pas à faire appel à des gens particulièrement compétents pour éliminer toutes les tares, faisant sauter aux yeux les procédés employés;

Que c'est ainsi qu'à la première épreuve, des retouches sont, à plusieurs reprises, opérées de manière à donner à l'acheteur une illusion de travail d'artiste, alors qu'il ne s'agit, en définitive, que d'un travail mécanique;

Attendu que de toutes ces circonstances de fait, il résulte pour le Tribunal la preuve que Gauthier, dans sa manière de présenter au public l'œuvre dont s'agit, a trompé, ou tenté de tromper, l'acheteur sur les qualités substantielles de la chose vendue;

Que c'est à tort qu'il a soutenu que la modicité du prix et le tirage restreint ne pouvaient tromper les acheteurs parce qu'il s'adressait à une élite capable de comprendre qu'il ne s'agissait que d'une reproduction mécanique des œuvres de Méryon;

Que si cette publicité, en vue de vendre un petit nombre d'exemplaires, avait réussi, rien ne l'empêchait de trouver auprès d'un

public moins averti, et moins méfiant, parce qu'inférieur, une réalisation de bénéfices commerciaux particulièrement intéressants;

Attendu que la tromperie étant ainsi établie, il s'agit pour le Tribunal de décider si Gauthier avait l'intention frauduleuse qui seule permettrait de le retenir dans les liens de la prévention;

Attendu qu'à ce point de vue, la preuve n'est pas apportée de la mauvaise foi de Gauthier; que ce dernier, connu par tous et particulièrement par les témoins qualifiés et dont la haute situation ne permet pas de croire à des témoignages où l'amitié l'emporterait sur la vérité, n'a fait qu'employer des moyens de publicité que l'étranger a introduits dans notre pays où le but artistique l'a toujours emporté sur le but commercial.

Qu'il a exagéré, peut-être, cette manière de présenter une œuvre intéressante, artistique malgré tout, mais que le doute existe, de la façon la plus absolue, sur l'intention frauduleuse, caractéristique et justificatrice du délit prévu et réprimé par la loi de 1905;

Que Gauthier doit, en conséquence, être renvoyé des fins de la prévention sans dépens;

Par ces motifs :

Dit que la manière de présenter l'ouvrage « Eaux-fortes de Méryan « constitue une tromperie à l'encontre de Gauthier;

Dit qu'il y a doute sur l'intention frauduleuse, acquitte au bénéfice du doute,

Condamne les P. C. aux dépens.

§

Ce monument de jurisprudence est-il d'une solidité à toute épreuve? — J'en doute et ne pense point qu'il franchisse sans encombre le cap de l'appel pour lequel on me le dit embarqué par la partie civile, par le ministère public et par l'acquitté lui-même. Si scrupuleux qu'on doive être pour décider de l'intention frauduleuse, il résulte de la façon la plus nette des termes du jugement que la question de l'intention frauduleuse ne se posait pas. Ou, plutôt, *qu'elle ne se posait plus*, le Tribunal l'ayant nettement résolue par la négative. Pour qu'il n'y eût pas intention frauduleuse, il fallait admettre que Gauthier ne s'était pas rendu compte qu'en donnant pour des eaux-fortes, pour des gravures en taille-douce, des héliogravures, il trompait ou tentait de tromper ses acheteurs. Hypothèse inadmissible en soi puisque, alors que *la gravure en taille-douce* s'entend d'une gravure faite au burin seul sur une

planche de cuivre, on désigne sous le terme d'*héliogravure* un procédé de photogravures dans lequel le soleil, dirigé par un photographe, remplace la main et l'intelligence du graveur et qui permet d'opérer ensuite un tirage semblable à celui de la gravure en taille-douce. Or, cette hypothèse inadmissible de la bonne foi de Gauthier, le Tribunal a encore pris soin de la repousser lorsqu'il a constaté que Gauthier a *multiplié les affirmations erronées*, a *cherché à attirer le public par de fallacieuses promesses;* lorsqu'il a proclamé que Gauthier, en raison des « circonstances de fait » dégagées par le jugement, a *dans sa manière de présenter au public l'œuvre dont il s'agit, trompé ou tenté de tromper l'acheteur sur les qualités substantielles de la chose vendue.*

Certes, je suis loin de trouver pendable le cas de la Société des Editions Mazarine, ses héliogravures sont belles; il faut la louer d'avoir ressuscité, à un prix d'ailleurs modique, une œuvre admirable. Mais pourquoi appeler eaux-fortes et gravures en taille-douce des héliogravures, même retouchées au burin? Si elle n'a pas causé un grave préjudice à ses acheteurs, il est sûr qu'elle les a trompés. En outre, sa tromperie a causé un préjudice aux parties civiles et... à la Muse de l'Eau-forte, par les parties civiles représentées. En réclamant un simple franc de dommages-intérêts et quelques insertions, le sieur Agassiz et la Société des Aquafortistes français faisaient preuve de modération, et il n'y avait qu'à les satisfaire. Il est vraisemblable que la Cour d'appel ne s'y refusera pas. Elle les déchargera ainsi des dépens, dont le poids doit être lourd. En les lui laissant sur le dos, le jugement a fait preuve d'une légèreté excessive.

Quant au ministère public, une minime amende l'aurait certainement contenté. Dans l'affaire Ferenczi, laquelle n'exigeait pas non plus pendaison, le Tribunal avait prononcé une amende de 25 francs. La Cour la réduisit à 16 francs; et, dans le désir de souligner son indulgence, appliqua le sursis. Elle oubliait que l'art. 8 de la loi du 1er août 1905 n'autorise le sursis qu'en ce qui concerne les peines d'emprisonnement. La Cour suprême le lui rappela.

MÉMENTO. — Frédéric Lachèvre : *Scarron et sa Gazette burlesque* (L. Giraud Badin, 128, boulevard Saint-Germain, éd.). Les

lecteurs du *Mercure de France* ne sont pas sans savoir que l'auteur de cette étude est l'as de notre science bibliographique, appliquée particulièrement au XVIIe siècle, et spécialement à la matière du « Libertinage ». D'ailleurs, la partie de cette étude qui intéresse ma rubrique a paru au *Mercure* même. Scarron est-il pour quelque chose dans l'*Escole des Filles*, « le premier manuel pratique d'érotisme écrit en français »? La peur de se voir impliqué dans le procès qui suivit, en 1655, la saisie de cet ouvrage contraignit-elle Scarron à suspendre la publication de sa *Gazette burlesque?* Pierre Louys (dont l'attention avait été attirée par la publication qu'en 1921 fit M. Lachèvre des pièces inédites du procès) supposait que oui; et ce n'est pas le seul Scarron que ses insinuations mettent en cause, mais son épouse, alors âgée de 20 ans, future moitié du Roi Soleil. M. Lachèvre appuie les hypothèses de Pierre Louys, lesquelles trouvèrent en M. Emile Magne, auteur en 1924 de *Scarron et son milieu*, un adversaire. M. Lachèvre donne l'argumentation de l'excellent érudit, il la combat par des arguments que je trouve pour ma part assez touchants. Ceci sans me prononcer sur le fond du problème; il faudrait d'abord que M. Emile Magne répliquât. Tant qu'il ne l'aura pas fait, la suspicion lancée par Pierre Louys garde de la force. — Pierre Lœwel : *Tableau du Palais* (Libr. Gallimard). — Tableau brossé par un avocat et où l'Avocat tient les trois quarts de la toile. Le peintre aurait le sens de l'observation, mais il se garde de pousser sous la surface, et le ton malicieux qu'il affecte est d'une malice cousue de fil blanc : le fil d'un respect solide pour l'institution dont il relève. La Galerie des bustes où il nous aligne « les Grands Bâtonniers » de la IIIe République, rappelle la scène dite des Portraits, dans *Hernani*. Sorti du barreau cependant, notre psychologue devient moins amène. Les lenteurs de la procédure criminelle sont uniquement le fait des juges d'instruction, recrutés d'ailleurs parmi les magistrats « les moins qualifiés » pour remplir « ces fonctions terribles ». « Derniers tyrans de la République de Venise (M. Lœwel ne dédaigne pas plus le cliché que le bobard), ils peuvent arrêter sans raison, emprisonner sans cause, maintenir ad æternam en geôle. » Ils ne s'en privent point, et les innocents arrivent devant les tribunaux par fournées. « Mais les Tribunaux savent, par une condamnation appropriée, légaliser rétroactivement toutes les préventions. » Le « juge *féroce* (l'épithète revient plusieurs fois) comporte bien des variétés »; les Chambres des appels correctionnels « ont toujours joui, à Paris comme en province, d'une réputation justifiée d'extrême sévérité, et il est rare qu'elles cherchent à la démentir ». Quant à la notion de l'indépendance, « elle risque de s'égarer trop souvent pour le juge »; et n

parlons point du parquet quant à l'indépendance, n'est-ce pas? Heureusement, nos défenseurs de correctionnelle et d'assises sont des modèles de probité, de désintéressement, de talent et d'intelligence! — Henri Bénazet : *Dix ans chez les Avocats* (Ed. Montaigne, 13, quai de Conti). — Autre cloche, autre son; elles partent cependant du même clocher, les dix ans dont il s'agit, l'auteur les a passés au barreau parisien. Il déclare n'en pas tirer de fierté et il dit pourquoi. Voici, après l'avers, le revers de la médaille. Burin moins élégamment manié, gravure à la manière noire; on m'assure que la cloche d'où part ce second son-là a été frappée d'interdit par l'autorité ecclésiastique: à savoir le Conseil de l'Ordre; je rapporte ce que l'on m'a dit pour que le lecteur soit prévenu. Hélas! il y a tout de même, dans ces trois cents pages bourrées et où le ton de la sincérité, sous le ressentiment, éclate, plus d'un trait qu'il serait déraisonnable d'appeler calomnieux. Après avoir rangé cette médaille, et la précédente, dans mon médaillier de la sociologie judiciaire, je recherche un passage des *Confessions*, pour vous le citer. Parlant du « jeune Loyseau de Mauléon, qui, débutant alors au barreau, ignorait quelle y serait sa place », Jean-Jacques, dans la simplicité de son cœur, s'exprime ainsi : « Je lui prédis que, s'il se rendait sévère sur le choix des causes, et qu'il ne fût jamais que le défenseur de la justice et de la vertu, son génie, élevé par ce sentiment sublime, égalerait celui des plus grands orateurs. »

MARCEL COULON.

LES REVUES

Le Mail : hommage à Alain-Fournier; ses premiers vers; un sonnet de M. Francis Jammes. — *Suroît :* une juste protestation contre l'assaut des livres de guerre allemands livré au public français; proposition de M. Beydts aux éditeurs. — *Le Monde nouveau :* une fillette héroïque, française, d'après un Allemand. — *Revue des Deux Mondes :* qu'il conviendrait de ne pas voir les Indes, actuellement, du point de vue mondain et boulevardier. — Mémento.

Le Mail (n° d'hiver) met à l'honneur Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*. Après d'émouvants souvenirs sur lui, de M. René Bizet, Mme Isabelle Rivière donne les premiers vers d'Alain-Fournier. Ils furent écrits en 1903 sur une carte postale illustrée dont ils interprètent ainsi l'image :

Sur la nacelle
Une ombrelle
De satin,

La tache est rouge
L'eau ne bouge
Ce matin.

Sous l'ombre chaude
Un reflet rôde
D'émeraude.

Et de prés frais
Et de forêts
On sent à peine
L'haleine.

Pour un midi brûlant d'été,
Un ruisseau clair, une tourelle,
Ne va pas rêver, Isabelle,
De soleil et de liberté.

Mme Isabelle Rivière, la sœur du poète, était alors pensionnaire au lycée de Moulins. Elle ajoute à la communication de cette pièce inédite :

Mais on ne m'a pas donné la carte, parce qu'elle était signée : Henri, et que, n'est-ce pas, c'était « un jeune homme » ! On me l'a remise quand j'ai quitté le lycée.

M. Francis Jammes contribue par ce sonnet à l'hommage rendu à la belle mémoire d'Alain-Fournier :

Tel qu'un doux cygne, au col si fier que je n'ai vu
Rien de plus fier à l'heure où passe le jeune homme
Dont la Mort va s'éprendre en sachant qu'il se nomme
Alain-Fournier, et que les Muses l'ont élu,

Près de moi tu glissas, éphèbe en qui s'est plu
L'ardente pureté qui t'avait rendu comme
Le pâtre qui ne sait que le goût de la pomme
Et sa fraîcheur alors que sur elle il a plu.

Quel éblouissement, et combien je fus ivre,
Ce jour que, dans Orthez, ouvrant ton premier livre,
J'y reconnus l'enfant et les bohémiens !

Souffre donc qu'un vieillard en qui tu fis revivre
Le temps où tu n'étais pas né, qui fut mien,
T'offre de ses lauriers rajeunis par les tiens.

§

Dans une revue qui vient de naître : Suroît (janvier), M. Pierre Beydts publie un article de saine protestation contre « le trafic des livres de guerre ». Il est inspiré par le véritable assaut que la littérature allemande de guerre vient de livrer au public français. Nous ne pratiquons pas le nationalisme qui voudrait absurdement des frontières étanches. Nous nous associons pleinement à M. Beydts, quand il affirme que les livres de MM. Remarque, Renn et autres, n'ajoutent « rien, absolument rien » aux œuvres françaises qui les ont de loin précédées — celles de MM. Barbusse, Dorgelès, Duhamel, P. Mac-Orlan, G.-T. Franconi, Adrien Bertrand, Emile Zavie, Genevoix, Henri Malherbe et de quantité d'autres — ni au grand livre de M. André Ladzko. Et nous nous joignons de tout cœur à M. Pierre Beydts qui se récrie en ces termes et propose une sanction :

Ce qui préside à ces publications, c'est une spéculation honteuse. Les éditeurs, marchands de gloire, se soucient comme d'une figue de vous apporter du nouveau, lecteurs. La guerre, la gloire, la mort, le sacrifice, le patriotisme, la haine : des gros sous et encore des gros sous.

A peine un éditeur vous signalait-il le succès considérable obtenu par Remarque, qu'une autre firme vous prouvait, à l'aide d'extraits de presse judicieusement choisis, que *Guerre* dépassait de cent coudées *A l'Ouest, rien de nouveau*. Alors?

Et, désormais, c'est une lutte sans merci qui se livre à l'étalage.

De grâce, Messieurs, laissez-nous en paix!

Oubliez les morts, puisque, de nos jours, il est de règle de les oublier bien vite! Mais, si vous avez le sens du ridicule, ne frémirez-vous pas de honte le jour qu'un mutilé — un blessé, un homme que la guerre a marqué, défiguré peut-être, et qui n'en a pas moins conservé pour cela son ingénuité foncière — vous tendra ses douze francs pour acquérir votre fameux roman?

Mais non, Messieurs, vous êtes des mécènes, n'est-ce pas? Ne le répétez-vous pas d'ailleurs à tous les échos? Si ces traductions de livres de guerre atteignent des tirages fabuleux, vous devez en tirer des bénéfices fort coquets? Eh bien! il existe des caisses de mutilés, d'orphelins et de veuves de guerre : c'est là, Messieurs,

et non ailleurs, que doit aller l'argent que vous gagnez au trafic que j'ai dit, si votre odorat s'offusque encore de l'odeur du sang, de la misère et de la mort.

§

Cela dit, nous cédons au penchant de faire lire ce témoignage d'un Allemand : M. Gerd Knoche, qui, dans *Le visage secret de la guerre,* note cet épisode de l'occupation par l'ennemi d'un village français du Nord : Boursies, en 1917. (**Le Monde nouveau, janvier**) :

Je suis, une fois de plus, au désespoir. Comment vais-je loger les soixante-quinze hommes que l'on m'annonce pour demain? Tiens! mais il y a encore la maison 47, qui est inoccupée. Allons-y. Comme je pénètre dans la jolie cour, passablement délabrée, quatre enfants jouent par terre. Ils sont âgés de quatre à huit ans.

— Où est votre père?

Les enfants haussent les épaules.

— Où est votre mère?

Pas de réponse.

— Qui prend soin de vous?

— Madeleine.

— Où est Madeleine?

— Dans la maison.

J'entre; une enfant de douze ans vient à ma rencontre.

— C'est toi Madeleine?

Oui, c'est elle, et je recommence mes questions.

— Où est le père?

— Mobilisé.

— La mère?

— Morte.

— Qui prend soin de vous?

— Personne.

— N'avez-vous pas d'oncles, pas de tantes?

Non.

— Les voisins s'occupent-ils de vous?

Ils n'en ont pas.

— Qui fait le ménage?

Elle, Madeleine.

— Qui s'occupe des enfants?

Elle.

— Qui fait les commissions?

Elle encore.

Et c'est exact : Madeleine veille sur Suzanne, sur Henri, sur Marcel et sur Jeanneton, fait la lessive pour Marcel et pour Jeanneton et fait voir à Suzanne et à Henri comment on lave le linge. Madeleine fait la cuisine pour tout le monde, Madeleine entretient la maison, Madeleine va chercher les provisions au Comité de secours américain, Madeleine prend le lait à la ferme de la *Kommandantur*. Elle a douze ans. Et jamais les Allemands ne font loger qui que ce soit chez elle.

§

En lisant *Nous avons fait un beau voyage...* de M. Francis de Croisset — un confrère charmant, qui vise à l'Académie française vers quoi l'achemine la **Revue des Deux Mondes** (1er février) — on songe, sans qu'il y ait de sa volonté, au fameux : « Comment peut-on être Persan? » de Montesquieu.

Le voyageur a la merveilleuse fortune, en ces temps-ci, de visiter les Indes — les Indes en effervescence, les Indes qui veulent être libres, les Indes qui le seront, les Indes qui possèdent en Gandhi un animateur sans égal au monde! — et il n'y voit que des moustiques, pour s'en plaindre, des fêtes, pour en admirer le luxe, des pèlerins extatiques, pour exprimer le dégoût qu'il en ressent! Il est vrai que M. de Croisset a pour compagnon un major anglais, tout poussiéreux, sorti du magasin d'accessoires du Châtelet et contemporain de la création du *Tour du monde en 80 jours*.

Hagard, un fakir nu, enlaçant de son bras desséché l'encolure d'une vache, la supplie avec une ferveur idiote et passionnée. La vache se soulage de sa bouse. Aussitôt, c'est une furieuse mêlée où chaque passant, cherchant son affreuse pitance, dévore les excréments.

J'enjambe, glacé de dégoût, des corps accroupis ou gisants, gris de cendres ou de croûtes, des corps rigides et tordus dans une épilepsie figée, les yeux vides comme des trous noirs. Les passants touchent avec des gestes de maniaques ces saints grotesques et tragiques.

. . . .

Une cour des Miracles dans un Lido dément.

Un monstrueux étalage de plaies, de pustules, d'ulcères.

De beaux jeunes gens, des enfants interrompent la fresque abominable. Quelques corps délicats de femmes, drapés dans des mous-

selines mouillées qui plaquent, montent et descendent les marches, l'amphore à l'épaule.

Sur les degrés, sur la berge où sèchent des linges, sur les murs ou les plates-formes des temples, toute une poussée de monstrueux champignons. Ce sont les parasols des prêtres qui, obèses, le crâne verni et le teint lunaire, ont l'air d'être tombés là avec leurs parachutes [*à terre, le parachute se dégonfle*].

La foule se rue au fleuve et en remonte avec un mécanisme précipité d'insectes, mais les êtres les plus effrayants sont ceux qui parodient la mort. L'un d'eux, les yeux exorbités, lève un rigide bras tordu. D'autres, renversés, gisent, cataleptiques.

— Vous as pas bonne mine, du Croussett, ricane Hollicott.

— Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que font tous ces maniaques.

— Des exercices de mémoire, répond-il. Chaque journée, pour le pèlerin, se déroule comme un chapelet de rites mnémotechniques. S'il saute un grain, tout est à refaire. Il ne pense même plus à ce qu'il dit, il pense à ne pas oublier.

— Enfin, même les fous ont des entr'actes lucides. Quand se reposent-ils? [*Ils? Les entr'actes? Les fous? ou les croyants hindous?*]

— A Bénarès, jamais!

— Mais pourquoi tous ces gestes? Et ceux-là qui, toutes les secondes, se grattent l'oreille?

— L'oreille est sacrée, surtout la droite, car il y a dedans le soleil, la lune, l'eau et le feu.

— Et pourquoi, maintenant, récitent-ils tous à la fois les mêmes mots? Pourquoi comptent-ils sur leurs doigts?

— Ils comptent les incarnations de Vichnou. Ils ont peur d'en oublier.

— Combien y en a-t-il?

—Cent huit. Et ils essaient aussi de réciter tous les noms des dieux, mais ce n'est pas au pouvoir des hommes.

— Il y en a plus de cent huit?

— Il y en a plus de trois cents millions, et cela augmente tous les jours.

Ce qu'a vu M. de Croisset à Bénarès ressemble de fort près au spectacle que donne Lourdes en pleine saison des pèlerinages — et qui est très saisissant, soit qu'on partage la foi des malades, soit qu'on les plaigne tristement de ne point guérir tous, sur l'heure, en reconnaissance de leur dévotion. Quant au nombre des incarnations de Vichnou, est-il dérisoire? Pas

plus que ne l'est le dénombrement des saints de la religion catholique, lesquels n'ont pas tous place sur le calendrier de nos Postes républicaines.

Nous devons à la vérité de signaler que M. de Croisset pensa un moment « à l'essence de leur [les Hindous] religion, à son *pur parfum éventé* » et qu'il s'exclame : « Les Veddhas et le Bouddhisme, *c'était* si beau! »

On le pourrait reprendre sur ce prétérit. On lui reprochera plutôt d'avoir conservé pour compagnon de route un Anglais vraiment plus bête que nature et d'avoir, en présence de l'Inde actuelle, qui enfante son avenir — probable aurore sur l'univers! — cultivé ses jolis dons boulevardiers et mondains d'auteur dramatique inspiré par une muse attentive à plaire.

Mémento. — *La Revue Hebdomadaire* a commencé, le 25 janvier, la publication d'un roman américain très divertissant : « L'Araignée mâle » de M. Carl van Vechten, qui traite des mœurs de la gent du cinéma à Hollywood.

Echanges, qui imprime son titre verticalement sur la couverture, est un recueil trimestriel paru pour la première fois à la date de décembre, chez l'éditeur Fourcade, 22, rue de Condé. Le premier acte d'*Hamlet*, traduit par M. André Gide, ouvre la revue. On y retrouve MM. Ribemont-Dessaignes, T. Tzara. Bonnes traductions d'Emily Brontë, R. M. Rilke — et du « Félix Varsas » d'Azorin, transcrit dans le français excellent de M. Francis de Miomandre.

Revue de Paris (1er février) : « Rencontre avec M. Emil Ludwig » par M. Henry Bordeaux. — La fin de « New-York » de M. Paul Morand, et de « Volupté du Mal », le beau roman de M. Gaston Chérau. — « Chants d'amour de la vieille Egypte » par M. A Moret. — « L'Assassin », début très neuf d'un nouveau roman de M. Maurice Genevoix.

La Revue mensuelle (janvier) : M. Joseph Grivil : « Du prétendu fédéralisme des Girondins ».

Revue d'Allemagne (janvier) : « Hans Carossa » par M. Marcel Brion. — « Jeunes chefs sans commandement » par M. A. Chamson. — « Le mouvement quaker en Allemagne » par M. Wilhelm Kubben.

Etudes (10 janvier) : « André de Guerne », par M. G. Sellière.

Revue bleue (18 janvier) : « Marc Elder », par M. Guy Lavaud. — « La catastrophe du film parlant », par M. J. Variot.

L'Alsace française (26 janvier) : « Esquisses d'une étude sur Léon Bloy », par M. André Sudre.

La Revue de France (1er février) : « Lord Chesterfield », par le duc de la Force. — « Paul Valéry », par M. John Charpentier. — « Sur les modes littéraires », par M. Marcel Prévost.

La Revue Universelle (1er février) : XXX : « Comment on fabrique l'opinion publique ». — « Abel et Caïn », roman de M. Emile Baumann.

Poésie pure (n° 6), numéro consacré à la mémoire de Jean de Cours, que célèbrent des poèmes de MM. F. Vielé-Griffin, Justin Frantz Simon, Charles Cousin, avec une monographie de ce dernier et de belles pièces inédites du regretté poète.

Cahiers Bleus (25 janvier) : « Nos prisons et notre évasion », fragment d'un ouvrage de M. Francesco Fausto Nitti sur « le bagne fasciste de Lipari ».

Le Correspondant (25 janvier) : « Léon-Paul Fargue », par M. Arnaud de Vogüé.

Bifur (n° 4, sans date) : « Sans nom », par A. Gaillard. — « Mes légendes », par M. Jules Supervielle. — « Propos », de M. Buster Keaton. — « Introduction à une vie de Mercure », par M. A. Savino. — « Gilbertain et le Pape », par M. Jean Giraudoux.

L'Ermitage (février) : « Bourdelle », par M. André Fontainas. — « Auvergne », par M. E. Pilon. — Des vers de MM. Ch. Forot, P. Lorenz, J. de Montbrial, Albert Flory.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jérôme Carcopino à l'Institut (*Nouvelles Littéraires*, 8 février). — A propos du film sonore, trois articles de M. Emile Vuillermoz (*Radio-Magazine*, 2, 9 et 16 février).

A propos de la récente élection de M. Jérôme Carcopino, historien de grande valeur, qui sait faire servir sa prodigieuse et sûre érudition à l'étude de grands problèmes touchant à l'histoire des idées et des religions, M. Camille Jullian a écrit un charmant article dans les Nouvelles Littéraires :

Jérôme Carcopino est entré, vendredi 31 janvier, à l'Institut. Il y est entré par la large porte de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : je veux dire par là sans attente fastidieuse, sans hostilité sourde ni déclarée, avec la sympathie de ceux-là mêmes que des amitiés justifiées avaient empêché de voter pour lui dès la première heure.

Ce qui entre avec lui à l'Institut, c'est d'abord la tradition virgilienne, et je ne peux m'empêcher de voir dans cette élection un

bon augure pour ce second millénaire de Virgile, que nous allons célébrer à nouveau dans quelques jours. Virgile, Carcopino le connaît et l'explique, vers par vers, mot par mot. Comme Dante l'a suivi aux enfers, Carcopino le suit sur tous les sentiers du terroir d'Ostie, aux bords du Tibre et sur la colline arcadienne du Palatin : Enée est avec lui et avec le poète, et aussi ce jeune héritier du héros troyen, qui va devenir le héros fondateur d'Albe, la mère de Rome. Lisez, de Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, et vous verrez comme l'auteur de *l'Enéide* a procédé avant d'écrire, visitant les lieux en archéologue et même en linguiste.

Ce qui entre à l'Institut avec Carcopino, c'est cette religion pythagoricienne qui, au lendemain des premiers jours de l'Empire romain, voulut profiter de l'unité mondiale pour essayer de purifier tous les hommes. Puissante, tenace et mystérieuse religion que celle-là ! On dit qu'elle convertit les druides gaulois à l'immortalité de l'âme; et on s'en inquiétait en Gaule encore à la veille de l'arrivée de Clovis. Ce qu'elle était comme séduction de mythes et de symboles, demandez-le à *La basilique pythagoricienne* de Carcopino.

Ce qui entre encore avec lui à l'Institut, ce sont ces *Gracques* autour desquels Carcopino s'est si curieusement arrêté. Tribuns démagogues, je le veux bien, mais aussi épris des traditions antiques, unissant le désir de rendre à chacun du peuple son bien de famille, au sens et à la volonté des grands travaux qui devaient faire de l'Empire le domicile commode du genre humain.

Et Carcopino nous apporte avec lui bien d'autres œuvres : et sur les pierres ou les *Inscriptions d'Afrique*, où les visiteurs du Centenaire retrouveront son nom; et sur *la Louve* du Palatin, source d'eau pure transformée par les Romains en mère nourricière; et sur les chevaux de *la Camargue*, dont notre ami a cherché à retrouver les plus vieux titres de noblesse; et sur bien d'autres choses, qu'il a traitées avec une science infinie et en écrivain maître de son style. Et de le voir entrer parmi nous, il nous rappelle le visage souriant de Gaston Boissier en sa jeunesse. Carcopino, comme lui, nous arrive sous la protection de Virgile. Il mérite d'être heureux.

C'est encore à Virgile que M. Carcopino a consacré son plus récent ouvrage : *Virgile et le mystère de la IVe Eglogue*, où il donne une solution, qui semble définitive, d'une énigme qui préoccupa les esprits depuis mille ans. On y pourra voir à la suite de quelles erreurs d'interprétation et de quelle méconnaissance des circonstances véritables on en vint à faire de Virgile une sorte de prophète annonciateur du Messie. M. Car-

copino a su apporter à sa démonstration à la fois tant de rigueur érudite et logique et tant de bonne grâce que la lecture de son ouvrage est passionnante comme celle d'un roman.

§

Il y a une crise du *cinéma*, depuis qu'il y a un problème du film sonore, et cela touche aux destinées du théâtre et par là à l'histoire et à l'évolution future de l'art et de la pensée. Je m'empresse d'avouer que je ne suis pas grand clerc en la matière, mais j'ai été frappé par la lecture de trois articles de M. Emile Vuillermoz, dont la compétence est incontestable, et j'en voudrais reproduire ici quelques fragments.

Premier article : M. Emile Vuillermoz découvre un film sonore, *Halleluiah*, qui lui semble tout à fait remarquable, il nous dit pourquoi et nous montre ce que ce film sonore apporte avec lui de nouveauté précieuse et ce qu'est sa valeur documentaire, du point de vue psychologique et humain.

Halleluiah n'est pas un roman filmé. Cette œuvre appartient à ce genre si riche et si neuf qu'on pourrait appeler le « documentaire romancé ». C'est à cette formule, dont l'écran détient l'exclusivité, que nous devons les *Nanouk*, les *Ombres blanches* et les *Moana*. Ici l'auteur a voulu étudier la civilisation nègre, il a enfermé ses observations dans le cadre d'une famille de couleur et nous a fait accompagner dans la vie un jeune noir qui circule entre les plantations de coton où travaillaient ses parents et la ville où l'on va livrer la récolte. Nous assistons au troublant déséquilibre qui s'établit dans cet être ingénu qui passe de la case familiale aux bouges de la cité malsaine où les aventuriers et les filles guettent les proies faciles que sont les ouvriers agricoles du voisinage.

Sans dogmatisme ni prétentions psychologiques indiscrètes, le metteur en scène est parvenu à nous donner une synthèse saisissante de l'âme enfantine et tragique de la race nègre. Dans ces consciences naïves et instables, la notion du bien et du mal passe comme une vague à la surface d'un lac. Le nègre est tour à tour confiant et perfide, loyal et sournois, affectueux et haineux, soumis et révolté. La tendresse éperdue et la sauvagerie meurtrière se succèdent dans son âme avec une rapidité déconcertante. Il aime et il tue avec la même facilité.

De tout cela il est à peine responsable, c'est pourquoi il est parfaitement injuste de lui appliquer strictement notre morale et nos disciplines intellectuelles qui ne sont pas faites pour lui. Le nègre

est un être « survolté » en qui les courants du bien et du mal se développent par étincelles foudroyantes provoquant des secousses spasmodiques, des électrocutions et des courts-circuits. Ce film est à cet égard d'une éloquence prodigieuse. Il nous fait suivre chez cet être primitif toutes les variations de courants qui bouleversent l'équilibre de sa volonté.

. . . .

Ce film est une chose magnifique. Sa réalisation est une des plus belles qu'il nous soit donné de contempler. Non seulement sa qualité technique est de premier ordre, mais la façon dont est conduite l'analyse de l'âme collective des fils de Cham mérite notre plus vive admiration.

. . . .

La pellicule parlante nous montre le nègre en proie au rythme comme à une maladie. Le rythme est en lui comme un microbe virulent qui lui ronge les entrailles et agite ses membres de tremblements fébriles. Toutes les passions se résolvent dans son organisme sous forme de musique musculaire et de lyrisme corporel. L'écran nous apporte en une heure de projection plus d'indications profondes sur la véritable nature de l'homme de couleur que n'en contiennent les plus savants volumes des spécialistes de l'ethnographie.

Nous trouvons ici le film sonore et parlant à sa véritable place et remplissant la plus noble de ses missions. Un thème comme celui-ci utilise le mieux du monde les plus précieuses ressources du synchronisme. On peut donc proposer cette œuvre étonnante comme un modèle du genre.

Deuxième article; réflexions d'ordre général : on réalise encore mal l'importance de cette innovation qu'est le film sonore et surtout on ne se rend pas compte que le film sonore doit se dégager de « l'art muet » et réaliser une esthétique à lui, qui obéisse à ses lois propres. Le film sonore n'est pas un perfectionnement quelconque de la cinématographie, c'est un *art nouveau;* de là nombre de difficultés, car toujours les hommes sont prisonniers des routines.

Quelle est, se demande M. Vuillermoz, l'opinion du public sur le film parlant et sonore? Interrogez autour de vous toutes les variétés de Français moyens, de Français supérieurs et de Français inférieurs et cherchez à vous faire une opinion d'après les réponses recueillies.

Dans l'ensemble, vous constaterez que bien peu de vos contem-

forains se rendent compte de l'importance de cette innovation!

. . . .

On commet actuellement la même erreur en parlant de la pellicule enrichie du sens de l'ouïe. On ne la prend pas assez au sérieux. Souvenez-vous que jusqu'à ces dernières années, le cinéma muet fut, lui aussi, baptisé théâtre du pauvre.

. . . .

Sans doute, le cinéma parlant balbutie encore. Ses progrès sont lents, beaucoup plus lents que ceux de son aîné.

. . . .

Mais la grande erreur du public et des techniciens consiste à croire que le cinéma parlant n'est qu'une variété particulière de la technique habituelle, alors que c'est un art absolument neuf qui exige ses méthodes personnelles, ses techniciens et ses créateurs bien à lui. Etant donné les qualités qu'exige ce nouveau métier, il faudrait un hasard miraculeux pour qu'un metteur en scène de l'ancien régime se trouve qualifié pour faire du film parlant musical et sonore.

Le troisième article est consacré à l'étude de cette question « angoissante » : La pellicule qui parle va-t-elle tuer la formule théâtrale?

Voici l'essentiel des réflexions de M. Vuillermoz sur l'antagonisme du film parlant et du théâtre :

Dans les pays latins la toute-puissance du verbe n'a pas encore été entamée par le splendide langage muet de l'écran. Mais si l'écran se met à parler, la comédie, le drame et le mélodrame ne vont-ils pas recevoir un coup fatal?

Je ne l'avais pas cru jusqu'ici. Il me semblait que, malgré l'adjonction du microphone et du haut-parleur, la technique de l'écran continuerait à être fort différente de celle du théâtre. Et je continue à croire, en effet, que l'idéal du film parlant ne doit pas être de nous donner du théâtre phono-photographié. Mais j'ai vu cette semaine *le Mystère de la Villa Rose* et j'ai changé d'avis. Je continue à croire que le film parlalnt ne doit pas borner ses ambitions à être, comme dans ce cas, la stérilisation et la mise en boîtes de conserves d'un ouvrage théâtral, mais j'ai l'impression que le théâtre a tout à craindre de la vulgarisation d'une telle formule.

Quand je dis le théâtre, je pense, bien entendu, à un certain théâtre seulement. Le théâtre d'idées, le théâtre philosophique et le théâtre psychologique ne sont pas directement menacés. Mais la pièce du boulevard, la comédie légère, le vaudeville, le mélo et le

drame policier ne pourront lutter contre un film parlant, bien fait, qui s'emparera de tous leurs éléments de succès et les multipliera par ses propres ressources.

. . . .

L'écran, en effet, utilise toutes les « ficelles » du métier scénique. Il peut s'approprier tous les effets infaillibles qui, depuis des siècles, provoquent dans une salle le rire ou les larmes, mais tous ces effets deviennent ici plus puissants et plus efficaces. Par l'artifice des changements de plans, par les grossissements opportuns, par le secours de la lumière qui fouille un visage, met une expression en valeur, souligne un sourire ou une grimace, appelle l'attention sur un détail du personnage ou du décor, le réalisateur cinématographique peut obtenir des réactions du public beaucoup plus vives et beaucoup plus fortes que les metteurs en scène qui travaillent entre les frises et la rampe.

Il n'est pas l'esclave des trois murailles de toile peinte et de carton où ses personnages doivent, bon gré mal gré, stationner pendant trois quarts d'heure et se rencontrer contre toute vraisemblance.

Je me suis permis de souligner le passage qui me paraît essentiel et j'ose ajouter réjouissant. Le théâtre perdra sa valeur industrielle et commerciale, les mercantis se porteront ailleurs. Restera, réservé à une élite pour laquelle travailleront des poètes et des dramaturges, le théâtre d'idées, le théâtre philosophique, le théâtre psychologique. On verra peut-être alors naître de nouveaux chefs-d'œuvre et l'on sera délivré, ce qui sera bien quelque chose, des pièces de MM. Verneuil, Véber, Mirande, Quinson et tutti quanti... Alors, vive le film sonore...

GEORGES BATAULT.

MUSIQUE

Serge de Diaghileff et le Ballet. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Roi malgré lui*, d'Emmanuel Chabrier; *le Roi d'Yvetot*, paroles de MM. Jean Limozin et André de La Tourasse, musique de M. Jacques Ibert.

La disparition de Serge de Diaghileff va faire un grand vide dans notre vie musicale. Ma santé m'a empêché d'en parler plus tôt, mais on ne peut laisser partir un tel artiste sans un adieu et un hommage. Je l'ai un peu connu. Trop peu, car nos trop brèves et intermittentes relations m'ont laissé le

meilleur souvenir. Quand il quittait le masque de froideur du mondain ou de l'homme d'affaires, il devenait vite un charmeur. Un sourire d'enfant illuminait sa face comme d'une jeunesse ingénue, tandis que la malice du regard trahissait la complexité toujours un peu énigmatique de l'âme slave. Il eut des commencements difficiles, des moments où on craignait de lui une insolvabilité qu'on estimait trop volontiers ne pas être involontaire, et on raconte que les énormes recettes de ses Ballets fameux étaient guettées dans toutes les capitales par une armée d'huissiers. Or cet homme, qui meurt à cinquante-six ans dans la force de l'âge, à l'apogée de sa renommée, et qui a brassé des millions, ne laisse, paraît-il, pour héritage qu'un dépôt de 50.000 francs en banque, grevé peut-être de quelques dettes. Ce qu'il ne payait pas, il ne le mettait donc point dans sa poche. Il a mené, en somme, une vie de bohème dorée où sans doute il ne songea pas un instant à faire fortune, ni même à gagner de l'argent, mais qu'il vécut comme hypnotisé dans un rêve de beauté, — un peu bousculé certes, — d'une beauté qu'il voulait toujours neuve et toujours renouvelée. Sans avoir rien produit, il fut un grand artiste par le choix de ses collaborateurs et les réalisations qu'il sut en obtenir. Des spectacles de la splendeur du *Sacre* et du *Rossignol* (le premier, avec chant, à l'Opéra), étaient pour nous insoupçonnables à l'heure où il nous les offrit. Il n'a pas seulement bouleversé et bien souvent transfiguré l'esthétique théâtrale, et surtout la nôtre, poursuivi, de la danse, une évolution éventuellement discutable, mais toujours suggestive et souvent fascinante, il fut pour notre musique un merveilleux animateur; et c'est de quoi nous ne saurions lui garder trop de reconnaissance. Sans doute, à cet égard, ne posséda-t-il point tout à fait l'instinct qui le guidait parmi les peintres et décorateurs. Il y marqua parfois un certain empirisme assez aléatoire, accueillant le puffisme idiot d'Erik Satie et tombant vers la fin jusqu'au néant de M. Sauguet et de sa *Chatte*. Mais il a dévoilé, quelquefois brutalement, à nos mélomanes des horizons invraisemblables jusqu'à lui, stimulé une production fiévreuse, et c'est depuis Serge de Diaghileff que nos plus jeunes musiciens ont pu être joués, devenir célèbres et forcer les portes de nos théâ-

tres subventionnés, à un âge où il eût paru ridicule à leurs aînés de seulement y songer. Cependant cette brillante médaille a son revers. Le ballet existait certes avant Diaghileff, et notre Opéra en cultivait la tradition pluriséculaire. Mais il le faisait sans excès. Diaghileff a mis chez nous le ballet à la mode, et on sait ce que le mot veut dire en notre doux pays. Par les profits, la publicité et la notoriété mondiales que leur assuraient d'emblée les voyages de sa troupe errante, il incita nos musiciens, surtout les jeunes, à écrire opiniâtrément des ballets. Il n'est guère de nos compositeurs qui ne comptent quelques ballets dans la liste de leurs ouvrages, et certains, toujours surtout parmi les jeunes, n'ont à bien peu près que cela à leur actif. Sans doute, à priori, le ballet n'est point méprisable. MM. Maurice Ravel et Serge Prokofieff ont montré qu'il peut servir de prétexte à des œuvres magistrales. *Chout* est un délicieux petit chef-d'œuvre qui joint au charme de l'inspiration, au régal d'une harmonie novatrice entre toutes, l'unité cohésive et l'attrait intellectuel d'un drame wagnérien ou d'une symphonie. Mais cette forme supérieure, hautement et purement musicale du ballet, n'est pas dans les moyens de tous et, dans la ruée chorégraphique déchaînée, la plupart se satisfirent de la forme ancienne et simpliste, consistant en une suite de morceaux détachés, faits le plus fréquemment de petites phrases de quelques mesures se succédant tout bonnement en kyrielle avec reprises rengaineuses. Le sempiternel rythme de danse aidant, farci de fox-trot, de jazz, blues et *tutti yankees*, cela peut devenir d'une fastidiosité à la longue écœurante. La dernière saison en étala la démonstration péremptoire. Elle s'acheva dans une échevelée débauche de ballet qui foisonnait autour de Diaghileff en voulant l'imiter et ne réussissant qu'à le singer. Mme Ida Rubinstein ne manqua naturellement pas si belle occasion de se ridiculiser derechef. Notre Académie nationale de Musique et de Danse y joua coquettement de l'éventail et notre Opéra-Comique, toujours étrangement chiche de ses ballerines, appela une troupe espagnole à sa rescousse. Ce fut trop. On avait envie de hurler : « Assez! Assez! » Et une phrase me revenait en mémoire, d'un livre tout plein de pensées fortes et de vues profondes, *Variables*, d'André Sua-

rès : « En musique, le signe de la sénilité pourrait bien être la manie de la danse et du rythme dansant. » C'est très probable. J'avoue avoir reçu et conservé de tout cela, dans l'ensemble, une impression de fatigue, de débilité, de vide, analogue à l'effet des papotages de salon et des conversations de dîners en ville. J'en vins même à dire un soir à Diaghileff, dans un entr'acte des Ballets russes : « Ecoutez, il faut que vous nous délivriez du ballet. Il n'y a que vous qui puissiez le faire. » Si sans doute il parut un peu interloqué, il ne regimba pourtant pas autant qu'on pourrait croire. Et peut-être, au milieu des pastiches et pseudo-parodies de son œuvre, se rappelait-il *in petto* les inégalables fastes de ses débuts; peut-être, sans la rigueur actuelle des conditions économiques, nous aurait-il donné *Œdipus-Rex* avec décors et costumes et se fût-il peu à peu aiguillé, pour le moins en partie, dans cette voie. Ce n'est pas que tout fût dédaignable dans cette balletomanie virulente. Bien au-dessus de la mêlée grouillante, M. Maurice Ravel, avec son *Boléro,* y accomplit même un prestigieux tour de force orchestral dont lui seul certes est capable. M. Roland-Manuel était fort en progrès dans son *Ecran des Jeunes Filles,* où il devrait bien supprimer les affreux borborigmes d'un haut-parleur de phonographe qui réalisait l'idéal de la hideur sonore. M. Georges Auric s'est évidemment acquis une réelle maîtrise d'écriture dans le genre où il se confine, et on la retrouvait à ses *Enchantements d'Alcine,* mais il semble que ce révolutionnaire de la première heure s'assagisse à l'extrême en son aspiration à la simplicité. *L'Eventail de Jeanne* présentait sur ses dix branches une succincte anthologie due au même nombre de compositeurs divers. Ensemble fort inégal, fleurant l'œuvre de circonstance à plein nez. Malgré le talent qu'on y rencontre, on éprouve que ces artistes ont gaspillé ici un temps qu'ils auraient pu mieux employer. Que restera-t-il de tout cela? Pas grand'chose, sinon, pour nos petits-neveux, la constatation d'une plus ou moins agréable phalange de *musici minores.* C'est le danger du ballet, d'un art sans effort et sans portée, d'où la pensée et la réflexion sont absentes, où la forme de danse impose un rythme préalable et stéréotypé, où la tendance et préoccupation actuelle de « faire simple »

émousse et amortit jusqu'à la sensation, où l'intérêt intellectuel est réduit à zéro. A la vraie vérité, ce triste dénouement est surtout la conséquence de l'abus du ballet. Tout le monde n'est pas capable d'écrire *Chout, Daphnis et Chloé* ou même *le Sacre du Printemps* (ce qui est beaucoup plus facile), et la production quasi-improvisée à jet continu épuise aisément les meilleurs. On ne saurait sans injustice rendre Diaghileff responsable de cet abus et de la décadence qui s'ensuit. Une réaction, d'ailleurs, est inévitable et proche, que hâtera sans doute la disparition de Diaghileff, car un tel homme est irremplaçable. Lui-même, au surplus, y eût contribué, l'eût déclenchée d'instinct avec la génialité névrosée du Russe et la lucidité divinatrice qui fit de ce « *manager* » ambulant l'admirable artiste dont nous conserverons le souvenir avec une émotion reconnaissante.

§

Notre Opéra-Comique nous convie périodiquement à des révélations nouvelles avec une régularité qui est tout à son honneur. C'est une maison où on travaille et où un éclectisme fort mêlé ne craint pas de faire voisiner les audaces de jeunes et la réparation aux méconnus guignards avec le poncif massenetoiseux d'une *Peau de Chagrin*, par exemple. On y a cru devoir reprendre **le Roi malgré lui**, qui n'ajoutera rien à la gloire du malchanceux Chabrier, en admettant qu'il en ait une. La musique en a beaucoup vieilli. Sa redondance, son esbroufe ou son désuet fignolage n'y pallient point la pauvreté de l'inspiration mélodique. Le comique voulu, cherché, y avorte à des vulgarités prétentieusement agaçantes. Les airs sentimentaux ou amoureux s'y édulcorent platement de surannée guimauve. Quelques rares passages, tel l'ensemble fugué du deuxième acte, y apportent la brève illusion de quelque intérêt musical assez mince. L'harmonie est engorgée de neuvièmes. Chabrier n'en sort pas. La forme caduque de l'opéra-comique avec parlé annule à priori toute cohésion purement musicale. Sans doute, cet ouvrage est, en somme, d'une tenue supérieure à celle dont, à l'époque où il parut, se suffisait le répertoire de notre seconde scène lyrique, mais j'avoue ne pas bien concevoir le cas qu'en font certains. Quant à reconnaître la moindre innovation harmonique dans ce *Roi*

malgré lui datant de 1887, quatre ans après la mort de Wagner, cela me paraît du domaine de la plaisanterie un peu corsée. On n'en doit pas moins féliciter MM. Masson et Ricou de cette exhumation qui, en rendant hommage à la mémoire d'un musicien honnête et peu veinard, permet aussi de mettre fin à la légende d'un chef-d'œuvre inconnu.

L'éditeur Heugel a pris depuis peu l'habitude de joindre aux partitions qu'il adresse aux critiques une notice intitulée *Avant-Première* contenant des informations sur les auteurs de l'œuvre et la genèse de celle-ci. On apprend ainsi que c'est sur le désir formel de M. Jacques Ibert que ses librettistes ont donné au **Roi d'Yvetot** « la forme traditionnelle de l'ancien opéra-comique » alternant le dialogue et les parties chantées. On est en droit de regretter et aussi de s'étonner qu'un musicien de la classe de M. Ibert qui, avec ses quarante ans tout proches, entre dans la phase de maturité féconde où la plupart des grands artistes ont créé leur chef-d'œuvre, ait adopté de parti pris ce gabarit clément où la succession morcelée de morceaux séparés interdit à la fois l'unité ou l'essor. On en pourrait plausiblement déduire que M. Jacques Ibert se défie de son souffle autant que de sa puissance ou qu'il en manque, et ce renoncement ou déficit s'accorderait avec la vague de ballet qui nous submerge. On y peut déplorer un signe d'affaissement, de lassitude d'une productivité déprimée d'après guerre, à quoi échappera, souhaitons-le, une génération nouvelle et déjà montante. MM. Jean Limozin et André de La Tourasse, les paroliers, ont été moins heureux ici qu'avec *le Poirier de Misère,* dont M. Marcel Delannoy fit une œuvre lyrique si remarquable. Cette histoire du *Roi d'Yvetot* flotte entre la farce et la comédie sans être l'une ou l'autre. Les péripéties n'en sont rien moins que palpitantes sans en être plus drôles, et certains épisodes, tel celui du « dernier survivant », frisent la puérilité d'une opérette où souriraient à peine des marmots d'école communale. L'action, d'ailleurs à peine existante, y piétine comme « tirée à la ligne » par la cheville de chansons populaires en remplissage. Les quelques airs sont assez gauchement amenés et l'intrigue amoureuse du roi et de Jeanneton est si maladroitement préparée et conduite qu'elle se perd en un im-

broglio où elle surgit çà et là un peu comme des cheveux sur la soupe. Bref, ce livret apparaît plutôt une ébauche hâtive qui eût gagné à être plus amplement développée par les auteurs. M. Jacques Ibert est assurément, avec M. Delvincourt, le plus intéressant des derniers prix de Rome que nous ait octroyés notre Conservatoire. Cet intérêt pourtant est relatif. On sent que M. Ibert a fait consciencieusement ses études. Il dut être un très bon élève, bien appliqué et fort en thème. Ses aspirations modernistes s'évertuent manifestement à secouer le joug qu'il porta brillamment à l'école, mais l'instinct libérateur lui fait faux bond. Son harmonie ne parvient qu'à démarquer en procédés les suggestions de MM. Ravel et Stravinsky ou les frottements gratuits de M. Arthur Honneger. Quand sa polyphonie n'est pas tonale et diatonique à la mode ancienne, elle se contourne en un arbitraire alambiqué assez indifférent. Sa musique en prend un aspect artificiellement fabriqué et souvent tarabiscoté. Enfin, et c'est le plus grave, la personnalité du musicien dans son inspiration mélodique est des plus ténues, des plus effacées. Cette inspiration côtoie de si près le banal, que la mémoire n'en garde aucune trace. Le meilleur de sa partition sont les grands chœurs en crescendo adroitement construits selon la formule et de gros effet. La scène d'amour dans la nuit, au troisième acte, procure l'oasis d'un instant d'émotion. Quoique sans très vive originalité, M. Ibert l'a heureusement menée, avec certaines notations tachistes qui, pour évoquer Debussy, n'en restent pas moins saisissantes. Ici surtout, mais aussi d'un bout à l'autre de son œuvre, le musicien fait preuve d'une habileté d'orchestration peu commune. La liste des ouvrages de M. Jacques Ibert que la susdite notice énumère ne contient guère, ou pour le moins principalement, que des productions assez courtes et parfois menues, tandis qu'après *Angélique* le *Roi d'Yvetot* semblerait témoigner chez lui d'un goût pour la blague. Est-ce circonspection, modestie, offrande à l'hédonisme à la mode? Peut-être M. Ibert a-t-il tort de ne point forcer son talent, car il en a beaucoup, à quelque œuvre de longue haleine et d'envergure. En s'y entraînant et passionnant, il serait peut-être surpris de se libérer tout à fait et de se découvrir soi-même. Il est mauvais de ne pas s'embal-

ler par phobie du mot romantisme. La blague est stérile et aussi ridicule, après coup, qu'une mégalomanie grandiloquente. Mais quelque enthousiasme a du bon. C'est le plus puissant des leviers. JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Steinlen : galerie Georges Petit. — Exposition des Futuristes italiens : galerie 23, rue de la Boétie. — Exposition Georges d'Espagnat : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Emile Compard et Harold Cash : tit. — Exposition des illustrateurs et décorateurs du Livre : Cercle de la Librairie. — 23e Exposition des Peintres de Paris : galerie Simonson. — Exposition des aquarellistes français : galerie Georges Petit. — Exposition Paulémile Pissarro : galerie Carmine. — Exposition Adrienne Jouclard : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Emile Compard et Harold Cash : galerie de la Renaissance. — Exposition de la Société Moderne : galerie Durand-Ruel. — Exposition de la Jeune Peinture : galerie Zak. — Exposition d'un groupe : Kars, Barat-Levraux, Verge-Sarrat, etc. : galerie Weill. — Exposition Paul Baiguères : galerie Ecalle. — Exposition Gabriel Belot : galerie Georges Petit. André Suréda.

Un amateur d'art des plus notoires, M. Lamberty, expose chez Georges Petit une collection de Steinlen si nombreuse et variée qu'elle pourrait presque passer pour une rétrospective. Il n'y manquerait que quelques tableaux de hercheuses, de carreaux de mines du Nord, encombrés de cottes bleues, des études de négresses de la fin de la vie de Steinlen, quelques notes préliminaires à la grande toile de la Taverne de Paris synthèse steinlenienne du Montmartre d'il y a trente ans. Mais bien d'autres aspects de l'art de Steinlen y sont représentés et mieux que par de légères allusions. De la suite de Steinlen sur la guerre, le voyage harassé des poilus permissionnaires, tableau d'un remarquable vérisme, et un dessin de relève dans la tranchée, émouvant. Des portraits, dont celui d'une jeune femme, aux tons assourdis; le visage est voilé d'ombre sous la large visière du chapeau, mais l'allure est juste et l'impression grande. Les tableaux de chats aux mouvements si spirituels s'engrisent de fonds monotones, mais dans les dessins et les sépias que d'abondance et de variété : un Anatole France fixé en manière de prélat laïque, un Crainquebille largement dessiné, le portrait de Steinlen par lui-même, sans grand accent, mais vu avec une extrême exactitude, des baigneuses, des pierreuses, des gitanes, des étreintes de gueux, des danseuses, des blanchisseuses irritées, des trimardeurs las

ou marchant d'un pas de révolte, fonçant la tête en avant, dans le vide de la vie et du paysage, et autant de chats dessinés que dans la vitrine figés dans le bronze figurent d'alertes mouvements de matous braqués sur les friandises, épris de repos ou se pourléchant à leur toilette.

§

Marinetti avec sa verve accoutumée a expliqué une fois de plus dans une belle et véhémente conférence les volontés théoriques, c'est-à-dire littéraires du futurisme. On ne peut que tomber d'accord. La vie ne consiste point, pour un artiste, à recommencer le musée. La vie offre tous les jours des spectacles nouveaux qu'il faut exprimer, ce pourquoi l'art du XVIe siècle italien ne fournit aucun modèle. Il y a un merveilleux du machinisme à traduire, et je ne vois que matière à approuver si un peintre veut me traduire le mouvement acharné d'une bielle et pense que, s'il peut seulement la symboliser, il a réussi à quelque chose. Il y a dans les efforts précédents des futuristes des résultats obtenus. La chenille multicolore du train en marche de Russolo comme le bariolage multicolore du Monico de Sévérini, comme l'attelage du Rome en construction de Boccioni, marquent une date et signifient quelque chose. Depuis 1912, date où ces tableaux, entre autres, nous furent expliqués par Marinetti en belles métaphores chez Bernheim, l'esprit du futurisme s'est modifié. Boccioni, toujours beau peintre, avait tenté d'assez vains essais sculpturaux. Il est mort. Carra, l'apôtre des lignes de force, semble s'être modifié. Sévérini a largement évolué, pratiqué un art de décoration très curieux, où il associe, pour orner des églises, une sobriété d'imagier populaire à une sensibilité affinée, et le primitivisme italien si passéiste a dit là son mot au futurisme. N'empêche que voici de Sévérini de belles pages, paysages de rues et visions de danses, qui, beaucoup plus que les amusements ornementaux paradoxaux et agréables qui plurent si fort, lors de la toute récente exposition des Italiens à la galerie Bonaparte, rappellent sa formule de 1912. Mais les futuristes ont-ils abouti à ce qu'ils énoncent comme leur but : « continuer l'impressionnisme, pour apporter dans le domaine de la *forme* ce que l'impressionnisme a

apporté dans celui de la couleur »? Cela n'est pas évident, mais l'école est jeune. Ses vétérans effleurent à peine la cinquantaine. Ils ont droit à un bienveillant crédit sur l'avenir, d'autant, il faut le dire et le répéter, que leur groupe n'a cessé de produire, que Sévérini et Russolo ont montré de très belles œuvres que l'on peut admirer sans s'arrêter à leur technicité et que le groupe s'accroît sans cesse de jeunes gens doués. Il y a en effet un second ban futuriste d'artistes : Prampollini, Depero, qui, à côté du tableau, se préoccupent fort de décors de théâtre, dessinent des meubles et des tapis dans une manière hardie, un peu surprenante, mais singulièrement expressive et neuve. « Ils appartiennent, dit Sévérini, à la catégorie de ceux qui visent le *maximum* et n'ont pas peur d'aller jusqu'au bout d'une idée, au risque de se casser le cou! »

Mais voilà, Sévérini, il ne faut pas se casser le cou! Il est parfaitement inutile en art de se casser le cou et pour éviter ce danger mortel, il n'est que de concevoir, avec attention et quelque exactitude, ce que peut l'art que l'on pratique, en l'espèce, ici, la plastique, dont la puissance de lointain et de modelé est grande, mais non pas infinie.

Néanmoins, ces aspect de rue détaillés et brisés avec de pittoresques personnages que peint Sévérini et cette danseuse ennuagée de bleu et son tango sont des toiles très agréables et dotées de réussites picturales. Russolo a résolu un problème futuriste et a donné de lui-même un excellent double portrait en disposant les deux aspects, face et profil, sur deux plans différents. C'est simple, mais il fallait le trouver et c'est plus simple en apparence qu'en réalité. Un portrait de femme de Balla intéresse. Je ne crois pas que l'on puisse reconnaître Mussolini dans l'encastrement de profils gigogniens que Prampollini propose comme son architecture spirituelle, et je ne vois que jeux dans les tableaux cérébraux de ce jeune peintre, mais il a, dès qu'il touche à la peinture directe par quelque coin, de l'accent, de la vigueur et de beaux dons d'harmoniste.

Il y a de jolies qualités chez Dottori, Pozzo, Munari, Oriani. Que faut-il à ces peintres doués? Un peu de la sainte simplicité des grands impressionnistes dont ils se réclament, de la simplicité dans leur obéissance à leur propre idéal, à leur difficile idéal.

§

Georges d'Espagnat triomphe dans le nu. Il lui confère une élégance de lignes et une netteté d'attitudes dignes des grands classiques. Il dit qu'il essaie dans ses nus de faire racinien, et ce n'est point une exagération de langage. Les gestes des femmes qu'ils dépeint sont toujours attrayants et stricts, soit qu'elles passent à leur cou quelque collier ou qu'elles piquent une fleur dans leur chevelure. De nombreuses et savoureuses études montrent de gracieuses jeunes femmes en claire et légère toilette lisant ou cousant près d'une fenêtre. Quelquefois l'approche du soir fonce les couleurs et unifie le teint, et c'est d'un art difficile et charmant.

Dans ses tableaux de fleurs, d'Espagnat recherche l'ingéniosité de la disposition. Il lui est difficile d'éviter toujours le thème du bouquet serti d'un vase ou d'une poterie. Mais ce bouquet, il l'échevèle par l'adjonction des feuillages et des herbes folles. Il l'étend au long de tentures bien choisies. L'intérieur qui entoure la console qui sert de support au bouquet et la tenture qui en rabat la couleur sont allongés de détails mobiliers bien choisis, et ce bouquet devient la dominante en fête de cet intérieur.

Et voici un retour à la peinture d'imagination qui évoque le d'Espagnat des débuts, dessinateur passionné de Delacroix. C'est en quelque Afghanistan un cortège de vainqueurs, de cavaliers se dirigeant vers les murailles fauves d'une ville dans les plis des drapeaux gonflés de gloire, pourpre, azur, or, parmi des musiciens aux costumes éclatants et des haies de blanches danseuses aux gestes harmonieux.

§

Chez Georges Petit, peinture, aquarelle, monotypes de **de Francisco** dépeignent largement les ensoleillements, les douceurs de sieste, le miroitement d'eau entre les maisons rouge vif de villages du Quercy. De Francisco, qui décrit d'un style très personnel la fête foraine et l'allure tumultueuse de la rue de Paris, s'est astreint, une longue saison, à extraire ainsi l'intimité de ces villages, le silence admirable de leurs terrasses, de leurs balcons fleuris et de ces rues pierreuses aux

petites maisons desquelles, au seuil, près de l'escalier extérieur, fleurissent des bouquets élancés.

§

Une exposition des **illustrateurs et décorateurs du Livre** montre, au Cercle de la Librairie, quelques beaux ouvrages comme la décoration d'un recueil de contes choisis de Maupassant par Léandre, qui connaît aussi bien la Normandie que l'écrivain qu'il illustre, des *Fleurs du Mal* où l'Italien Alberto Martini démontre sa riche et sombre imagination. Un poème, *Echo et Narcisse,* s'enrichit de jolies compositions spirituelles de Roubille. M. Pénat réunit d'excellentes notations du Bourbonnais. M. Desbuissons donne sur le vignoble alsacien les plus pittoresques aperçus.

Gabriel Belot, de par l'émotion, la sincérité et aussi la connaissance du métier, est un de nos meilleurs illustrateurs. Il orne un livre de Marc Elder; Angelina Beloff illustre très délicatement un livre de Jack London de lithographies. De belles lithographies aussi de Gimel, personnages et grands bouquets. Ibels, se souvenant des vieux temps du Théâtre-Libre, illustre, avec une verve puissante, la *Fille Elisa.*

De bonnes estampes signées de Jodelet, qui connaît bien la rue de Paris. Emile Alder évoque en quatre estampes la vie d'un faune dans un joli style très moderniste et frémissant. Le vieux Paris est étudié par Pierre Desbois, en ses portails d'hôtels et ses rues étroites.

Mlle Simone Ohl, en de nombreuses aquarelles, note des aspects de vieilles cours à Vire, des rues où s'accrochent à Domfront des tours, débris d'anciennes fortifications et des marchés. Des portraits de paysannes sont gravés sur bois avec précision. Elle collabore aussi à des reliures d'excellent style simple, en fibre de bois, de solide matière et rehaussées de jolis dessins qu'établissent avec elle deux jeunes artistes très douées, Mlles Claude Lhuer et Hélène Pelissier.

§

Voici la 23e Exposition des **Peintres de Paris**. Elle n'est pas inférieure aux précédentes. On y retrouve nombre d'amoureux de Paris, dans leurs dilections principales, les quais, Mont-

martre, les vieilles rues du centre. Ils n'y sont pas tous. Mais ne le regrettons qu'à demi, la galerie Simonson n'eût pas suffi à les contenir. Et d'ailleurs nous en avons vu pas mal aux Indépendants.

Signac et Luce maintiennent que l'impressionnisme continue d'aimer Paris, son berceau. Rien de plus féerique dans sa réalité d'atmosphère que le Pont-Royal et le Pont-Neuf aquarellés par Signac. Luce nous fait assister au lent glissement de remorqueurs au Pont d'Austerlitz et il a trouvé, dans les constructions de la gare de l'Est, matière à une de ses belles études d'échafaudages parsemés d'ouvriers au travail.

Yvonne Mareschal a une jolie toile de ménagère à sa fenêtre. Madet-Oswald une Seine matinale d'une attrayante fraîcheur claire. Anspach, une maison à Montmartre. Marie-Jeanne Barbey délaisse sa Bretagne pour décrire des restants du vieux Charonne et la rue des Partants, débris du vieux Ménilmontant. Antral nous montre le pittoresque du port de Charenton. Foidart est agile à représenter la rue Laffitte. Stanley figure la rue des Saules, en plein bel été, à la mode impressionniste, avec un bouquet de couleurs très séduisant et aux jolis accords. C'est un très bon tableau de peintre qui deviendra notoire. Voici des dessins de Léon Lang, de Maurice Robin, des toiles sérieuses de Spoliansky, des Montmartre dansants et chantants de Pavil, de très beaux dessins, — Concorde et Cour de Rohan, — de Charles Jonas. D'Igounet de Villers, chef effectif du groupe et organisateur impeccable, bon peintre aussi, une frileuse Seine de matin d'hiver.

§

A la fort médiocre Exposition des aquarellistes chez Georges Petit, il n'y a à signaler que quelques notations émues et sereines d'Henri Duhem en Savoie, des impressions du jardin des Tuileries d'Henri Foreau, des aspects d'Alsace, coquettement notés par Jean Lefort et de très agréables pages de Georges Meunier, de couleur vive et franche, d'une allure très moderniste, en un tour joliment XVIIIe siècle.

§

Paulémile Pissarro a le goût des coins de nature au joli

silence, où l'arbre, l'eau, le gazon s'accordent paisibles à vivre auprès de leurs reflets et d'un ciel quelque peu nuageux dans sa sérénité tranquille se mirant à l'eau paresseuse. Il aime à noter la polyphonie des verts, se fonçant, s'adoucissant, pour encadrer tout ce recueillement des choses. Rarement il anime son paysage de silhouettes humaines, et s'il place dans une petite toile délicieuse de fraîcheur et d'ombre claire un vivant, c'est un pêcheur immobile dans son canot. Là, loin du premier plan, une voiture passe, mais déjà elle s'éloigne et ce coin de champs, de prés, de rideau d'arbres va reprendre son esseulement. Ce sont de ces coins doucement agrestes que Paulémile Pissarro va chercher en Normandie et en Dordogne et partout il découvre dans la nature ce qu'il y préfère, cette sorte de fraîche innocence et de juvénilité d'aspect dans une tenue grave du paysage.

Il est aussi portraitiste. Une jeune fille d'une grande simplicité de pose, notée avec ce même art paisible dont Paulémile Pissarro peint ses paysages, maintient auprès d'elle deux jeunes chiens frisés un peu, au regard doux et brillant qui sont d'un bel art d'animalier.

D'une technique sûre et d'un accent profond, ces peintures offrent un vif intérêt. Paulémile Pissarro y joint des aspects de petites villes du Quercy d'une architecture capricieuse escaladant quelque coteau sous la conduite de leur clocher et il en exprime bien le hasard des ruelles, la fantaisie de la plantation des maisons et le caractère d'intimité et de silence relatif.

§

Adrienne Jouclard expose à la galerie Marcel Bernheim une série nombreuse et variée de ses dernières œuvres. Le grand talent d'Adrienne Jouclard ne doit rien à aucune mode ambiante. Il est fait de passion de la vérité et de recherche éperdue du dessin le plus preste, le plus vif, le plus assoupli à percevoir un mouvement rapide et tout le sillage qu'il propage dans le corps humain ou dans celui de l'animal. C'est cette recherche patiente et obstinée de l'exactitude du mouvement, de l'action, qui constituent la valeur de ces études sportives, courses de chevaux, foot-ball, combats de boxe, pati-

neurs, skieurs, si nombreux dans l'œuvre d'Adrienne Jouclard. Elle atteint, dès qu'elle le veut, à la vigueur, mais elle a aussi des notes de grâce que lui fournissent le spectacle, à l'école, de récréations d'enfants et ces bouquets de fillettes, soit groupées dans une unanimité de leur mouvement, comme à cette scène de jours de vacances où il leur est distribué des sucreries, soit en diversité d'accent, comme à leur arrivée au réfectoire, et ces études apparaissent très attrayantes. C'est la même science de la notation du mouvement qui fait l'intérêt de cette rue, le dimanche, au village, avec le passage noir des bonnes dames, d'un vieux bonhomme mal endimanché et cet aspect de jour férié et d'heure où l'on se rend à l'église.

Aussi, Adrienne Jouclard traduit les travaux du labour. Les robustes attelages de chevaux transportent à la scierie d'énormes pièces de bois. Des grands bœufs passent. Tout cela est noté avec une finesse précise, et la meilleure assertion en est peut-être cet *Abreuvoir* qui eut tant de succès au Salon d'automne dernier, où l'on admire la justesse de pose des cavaliers montant à cru, l'exactitude du pas des chevaux et comme le frémissement impatient d'un petit poulain pressé de boire, lui aussi. On a rarement donné des pages de vie rurale aussi complètes.

§

Emile Compard est un artiste varié et instruit, qui tente des problèmes difficiles et réussit à les résoudre. Passionné de machinisme et surtout d'automobilisme, il cherche à rendre la poésie de la vitesse, les illusions d'optique qu'engendre le rythme de la réalité mécanique, l'aspect nouveau des rues de banlieue modifiées par tant de réservoirs rouges. Ces phénomènes de vitesse, il songe aussi à les traduire dans les regards, l'allure, la surprise, le recul des humains qui s'en garent. De là une peinture parfois schématique dont Félix-Fénéon, dans la préface du catalogue de cette exposition, indique qu'elle est complète, que les vieux maîtres n'ont jamais peint que l'essentiel de leurs tableaux, laissant le détail à des élèves ou à des manœuvres. Alors, pourquoi ne pas supprimer le détail parasite?

Mais, à côté de ces tentatives particulières et audacieuse-

ment modernistes, Emile Compard expose de nombreux portraits où il se garde bien de traiter la face humaine comme un passage de la vitesse. Ce sont, au contraire, des portraits très appuyés, très étudiés où, quand l'artiste a la possibilité d'être gracieux il ne s'y dérobe pas. Portraits peints ou portraits dessinés sont attrayants et d'une technique toujours vigoureuse. Le peintre nous montre des nus; dans quelques-uns, l'esquisse est conçue spécialement pour le mouvement. D'autres nus sont nettement inscrits et poussés. Il y a dans cette exposition, mieux que des promesses, la certitude d'un talent déjà mûr chez un jeune peintre qui n'a qu'à suivre la voie que lui ouvrent ses belles qualités et choisir la méthode qui sera la plus opportune à son talent.

Dans la salle même où Emile Compard montre sa peinture, un jeune sculpteur américain, M. **Harold Cash**, expose des statues, des baigneuses d'élégance sobre, sans aucun bosselage des musculatures et des bustes dont quelques-uns sont attirants ou caractéristiques dans une variété qui va du vieil homme à bajoues jusqu'au joli masque de jeune fille, exotique, aux traits fins couleur de bronze clair, que la fonte en bronze donne parfaitement.

§

La **Société moderne** est dirigée par Maurice Chabas, qui y maintient la tradition d'un groupement d'artistes de bon métier, de création ingénieuse ou de transcription distinguée, à l'écart des audaces sans fondement comme de la pure instruction d'école. C'est un milieu d'artistes prudents, chauffés d'un enthousiasme contenu et qui travaillent avec certitude dans un esprit d'originalité. Ce ne sont pas tous les ans les mêmes artistes, mais le recrutement s'opère toujours parmi les meilleurs. Cette année-ci, voici Victor Charreton avec quatre admirables paysages, le profil d'une vieille ville d'Auvergne ou quelques clochetons voisinent avec des pigeonniers ronds, débris de tours de forteresse de la plus belle ligne romantique, puis des maisons esseulées près de petites rivières rapides sur un caïlloutis de fond quasi perceptible, et un jardin tout baigné de lumière sur une façade de maison comme crépitante de nuances ardentes et tendres d'argent bleui et d'or presque blanc.

Karbowsky montre de jolis bouquets dans sa manière habituelle, bouquets blancs sertis de verreries pâles dans des appartements vieille France à boiseries gris de lin. Jaulmes encadre de deux beaux bouquets un joli tableau de genre. Une cueilleuse de fruits, une citadine longue et frêle, juchée à l'échelle, sur une terrasse; et s'étend à ses pieds tout un horizon de petite ville et de mer bleue. André Chapuy ne recherche pas toujours les minutes souriantes de la terre. Il en préférerait actuellement les mélancolies, les temps brumeux et verdissants, les jours d'hiver neigeux. Il excelle à prolonger, dans l'horizon volontairement indistinct, la tristesse du premier plan, en menace de neige nouvelle et de tourmente. Il rend avec puissance le drame où dialoguent ce ciel lourd gros de colères, ces arbres peureux, ces terres spongieuses, ces neiges qui fondent en boue grisâtre autour des troncs d'arbres comme noircis.

Balande nous montre un large aspect du port de Rouen, vaste et métallique, menace de bise qui accentue la nettteté des maisons, des quais et brillante les maisons. Wilder a des paysages de Seine à l'automne, avec, aux bords, de massives et majestueuses frondaisons rousses, et au fil du fleuve des péniches rayées de rouge et de bitume. Henri Duhem est le peintre de fins de journées du Nord où dans l'atmosphère qu'elles rosissent, des petites lampes d'or s'allument aux fenêtres étroites des béguinages. Il y a des choses très bien exprimées dans les paysages verts à horizons spacieux, d'Albert Joseph, bon peintre contemplatif; dans les paysages de Creuse d'Alluaud, familier averti de Crozant; dans les jardins en fête et en fleurs de Bouchet, dans les paysages d'Italie de Maurice de Lambert, et les villages et églises d'Auvergne que Rigaud peint avec une grande habileté et un joli sentiment du terroir.

Maurice Chabas orne bien l'exposition qu'il a suscitée avec des paysages d'un très beau recueillement qui est loin d'exclure l'allégresse florale, dans d'agréables coins d'Alsace, où des routes claires s'élancent d'un bond jusqu'au sommet des coteaux, jusqu'aux larges horizons de prés vers les lisières de forêt.

Une Eve au serpent élégante, une tête de chapiteau à visage de femme signalent la présence des sculpteurs Landowsky et

Drivier. Décorateurs : Durand somptueux et Daurat argentier, habile à esthétiser la matière.

§

Galerie Zak, tout un clan de jeunes Japonais ont organisé l'exposition de la **Jeune Peinture** (ils ont omis dans leur catalogue et sur leur affiche de préciser qu'il s'agissait seulement de la jeune peinture japonaise et de la jeune peinture japonaise des Japonais de Paris). Voici donc réduit un peu le champ de leur ambition. Le plus connu et le plus original de ce jeune groupe, c'est Ebihara qui, aux Surindépendants, nous avait surpris et charmé par l'habileté de sa mise en page, la joliesse animée de sa couleur et par ce qu'il y avait de japonais, un peu jongleur dans sa présentation de la nature. Les trois toiles, paysages de neige peuplés de fauves en lutte avec l'homme, sont curieux de couleur, mais apparaissent, trop simplement, des illustrations grandies. D'Hasegawa, un joli port normand, clair d'un essaim de voiles, et des villages roussâtres. Ousouda est un bon coloriste épris des tons de laque. Le *déjeuner* de Kondo est une toile claire, d'une observation naïve, mais particulière. Les personnages ébauchés, mais dans un pittoresque caractère, sont amusants avec un rien d'imprévu. Omori étudie soigneusement ses atmosphères et sa facture est subtile. Notons les portraits d'Ikki, de Tsousoumi et encore Mioura, Kakuno, Kinoshita, Ezaki.

§

M. **Herbo** éprouve devant la nature et le paysage urbain des impressions très vives qu'il a le bonheur de traduire avec netteté. C'est un débutant, et un port de Honfleur qu'il note, ou un bord de Seine cabossée de chalands et de remorqueurs, prend tout de suite, sous sa main, un aspect exactement pittoresque avec quelque chose en plus, une jolie émotion dans l'atmosphère. Epris du décor moderniste dans ses détails, il s'est absorbé souvent à décrire la vie industrielle du canal Saint-Martin, de sa plaque d'eau grise battue d'un mouvement de vapeurs, et il en traduit bien l'encombrement maussade et gris. Il a une aquarelle de gros temps sur la Seine, acier, gris, gris bleu, gris d'argent remarquable et des vues de Montmartre, un

Moulin-Rouge en pourpre cardinalice éclatante parmi les baraques blèmes de la Place Blanche. Son métier d'aquarelliste est remarquable.

§

Kars étudie des nus très simples, mi-corps, un madras aux lignes les plus simples, coiffant la tête féminine presque sans plis. Les attitudes très naturelles prouvent l'agilité d'un travail toujours certain et informé.

Barat-Levraux fait courir, dans une allée de pins vers Saint-Tropez une jeune femme alerte. Bon mouvement du modèle, atmosphère légère d'une de ces adorables matinées provençales où toute la lumière chante, sans accent ni exagération.

Capon note de belles filles à carrure souple et robuste, à figure volontaire, à vêtements éclatants. Cela a de la vérité et de la décision.

Vergé-Sarrat, bon graveur, peint alertement des paysages algériens. Mouillot synthétise ses ports avec habileté, mais en laissant trop voir une préparation trop concrète et un peu cubiste. Savin montre une bonne étude et Francis Smith des aspects de rues portugaises, encombrées de cortèges de noces, de fêtes en plein air, joyeuses et picaresques.

§

A la galerie Ecalle, **Paul Baignères** montre d'élégantes silhouettes féminines présentées dans des décors gracieux, d'aimables paysages et de jolies fleurs.

§

Gabriel Belot dont la réputation de graveur est solidement fondée, est aussi un paysagiste ému. Il décrit des bords de rivière paresseuse, voilés de grands rideaux d'arbres clairs. Il a joint à ses tableaux quelques estampes, dont un Saint-Christophe de très beau style populaire, fort et rugueux, mais très harmonieux.

§

Suréda est mort sans que la presse s'en soit souciée. C'est

pourtant un artiste de premier ordre qui disparaît, le meilleur, sans doute, de nos orientalistes, parce qu'il était celui qui dessinait le mieux, et celui auquel l'Orient, au moins le Moghreb, était entré le plus tôt dans les yeux, car ce fut tout jeune qu'il connut l'Algérie et en déchiffra la merveille colorée et plastique. Nul, aussi bien que lui, ne connaissait la merveille de l'oasis, ses haltes de jeunes femmes grignotant des fruits, ses porteuses d'oranges, ses passages de beaux cavaliers. Il avait trouvé à Tlemcen et à Mascara des intérieurs indigènes précieux, tendus de belles étoffes, des patios aux étincelants ou sourds revêtements de faïence. Il y plaçait des dormeuses, des rêveuses, des attentives, avec auprès d'elles des négresses serviles, mais aux corps de bronze et aux pagnes éclatants. Au début, très pris par le faste arabe, il en exposa de merveilleux mirages, avec des femmes aux yeux un peu vides, mais du plus beau velours, très parées et fardées, assises auprès des bassins encerclés de mosaïque bleue et or, près de paons dont le plumage accentuait cette symphonie colorée. Peut-être est-ce cette Algérie des mille et une nuits qui formulera et maintiendra sa gloire. Mais cet art de faste lui semblait trop devoir à son habileté décorative. Il avait trouvé d'ailleurs, dans les synagogues marocaines et dans les mellahs, des types d'un accent plus sévère qui le conquirent et des décors sobres, de couleur brune et blanche, qu'il entreprit et réussit de traduire. Il s'éprenait de sévérité et renonçait au faire coloré, sauf quand, dans une fête de confréries, dans celles des Aissaouar, notamment, il lui fallait agiter sur des figurants hâves et miséreux des bouquets de drapeaux. Le Luxembourg possède de lui un cimetière juif qui n'est pas son meilleur tableau. Son enterrement d'un rabbin, sa discussion de talmudistes à la synagogue, me paraissent supérieurs, ainsi qu'un portrait de marabout civilisé, important, aveugle et roublard, qu'il a représenté dans un décor polychrome du goût le plus exquis et le plus audacieux d'accords faux résumant leurs dissonances en belle harmonie. Sur le tard, il était allé en Palestine et en avait rapporté de belles notations.

Parallèlement à des tableaux et pour les préparer, il avait établi en Algérie et au Maroc des centaines de grands dessins, rehaussés d'une belle ligne et d'un grand intérêt ethnique, car

excellait à saisir les types différents des races qui peuplent Nord-Africain. C'est un artiste de premier ordre qui disraît.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Edmond Pilon : *L'Ile de France*, B. Arthaud, Grenoble. — Jean Puget : *és*, Laurens, Paris.

En présentant le très beau volume de M. Edmond Pilon sur le-de-France, je dois faire remarquer que cette rubrique acptée couramment et qui désigne en somme les environs de ris, a été fort circonscrite depuis l'époque moderne. Une rte publiée par M. Longnon dans le tome premier des Méoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-ance, indique que le Gouvernement de la province comenait, outre l'Ile-de-France même, s'étendant de Paris aux nites du Valois, le Hurepoix au sud, le Vexin français et le antois à l'ouest (1). M. Edmond Pilon a donné au terme *Ile--France* sa signification actuelle d'environs de Paris. Il comence par les abords immédiats de la capitale, avec Saintenis-en-France, dont la crypte occupe à peu près l'emplament de l'ancien martyrium de l'église carlovingienne connant les restes de Saint-Denis. L'église, en somme, remonte Dagobert. On sait que, pendant la Révolution, elle fut le ège de scènes horribles lorsqu'on déterra les cadavres des is. Restaurée au XIX[e] siècle, la basilique comportait autrefois ux tours, dont la plus haute dut être sacrifiée par suite de mpéritie d'un architecte. Successivement, M. Pilon nous conit au château d'Ecouen, délicieuse résidence des Montmoncy, occupé aujourd'hui par les demoiselles de la Légion onneur, et qui est une des belles œuvres de Jean Bullant; château de Vincennes, dont la jolie chapelle garde le tomau du duc d'Enghien, fusillé dans les fossés; à Versailles, i fut l'apothéose de la royauté au XVII[e] siècle, avec sa jolie apelle, les appartements de Louis XIV, les jardins si remarables, le grand et le petit Trianon, — où Marie-Antoinette

1) Il faut noter que le Hurepoix d'après de vieux géographes — capi- Dourdan, patrie de notre oncle Francisque Sarcey — commençait à la e gauche de la Seine. Au *Mercure*, nous serions en Hurepoix.

aimait à jouer à la fermière. Il nous conduit ensuite à Port Royal, dont il ne subsiste en sommé que des bribes, mais su lequel M. Edmond Pilon nous donne des détails curieux; Chevreuse, aux Vaux-de-Cernay et la vallée délicieuse, sur la quelle il s'étend complaisamment. Les promenades en zig-za de notre guide nous ramènent à Maisons-Laffitte, château inté ressant qui a été restauré adroitement et à qui l'on devrai bien rendre les jolies grilles qui ont été apportées au musé du Louvre; à Poissy, dont l'église si remarquable possède le fonts baptismaux de saint Louis et, tout proche, deux tour de l'ancienne abbaye où eut lieu au XVIe siècle le colloque cé lèbre entre catholiques et Huguenots; à Saint-Germain, don le château actuel, qui date de Pierre Chambiges, a fait un mu sée préhistorique, et dont la jolie chapelle qui faisait parti d'un plus ancien édifice sert de musée lapidaire; à Marly, o le château fut détruit entièrement par la Révolution; à Lou veciennes, où l'on peut encore voir le gracieux pavillon of fert par Louis XV à Mme Du Barry et d'où l'on aperçoit l joli clocher de Bougival; à Saint-Cloud, à la Malmaison, don on a fait un musée de Napoléon Ier. Nous passons dans l Drouhais, à l'ouest de Paris, et c'est le château d'Anet, do il ne subsiste malheureusement qu'une aile; Dreux, qui gardé un si curieux hôtel de ville (aujourd'hui musée) et deu églises intéressantes; Nogent-le-Roi, si particulier avec s vieilles maisons; Maintenon et son château; Rambouillet, do le château fut transformé par l'époque moderne et où mour François Ier; Montfort-l'Amaury, qui a gardé sa jolie églis des bribes de son château et un très beau cimetière; Dou dan, où sont conservés une jolie église et un château féoda Saint-Sulpice-de-Favières, qui possède une belle église d XIIIe siècle; Etampes, où subsiste la tour Guinette, le log d'Anne de Pisseleu, et quatre églises, dont une fortifiée.

Nous passons dans le Mantois, où l'on peut mentionner ville même de Mantes, avec sa jolie église, la tour Saint-M clou, l'Auditoire et le vieux pont de Limay; la Roche-Guyo Triel avec sa pittoresque église sous laquelle passe une rout Gisors, les ruines de son château et son église remarquable

Nous entrons dans la vallée de l'Oise. On en doit citer Co piègne, Royaumont, Saint-Leu-d'Esserent, Pontoise, Senli

rrefonds, Ermenonville, Châlis, Mortefontaine, Chantilly, ., etc.

Le volume s'achève avec la Brie et le Gâtinais, et nous ne uvons, à notre grand regret, qu'y renvoyer le lecteur.

L'ouvrage, en somme, est intéressant, abondamment pourvu necdotes; il comporte une nombreuse illustration de tout emier ordre et dont on ne peut que féliciter l'éditeur.

§

Uzès (Gard), dont nous parle M. Jean Puget, est une des eilles villes de la région; elle remonte à l'époque romaine.

Avec ses tours se profilant sur le ciel, et qu'on aperçoit de dix lomètres à la ronde, Uzès donne, de loin, l'impression d'une cité un autre âge. Quand on la visite, l'illusion persiste. A chaque is, de vieux monuments, de vieux hôtels, de vieilles rues attirent ittention et reflètent la mélancolie d'une ville jadis puissante, qui n'est plus qu'une grande curiosité.

Ce fut primitivement une bourgade gauloise. On la menonne, dès le IVe siècle, sous le nom de *Castrum Uceciense*.

Facile à défendre, grâce à sa position, Uzès s'était développée ès l'avènement des empereurs, et était devenue un nœud de routes ır le tracé desquelles ont eu lieu de fréquentes découvertes d'insiptions et d'antiquités diverses.

Un aqueduc qui doit remonter à Agrippa, le célèbre pont u Gard, est un des vestiges du travail gigantesque que réalièrent les conquérants pour l'adduction et la conduite des aux de la fontaine d'Eure à Nîmes.

Avec l'introduction du christianisme, l'évêque devint la remière autorité de la ville et de la région.

Au VIe siècle, deux prélats sont surtout mentionnés pour l'imortance de leur rôle à Uzès : saint Firmin, qui occupa le ège épiscopal pendant seize ans et bâtit l'église Sainte-Bauine, démolie en 1621 pour faire place à une forteresse; saint erréol, son successeur en 553. Celui-ci édifia une église conacrée à saint Pierre et saint Paul, et un monastère transormé plus tard en une citadelle, qui sera rasée par Richelieu.

Au VIIIe siècle, les Arabes envahirent la région, où ils détruirent la plus grande partie des édifices religieux; ils furent hassés par Charles-Martel à la bataille de Rochefort, en 737.

Avec les premiers seigneurs féodaux fut construite la tour du comte Bermond, donjon puissant qui dure encore et porte le nom de son constructeur.

La guerre des Albigeois ravagea Uzès. La cathédrale, les églises Saint-Pierre-Saint-Paul, Saint-Jean-et-Saint-Ferréol et le monastère sont détruits.

Les guerres de religion au XVIe siècle amenèrent des troubles fréquents à Uzès, les protestants étant très nombreux dans le pays. La cathédrale, qui avait déjà été détruite et rebâtie, fut démolie à nouveau, et ses ruines servirent à renforcer les remparts.

De nouveaux troubles et révoltes suivirent la Saint-Barthélemy, et ce fut seulement sous Henri III que le Languedoc fut pacifié par la paix de Nîmes (1576), et enfin, après de nouveaux troubles, par l'édit de Nantes (1598).

Tout ce passé, dont nous abrégeons d'ailleurs le récit, a laissé à Uzès d'assez nombreux vestiges. C'est le *Duché* ou château, avec la tour du Roi, la tour de l'évêque et la tour du duc; sur la cour, une façade de bâtiments attribuée à Philippe Delorme; la *Crypte,* toute voisine du Duché, remonte à l'époque des premiers chrétiens; la tour Fenestrelle, seul reste à la cathédrale de la construction primitive; la fontaine du Portalet, près de laquelle on voit, dans le rempart, une brèche par laquelle Louis XIII pénétra dans la ville.

Uzès, qui comportait diverses églises, les a toutes vu reconstruire; mais il y est resté d'assez nombreux bâtiments civils qu'une rapide promenade dans les rues indique aux visiteurs. Nous renvoyons, du reste, le lecteur au travail de M. Jean Puget, qui a été consciencieusement établi et lui fournira sur Uzès des renseignements nombreux et divers.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

E. Bruet : *Mon rôle dans l'étude de Glozel (quelques points particuliers du problème).* Cahiers d'Aïsna, n° 5, Paris, Catin, 8°, 16 pages, fig. — Une lettre du Dr Foat. — Deux hypothèses. — Tome II des Ephémérides de Glozel.

M. Bruet, vice-président de la Société géologique de France, a été tour à tour porté aux nues quand il déclara authentiques

les pièces qu'il avait analysées, et traîné aux gémonies quand il reconnut que les analyses de Bayle et de ses assistants n'excluaient pas une fraude. Je ne savais plus moi-même que penser; cette brochure vient à point pour dissiper un malentendu. On ne peut résumer 16 pages; il faut les lire. Il en ressort qu'en octobre 1928 M. Bruet reçut pour analyse de feu Depéret un fragment de brique à inscriptions découverte par l'illustre géologue lyonnais en personne; et peu après du docteur Morlet d'autres fragments de briques également à inscriptions. Puis M. Bruet remit un rapport (paru dans le *Bulletin* de l'Association de paléontologie humaine et de préhistoire de Lyon, n° 4) et alla à Glozel en février 1929 visiter les collections Fradin et Morlet. A ce moment, aucun soupçon de faux ni d'inauthenticité ne se présenta à son esprit.

Mais voici qu'en mai 1929 il eut connaissance du rapport Bayle. De retour à Paris, en juin, il alla rendre visite à Bayle et, ayant en mains pendant plusieurs heures les matériaux recueillis à Glozel par l'autorité judiciaire, constata que leur analyse ne concordait pas avec les siennes, la valeur scientifique des méthodes étant hors de discussion et inattaquable. M. Bruet donne le détail de ses propres résultats. A signaler la concordance des produits vitrifiés recueillis à Glozel et de ceux, sans conteste possible authentiques, recueillis dans quelques forts vitrifiés de France et près d'Inverness en Ecosse, et analysés jadis par Daubrée.

Parmi les conclusions (p. 16) il y a : 1° que les objets provenant de Glozel sont très hétérogènes (ça, je l'avais trouvé tout seul, et d'autres aussi; mais les poteries kabyles sont tout aussi, et je puis affirmer plus, hétérogènes encore ; comme découverte, c'est maigre; un géologue n'est pas un ethnographe; aussi ces variations des produits humains le déroutent-ils; Depéret aussi a eu de la peine, il me l'a dit, à admettre cette amplitude de variations);

2° son examen ayant porté sur peu de spécimens, ceux de Bayle et consorts sur davantage, il fait kow-tow devant le grand maître et déclare « qu'il n'était pas fondé à conclure d'un examen trop restreint à l'authenticité du gisement tout entier ». (Je trouve cette attitude absolument contraire à la véritable méthode scientifique et je ne comprends pas plus

M. Bruet que feu Bayle. Voilà un savant qui, sur *deux* échantillons, conclut par un oui général; et quand un autre observateur, également sur quelques échantillons, conclut en sens inverse, le premier fait machine arrière et cela sans même poser pour l'autre la question des conditions de récolte. Lui, M. Bruet, étudie un fragment trouvé en place par Depéret et dont il est sûr; il y ajoute un fragment de Morlet dont déjà (puisque Morlet est attaqué) il est moins sûr; et il s'incline devant des analyses d'objets dont personne n'est sûr et que, quant à moi, je récuse absolument, car ils ont été ramassés au hasard, sans contrôle personnel de savants indépendants, par des policiers, en dehors de la présence légale des Fradin et de Morlet. Voyons : est-ce que tous ces gens-là se moquent du monde? Pensez-vous que Pasteur a établi sa théorie générale et sa méthode pratique sur *une* expérience, ou deux expériences, ou sur des expériences faites au Chili? Y a-t-il un seul savant proprement dit qui oserait affirmer quoi que ce soit pour ou contre quoi que ce soit dans de telles conditions? Un médecin préconiserait-il un remède après deux réussites, l'interdirait-il après deux échecs; et un professeur le ferait-il à Paris parce qu'un de ses élèves en Roumanie affirmerait que quelques-uns de ses malades s'en sont bien ou mal trouvés? Voilà ce qu'on fait de la méthode de Descartes, Lavoisier, etc., etc., etc...?)

3° Et c'est alors seulement que M. Bruet déclare sans rire qu'il faut « qu'une étude approfondie soit entreprise de *tous les objets* (de Glozel) *sans exception* » (Je n'en connais pas le chiffre exact; en comptant les dents d'animaux et les petits fragments de silex, il doit bien y en avoir *cinq mille!* Morlet, Fradin et moi serons morts quand la vérité triomphera... Nous faudra-t-il attendre le jour du Jugement dernier?)

Ce qu'il y a de plus curieux dans l'affaire Glozel, c'est que le point sensible, polémique, se déplace sans cesse. Tour à tour on s'est battu sur les caractères, la fosse, les vitrifications, les fragments de grès, le morceau de fer, les empreintes digitales, la figure sans bouche, les prétendus vases funéraires, les pierres et os à gravures, enfin la contexture des céramiques. Chaque fois les deux partis en présence se sont trouvés bloqués sur leurs positions. Dussaud avait réclamé des analyses

et des expertises; comme c'était à prévoir, analyses et expertises sont contradictoires, parce qu'elles n'ont pas été faites dans des conditions identiques, ni sur des objets trouvés en même temps, en place, par les experts eux-mêmes.

En attendant, rien n'avance. Et nos collègues étrangers nous observent avec ahurissement.

A. VAN GENNEP.

§

Une lettre du Dr Foat. — En réponse à la lettre de M. Peyrony publiée dans la chronique du 1er février, M. le Dr Foat nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Auriez-vous l'obligeance de me permettre de corriger certaines erreurs et fausses imputations faites par M. Peyrony dans sa lettre du 10-1-30 publiée par le *Mercure?*

Primo, je n'ai pas eu l'intention malveillante qu'il m'attribue, et sauf une ligne qui excita sa colère l'année dernière, où je disais que la correspondance Hauser me semblait expliquer certaines choses, je n'ai pas écrit une seule ligne à son sujet personnellement. J'ai fait certaines observations au cours d'études et de fouilles archéologiques dans son territoire, lesquelles ont été reproduites par le docteur Morlet, le *Mercure de France* et d'autres journaux, qui les ont sans doute trouvées suffisamment judicieuses et propres à la publicité. J'accepte naturellement la responsabilité de ce que j'ai moi-même signé, mais il ne s'y trouve pas d' « attaques » contre M. Peyrony. Je tiens à faire cette mise au point, parce que j'ai fait des recherches en France avec l'autorisation du Ministère des Beaux-Arts et grâce à la courtoisie de bien des Directeurs de musées et sociétés savantes de la France et de ses colonies, et que je respecte loyalement les obligations que m'impose la grande hospitalité que j'ai reçue.

M. Peyrony se trompe, en second lieu, en supposant que la lettre de mon ami que le *Mercure* a publiée le mois dernier serait de l'élaboration des partisans de Glozel. La vérité est que cette lettre était la conséquence d'un scrupule de ma part. M. Peyrony ayant signalé avec amertume mon à-propos signalé ci-dessus, je me demandais anxieusement si, après tout, je lui aurais fait quelque tort; mais sur ce point j'ai eu l'assurance de plusieurs personnes très compétentes que j'avais agi tout à fait légitimement et pour l'intérêt général; et puis, lorsque mon ami, qui connaissait la ré-

gion de la Dordogne depuis son enfance, y passa un mois de vacances, je l'ai prié comme témoin indépendant et non-glozélien, de me dire son jugement là-dessus; il m'a alors envoyé la lettre spirituelle et confirmative que j'ai passée au docteur Morlet, en l'assurant de la parfaite loyauté de mon correspondant.

Voilà l'histoire simple et complète de cette affaire.

Au sujet maintenant de la supposition que fait M. Peyrony qu'il ait été « question d'ériger au docteur Foat une statue » au Ruth, qui « eût fait le pendant de celle de Hauser », je désire répondre positivement. J'ai passé au Ruth quelques semaines en collaboration amicale avec M. le comte de Prorok, chargé des recherches franco-américaines par le Comité de Washington, à faire des fouilles dont j'ai pris la direction purement honorifique, pendant l'absence pour cause de maladie de M. le comte de Prorok. Ni alors, ni avant, ni depuis, pendant ces trois années, je n'ai soit acheté, soit vendu, soit expatrié, soit transféré en d'autres mains aucun objet quelconque de valeur ou d'importance archéologique, et je n'ai rien eu à faire avec n'importe quelle transaction de cette sorte. Je n'ai rien fait d'autre en France que mes seules études de préhistoire et d'archéologie, en savant désintéressé et indépendant. L'insinuation que fait M. Peyrony en me comparant avec M. Hauser est donc pure calomnie; et son allusion aux « attaques des Foat et consorts » doit être qualifiée d'injure. Je n'ai jamais fait d'attaques personnelles et je n'ai pas de « consorts » malveillants. J'ai exprimé seulement ma surprise de voir telle et telle chose. Au Ruth, par exemple, nous avions signalé une belle découverte de silex tardenoisiens (?), chaudement accueillie et reconnue de haute valeur par le comte de Prorok et par le docteur Amy, le grand savant canadien, qui faisait des fouilles au Moustier, découverte faite par M. Pages, un fermier du Ruth, et je m'étais étonné que M. Peyrony les qualifiât de récents débris d'une maison d'époque moderne ou de pierres sans intérêt provenant d'un ancien filtre. La colère de M. Pages contre moi fut excitée par son incompréhension partielle d'un article en anglais que j'étais en train d'écrire.

Le même malentendu expliquerait sans doute quelques autres citations journalistiques inexactes d'observations dont j'ai fait la communication en anglais, et je profite de l'occasion pour dire que le seul reproche personnel que j'ai publié à propos de Glozel a été mon défi dans le *Daily Mail* au grand archéologue, mon compatriote, de justifier une déclaration que je croyais préjudiciable au bon renom et à la science de la France.

Encore une fois, M. Peyrony se trompe en pensant que je suis associé à quelque complot ou cabale « glozélienne ». Après un examen

ndépendant et d'accord avec une dizaine de savants distingués de plusieurs pays, j'ai décidé en toute loyauté que le gisement de Glozel était authentique et d'une importance exceptionnelle pour l'étude trop longtemps (depuis trente ans au moins) négligée des évidences d'une civilisation prephénicienne occidentale. J'en étais convaincu et je l'ai dit tout simplement, heureux que je suis d'exprimer à nouveau ma confiance toujours croissante en cette même loyauté et sincérité chez ceux qui ont réussi à défendre Glozel contre l'oubli, — quoi qu'en puisse dire outrageusement pour nous M. l'Inspecteur des Monuments préhistoriques.

Veuillez agréer, etc... F. W. G. FOAT

M.A., D.LIT.

Paris, février 1930. Univ. Col. Lond.

§

Deux hypothèses. — Je lis assidûment dans le *Mercure* ce qui se rapporte à Glozel. Il ne me semble pas que le gisement doive maintenant apporter encore du nouveau; mais on n'a pas fini de discuter l'authenticité, pourtant indiscutable; et longtemps encore on en sera réduit à émettre, en guise d'explications, des hypothèses. Je m'intéresse aux antiquités et à la préhistoire depuis ma jeunesse, mais en curieux, en amateur. Voici deux hypothèses que je vous propose, et que vous pourrez proposer aussi aux critiques de vos lecteurs.

1° La fameuse fosse aux parois vitrifiées m'a rappelé la fosse sacrificielle dont parle Homère dans la Nekuia, fosse creusée près de la rive du fleuve des morts, et où l'on faisait des sacrifices pour attirer leurs ombres et obtenir des prédictions ou des conseils, des oracles. La présence de soude et de phosphates (d'os?) facilite beaucoup la vitrification des argiles cuites. Les briques ayant servi aux foyers des chaudières de nos salines de Lons sont souvent vitrifiées partiellement, et même bouillonnées comme de la lave. L'analyse des vitrifications de Glozel pourrait donner des renseignements intéressants sur la nature de la cuisine (de sorcière, dirions-nous) qu'on faisait dans cette fosse. En a-t-on envoyé à Sèvres?

2° Les vases-masques sexués ou bisexués, et sans bouche, me semblent à la fois l'origine des divinités bisexuées, et des divinités époux-épouse, ou frère-sœur (Bormo-Damona, Apollon-Diane), et l'origine des divinités *cornues* (Zeus-Ammon, Pan,

les Satyres, etc.), dont les cornes sont en rapport avec la fécondité (abondance : *cornu*copia). Et l'attribution de cornes, par dérision, aux maris auxquels leurs épouses donnent des coadjuteurs peut aussi bien remonter à ces divinités fécondes que les cols de cygne des robinets de baignoires au col de cygne du Kuknos ligus de Bormo-Lug. Je vois par suite dans les vases sexués glozéliens des figurations d'une divinité de la Mort et de la Renaissance, c'est-à-dire de la Nature, une Isis-Osiris, une Proserpine-Cérès. Cette religion se serait transformée, mais serait encore reconnaissable dans les religions anciennes égéennes, romaines, gauloises, égyptiennes. Le phallus serait devenu une corne, puis deux, par symétrie (et parfois trois : un taureau tricornu était parmi les divinités gauloises); cette transformation n'est pas plus étonnante que celle des figurations primitives d'Athéna prises plus tard pour des chouettes, ou que des légendes de Saints construites sur un contresens dans la « lecture » de vitraux d'église.

Naturellement ces traces de religion préhistorique ne sont guère apparentes dans les religions publiques et officielles, mais ont dû se conserver mieux dans celles secrètes, magiques, à initiations, ou dans des cultes locaux paysans, au moins jusqu'à la fin de l'époque romaine, où elles survivaient comme paganisme du paganisme.

AD. LETOREY.

§

Tome II des Ephémérides de Glozel. — Le tome I des *Ephémérides*, publié en 1928 par M. Salomon Reinach, avait eu dans le monde savant la plus grande portée. Le tome II était attendu avec impatience par les Glozéliens et redouté à juste titre par certains Antiglozéliens dont la conscience n'est pas nette.

Les uns ni les autres ne seront déçus. Le camp glozélien y trouvera lumineusement établis les nombreux arguments d'authenticité. Les antiglozéliens y verront, sans plaisir, étalées au grand jour, toutes leurs manœuvres tortueuses et leurs plus savantes machinations.

Jamais ne fut exposée avec autant de force déductive la connexion étroite, la subordination illégale de l'affaire *nomi-*

ale Fradin contre Dussaud, appelée à Paris, à une plainte *ontre X* acceptée par le parquet de Moulins qui la fait sienne « avec frénésie » (Me Garçon dixit). Car, comme l'écrit M. Reinach, « au risque de renoncer au procès de Moulins, *simple nstrument de pression,* il fallait faire abandonner celui de Paris ».

C'est ainsi qu'au cours de ce volume, M. Reinach a l'occasion de mettre directement en cause le procureur-archéologue le Moulins. C'est ce destructeur de la *Fosse ovale* de Glozel qui a attiré dans sa propre juridiction l'invraisemblable plainte *contre X.* C'est lui (il s'en est vanté dans le *Journal* du mars 1929) qui a fait saccager le musée de Glozel.

Jusqu'où n'ira pas son *invidia archeologica ?* Les pouvoirs d'un procureur ne sont-ils pas en quelque sorte illimités?

L'auteur des *Ephémérides* est de ceux qui, comme l'écrivait le professeur Peixoto, n'ont pas besoin de titres. C'est la science même alliée à la plus haute conscience.

Son ouvrage n'a que faire des louanges.

Mais il faut lire cette « chronologie passionnante comme un récit de bataille et un roman d'aventures ».

En attendant, voici d'importants extraits de la *préface.* Du corps du livre, nous ne citerons que l'attestation d'un éminent professeur suédois, M. *Nerman,* qui est venu étudier Glozel sur place.

I. — PRÉFACE. — J'avais espéré que le second volume des *Ephémérides* conduirait l'histoire du scandale de Glozel jusqu'à la confusion et même la confession des égarés et des coupables. *Dîs aliter visum.* De ce retard dans la manifestation éclatante de la vérité, il faut, en partie, accuser les lenteurs de la justice, saisie de l'affaire dès le 8 janvier 1928. On se rappelle, en effet, qu'à cette date la famille Fradin intenta des poursuites contre M. Dussaud pour diffamation calomnieuse. Ce procès est pendant depuis deux ans, il a été sans cesse renvoyé à une date ultérieure, ce qui implique, tout au moins, une complaisance très haut placée. On n'a rien négligé pour l'empêcher d'aboutir et l'on a imaginé pour cela l'accusation ridicule d'escroquerie lancée contre X par la Société préhistorique, avec la perquisition irrégulière, sinon illégale, dans le Musée de Glozel, qui en a été la suite immédiate, par le fait de la complicité du parquet de Moulins (25 février 1928). Il y avait urgence, mais dans le seul intérêt de la calomnie, car l'éminent géologue de

Lyon, Depéret, venait de découvrir lui-même des gravures et des galets inscrits à Puyravel (19 février) et l'avocat José Théry avait annoncé (20 février) qu'une demande d'expertise judiciaire du gisement allait être formulée le 23 par la partie lésée.

. . . .

En dernier lieu (8 janvier 1929), après de nombreuses remises, le tribunal déclara qu'il y avait lieu à surseoir, l'affaire Fradin-Dussaud étant subordonnée à celle de Moulins, ce qui était une hérésie juridique. On comprit alors pourquoi la Société préhistorique, ou plutôt le bureau de cette Société (car elle ne consulta pas ses membres) avait porté plainte contre X, tout en se hâtant de faire violer et mettre au pillage le domicile de Fradin; si, comme l'exigeait l'honnêteté la plus vulgaire, elle avait porté plainte contre Emile Fradin, celui-ci aurait pu se pourvoir devant une instance supérieure qui l'eût naturellement dégagé de la poursuite, très mal fondée, sur la vente de tickets aux visiteurs bénévoles de Glozel.

La suite de l'affaire, engagée en apparence (aux frais de qui?) par la Société préhistorique, en réalité par MM. Dussaud et consorts, ne fut pas moins singulière. Le parquet de Moulins, au lieu d'envoyer les objets saisis au laboratoire d'une Université de la région, les remit au laboratoire de la Préfecture de police, dirigé par un simple licencié ès sciences physiques nommé Bayle. Dès le mois de juin 1928, Bayle laissa dire dans la presse hostile à Glozel qu'il avait reconnu la fausseté de ces objets et ne cessa dès lors de jouer un double jeu : alimenter les calomnies de la presse antiglozélienne, et déclarer à d'autres journaux qu'il ne pouvait rien dire, son travail n'étant pas terminé. Des mois se passèrent ainsi.

. . . .

Cependant l'instruction de l'affaire Fradin, accusé d'escroquerie, avait été confiée à un juge d'instruction de Moulins; celui-ci fit comparaître des témoins, interrogea Emile et d'autres personnes, mais, au bout de huit mois, n'avait pu encore recueillir les éléments d'une accusation. Certaines gens se prirent à espérer que l'opinion se lasserait et qu'une paix de compromis serait conclue entre Fradin et ses diffamateurs. Au risque de renoncer au procès de Moulins, simple instrument de pression, il fallait faire abandonner celui de Paris. Dussaud était devenu, par le roulement coutumier, président de l'Académie des Inscriptions, la condamnation pour diffamation d'un si gros personnage paraissait en haut lieu intolérable et le petit paysan diffamé, puis menacé de prison, n'avait qu'à se tenir coi.

Mais, paysan ou professeur, un citoyen français ne se laisse pas qualifier impunément de faussaire. Le jour de la justice finira bien

par luire et d'autres expertises, celles-là exemptes de fraude, seront opposées à celle de Bayle.

. . . .

La suite de l'enquête — sur les galets et les os — fut confiée à un jeune élève de Bayle, dont on ne peut guère attendre qu'il s'inscrive en faux contre les conclusions de son maître et protecteur.

Le doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Académie des Sciences, Charles Depéret, mourut presque subitement le 17 mai 1929. Cette mort privait les glozéliens d'un puissant appui scientifique, et deux demi-désertions ou demi-palinodies de jeunes géologues en furent la conséquence. Cependant les assertions motivées que l'un et l'autre avaient publiées antérieurement restaient valables; les erreurs de l'expertise de Bayle étaient trop fortes pour être maintenues et la discussion continua sur ses conclusions.

. . . .

M. Wilke qui, dès 1912, avait soutenu la thèse de l'origine occidentale de l'alphabet, se rendit à Vichy et à Glozel, malgré son âge avancé, et, à son retour, fit à Rochlitz en Saxe, où il vit retiré, deux conférences qui furent publiées en brochure (nov.-déc. 1929). C'était le premier savant allemand qui osât porter un jugement sur l'affaire; jusqu'alors, comme il le dit lui-même, la presse de son pays avait enregistré, avec une certaine *Schadenfreude*, tout ce qui pouvait rendre ridicule la science française, en dénonçant l'énorme erreur de quatre membres de l'Institut, avocats de l'authenticité. Le docteur Wilke blâme avec raison cette attitude, mais se montre encore beaucoup plus sévère pour celle d'antiglozéliens auteurs de brochures, qu'il traite tout bonnement de menteurs (1).

Ainsi, par la coalition de la jalousie, de l'incompétence, de la néophobie, de l'indolence, la plus grande découverte historique et archéologique du xx[e] siècle, annoncée en termes formels il y a près de cinq ans, découverte faite en France par un Français, a été niée et diffamée non seulement en France, mais à l'étranger, où l'un des pires initiateurs de cette campagne a promené de ville en ville, et sous couleur de servir la science, ses propos mensongers et fielleux.

(1) Voici, en particulier, ce qu'il dit de *M. Dussaud :* « Un adversaire particulièrement violent de Glozel s'éleva en la personne du professeur Dussaud, qui passe pour un des meilleurs connaisseurs des langues et inscriptions sémitiques. A la vérité, il n'a visité Glozel qu'en courant et incognito; il n'a eu en mains aucune des trouvailles. Malgré cela, on pourrait le considérer comme un des juges les plus compétents, si ses publications sur Glozel ne fourmillaient abondamment de grossières erreurs et aussi de *contre-vérités évidemment conscientes* et ne portaient au front le manque d'objectivité. »

Bien entendu, la vérité ne craint rien de ces attaques ridicules, et il n'y a pas lieu d'être un instant inquiet pour elle; mais que dire des « mauvais bergers » qui ont lutté et luttent encore contre elle à grand renfort de calomnies?

. . . .

Et le scandale est encore pire qu'on ne pense : pour excommunier Glozel, on a prétendu faire parler, par la bouche d'un médium, un savant honorable mort en 1921, trois ans avant le début des fouilles, et une tentative de fraude grossière, qui n'est pas l'œuvre des premiers venus, s'est follement greffée sur la malice. *Acheronta movent!* Je ne cite pas de noms, mais je les connais.

La postérité aura peine à expliquer ces choses sans l'hypothèse d'une hallucination collective ou d'une crise de paresse intellectuelle, dignes l'une et l'autre de sévères sanctions. Celles-ci seront toutes morales; l'opinion seule les infligera. Mais elle se demandera aussi s'il convient, avant une reforme complète, de faire alimenter par le budget de l'Etat des institutions crues scientifiques qui ont si lamentablement manqué à leurs devoirs.

Quant à moi, j'aurais certes eu mieux à faire, au soir de ma vie, que de raconter en détail, à l'aide de notes journalières, cette longue lutte à laquelle j'ai pris part dès le début; mais l'approbation de ma conscience m'est trop précieuse pour que j'eusse voulu y renoncer en me tenant à l'écart. Il y a d'autres devoirs envers la science que celui d'en explorer et, si l'on peut, d'en agrandir le domaine : il faut la défendre contre les entreprises de la fausse science, de la méchanceté, contre l'*invidia doctorum*, si distingués que soient à d'autres égard ces docteurs. Tant que je tiendrai une plume, je ne manquerai pas à ce devoir-là.

II. — OPINION DU PROF. NERMAN. — Dans le *Dagens Nyheter* (Stockholm) le professeur Birger Nerman publie un article sur Glozel. Personne n'a encore réussi à montrer un objet faux. Les travaux du *Comité d'Etudes* sont la plus importante enquête faite à Glozel; seul il a procédé scientifiquement alors que la Commission Internationale s'est acquittée de sa tâche avec une étonnante légèreté. L'hiver dernier, Nerman a eu à étudier dans son cours l'époque intermédiaire entre le plus ancien et le plus récent âge de la pierre en Scandinavie. On est tout à fait frappé par les analogies entre certaines trouvailles scandinaves et Glozel; il y a là, par exemple, un peigne en os (2) dont le type ne s'était encore trouvé qu'en

(2) Comme l'a déjà signalé le docteur Morlet, un de ces peignes avait également frappé M. Björn par sa ressemblance avec certains peignes préhistoriques des pays nordiques. M. Björn avait fait remarquer au docteur Morlet que ce peigne était encore en partie recouvert par une *mince pelli-*

Scandinavie, et le décor des vases de Glozel n'est pas sans ressemblance avec celui des vases nordiques à l'époque néolithique. Attribuer à un paysan ou même au docteur Morlet une telle connaissance des types scandinaves serait absurde. Les anti-glozéliens sont battus. La victoire de S. Reinach et de ses amis est complète et entière.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le voyage de « La Bouteille à la mer ». — Dans un récent article (1), M. Pierre Bellanger a établi, d'une manière fort originale, que « la Bouteille à la mer », du poème bien connu d'Alfred de Vigny, n'a pas fait « le tour du monde » pour aller du sud de la Terre de Feu aux côtes de France, ainsi qu'en étaient arrivés à supposer certains commentateurs (2); il a suggéré qu'elle avait, plus simplement, longé la côte Est de l'Amérique du Sud, était allé jusqu' « aux Florides », puis avait emprunté le courant du « Gulf Stream » pour arriver au littoral français.

Je pense pouvoir apporter quelques légères modifications à l'hypothèse de M. Pierre Bellanger, modifications intéressantes pour l'unique raison qu'elles permettent d'établir une concordance très satisfaisante entre le chemin parcouru par la bouteille et le temps mis à le parcourir.

Je m'empresse d'ajouter que mon but principal sera de montrer que cette curieuse concordance est l'effet d'un hasard; je reste, pour ma part, persuadé que Vigny s'est, avant tout, inspiré d'un symbole et que, bien qu'ayant « étudié d'assez près les détails géographiques » ainsi que le note M. Pierre Bellanger, il n'a guère dû (ni pu) se préoccuper de l'itinéraire exact de sa « fragile pasagère ».

M. Pierre Bellanger pense que le malheureux navire, après avoir passé l'archipel Palmer (entre 64° et 65° de latitude

cule exfoliée, semblable à celle des verres antiques, qui en établissait incontestablement l'authenticité. Cet objet, présentant un grand intérêt scientifique, a malheureusement été saisi lors de la perquisition de Glozel et Dieu sait à quelles manœuvres destructives il a dû être soumis sous prétexte d'expertise! Confier des trouvailles de cette valeur à de faux savants, ignorant tout de la préhistoire, restera comme le plus bel exemple du manque de conscience scientifique d'après-guerre!

(1) « A propos d'une majuscule dans le poème d'Alfred de Vigny, La Bouteille à la Mer ». *Mercure de France* du 15 décembre 1929.

(2) M. Jules Douady, *Grande Revue* du 25 avril 1914.

Sud) serait entré dans l'Océan Glacial et que là, pris et désemparé par la tempête, il aurait dérivé dans l'Est : s'il en était ainsi, il aurait été s'échouer quelque part sur la Terre de Graham et non sur la Terre de Feu; il me paraît donc plus plausible de supposer que le « jeune capitaine », après avoir exploré des terres antarctiques, a quitté l'Océan Glacial dans l'intention d'aller doubler le Cap Horn, pour, ensuite, cingler vers le Nord; c'est la méthode classique des navigateurs se rendant de l'Atlantique dans le Pacifique, c'est le chemin qu'ont pris les Bougainville, qu'a pris Cook en 1768, 72 et 76, La Pérouse en 1785 (3); c'est le chemin que prennent encore aujourd'hui les grands voiliers allant, d'Europe, charger des salpêtres au Chili, c'est celui qu'allait prendre le capitaine de Vigny, ainsi que l'indique la strophe VI :

> Il écrit : Aujourd'hui, le courant nous entraîne
> Désemparés, perdus, sur la Terre de Feu,
> Le courant porte à l'Est. Notre mort est certaine,
> Il faut cingler au Nord pour bien passer ce lieu...

« Il faut cingler au Nord pour bien passer ce lieu », c'est-à-dire qu'après avoir doublé le Cap Horn, il faut faire route au Nord, ce qui est normal.

Les vieux marins parlent avec une crainte respectueuse de ce fameux Cap Horn où, toute l'année, soufflent des vents d'Ouest; un navire à voile, voulant doubler la Terre de Feu, de l'Atlantique vers le Pacifique, doit tirer d'interminables « bordées » pour « remonter dans le vent » et attraper enfin des vents de Sud qui lui permettront de faire route le long de la côte chilienne (4); les navigateurs se plaisent à citer des chiffres records du temps mis à doubler ce « maudit cap » (de longues semaines), tirant bordée sur bordée, dépassant souvent le 60e degré de latitude Sud et ne repartant pour une bordée vers le Nord que par crainte des glaces, puis ne chan-

(3) Notons, pour être plus précis, que Bougainville, au cours du voyage qu'il fit autour du monde de 1766 à 1769, passa par le Détroit de Magellan et non, exactement, par le Cap Horn.

(4) Remarquons que ces vents de Sud règnent, en général, de novembre à avril, c'est-à-dire pendant tout l'été austral; on peut donc admettre que le « jeune Capitaine », qui espérait remonter au Nord, se trouvait dans les parages du Cap Horn entre novembre et avril et, fort plausiblement, à l'époque de la débâcle de la banquise : il serait donc logique que la bouteille ait rencontré des glaces sur sa route.

geant leurs amures vers le Sud qu'au moment de « toucher les cailloux » de la Terre de Feu; le capitaine de Vigny venait donc, je le répète, de lutter, lui aussi, contre cet inopportun vent d'Ouest et allait faire route vers le Nord lorsque la tempête l'a saisi et désemparé : le voilà, maintenant, le jouet des flots, ou, plus exactement, de ce que nous appelons le « Courant Polaire Antarctique » qui, lui aussi, porte toujours à l'Est; le navire va sûrement dériver sur la Terre de Feu qu'il vient à peine de doubler : il est perdu!

Voici jusqu'où nous pouvons logiquement suivre le poète, du point de vue maritime; à mon avis, la seule idée « nautique » de Vigny a été qu'il « fait souvent mauvais temps au Cap Horn et qu'on y rencontre des vents contraires pour passer de l'Est à l'Ouest »; il est fort possible qu'ainsi que le fait remarquer M. Pierre Bellanger, il ait tiré cette idée de la lecture des récits de voyage des Bougainville; c'est probablement parce que, pour cet esprit généralisateur, le Cap Horn a immédiatement symbolisé un lieu de lutte sans merci, de mort, qu'il y a situé son navire désemparé, symbole lui-même sur une mer symbolique : la « Mer des Multitudes ».

N'est-il pas souvent préférable de ne voir dans la plupart des œuvres des poètes en général et dans celle du romantique Vigny, en particulier, que le symbole qu'elles évoquent, sans s'efforcer de placer, à tout prix, ce symbole dans le cadre des réalités terrestres? Ne voyons donc dans « la Bouteille à la Mer » qu'un capitaine idéal sur un navire idéal, jetant une bouteille idéale en une mer non moins idéale...

Ceci posé, et bien décidés à n'admirer que les beautés poétiques de l'œuvre, voyons, par pure curiosité, dans quelles conditions aurait pu être réalisable le long voyage de notre « fragile passagère »; considérons cette bouteille lancée à l'eau à quelques milles dans l'ouest de la Terre de Feu, emportée dans le Sud-Est (environ) par le courant polaire antarctique et réussissant (merveille) à ne pas se briser sur les écueils du Cap Horn; supposons, aussi, comme le veut le poète, qu'elle ait été un moment retenue par les glaces polaires; dès l'instant où ces glaces la libéreront, où pourra-t-elle aller?

Aussi attrayantes que soient les théories de Bernardin de Saint-Pierre, il est un fait aujourd'hui certain, c'est que la

côte Ouest de l'Amérique du Sud est longée par un courant permanent, dit courant « de Humboldt », allant du Sud au Nord, puis s'incurvant à l'approche de l'Equateur pour prendre la direction Ouest, passer entre les Iles Marquises et aller mourir aux Iles Salomon, dans le Nord de l'Australie; ce courant, qui a une vitesse moyenne de 15 milles (5) par jour le long des côtes péruviennes, atteint 24 milles par jour dans sa trajectoire Ouest. Sur la côte Est de l'Amérique du Sud règne, au contraire, un courant permanent de direction Nord-Sud, formé par une bifurcation du circuit général de l'Atlantique Sud; ce courant, qui naît dans les parages du cap San Roque, descend le long de la côte brésilienne pour se subdiviser en deux branches à la hauteur de Rio de Janeiro; l'une de ces branches se dirige vers l'Est, alors que l'autre continue sa course parallèlement à la côte, à la vitesse moyenne de 25 à 30 milles par jour; enfin, j'ai déjà dit qu'au Cap Horn passe le courant polaire antarctique portant vers l'Est (6); si bien que la bouteille, libérée, a pu être le jouet de trois courants :

1° Le courant d'Humboldt qui l'aurait emportée dans le Pacifique vers les Marquises (hypothèse de M. Douady);

2° Le courant de la côte Est de l'Amérique du Sud qui aurait tendu à la rejeter vers le Sud;

3° Le courant polaire antarctique qui l'aurait transportée vers l'Est, le Cap de Bonne-Espérance et le sud de l'Australie; ou, peut-être, empruntant une branche annexe de ce courant, notre bouteille serait-elle allée vers les îles de la Sonde... ou, encore, prenant une autre bifurcation, vers Madagascar et la côte orientale d'Afrique...

Il reste pourtant encore une hypothèse, et c'est la seule qui, à mon avis, permette de s'expliquer comment notre solitaire voyageuse a pu atteindre le Canal de Floride : on peut admettre comme possible qu'elle soit passée du courant polaire dans le circuit général d'Atlantique Sud, au moment où, à l'approche des côtes occidentales d'Afrique, les deux courants

(5) Il s'agit, dans tout cet article, du mille marin de 1.852 mètres.

(6) Il va sans dire que ces « courants généraux » sont quelquefois contrariés par des « courants de surface », dus à de fortes marées, à des vents violents et persistants, etc.; il n'en reste pas moins vrai que, sur un nombre suffisant de jours, ce seront leurs actions qui resteront, en définitive, prépondérantes.

tendent à se confondre; notre bouteille se serait, dans ce cas, promenée le long de la côte africaine, serait passée dans le Nord des Iles de l'Ascension pour se confier, alors, au « courant équatorial » (7) qui, par le Golfe du Mexique, l'aurait transportée aux rives de Floride.

J'estime, très approximativement, qu'en empruntant cette voie, notre bouteille aurait eu à parcourir, au moins, 12.000 milles en une année (« elle sent sur son col que depuis une année... »), ce qui représente une vitesse moyenne de 33 milles par jour, environ (8); or, elle aurait été soumise, du Cap Horn à la côte d'Afrique, à un courant d'une vitesse moyenne de 20 milles par jour; de la côte d'Afrique aux Iles de l'Ascension, à un courant de 15 à 30 milles par jour; des Iles de l'Ascension à l'Equateur, à un courant de 25 à 30 milles et de l'Equateur à la Floride à un courant de 20 à 40 milles. Nous voyons donc que nous pouvons admettre ce voyage, au point de vue du temps nécessaire à l'effectuer; mais du point de vue « pratique », il me paraît bien problématique; c'est en tout cas, je crois, le seul itinéraire que pouvait prendre notre précieux flacon pour se confier aux « vents qui soufflent des Florides »... ou, plus exactement, au courant qui longe les côtes de Floride, car l'effet du vent est à peu près nul sur une bouteille à la mer; ce courant, qui est le bien connu « Gulf Stream », aurait dû être, alors, assez aimable pour éviter à la « fragile passagère » :

1° La bifurcation l'expédiant sur les Açores;

2° Celle l'expédiant sur les Iles Feroë ou le Cap Nord de la Norvège;

3° Celle la déposant sur les côtes de Portugal;

4° Celle l'envoyant au Golfe de Guinée.

Evitant toutes ces routes traîtresses, notre bouteille serait alors arrivée dans le Golfe de Gascogne pour être aperçue par « un pêcheur accroupi sur des rochers arides »... Il est vraiment difficile d'admettre tant d'heureux hasards; ne voyons

(7) C'est à ce moment qu'elle fut rencontrée, sur la « mer pacifique », par un navire qui « y passait majestueusement ».

(8) En prenant un an et demi pour durée du « voyage » (c'est encore une approximation poétique suffisante pour un an!), on obtient 22 milles par jour de vitesse moyenne.

donc dans ce voyage chimérique que le beau symbole que nous propose le poète lui-même :

> Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
> Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
> Répandons le savoir en fécondes ondées;
> Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
> Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
> Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
> — Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Symbole, dont l'idée est d'ailleurs déjà exprimée, et avec combien plus de force, par le magnifique vers qui termine la strophe XXIV :

> Sur la pierre des Morts croît l'Arbre de grandeur.

Il est indiscutable que Vigny a été souvent inspiré par les choses de la mer, mais, poète, il a été attiré par l'immensité des océans, la pureté des images qu'elle suggère, la vie errante des marins; je doute que cette attirance l'ait jamais incité à approfondir l'étude de la science nautique : il s'est toujours moins préoccupé des précisions techniques que Hugo, par exemple; d'ailleurs, dans le cas de la « Bouteille à la Mer », il n'aurait pu se faire que bien difficilement une idée exacte de l'itinéraire de sa « passagère » (s'il en avait jamais eu l'intention), les courants généraux des mers étant encore imparfaitement connus en 1840; d'autre part, si les précisions nautiques l'avaient tant préoccupé, n'aurait-il pas commencé par éviter de nombreuses et bien plus grosses... « irrégularités » que celle de l'incertain voyage de sa bouteille? Peut-on concevoir, par exemple, la possibilité de ce que raconte la strophe IX? Voyez-vous ces hommes qui ont dû monter dans la mâture, en pleine mer, un verre de champagne à la main? Je mets au défi n'importe quel gabier de réaliser ce tour-là, tout au moins sans perdre pas mal du précieux liquide... et, surtout, si, « au signal », il faut « se découvrir la tête »... et, pourtant, comment ne pas admirer, dans cette strophe abracadabrante, la belle résonance qui la termine :

> Ce noble appel de l'homme à son pays lointain?

Lisez aussi la strophe XI : je suis certain que tous les familiers de Vigny sont restés perplexes devant ce début :

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec les compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.

J'avoue que, pour ma part, je n'ai encore trouvé aucune signification satisfaisante.

Et puis, le poète est-il jamais dans le Réel?

Ecoutez Vigny, dans son admirable *Maison du Berger,* nous parler des chemins de fer :

Evitons ces chemins. Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ces lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces,
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature,
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

Les trains allaient sûrement moins vite en 1844!... Mais faut-il, pour cela, oublier le charme, la musique de la strophe?... On objectera, peut-être, que l'écrivain a été emporté, par son génie, au delà des temps et que, Visionnaire, il a prédit nos modernes bolides : objection valable et qui prouve qu'il ne faut situer le Poète (et je pense surtout, ici, au Romantique) ni dans le temps ni dans l'espace du commun des mortels; s'acharner à vouloir l'expliquer par nos pauvres techniques de marin ou d'ingénieur, c'est l'amoindrir, l'abaisser, lui briser les ailes.

PIERRE MARTY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Albert Giraud. — Henry de Groux.

Albert Giraud, qui vient de mourir à Bruxelles, fut tenu pendant fort longtemps dans nos milieux littéraires pour le rival le plus redoutable d'Emile Verhaeren, dont il avait été le collaborateur à *La Jeune Belgique* et à qui, malgré de mémorables polémiques, il gardait une secrète sympathie. Car cet

Apollinien féru d'ordre et de clarté ne pouvait, sans renier ses maîtres, souscrire aux incartades prosodiques de son compagnon d'armes ni s'enfoncer à sa suite dans le chaos d'images et d'idées qu'avec l'insouciance du génie Emile Verhaeren opposait à l'univers harmonieux où Giraud prétendait faire vivre ses héros.

Selon que triomphât la colère ou l'esprit, il criblait son ennemi d'odes vengeresses ou d'allègres épigrammes, non sans garder, dans la défaite comme dans la victoire, la sérénité du dieu dont il arborait le blason.

C'est ainsi qu'un de ses meilleurs poèmes, *La Mort de Marsyas,* où il donne libre cours à son indignation, ne serait qu'une duel furieux si à chaque passe son épée ne plantait une étoile au front têtu de l'adversaire; c'est ainsi encore qu'en dépit de leur causticité, ses mots les plus célèbres demeurent asservis à un hautain idéal.

Car Albert Giraud fut avant tout un admirable artiste épris de son art au point de lui sacrifier ses amitiés, ses intérêts et même cette dure gloire qu'il ambitionnait, dont il se savait digne et qui, parce qu'il l'avait voulu ainsi, ne l'effleura jamais que d'une aile avare.

Du Parnasse, auquel il adhéra dès ses débuts, il avait épousé les intransigeantes doctrines qui s'appariaient d'ailleurs à sa prédilection toute flamande pour les images, les formes et les couleurs. Sans avoir manié le pinceau comme Théophile Gautier, ne se sentait-il pas, en effet, l'héritier de nos grands peintres, et pour n'être point né comme Leconte de l'Isle sur une rive fortunée, n'avait-il pas, lui aussi, la nostalgie de sites héroïques où, parmi des clameurs de bataille et de fête, rôdaient les fantômes de glorieux ancêtres?

Faut-il s'étonner dès lors si tous les grands Parnassiens se dressent au seuil de l'œuvre qu'il leur dédie avec la ferveur d'un disciple et la fierté d'un égal?

Aussi les rythmes de *Hors du Siècle* vibreront-ils à l'unisson de ceux que Leconte de Lisle a magnifiquement fait gronder dans ses poèmes, de même que, par leur éclat, maints sonnets du *Miroir caché* et du *Concert dans le musée* évoqueront à s'y méprendre les menues fresques des *Trophées.* Qui plus est, les Pierrots dont Giraud mêle la troupe vagabonde au

cortège des Immortels, n'ont-ils pas, sous l'œil émerveillé de Banville, déjà escaladé l'Olympe de féerie où, vers l'automne de sa vie, le poète de *La Frise empourprée* viendra, comme Banville encore, boire l'hydromel à la table des dieux?

A ne se fier qu'aux apparences, on aurait donc tôt fait de considérer Giraud comme un des derniers épigones du Parnasse et de traiter en parente pauvre une œuvre qui, plus qu'aucune autre, exalte, par la sûreté de ses cadences et sa splendeur verbale, la pérennité du lyrisme français. Quantité de critiques s'y sont trompés et avec eux, mais pour de moins doctes raisons, de nombreux poètes à qui Giraud ne prétendit jamais faire la cour et qui, dans le dédain de son œuvre, trouvent l'occasion d'une haineuse revanche. Pour peu cependant que l'on néglige, au profit de la tour d'ivoire qui s'y dresse, le parc somptueux dont Giraud se plut à multiplier les attraits, on ne tarde pas à découvrir, accoudée à un autel solitaire et le regard perdu dans un songe divin, la confidente secrète du poète.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la grande Muse au péplum bien sculpté que célébrèrent à l'envi, du plus humble au plus illustre, tous les zélateurs du Parnasse. Si ses yeux, où luit un imperceptible sourire, demeurent étrangers aux vicissitudes d'alentour, sous le voile auroral qui la nimbe, palpite un cœur passionné, prêt à trahir la flamme qui la dévore et les injures que la vie lui a infligées.

Elle est celle qui, déjouant les artifices accumulés à plaisir par le poète autour de ses héros familiers, dénudera leur âme prisonnière et, malgré les barrières dont ils s'environnent, les restituera comme autant d'irrécusables témoins, à la vie qu'ils prétendaient fuir.

Ainsi, de tous les interprètes auxquels Giraud a recours pour tâcher de se dérober à lui-même, il n'en est pas un seul qui ne cède à l'Enchanteresse et ne dénonce soit par un appel étouffé, soit par une sourde plainte, le drame poignant d'un destin contrarié.

Car ce n'est pas de parti pris que Giraud s'était réfugié hors du siècle. Une enfance douloureuse, à laquelle allaient bientôt se joindre les révoltes d'un orgueil blessé, l'y avait pénétré et,

quand il s'éveille à la vie littéraire, la tour d'ivoire lui semble le seul asile adéquat à ses rêves.

Si les Parnassiens qu'il y croise le rallient à leur doctrine de l'Art pour l'Art, les grandes ombres de Vigny et de Baudelaire l'initient à la Poésie éternelle.

Pétris dans la douleur et la fierté comme *Les Destinées* et *Les Fleurs du Mal* dont ils perpétuent la lignée, les poèmes d'Albert Giraud dépassent donc de tout leur pathétique rayonnement la forme parfaite qui les enchâsse et, loin d'être, comme on le leur a reproché, de purs exercices de virtuose, ils affirment, par leur splendide architecture, la compatibilité du lyrisme et des pires rigueurs prosodiques.

Certes, on peut y déplorer l'absence de ces zones d'ombre si précieuses à l'esprit encombré de certitudes et où la pensée, lasse de se poursuivre, aime à s'abandonner au jeu divin des apparences. Mais à quoi bon ruser avec un poète de cette envergure? Giraud hait les troubles délices de l'informulé et tient pour dangereux quiconque les exalte. Mallarmé lui est donc suspect, de même que les symbolistes dont il partage cependant le culte pour les héros wagnériens, les dieux de Gustave Moreau et les vierges préraphaélites. Mais, tandis que pour les symbolistes ces vierges, ces héros et ces dieux ne sont la plupart du temps que prétextes à d'ondoyantes divagations, pour Albert Giraud ils prennent pied dans le réel en s'infléchissant aussitôt à ses regrets, à ses désirs et à ses colères.

Lohengrin vogue « vers sa douleur comme vers son Elsa » et l'image sacrée des grands olympiens « se colore au sang qui fait battre son cœur ».

Point n'est donc besoin de fil d'Ariane pour circuler dans cette œuvre éclatante. Elle s'ouvre sur de vastes avenues et n'aboutit à aucun labyrinthe. Comme sur les bords méditerranéens, on y respire l'air d'un merveilleux climat où l'obscur destin de l'homme se rythme au cours harmonieux de l'univers.

Pourquoi, dès lors, lui infligerait-on une étiquette? Riche d'innombrables échos, elle triomphe de toutes les théories et, par la miraculeuse lumière qui en émane, compte parmi les plus nobles de ce temps.

Un étrange hasard vient de la rapprocher d'une autre œuvre, assurément plus confuse, mais imprégnée comme elle d'une irrésistible beauté.

Albert Giraud... Henry de Groux...

L'un et l'autre survivaient à une ère héroïque et tous deux emportent en même temps dans la tombe le trésor d'une splendide illusion. Liés d'amitié à l'époque de *La Jeune Belgique*, on put les voir, durant de longues années, échangeant à la terrasse du *Café Sésino*, devant l'absinthe traditionnelle, leurs paradoxes et leurs mots d'esprit. Ce dandy et ce bohème étaient faits pour s'entendre. *Hors du Siècle* et *Le Christ aux outrages* ne bravaient-ils pas, avec une fougue identique, la veulerie bourgeoise qu'il était de bon ton, en ces temps-là, de flétrir sans répit? Aux vers indignés de Giraud, Henry de Groux répondait par des peintures exaspérées, mais si l'un s'efforçait de garder à ses pires invectives une mesure toute classique, l'autre, emporté par sa fièvre de visionnaire, accumulait dans son œuvre d'immenses bûchers où, parmi les torsades de fumée et le rire des flammes, se convulsaient ses victimes.

Sauf par un numéro ancien et devenu rare de *La Plume*, l'œuvre d'Henry de Groux est ignorée de la plupart de nos contemporains. Après un début éclatant au Salon triennal de Bruxelles, de Groux n'avait plus guère participé à nos expositions et c'est dans certaines collections particulières, assez rares d'ailleurs, qu'il faut se rendre pour apprécier, comme elle le mérite, la haute valeur de ce dernier disciple de Delacroix.

D'étranges faiblesses, imputables peut-être à son dédain pour un métier trop parfait, ont souvent fait taxer de Groux d'ignorance, et les peintres officiels, si joliment baptisés par M. Charles Bernard de « pompiers en délire » n'ont point manqué de railler ce dangereux confrère, assez hardi pour subordonner la composition de ses toiles aux ordres tout instinctifs, et d'autant plus impérieux, de sa prodigieuse imagination.

Quant parut *Le Christ aux outrages*, la révolte gronda dans les académies et, bien qu'un demi-siècle se soit écoulé depuis, les successeurs des pompiers d'alors n'ont point désarmé.

Remisé dans un obscur couloir d'un Hôtel de Ville de faubourg où ne le découvrent que de rares visiteurs, ce chef-d'œuvre attend encore son heure, et avec lui les quatre étonnants panneaux du *Pèlerinage de Machelen*, que possède le poète Thomas Braun.

N'eût-il point signé d'autres toiles, que de Groux apparaîtrait comme un des plus grands peintres d'aujourd'ui et, mieux encore, comme un de nos plus parfaits dessinateurs.

Car, outre son extraordinaire lyrisme, tout grouillant d'une foule bigarrée où prêtres, paysans, matelots et saltimbanques communient dans un même amour, *Le Pèlerinage de Machelen* s'asservit, comme par jeu, à toutes les lois du dessin et se rit ainsi des sottises déversées sur un artiste trop dédaigneux pour en avoir souffert et assez fort pour en triompher.

Souhaitons que le *Palais des Beaux-Arts* lui ouvre prochainement ses portes. Après Bourdelle, Ensor, Despiau et Permeke qui, sur des autels différents, y allumèrent la torche de l'Art vivant, il est temps d'offrir à Henry de Groux l'honneur, posthume, hélas, d'une tardive réparation.

GEORGES MARLOW.

LETTRES BRÉSILIENNES

Christovam de Mauricéa : *Anthologia Mystica de poetas brasileiros.* — Afonso Costa : *Parnaso brasileiro*, éditions Maucci, Barcelone. — Alberto Ramos : *O Livro dos epigrammas, O ultimo canto do fauno, Versos prohibidos, Elegias e epigrammas, Odes, O canto do Centenario.* — Mémento.

Le Brésil est terre de poètes. Est-ce un adage à prétention aphoristique, un apophtegme anonyme, collectif et patriotique? Est-ce un vrai proverbe, cristallisé en dicton, un simple dicton, aux allures de proverbe? Ou bien un outrecuidant lieu commun? Peut-être un verdict populaire que sanctionnent les réalités? N'essayons pas de couper ce cheveu en quatre. Le Brésil est terre de poètes : c'est un axiome. Si l'expérience a l'air de le confirmer, la statistique même le ratifierait. Est-ce donc une question de quantité? Admettons-le tout de suite, sans quoi nous risquerions de nous perdre dans une mathématique abstruse. Il est vrai que les poètes n'ont jamais manqué au Brésil, ou que le Brésil n'a jamais manqué de poètes. Nul pays où la confection des florilèges et des chrestomathies poétiques ne soit aussi aisée. Nous allons le voir tout à

l'heure... Les matériaux sont abondants à souhait, et à pied d'œuvre. Mais cette quantité de matière métrifiée, si elle corrobore l'axiome, n'en exige pas moins une sévère sélection. Les auteurs d'anthologies ont certes beau jeu devant la surproduction poétique, ce qui ne veut point dire que le tri soit sans difficulté. Au contraire, les écueils sont nombreux dans ce gouffre immense, emphatique et redondant. *Gurgite vasto.* C'est un maëlstrom qui tournoie. Le Brésil est terre de poètes. Nous l'admettons. Mais l'encombrement gêne cette circulation giratoire, si l'on ne consent cet oxymoron, et l'embarras du choix devient un sérieux embouteillage. Cet encombrement doit rendre bougrement perplexe le compilateur méticuleux qui dans le fouillis multisonnant de cette grande féerie tremblera de choisir quelques luminaires... extra-lucides. Etant donné, de plus, le *genus irritabile,* comment ne pas heurter, dans l'essaim ensoleillé, le fatal bec de gaz ou ne pas encourir le coup de pied étincelant de la rosse apollonienne ? Comment dégager la qualité de la quantité? Comment, aussi, se soustraire à la suggestion de la quantité? Et, si la rétine papillote, comment s'empêcher de prendre des vessies pour des lanternes? Le moyen de discerner, dans la broussaille et le chiendent, la primevère, le bleuet ou le coquelicot?

Mais arrêtons-nous : je m'aperçois qu'insensiblement je m'embarque dans une kyrielle de métaphores où déjà sont mêlés le ciel, la mer, les champs et la cité. Allons aux faits. Nous voici justement face à face avec deux anthologies. La première, d'un caractère spécial, nous présente plus d'une cinquantaine de poètes, la plupart profanes, qui chantent Dieu, sa miséricorde, la religion, ses mystères et ses saints, avec plus ou moins de sincérité, plus ou moins de rhétorique, plus ou moins de théologie. Toute cette poésie part d'un bon naturel. On est étonné de voir, dans cette **Anthologie Mystique** de poètes brésiliens, les noms d'authentiques mécréants, tels que Emilio de Menezes, Olavo Bilac, Raymundo Correia, B. Lopes, Machado de Assis et bien d'autres dont la religion fut le moindre des soucis. Que nous sommes loin de Verlaine, même de Lamartine, voire du bon Victor de Laprade! L'archevêque de Rio, dans une oraison-préface, invoque la grâce céleste en faveur des intellectuels brésiliens. Tout en m'unis-

sant de grand cœur à cette prière magnanime, qui n'envisage que les vivants, je me permettrai d'émettre le vœu que Sa Grandeur ordonne quelques modestes suffrages pour ceux d'entre eux qui sont passés de vie à trépas. Et notons tout de même ceci : tous ces braves versificateurs, d'une fadeur indiscutable, sont une preuve de l'ambiance catholique où baigne la masse brésilienne. Laissons-nous dire que Baalzéboub ne les a pas eus jusqu'à la fin. Méphistophélès n'a pas toujours le dernier mot, vous le savez bien.

L'autre anthologie est un **Parnasse Brésilien**, où figurent cent poètes contemporains. L'auteur de ce recueil, M. Afonso Costa, avoue, dans une préface qu'il appelle « antefacio », trouvant « prefacio » peut-être trop simple, que ces cent poètes, il les a choisis un peu au petit bonheur, n'ayant pas eu l'intention de donner à son travail une valeur critique quelconque. A Dieu vat! J'ai eu le plaisir (ça fait toujours plaisir!) de lire, parmi ces cent poètes, le nom de votre serviteur, « poète inspiré, redoutable iconoclaste des lettres ». Excusez du peu. Cent poètes! Pour un pays de poètes, ce n'est pas assez, d'autant plus que M. Afonso Costa en oublie. En y regardant de près, on s'aperçoit qu'ils sont trop. Et ils dépassent grandement la centaine, ceux qui taquinent la muse actuellement au Brésil. Voilà l'écueil dont nous parlions tout à l'heure. C'est qu'une anthologie ne peut que se restreindre à la qualité, et celle-ci table de bric et de broc sur la quantité. Un tri vigoureux eût réduit de moitié ce spicilège, sauf à y ajouter certains exclus. Cette série de cent contemporains — vifs et défunts — embrasse bien deux générations, fin d'empire et commencement de république — années 1889 et suivantes. Notons, au hasard, les omissions : Adolpho Araujo, Mario de Alencar, Catullo Cearense, Martins Fontes, Gilberto Amado, Alberto Ramos, Menotti del Picchia, Guimarães Passos, Cruz e Souza, Flexa Ribeiro, Caio de Mello Franco, Guilherme de Almeida, Manoel Bandeira... Disons aussi que ce recueil, édité en Espagne dans une collection qui vise à divulguer la poésie « des pays latins du Nouveau Monde », n'est dit l'auteur d'une contribution d'éléments épars, sans recherche d'aucune méthode classificatoire. Donc, rien à conclure. Effort aride et tumultueux, en somme.

Comme j'achève de parcourir le tohu-bohu poétique, l'amalgame lyrique de M. Afonso Costa, le courrier m'apporte le dernier en date des livres de M. Alberto Ramos, **Le Livre des Epigrammes.** On vient de voir que M. Alberto Ramos est parmi ceux dont le compilateur du *Parnasse brésilien* ne s'est pas souvenu. Ce détail ne nous étonne pas outre mesure. Si jamais poète s'est cantonné dans sa tour d'ivoire, c'est bien celui-ci. Solitaire et hautain, fuyant la foule, haïssant la cohue, abhorrant la galerie, il n'a jamais voulu être rien d'autre que poète, uniquement poète, et pour lui tout seul. Son gonfalon portait indéfectiblement la devise horatienne : *Odi profanum vulgus.* Nous nous expliquons très bien que sa verve poétique ait fini par se transfuser en épigrammes. L'exaltation pindarique volontiers se mue en ricanement et sarcasme, lorsqu'on a laissé à d'autres la popularité, à force de vouloir garder la gloire pour soi. Il se résume ainsi (*Prométhée*) :

Dieux ! Je me ris de vous ! abattu
(Non vaincu !) je pâtis, enchaîné,
Proscrit, immobile, rivé au granit,
Mais ma pensée emplit l'immensité.

Attention ! Ce dieu tout à coup se débarrasse de ses menottes et brandit le fouet à droite et à gauche. Il n'épargne aucun travers, la société y passe toute entière, il fustige, de haut en bas, le monde politique, le monde littéraire, la magistrature, le monde tout court. Quelquefois, un vers à peine, deux vers... vlan ! vlan ! La tour d'ivoire est maintenant un impitoyable pilori : « *Dieu soit loué! Tu es un grand juge, Amaro! — Si tu n'es pas le plus grand, certes tu es le plus cher! — De certains élixirs ce poète use et abuse. — Quel élixir pourra-t-il lui retremper la Muse?* Ce sont les *Châtiments*, en doses infinitésimales, et leur intérêt est exclusivement local. Le poète néanmoins récupère sa belle sérénité et l'épigramme reprend sa signification anthologique, abandonne le rictus de la satire et voici les jardins, les promenades, les arbres, les fontaines, jusqu'au moment où le chant devient lamartinien, s'élargit voluptueusement, se balance dans la cantilène et l'élégie devient églogue et se sublimise à la vue des

stelles que le lierre entoure, des hermas au bord des étangs et c'est la vraie poésie du cœur, de la nature, de la vie. Arrivé à cette croisée des chemins, le poète est déjà un philosophe, son exaltation s'adoucit et se calme dans la contemplation du mystère qui est partout, qui est dans tout. C'est là que l'on sent le vrai poète. Le point culminant de cette œuvre est là et les stances que son âme exhale, si elles ont quelque saveur de romantisme, ce n'est pas le regret des paradis perdus qui les dicte, ni la maussaderie morose des abandons qui suivent les désarrois, mais le tranquille désenchantement de l'être qui évolue vers les illuminations et qui commence à entrevoir la connaissance et avoir la foi, si vague soit-elle, dans un idéal près d'éclore.

Le livre **Elégies et épigrammes** montre cette quasi-plénitude. En quoi la tendresse du poète se concrétera-t-elle? Sa contemplation se tourne vers le terroir, vers les traditions de la terre natale, vers les pampas, leurs troupeaux, leurs chevauchées de gaouchos, tout ce pittoresque Rio-Grande-do-Sul aux mœurs patriarcales, ces hommes humbles et altiers, le foyer fécond en chansons et en histoires, alors que bout dans la chambrée le « chimarrâo (1) ». Bref, toute la patrie qui s'élargit avec le S. Paulo de l'étudiant, le Rio des salles de rédaction et l'autre Rio, le vrai, substratum, raccourci, miniature de la vivante vastitude brésilienne... la mer, les plages, les rocs, les pics, la forêt, les collines couronnées de palmiers. Le poète tout entier se ramasse et se résume dans le délice de frémir de tous les frémissements de la patrie qui est là... Peut-on savoir, sans être poète, ce que c'est qu'une patrie? Les hommes politiques ou les hommes d'affaires ont l'idée d'intérêt liée à l'idée de patrie. Le poète voit la patrie du côté cœur et du côté intelligence. Dans *Elégies et épigrammes*, la patrie se dessine peu à peu comme un objet d'amour intrinsèque et le *Chant d'adieux* (*A despedida*) qui clôt le volume est profondément, tendrement imprégné de cet amour.

Le poète s'est préparé longuement à cette évolution, ainsi que le prouve un autre de ses recueils **Le dernier chant du faune.** Je ne m'y arrête pas, car j'ai hâte d'arriver à la pléni-

(1) Nom du maté que l'on déguste en famille, à la veillée, dans le Sud brésilien.

tude de la vocation poétique de M. Alberto Ramos. Je ne m'y arrête surtout pas parce que je vois l'impossibilité de montrer combien ce livre est riche en poésie. Il eût fallu donner des exemples, traduire, expliquer : la place dont on dispose ici ne nous le permettrait pas. Qu'il suffise de dire que déjà M. Alberto Ramos s'était révélé à maintes reprises un découvreur, un trouveur — trouvère! — de rythmes imprévus, nouveaux, surprenants en langue portugaise. *Le dernier chant du faune* nous le fait voir en possession complète des lois impondérables du rythme. Aucun autre avant lui n'avait orchestré ses symphonies en un mode si large et si léger, je veux dire, avec ces battements aériens d'ailes, ces palpitations fluides de palmes, ces ondulations, ces tressaillements en mineur et en majeur, tels les hauts et les bas du chant « sertanais (2) » s'entremêlant à la chanterelle de la guitare sauvage, le « violâo », que le « caboclo (3) » manie en virtuose né. C'est dans ses **Odes** surtout qu'il arrive à la puissance extrême de l'invention rythmique et de la sensibilité la plus subtile. Si nous sommes ici loin du jeune poète maudit qui jadis publia, sous le pseudonyme de Marcos de Castro, les **Vers prohibés**, cet éloignement ne concerne point l'artiste. Déjà, en ce temps-là, M. Alberto Ramos, versificateur inventif, intuitif, agile, à sursauts syncopés, dirigeait le calame juvénile de ce « faune » plutôt galant que libertin dont on voit encore, du reste, dans les *Odes,* le bout de l'oreille.

Mais c'est maintenant que le poète entonne son *paulo majora.* Il chante ceux qui honorent la patrie, car le Brésil est toujours son grand idéal, il célèbre les efforts vers les conquêtes du beau, les jeux de la jeunesse sportive, les exploits des jeunes marins, et son ode *A un aéronaute* (les Brésiliens ont toujours eu la vocation de l'air) est d'un souffle vraiment d'épopée. C'est dans ce recueil que M. Alberto Ramos introduit une espèce d'hexamètre qui a treize, quatorze et quinze pieds selon les besoins de la cause, à la façon peut-être du mètre carduccien des *Odi barbare,* et je dis « peut-être », car je pense que le poète brésilien, qui a toujours jonglé de façon impré-

(2) Du *sertan* (sertâo), la campagne intérieure, terres éloignées des villes, la brousse.

(3) Métis d'Indien et mulâtre, aux nuances multiples, répandu dans tout le Brésil.

vue et inédite avec l'ennéasyllabe, le décasyllabe et l'endécasyllabe, ne s'est pas asservi au calque de la prosodie virgilienne et a donné plutôt de l'élan et de l'ampleur au vieil alexandrin, dépassant ainsi les vœux du barde portugais Antonio de Castilho dans la dernière édition de son *Arte poetica.*

Citons, pour terminer, le **Chant du centenaire**, que M. Alberto Ramos a publié en 1922. Le Brésil célébrait, cette année-là, le centenaire de son indépendance nationale. C'est un hymne encore à la patrie, c'est comme si cette lyre, qui fut tantôt mélancoliquement tendre, tantôt superbement embrasée, faisant résonner cette fois-ci la corde d'airain, voulût concentrer dans ce chant toute la pensée et tout l'idéal d'une existence, la pensée de la terre nourricière et l'idéal de grandeur et de force du pays auquel il n'a jamais cessé de songer.

Nous croyons pouvoir dire que ce pays n'oubliera pas non plus ce poète, qui est son poète.

Mémento. — Nous apprenons que M. Affonso de Taunay a été élu membre de l'Académie brésilienne des lettres. Nos lecteurs connaissent cet historien, ce lexicographe, ce polygraphe, petit-fils de Français. Nous avons de lui sur notre table le tome IV de sa monumentale histoire des « bandeiras » de S. Paulo et *Na Bahia de D. Joâa VI.* — M. Félix Pacheco, ancien ministre de l'Extérieur du Brésil, directeur du *Jornal do Commercio*, de Rio, et membre de l'Académie des lettres, nous envoie son intéressant ouvrage *Un Français-Brésilien.* Il s'agit de Pierre Plancher, le fondateur de ce même journal. Nous y reviendrons. — Nous recevons plusieurs livres : poésie, histoire, roman. Et nous n'en avons pas encore fini avec les poètes. Mais, au fait, ces historiens et ces romanciers ne sont-ils pas tous des poètes?

JOSÉ SEVERIANO DE REZENDE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Aline : *Lénine à Paris*, « Les Revues ». — Capitaine Carbillet : *Au Djebel Druse*, Editions Argo. — Mémento.

De tout temps, on a été avide de connaître les petits côtés de la vie des hommes célèbres, mais jamais ce genre de curiosité n'a reçu tant de satisfactions qu'à notre époque. C'est d'y

satisfaire que se propose le livre d'Alexeï Aline sur Lénine à Paris. L'auteur, qui venait de passer un an et demi en prison et y avait assez souffert pour avoir l'air « miséreux », arriva en 1910 à Paris et fut adressé à Lénine qui lui rendit d'abord quelques petits services, puis un mois après l'envoya à Toulon pour faire du travail révolutionnaire sur la demande d'un groupe de marins social-démocrates du croiseur *Slava* qui s'y trouvait. Après s'être livré trois mois à cette occupation, Aline revint, n'ayant plus l'air « misérable » et fut de nouveau introduit dans la société de Lénine. Celui-ci habitait un petit logement de deux pièces et une cuisine rue Marie-Rose, n° 4, à Montsouris. Avec sa compagne Nadiéjda Konstantinovna et avec la mère de celle-ci, il y vivait des 50 francs par semaine qu'il recevait comme rédacteur du *Social-Démocrate*. Le seul trésor du ménage était ses deux bicyclettes. L'hiver, on les remisait dans la cave. L'été, le couple consacrait tous ses moments de liberté à des excursions. Dès la première, Nadiejda arborait sa parure d'été, un vieux chapeau de paille qu'elle vernissait ce jour-là et sur lequel le vernis formait à la fin des couches semblables aux couches géologiques. Malgré la modicité des appointements que payait la caisse du groupe, elle était si pauvre qu'une crise se produisit. Pour y remédier, on proposa de réduire les appointements des typos, mais Lénine s'y opposa. Ce furent les typos qui trouvèrent la solution : ils offrirent qu'on les fît travailler à la tâche.

Quand se tint le Congrès de Londres, on s'aperçut avant la fin qu'il serait presque impossible de tenir le Congrès jusqu'au bout et de donner aux délégués de quoi rentrer chez eux. On s'adressa aux socialistes anglais qui trouvèrent un Anglais qui consentit à avancer la somme nécessaire, mais à condition d'avoir deux répondants, Gorki et un autre. Lénine fut désigné, quoique pour aller au manoir de l'Anglais, il n'eût qu'un pantalon ravaudé et un veston usé aux coudes. « Cette dette fut-elle liquidée? Je l'ignore », écrit Aline. Elle ne l'était pas en 1917. Précédemment, on avait espéré sortir de difficulté grâce « à des billets de 500 roubles dont on s'était emparé au cours de l'expropriation de la banque à Tiflis ». On organisa à Paris une réunion de ceux qui devaient les changer en petites coupures, mais Litvinov, qui avait le plus gros paquet, fut

arrêté à la gare du Nord, partant pour Londres; Stroïan eut le même sort à Stockholm et Olga Ravitch à Munich. On s'empressa de confier le reste au docteur Jitomirski (Ottsov), établi dans un appartement « chic » boulevard Raspail, pour qu'il les cache, mais quand on les lui redemanda pour les brûler avec ceux cachés ailleurs, il déclara les avoir confiés à un ami qu'il ne put désigner. Ce n'est qu'en 1912 que Bourtsev découvrit que Jitomirski était un traître. Plus tard, Mirone Tchermavesev et Malinovski vinrent faire la même besogne sans qu'on les soupçonnât.

Montsouris était le quartier des politiques; à Montparnasse habitait la bohème littéraire, « jeunes gens desséchés déplorant leur *âme aristocratique* et la *misère pouilleuse* des politiciens ». Lénine n'allait jamais au café de la Rotonde où cette « écume » se réunissait.

Vers 1912, Lénine s'en alla secrètement habiter à Cracovie où les communications avec la Russie étaient plus faciles. Fin juillet 1914, les bolcheviks de Paris durent délibérer sans lui.

La question des socialistes à l'égard de la guerre n'était pas encore là, et nombreux étaient ceux qui n'admettaient pas encore sa possibilité... Le 1er août, mobilisation générale... L'émotion gagne le restaurant... Faut-il accepter ou ne pas accepter la guerre? L'acceptation trouve plus de partisans... D'Allemagne est arrivée la nouvelle du vote des crédits de guerre par les social-démocrates. Les socialistes français ont suivi leur exemple. Les milieux d'émigrants russes sont déconcertés. La confusion se fait aussi sentir dans notre groupe. Lénine ne donne aucune nouvelle. On apprit par hasard qu'il avait été arrêté en Galicie... Dans le petit restaurant de la rue Cordelière, presque tous les membres du groupe sont présents... La réunion est désordonnée... Les partisans et les adversaires de l'engagement volontaire, appelés par la suite défensivistes et défaitistes, échangent des paroles brutales. A la fin, le groupe des défensivistes quitte démonstrativement la réunion... Les Allemands s'avancèrent vers Paris... Rue de la Reine-Blanche... dans le local miséreux du Club ouvrier, dont le secrétaire était Antonov-Ovseïenko, commença l'inscription des émigrants volontaires... En quelques jours, le premier régiment républicain russe fut constitué... [Le jour du départ, le vieux G. V. Plekanov vint :] « Je vous envie, dit-il... Soyez de bons soldats disciplinés... Donnez l'exemple... Il faut aller jusqu'à la victoire, jusqu'à la défaite de l'impérialisme allemand... » En hiver arriva la première lettre de Lénine... Les ca-

marades partis au front demandaient invariablement s'il n'y avait pas de nouvelles de lui... Quelques-uns étaient tourmentés par des doutes sur la justesse de la décision prise. Ils apprirent enfin que Lénine se prononçait avec indignation contre le *défensivisme* en général et contre le *volontarisme* en particulier.

Trois ans plus tard, avec des passeports allemands, Lénine, avant de partir pour allumer la guerre civile en Russie, fit dans une pauvre salle de Zurich sa dernière conférence : « Nous allons à cette bataille, dit-il en terminant, pleinement conscients de la responsabilité que nous prenons de son issue, *car nous sommes certains de notre victoire*... C'est la loi historique. »

ÉMILE LALOY.

§

Lors de la révolte druse en 1925, le nom du capitaine Carbillet avait été prononcé à plus d'une reprise. La presse paraissait le rendre responsable des tristes événements qui avaient ensanglanté le pays et coûté la vie à plusieurs Français. Le capitaine Carbillet a attendu cinq ans pour parler. Son livre Au Djebel Druse ne fait aucune révélation. Il ne dénonce ni n'attaque personne. L'auteur ne s'excuse, ni ne s'explique sur ce qu'avait été son rôle. Son livre raconte simplement comment le Djebel était administré par un capitaine français.

Cette sereine discrétion, cette absence de toute acrimonie et de toute amertume, donnent au récit un accent de vérité qui saisit le lecteur et qui fait entrevoir le fond des choses, ce que la presse n'a point fait. Le capitaine Carbillet, bien qu'il se garde de toute politique, soulève, involontairement peut-être, le coin du voile qui recouvre les « affaires syriennes ».

On peut bien confesser que quelques erreurs avaient été commises par la politique française en Orient. Tantôt les Hauts Commissaires faisaient de la politique « chrétienne » contre les musulmans, tantôt de la politique « musulmane » contre les chrétiens. Ils se pliaient ainsi au goût inné des Orientaux pour la politique « pure » (si une telle expression n'est pas un non-sens) au lieu de leur imposer les saines réalités de la mise en valeur du pays par la protection efficace accordée au peuple contre les intrigants et les parasites qui

en abusent. Le capitaine Carbillet a tenté de le faire. L'astuce levantine a compris à quel point un tel homme, par le bien qu'il faisait au pays, pouvait leur faire du mal et combien il était dangereux pour leur influence et leur autorité. Il s'est trouvé qu'en même temps l'administration a eu besoin d'un bouc émissaire; cette concordance immorale d'intérêts fit que le capitaine Carbillet fut rendu responsable de ce dont il était innocent. Nous ne savons pas si depuis réparation lui a été accordée, mais pour le prestige français en Orient il est regrettable qu'aux yeux des populations qui ont un sens aigu de la justice une telle collusion ait pu avoir lieu.

Lisant le livre du capitaine Carbillet, on pense involontairement à *La Révolte dans le Désert* du colonel Lawrence. Mais quelle différence entre l'Anglais et le Français, et combien le sort du premier est plus enviable que celui du second! L'Anglais jouit en fait d'une indépendance quasi totale et a à sa disposition des moyens pratiquement illimités. Le Français est un fonctionnaire dont l'initiative est limitée, au moins dans le temps, et les moyens d'action réduits à sa seule autorité personnelle. L'Anglais du Colonial Office, même en se mettant en opposition avec un autre grand département — le Foreign Office — est couvert par ses chefs. Le Français qui, loyalement, rend les services les plus méritoires, est non seulement désavoué, mais dénoncé, face à l'ennemi, comme responsable et coupable. Et cependant si l'on compare moralement les deux hommes, combien le Français paraît supérieur à l'Anglais! Là où celui-ci avoue avec un cynisme quelque peu déconcertant son double rôle d'« agent », le Français patriote aime de tout son cœur les gens qu'il a à administrer.

Le capitaine Carbillet n'est pas seul de son espèce. Ce sont des officiers de sa classe qui ont fait, qui ont maintenu et ont étendu l'Empire colonial français. S'ils étaient appréciés et récompensés comme ils devraient l'être et comme ils le seraient en Angleterre, que ne feraient-ils pas! L'idée coloniale, malgré les progrès qu'elle a faits depuis la guerre dans l'esprit public, n'occupe encore pas la place qui légitimement lui reviendrait. Le jour où le Ministère français des Colonies occupera, avec celui des Finances et des Affaires étrangères, une des premières places, précédant même la Guerre et la Marine,

la notion du véritable Empire français, au sens où les Anglais entendent ce terme, fera dans l'opinion publique un pas décisif en avant.

KADMI-COHEN.

§

MÉMENTO. — *Ausgleich als Aufgabe und Schicksal* (Politische Wissenschaft, Heft 8), Berlin-Grunewald, W. Rothschild (trois professeurs, invités par l'Ecole allemande de politique à parler sur *l'Entente, but et destin de l'Humanité,* sans s'être concertés, exprimèrent les mêmes idées : Ayons l'esprit international, soyens citoyens du monde, dit Henri Lichtenberger [Français]; la perpétuité de la guerre a été jusqu'à présent la leçon de l'histoire, a affirmé James Shotwell [Etats-Unis], mais il y a des raisons historiques de croire que les espérances des idéalistes se réaliseront et que des institutions la remplaceront; la tendance de notre époque, conclut Max Scheler [Allemand], est celle de compromis entre des différenciations croissantes; l'unité de l'Humanité est dans son but : l'accord pour une activité solidaire. — Otto Lehmann-Russküldt : *Die blutige Internationale der Rüstungsindustrie,* Hamburg-Bergedorf, Fackelreiter-Verlag. (L'auteur eut en 1924 l'idée de composer un livre sur *l'Internationale sanglante de l'industrie de guerre;* Lujo Brentano avait déclaré que ce serait d'une exécution bien difficile, à cause du mystère dont les cartels de cette industrie s'entourent; la brochure de Lehmann contient tout ce qu'il a pu trouver et il prie qu'on lui envoie à Berlin NW 40, Spenerstr, 11, tous les renseignements nouveaux qui pourraient lui servir à rédiger une nouvelle édition de son livre dont le 26e Congrès de la paix, tenu à Varsovie en 1928, a souhaité la traduction dans toutes les langues; l'auteur n'a d'ailleurs pu recueillir que des faits connus comme la division du monde entre les cartels, les subventions payées par ceux-ci à la presse chauvine, l'entente dans ce but avec des journaux d'une puissance rivale [comme dans l'affaire Gontard, où vers 1914, des articles furent insérés dans le *Figaro,* le *Matin* et *l'Echo de Paris* pour faciliter d'obtenir du Reichstag des crédits pour des mitrailleuses]; l'auteur n'oublie pas de raconter ce que l'on sait de la coopération de la Reichswehr avec les Soviets; il montre que la première amélioration à obtenir est la suppression de l'exportation des armes; Wilson, en 1918, avait réclamé plus : la suppression de l'industrie privée des armements! C'était encore demandé par Léon Bourgeois, Barnes et Venizelos, en 1919, ainsi qu'une force de police internationale; mais en 1928, on a considéré comme une hypocrisie et un plagiat des Soviets qu'ils aient formulé la même demande). — Alphonse Jouet : *Le Problème de l'Anschluss,* J. Pey-

ronnet. (A Lugano, M. Briand passe pour avoir dit à Stresemann : « S'il y avait jamais un coup de force de l'Allemagne pour s'annexer l'Autriche, l'Allemagne ne doit pas ignorer que ce serait sans doute la guerre »; le 4 décembre 1928, à la Chambre, interpellé, il a rappelé que le rattachement de l'Autriche au Reich est impossible sans le consentement de la Société des Nations et, invoquant le pacte Kellogg, a conclu : « Nous avons signé ce pacte avec solennité; désormais, ce serait une situation grave que celle où se mettrait un pays qui le déchirerait ». Le chancelier Muller répondit le 12 décembre suivant : « Le droit de libre disposition des peuples doit nous être applicable », et tous les Allemands sans exception ont maintenu ce point de vue. M. Jouet, dans sa très intéressante brochure, conclut : « Il est manifeste que, dès que l'évacuation de la Rhénanie sera un fait accompli, le mouvement entrera dans la phase décisive »; il met en parallèle la division de la Belgique par l'effet de l'antagonisme croissant des Flamands et des Wallons [dont il donne un historique détaillé] et se demande si, du jour où la question de l'Anschluss sera posée, « la France oubliera que trois millions et demi de Wallons, las d'être opprimés par les Flamingants, vivent en dehors de ses limites actuelles? »). — Emil Ludwig : *Juli 14*, Berlin, E. Rowohlt (récit romancé des négociations de juillet 1914; l'auteur, s'adressant à des Allemands, a cru devoir écrire en commençant que « le crime de la guerre fut celui de toute l'Europe... Tous les Cabinets furent coupables et l'homme de la rue innocent partout »; pourtant, il est bien forcé par les documents de prêter à Berchtold et à Guillaume II des paroles et des actes en contradiction complète avec les efforts de leurs adversaires pour arriver à un compromis; le désir de ménager le parti-pris de ses compatriotes l'a ainsi empêché d'écrire le livre saisissant dont son talent le rendait capable; la forme romancée contribue même à affaiblir l'impression; ce qui devrait être un réquisitoire haletant devient un récit alourdi par des détails oiseux; l'auteur a d'ailleurs cherché à lui donner une forme probante en imprimant en italiques tout ce qu'il a copié dans les documents). — Alfred von Wegerer : *Das Ausland Urtheil*, Berlin, G. Stilke (recueil de déclarations de personnages des pays alliés et neutres condamnant le traité de Versailles ou l'ayant blâmé; ces personnages sont d'ailleurs peu nombreux : 19 Américains, 16 anglais [plus 74 signataires d'un « Appel aux consciences »], 12 Français [plus 237 signatures d'Appels aux Consciences et au Bon Sens], 8 Italiens, 3 Japonais, 3 Russes et 16 neutres; encore certains de ces personnages ont pu parler des défauts du traité de Versailles sans adopter la thèse innocentiste allemande).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

R. Crozet : *Le Château de Valençay.* Avec 33 grav. et un plan; Laurens. 7 50

Frantz Funck-Brentano et Paul Deslandres : *La bibliothèque de l'Arsenal.* Avec des illust.; Laurens. 5 »

Art

Augustin Fliche : *Saint Roch.* Avec 44 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Hans Helmaier : *Kokoschka.* Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »

G.-J. Hoogewerff : *Benozzo Gozzoli.* Avec des reproductions. (Coll. *Art et Esthétique*); Alcan. 15 »

Paul Léger : *L'esthétique du paysage, de l'architecture et de la peinture.* Avec 5 compositions par l'auteur; Presses universitaires. » »

Jules Maurice : *Sainte-Hélène.* Avec 44 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

André Pératé : *Saint François d'Assise.* Avec 42 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière : *La sculpture grecque à Delphes.* Avec 40 pl. d'après les originaux du Musée de Delphes; Boccard. » »

Georges Pillement: *Marcel Gromaire.* Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »

Christiane Rousseau : *Sainte Claire.* Avec 43 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Ch. Urseau : *Le Musée des Tapisseries d'Angers.* Avec des illust.; Laurens. 5 »

Graphologie

J. Crépieux-Jamin : *A B C de la graphologie.* Avec de nombreux documents; Alcan, 2 vol. 60 »

Histoire

Henri Bédarida : *Parme dans la politique française au XVIIIe siècle.* Avec 8 pl. h.-t. et 2 tableaux généalogiques; Alcan. 25 »

Guglielmo Ferrero: *Les femmes des Césars,* traduit de l'italien par Marthe-Yvonne Lenoir; Plon. 12 »

André Fugier : *Napoléon et l'Espagne, 1799-1808;* Alcan, 2 vol. 65 »

Littérature

Pierre d'Arcangues : *A pieds joints;* Revue française. 12 »

W. N. P. Barbellion : *Journal d'un homme déçu.* Traduction de Jean Duren. Préface de H.-G. Wells; Payot. 25 »

Charles Baudelaire : *Morceaux choisis,* poèmes et prose. Introduction et notes par Y.-G. Le Dantec; Nouv. Revue franç. 15 »

Jérôme Carcopino : *Virgile et le mystère de la IVe Eglogue;* L'Artisan du Livre. » »

Henry Champly : *Mil neuf cent trente ou l'antiromantisme;* Libr. Valois. 12 »

Jeanjean Canconet : *L'éloge de Lyon.* Avec des dessins de J.-P.; Desvigne, Lyon. » »

Reynaldo Hahn : *La grande Sarah,* souvenirs; Hachette. » »

Henri-Robert : *Les grands procès de l'Histoire au lendemain de la Révolution*. VIIe série : *Le 9 Thermidor. Barras. Le petit Corse. Pauline Bonaparte*. Avec 45 illust.; Payot. 15 »

Histoire de Sindbad le Marin, traduction nouvelle par Edouard Montet, précédée d'une introduction de *Mille et une nuits* et suivie de trois autres contes; Payot. 12 »

M. de La Fontaine : *Fables choisies mises en vers*, reproduction de l'édition Denys Thierry, Paris, 1668, publiée par la librairie Firmin-Didot, par les soins de Pierre-Paul Plan. » »

Henry Lyonnet : *Les « premières » de Victor Hugo*; Delagrave. 12 »

Ledieu : *Les dernières années de Bossuet. Journal de Ledieu*. Nouv. édit revue sur le texte original et annotée par Ch. Urbain et E. Lavergne. Tome II : 1703-1704; Desclée de Brouwer et Cie. » »

Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* 5e série; Nouv. Revue franç. » »

Maurice Magre et Henry Lyonnet : *Les fêtes en Orient et dans l'antiquité*. Avec 24 pl. h.-t. en couleurs ou en noir, dont 4 au pochoir, compositions originales d'Edith Follet, Lagaye, G. Pastré, Auguste Rouquet, Gustave Violet; Martin-Dupuis. » »

Régis Michaud : *La vie inspirée d'Emerson*. (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 16 »

François Porché : *Poètes français depuis Verlaine*; Nouv. Revue critique. » »

J.-G. Prodhomme : *Voltaire raconté par ceux qui l'ont vu (de Paris à Genève)*. Souvenirs, lettres, documents, etc., réunis et annotés et accompagnés de résumés biographiques. Préface de Edouard Herriot; Stock. » »

Jean Tenant : *Sous le balcon de Prudent-Moderat*; le Rouge et le Noir. » »

Paul Valéry : *Variété II*; Nouv. Revue franç. 13,50

René Zeller : *Lacordaire et ses amis*; Flammarion. 12 »

Musique

René Brancour : *Offenbach*, biographie critique. Avec 12 pl. h-t.; Laurens. 10 »

Robert Jardillier : *La musique de chambre de César Franck*; Mellotté. 18 »

John Kent-Monnet : *La grande musique par les êtres magiques mathématiques*; chez l'auteur, 64, rue de France, Nice. » »

Roland-Manuel : *Manuel de Falla*; Cahiers d'Art. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Colonel Campagne : *Le chemin des croix*. Préface de Georges Girard; Tallandier. 15 »

Ernst Jünger : *Orages d'acier*, souvenirs du front de France, traduction française par F. Grenier; Payot. 20 »

Philosophie

Louis Le Leu : *L'art de penser. La logique*; Edit. Vallot. 12 »

Henri Piéron : *Le développement mental et l'intelligence*; Alcan. 10 »

Poésie

Francis d'Avila : *La coupe d'albâtre*. Préface de Maurice Bouchor. Illust. d'Yvonne Boudou; La Jeune Académie. 50 »

Jean Bataille : *Au long des rues, à vau de route*; Messein. 6 »

Justinien Baudassé : *Mélancholia*; Libr. Cavaillès-Montels, Béziers. 6 »

Marius Biencourt ; *Nuits de Californie*; Messein. 15 »

Jean-Théodore Brutsch : *Le visage pensif*. Avec cinq bois de A. Mairet; Julien, Genève. » »

Maurice Prozor : *Paroles sans romances;* Edit. Sagesse. 12 »

Marcel Renaud-Rivière : *La messe d'amour;* Messein. 6 »

Marcel Renaud-Rivière : *Le parfum d'aimer;* Messein. 10 »

Jules Supervielle : *Le forçat innocent;* Nouv. Revue franç. 12 »

Politique

Robert de Beauplan : *Où va la Syrie. Le mandat sous les cèdres;* Tallandier. 10 »

Fernand Corcos : *Une visite à la Russie nouvelle.* Préface de Maurice Viollette; Edit. Montaigne. 12 »

J.-S. de Givet : *Aristide Briand;* Edit. Prométhée. » »

Dr Friedrich Hirth : *Stresemann;* Edit. des Portiques. 12 »

Albert Londres : *Le juif errant est arrivé,* reportage; Albin Michel. 15 »

Albert Mousset : *Un drame historique : L'attentat de Sarajevo, 28 juin 1914.* Documents inédits et texte intégral des sténographies du procès; Payot. 50 »

L. Trotsky : *La défense de l'U. R. S. S. et l'opposition;* Libr. du Travail. 3 »

Préhistoire

Camille Jullian : *Au seuil de notre histoire,* I; Boivin. 20 »

Questions militaires et maritimes

Pierre Demartres : *Les Terre-Neuvas.* Préface de J. Duhamel. Avec 32 photographies h.-t.; Payot. 18 »

Doty : *La légion des damnés,* traduit de l'anglais par M. Prévost; Stock. 12 »

Vice-Amiral E. von Montey : *Histoire de la marine allemande,* traduction et préface d'André Cogniet; Payot. 25 »

Questions religieuses

Gustave Dalman : *Les itinéraires de Jésus, topographie des Evangiles.* Edit. revue et complétée par l'auteur. Traduction française par Jacques Marty; Payot. 50 »

Pierre Lasserre : *Un conflit religieux au XIIe siècle. Abélard contre saint Bernard;* Cahiers de la Quinzaine, 13e cahier de la dix-neuvième série. L'Artisan du Livre. » »

Roman

Henri Ardel : *La petite Moune;* Fayard. 5 »

Mariano Azuela : *Ceux d'en bas,* traduction de J. et J. Maurin. Préface de Valéry Larbaud; Fourcade. » »

Auguste Bailly : *Néron. L'agonie d'un monde;* Fayard. » »

Henry Bordeaux : *L'abbé Fouque;* Flammarion. 12 »

Madeleine Clemenceau-Jacquemaire : *Le gagnant ou les roses sans épines;* Firmin-Didot. 16 »

Claude Farrère : *La porte dérobée;* Flammarion. 12 »

Claude Faville : *Quand le cœur l'emporte;* Edit. Argo. 12 »

Charles Géniaux : *Les hiboux;* Flammarion. 12 »

André Gide : *Robert,* supplément à *L'Ecole des femmes;* Nouv. Revue franç. » »

Knut Hamsun : *Benoni,* traduit du norvégien par Georges Sautreau; Rieder. 15 »

Maçamouné Hakoutchô : *Les larmes froides,* traduit du japonais par S. Asada et Charles Jacob. Avant-propos de Serge Elisséev; Rieder. 18 »

Bruno Jasienski : *Je brûle Paris;* Flammarion. 12 »

Jehan de Jehay : *Gigolos;* Fayard. 3 »

Georges de La Fouchardière : *La chienne;* Albin Michel. 15 »

Claude Morgan : *Une bête de race.* Préface de M. Pierre Benoît; Flammarion. 12 »

Armando Palacio Valdès : *La sœur Saint-Sulpice*, traduit de l'espagnol par Mme Tissier de Mallerais. Préface de Louis Bertrand; Marpon. 15 »

Robert Randau : *Diko, frère de la côte;* Albin Michel. 12 »

Gaston-Ch. Richard : *Le tzar rouge;* Lemerre. 12 »

Jane Sandelion : *L'âge où l'on croit aux îles.* Préface de Henry de Montherlant; Renaissance du Livre. 12 »

Pascal Thémanlys : *Figures passionnées;* Delpech. 12 »

Virginia Woolf : *La promenade au phare*, traduction de M. Lanoire; Stock. » »

Sciences

J.-Arthur Thomson : *L'Hérédité*, traduit d'après la 5e édition anglaise, par Henri de Varigny; Payot. 50 »

Sociologie

Pierre Bonnet : *La commercialisation de la vie française du premier Empire à nos jours;* Plon. 15 »

Suzanne Duchatel-Bidault : *Le féminisme intellectuel;* Libr. des Humanités contemporaines. 13 »

Marcel Péguy : *La rupture de Charles Péguy et de Georges Sorel*, d'après des documents inédits; Cahiers de la Quinzaine, 12e cahier de la 19e série; L'Artisan du Livre. » »

Théâtre

H.-R. Lenormand : *Théâtre complet*. VI : *L'amour magicien. L'innocente.* Edit. définitive; Edit. Crès. 12 »

Albert Thierry : *Le révélateur de la douleur*, tragédie; Edit. de la Librairie du Travail. 20 »

Varia

Agenda des Editeurs, Imprimeurs et Industries connexes 1930; Brodard et Taupin. » »

Voyages

Yvon Lapaquellerie : *New-York aux sept couleurs.* Avec des illust.; Libr. Valois. 12 »

Georges Hardy : *Le Maroc*. Choix de textes précédés d'une étude. Avec 133 gravures et une carte; Laurens. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Auguste Dorchain. — Auguste Dorchain et Desbordes-Valmore. — André Baine. — A propos des « Poètes d'Aujourd'hui » : une lettre de M. Paul Léautaud. — Toujours l'anneau de Naundorff. — La question bretonne. — La Neuvième Vague. — Le pseudo-marquis de Champaubert, le forçat Maurice et les hirondelles de Laponie. — La germandrée sauvage. — Rocambole. — « Ay Chiquita ». — A propos des singes de Gibraltar. — Errata. — Le Sottisier universel. — Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Mort d'Auguste Dorchain. — Le poète Auguste Dorchain est mort le vendredi 7 février, à 14 h. 30, à l'hôpital de la Charité, des suites d'un accident dont il avait été victime la veille au sortir de

son domicile, 6, rue Garancière, accident qui s'était produit dans les circonstances suivantes :

Auguste Dorchain sortait de chez lui lorsqu'il fut renversé par la voiture de M. Jean Tharaud; il eut la tête serrée entre une des roues de l'automobile et le bord du trottoir et fut ainsi traîné une dizaine de mètres. Comment pareil fait put-il se produire dans une rue où il y a si peu de circulation? M. Jean Tharaud, qui était l'ami du poète, l'expliqua ainsi dans la déposition, entrecoupée de sanglots, qu'il fit au commissaire de police.

M. Jean Tharaud sortait de la maison d'éditions Plon, 8, rue Garancière, et venait de mettre en marche sa voiture à 10 kilomètres à l'heure, lorsque, ayant aperçu son ami qui allait descendre du trottoir, il voulut s'arrêter. Malheureusement, il appuya par erreur sur l'accélérateur et se jeta sur Dorchain au moment où celui-ci s'engageait sur la chaussée.

Auguste Dorchain était né à Cambrai le 19 mars 1857. Etant élève au Lycée Corneille, à Rouen, il écrivit ses premiers vers et un vaudeville : *La fille du croque-mort.* A 24 ans, après des études de droit à Paris, il publiait son premier volume de vers, *La jeunesse pensive*, qu'il augmenta, puis corrigea dans de nouvelles éditions faites en 1883 et en 1895. Tout de suite, il se révéla comme appartenant à la famille des Parnassiens intimistes qui avaient encouragé ses débuts : Sully-Prudhomme et François Coppée. Ses qualités se retrouvent dans son second recueil de poèmes *Vers la lumière,* qui lui fut inspiré par son mariage.

Au théâtre, il avait donné de nombreux à-propos et cinq pièces en vers : *Conte d'avril, Maître Ambros* (en collaboration avec François Coppée), *Rose d'automne, Pour l'amour,* et, il y a trois mois, sa dernière œuvre : *La Revenante aux fleurs,* représentée à l'Odéon.

On lui doit également une traduction du *Captif* de Cervantès, une étude sur *Ronsard et son école* et un traité de prosodie : *L'Art des vers.*

Dans leur *Histoire de la Poésie française,* Paul Fort et Louis Mandin ont donné cette juste définition de l'art d'Auguste Dorchain:

Il cherche la correction plutôt que l'originalité, un bon équilibre moral plutôt que l'envolée lyrique; il a un sentiment délicat et pur.

N'est-il pas troublant de noter que le père de ce tendre poète, de cet aimable homme qui vient de mourir si tragiquement avait eu, lui aussi, la tête broyée : il fut écrasé par un train en 1860. — L. DX.

§

Auguste Dorchain et Desbordes-Valmore. — Un des derniers vœux, non encore réalisé aujourd'hui, d'Auguste Dorchain, était de voir apposer une plaque commémorative sur la maison qu'habita Marceline Desbordes-Valmore, 8, rue de Tournon. Il nous écrivait à ce sujet, le 21 août 1925 :

C'est au 8 de la rue de Tournon qu'il faut placer la plaque commémorative. Vous en donnez les raisons les meilleures auxquelles on pourrait en ajouter une encore : ce serait tout près de cet Odéon où Marceline fut une si touchante « ingénuité », et dont son mari fut un moment l'administrateur-délégué lorsque la Comédie française et l'Odéon étaient comme réunis. Beaucoup de leurs amitiés de théâtre furent odéoniennes depuis le temps de la belle Délia et de la bonne « maman Gautier ». L'oncle Constant Desbordes, le peintre, eut son atelier sur la Montagne Sainte-Geneviève. Tout cela est essentiellement « rive gauche ». Et qui, sur la rive droite, lèverait la tête, pour regarder la plaque sur l'affreuse bâtisse de la rue de Rivoli qui n'est même pas la vraie maison mortuaire, mais celle qui l'a remplacée?...

Pourquoi les « Valmoristes » n'ont-ils pu jusqu'ici obtenir satisfaction pour quelque chose d'aussi simple?

§

André Baine. — Nous apprenons la mort du poète André Baine, survenue à Alger, après une brève maladie, le jeudi 13 février, à l'âge de cinquante-deux ans. André Baine, dont le *Mercure de France* a publié quelques beaux poèmes, vivait dans la solitude et dans le détachement le plus complet de toute ambition littéraire. Il a publié trois recueils d'une forme très personnelle : *Urgahol* (Messein, 1904), *Trois symphonies d'Amour* (Jouve, 1906) et *Poèmes Essentiels* (Sansot, 1927).

§

A propos des « Poètes d'Aujourd'hui ». Une lettre de M. Paul Léautaud.

Le 13 février 1930.

Mon cher directeur,

Les Treize de l'*Intransigeant*, dans son numéro d'hier soir, ont bien voulu reproduire un passage de l'article de M. André Billy, dans l'*Œuvre*, à propos des « oublis » qu'on trouve dans la nouvelle édition des *Poètes d'Aujourd'hui*, notamment en ce qui concerne M. Paul Claudel.

Ils font suivre cette citation de l'écho suivant :

Explication d'un oubli :

On sait que M. Paul Claudel a rompu — il y a à peu près un an — toutes relations avec la revue : la « Nouvelle Revue française ».

Ce que l'on sait moins, c'est que cette rupture se produisit à la suite de la publication dans ce périodique d'un petit dialogue assez tendancieux sur les saints, et notamment sur Jeanne d'Arc et Thérèse de l'Enfant Jésus.
Ce dialogue était signé : Paul Léautaud.

Je dirai à mon tour :

— Explication d'un écho :

M. Fernand Divoire n'est pas dans la nouvelle édition des *Poètes d'Aujourd'hui.*

J'ajouterai ce petit rien :

M. Jules Romains a été la cause (pour parler rapidement) de ma démission à la *Nouvelle Revue française* ,il y a quelques années, comme critique dramatique. Tout le monde connaît l'histoire, M. Fernand Divoire le premier. Comme motif de vengeance, je crois que cette affaire pouvait compter pour moi autrement que les démêlés de M. Paul Claudel avec cette maison. Or, M. Jules Romains a sa place dans la nouvelle édition des *Poètes d'Aujourd'hui.*

Le « stratège littéraire » n'a pas vu cela. Voilà tout son écho par terre (1).

Cordialement. PAUL LÉAUTAUD.

§

Toujours l'anneau de Naundorff.

Château de Colliers,
par Muides (Loir-et-Cher), le 10 février1930.

Monsieur,

C'est un peu tardivement qu'on me communique le *Mercure de France* du 15 décembre 1929, contenant, p. 738, une note intitulée *Clemenceau et l'anneau de Naundorff.*

Voulez-vous me permettre d'apporter quelques précisions historiques à ce récit?

C'est en 1840 déjà que Jules Favre avait défendu le prétendu Naundorff dans un procès de presse contre le journal *Le Capitole* et c'est en souvenir de ce procès que « Naundorff », lorsque, peu de temps après, Jules Favre alla lui rendre visite à Londres, lui offrit cette bague. Elle ne lui fut nullement *léguée* à la suite du procès de 1852, « Naundorff » étant d'ailleurs décédé à Delft le 10 août 1845.

J'ai tenu cette bague entre mes mains et j'en ai pris de nombreuses empreintes sous les yeux de la veuve de Jules Favre, née Velten, qui avait bien voulu m'y autoriser.

(1) Un des ouvrages peu connus de M. Divoire a pour titre *La Stratégie littéraire.*

Or, la gemme de la bague représente non pas des lys de France, mais la déesse Bellone, bandant son arc et prête à envoyer une flèche à un ennemi invisible.

Mme Jules Favre légua cette bague à son neveu Velten, un diplomate, qui à son tour la légua au musée des Affaires étrangères. C'est là que Clemenceau prit la fameuse bague pour en sceller le Traité de Versailles.

Rappelons que Villiers de l'Isle-Adam évoqua aussi l'histoire de cette bague dans son admirable nouvelle *Le Droit du Passé,* où il montra d'une façon si émouvante le « droit » posthume, dont « Louis XVII » avait usé, en 1871, d'intervenir dans les affaires de la Prusse et de la France, qui toutes deux avaient été ses pires persécutrices !

Mais Villiers de l'Isle-Adam y commit aussi la faute de remplacer la Bellone par les trois lys des Bourbons.

Veuillez agréer, etc... OTTO FRIEDRICHS.

§

La question bretonne.

Paris, le 4 février 1930,

Monsieur le directeur,

Je m'excuse d'abuser de l'hospitalité du *Mercure* et de la patience de ses lecteurs, mais je crois devoir à ces derniers de répondre à la lettre de M. Chaboseau que publie votre numéro du 15 janvier.

J'avais, dans celui du 1er janvier, énuméré les quatorze minuscules griefs auxquels se réduit son article sur la *Question bretonne* (?). Contrairement à une première affirmation erronée de sa part, je les ai discutés un à un explicitement. Il n'a répondu à aucune de mes réfutations, car je ne puis considérer comme une réponse son *distinguo* entre la découverte *pratique* de l'Amérique par Coatanlem et les expéditions scandinaves, seule question qu'il a abordée.

Il s'est borné à se dire calomnié et criblé d'injures. Quoique ayant promis d'être « *probablement courtois* », il n'a pas hésité à qualifier de « *grossièreté* » mon allusion à la « *querelle d'Allemand* » que son article semble chercher à la France « *métropolitaine* ». Il a l'amabilité d'en conclure que « ses contradicteurs n'ont pas bénéficié d'une éducation bien raffinée », et il termine délicatement par un argument *ad hominem* qui ne mérite pas l'honneur d'une minute d'attention.

Quoique classé parmi ceux qui n'ont pas eu le bénéfice d'une éducation très raffinée, je suis décidé à écraser M. Chaboseau sous le poids de ma courtoisie. Je retire donc l'expression de « *querelle*

d'Allemand » qui semble l'avoir piqué au bon endroit, et je m'empresse de le remplacer par la périphrase du Larousse : *Querelle d'Allemand = Querelle sans sujet.* Y a-t-il querelle et y a-t-il sujet de querelle dans son article?

N'est-ce pas en vérité chercher une querelle que faire un si long exposé de récriminations d'une violence si peu contenue au cours de tant de pages?

Et dans ces quatorze *vétilles* qui m'ont, non pas *bouleversé,* comme il l'affirme, mais rassuré par leur insignifiance, ainsi que je l'ai écrit, j'ai cherché vainement un sujet valable et légitime de querelle.

Je n'en ai pas trouvé dans le fait que des géographes classent Dieppe avant Saint-Malo comme premier port de pêche à la morue, — ni dans la modification du nom de *Portzmauguer* en Primauguet, — ni dans les reproches (que j'ai jugés déplacés), relatifs au caractère entêté ou au manque d'hygiène des Bretons, — ni dans la différence de traitement entre Bretons et Méridionaux à la suite de sinistres ou de dégâts dus aux intempéries, — ni dans l'omission systématique de toute citation du roi Noménoé, — ni dans l'hommage rendu à Duguesclin, serviteur du roi de France et, paraît-il, traître à la Bretagne, — dans celui rendu à Jeanne d'Arc faussement glorifiée d'avoir bouté les Anglais hors de France, — ou à Christophe Colomb qui passe, avec la complicité de l'univers civilisé, pour avoir découvert l'Amérique, — ou à Parmentier, faux inventeur de la pomme de terre connue en Bretagne bien avant lui, — ni dans les dispositions du monument de Rennes, — ni dans le passage dans la langue française des mots « bara » et « gwinn », pour en constituer le baragouin, langage des Bas-Bretons, — ni, enfin, dans le fait que Brest n'est pas devenu port transatlantique.

Cette énumération qu'il a exprimée en termes violents et grossis à dessein ne caractérise-t-elle pas la « querelle sans sujet » du Larousse?

Peut-on vraiment fonder une campagne séparatiste, autonomiste, fédéraliste ou même simplement régionaliste sur de pareilles misères? Peut-on les invoquer pour opposer le système... fédéraliste au système centralisé?

La question me semble plus vaste et plus complexe. Ce ne sont pas les opinions invoquées à la fin de la lettre de M. Chaboseau, y compris celles du « Bourguignon » sympathisant, qui peuvent vider le sujet. Je me permettrai de rappeler que les peuples obéissent à des tendances inhérentes à leurs caractères particuliers et communes à ceux dont la destinée a voulu qu'ils se réunissent en un corps de nation. Elles sont dominées par des considérations ethni-

ques, linguistiques, historiques, par des legs du passé et par des conditions géographiques.

C'est ainsi que se conçoit, devant l'impossibilité d'évincer une des trois langues aussi vivaces que le français, l'allemand et l'italien devant les deux autres, que se conçoit, dis-je, la formation de la Fédération suisse entre Rhin, Jura, Rhône et Alpes; que le compartimentage en régions séparées par des montagnes explique la différenciation nette des provinces d'Espagne et leur isolement du pays portugais.

Dans son admirable géographie humaine de la France, Jean Brunhes montre comment le prodige de l'histoire de France fut de faire, de tant de fragments de peuples divers, Ibères, Ligures, Gaulois, Celtes, Latins, Germains, Francs, Burgondes, Goths, Vandales, Sémites, Saxons, Bretons, Normands, un seul peuple, « une seule nation, la plus homogène de l'univers ».

Ce prodige a été réalisé par dix siècles de monarchie, pendant lesquels Capétiens, Valois, Bourbons ont poursuivi avec ténacité la formation de la puissance et de l'unité françaises, alors que les autres peuples soustraits à la discipline romaine se brisaient et se concassaient en poussières de populations impuissantes, sauf dans le mal qu'elles se faisaient les unes aux autres.

Sous la République une et indivisible, la Convention obéit à l'obscur instinct des destinées nationales. Elle compléta la tâche entreprise dès l'avénement du « germanique » Capet, seigneur de l'Ile de France, et l'organisation napoléonienne la termina définitivement.

Contrairement à une troisième erreur de M. Chaboseau, je suis loin de méconnaître les inconvénients de ce qu'il appelle le système départemental. Il voudra bien toutefois me permettre de le préférer au système qui consisterait à détruire l'œuvre millénaire de la Monarchie, de la République et de l'Empire, et à désarticuler la France une et indivisible pour qu'enfin Dieppe ne soit plus classé avant Saint-Malo comme premier port de pêche à la morue.

Je retire aussi l'expression de « haine irraisonnée contre la France », sentiment que j'ai faussement, paraît-il, attribué à M. Chaboseau. Nul ne se réjouit plus que moi de cette erreur involontaire. Il a d'autant plus de mérite à ne pas éprouver ce sentiment qui me peinait, que, d'après lui, « *Paris et le Midi ne négligent rien pour que la France les haïsse* », — que la France « *dévalise la Bretagne de ses grands hommes* », — qu'elle traite comme « *un preux, un héros, Duguesclin, l'un des pires gredins de son époque* », — qu'elle ne veut pas « *devoir son salut à des Bretons*

(*quelle honte, cela ne s'avoue pas*), et qu'elle « *préfère périr, pourvu que la Bretagne ne vive pas* ».

Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites.

— Ainsi, disait Kim, prélude-t-on dans mon pays au doux parler d'amour.

Le tout est de s'entendre, en effet. Qui aime bien, n'est-ce pas, châtie bien...

Gaudeamus igitur, comme chantent les étudiants allemands, car on ne peut que se réjouir aussi d'apprendre par M. Chaboseau que son article avait pour but de combattre l'autonomisme.

Chimène qui l'eût dit? Rodrigue qui l'eût cru?

et j'enregistre avec plaisir qu'il s'affirme non pas autonomiste, mais simplement fédéraliste, sans définir toutefois le sens exact qu'il attribue à ce terme, ni l'organisation qu'il rêverait de donner aux provinces de la Fédération française.

D'ailleurs, aujourd'hui, sauf à *Breiz Atao*, il n'y a plus d'autonomistes nulle part, pas même en Alsace. Il n'y a plus que des régionalistes.

Le *Temps* du 19 janvier constate, en effet, d'après le *Messager d'Alsace*, que « MM. Rossé et consorts n'osent plus dire un mot en public sur l'autonomisme et ses buts, — qu'ils font porter à M. Brogly la Légion d'honneur » et que le temps n'est plus où ce patriote avait la délicatesse de la mettre dans sa poche.

Le grand journal trouve « réjouissant d'entendre M. l'abbé Haegy qui, au témoignage de M. Ricklin, avait ressenti douloureusement l'incorporation de l'Alsace à la France, proclamer qu'il est aussi patriote que le fut Mistral, sinon plus ».

Pas moinss...

Je fais donc amende honorable.

Si *Breiz Atao* raille M. Chaboseau d'avoir, suivant ses propres termes, « proclamé dans l'article incriminé son patriotisme de Français », moi je l'en félicite et je m'en réjouis sincèrement, tout en regrettant d'avoir été moins perspicace que la feuille autonomiste.

Veuillez agréer, etc...

M. CRÉMIEUX.
Ingénieur de la Marine.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. A. Chaboseau, qui nous a déclaré qu'il estimait avoir déjà suffisamment répondu à ses contradicteurs.

§

La Neuvième Vague. — Le compte rendu des poèmes de M. Jacques Ayrens, *la Neuvième Vague*, paru dans le *Mercure* du 15 novembre dernier, fait mention de l'étude *in limine* de M. Claude Farrère sur les particularités que présente, dans un mouvement de vagues sur l'océan, la neuvième. Il est intéressant de rappeler à ce sujet que le nombre 9 jouait un grand rôle dans les traditions celtiques. La neuvième vague de la mer, en particulier, passait pour avoir une puissance bien plus grande que les autres et pour s'avancer bien plus loin sur le rivage. Les poètes de langue galloise connaissaient bien cette particularité et M. E. David, dans son ouvrage sur *la Poésie et la Musique en Cambrie*, cite la traduction de deux textes de Daffyd ab Gwilym (1328-1400), le plus grand poète gallois, qui se rapportent à cette croyance.

Le premier texte est tiré du *Chant de la Mouette :*

> Blanche mouette, sur la surface des flots
> Au milieu de l'écume de la vague qui se brise,
> Blanche reine des cerfs de la mer de Saverne
> Avec ton trône *sur la Neuvième vague de l'Océan,*
> Ecoute ce que j'attends de toi...

Dans un autre chant, Daffyd ab Gwilyn s'exprime ainsi :

> Il y a une ville sainte *sur la neuvième vague...*

Le mythe de la neuvième vague remonte à une assez haute antiquité. Le manuscrit irlandais connu sous le nom de *Leabhar Gabala* (Livre des Conquêtes), copié vers 1168, d'après des textes plus anciens, contient une convention militaire dite *Jugement d'Amairgen,* entre les représentants des deux races de Melé et des Cûatha Dê Danann. Cette convention, ou mieux cet armistice, précise qu'en attendant la conclusion de la paix, les belligérants devront se retirer de façon à laisser entre eux *l'espace de neuf vagues.* Commentant ce texte, M. d'Arbois, membre de l'Institut, dit (cours de Littér. Celtique, tome II) :

> Il y a là une formule magique à laquelle, en Irlande, on attribuait encore une valeur superstitieuse aux premiers temps du christianisme. Au VIIe siècle, il y avait à Cork une école ecclésiastique qui fut un certain temps dirigée par le *fer leigind,* ou professeur de littérature écrite, Colmân. A l'époque où Colmân enseignait dans cette école, il y eut en Irlande une famine suivie d'une épouvantable mortalité. Pour échapper à ce fléau, Colmân recourut à deux moyens : il composa un hymne en vers irlandais, et il se retira avec ses élèves dans une île située près de la côte d'Irlande, *mais à une distance de neuf vagues.* « Car, prétend le texte irlandais, c'est au dire des savants un intervalle que les maladies épidémiques ne peuvent franchir. » Ainsi au VIIe siècle de notre ère, les Irlandais chrétiens attribuaient à la distance de nef vagues, une puissance magique à la protection de laquelle ils n'avaient pas cessé de croire.

C'est précisément cette puissance magique attribuée à la neuvième vague qui a fait donner dans la suite à celle-ci, comme le fait Daffyd ab Gwilym, des particularités merveilleuses, ceci sans préjudice des effets dynamiques réels qu'elle peut avoir, comme l'a observé M. Claude Farrère. — HENRI QUILGARS.

§

Le pseudo-marquis de Champaubert, le forçat Maurice et les hirondelles de Laponie. — On n'a certes point encore oublié la récente mésaventure du pseudo marquis de Champaubert, victime de son ignorance d'une des lois les plus élémentaires de la physique animale, plus que de sa propre mystification. Son cas remet en mémoire, cependant, celui du forçat Maurice qui, sous la Restauration enfermé au bagne à Toulon, s'en était évadé et réussit à dépister toutes les recherches de la police en s'enlisant, huit jours durant, dans la vase d'un des bassins de l'arsenal, où, grâce à un tuyau de caoutchouc, il respirait normalement, son ravitaillement étant assuré, la nuit, par des complices. Maurice réussit, d'ailleurs, si parfaitement à s'échapper, en dépit de l'activité, alors considérable, des « rechercheurs d'évadés », qu'on n'arriva jamais à savoir ce qu'il était devenu.

Mais est-il vrai que les hirondelles de la Laponie battent le record de cette sorte d'existence souterraine? Dans son si curieux *Voyage en Laponie* — entrepris, dans l'été 1681, en compagnie de MM. de Fercourt et de Corberon, le célèbre Regnard conte ceci, à la page 493 de l'édition Moland de son *Théâtre* (Paris, 1876) :

Nous nous étonnâmes que, quoique nous fussions si avant dans le Nord, nous ne laissions pas de rencontrer quantité d'hirondelles, et, ayant demandé aux gens du pays qui nous conduisaient ce qu'elles devenaient l'hiver, et si elles passaient dans les pays chauds, ils nous assurèrent qu'elles se mettaient en pelotons et s'enfonçaient dans la bourbe qui est au fond des lacs, qu'elles attendaient là que le soleil, reprenant sa vigueur, allât dans le fond de ces marais leur rendre la vie que le froid leur avait ôtée. La même chose m'avait été dite à Copenhague par M. l'Ambassadeur, et à Stockholm par quelques personnes; mais j'avais toujours eu beaucoup de peine à croire que ces animaux pussent vivre plus de six mois ensevelis dans la terre, sans aucune nourriture. C'est pourtant la vérité et cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne saurais plus en douter.

Plus loin, p. 513, Regnard ajoute, que pêchant, durant les journées si courtes de leur hiver, dans les fleuves glacés, les Lapons « bien souvent rapportent dans des filets des hirondelles qui se pendent avec leurs pattes à quelque petit morceau de bois. Elles sont comme mortes lorsqu'on les tire de l'eau et n'ont aucun signe de vie; mais, lorsqu'on les approche du feu et qu'elles commencent

à sentir la chaleur, elles remuent un peu, puis secouent leurs ailes, et commencent à voler, comme elles font en été. Cette particularité m'a été confirmée par tous ceux à qui je l'ai demandée. »

A-t-on d'autres témoignages, qui confirme celui-ci? C'est ce qu'il serait intéressant de rechercher, car le détail, si curieux, a échappé à Buffon et à ses continuateurs. Mais Regnard, très sûr et véridique garant, n'a certainement pas menti. — C. P.

§

La germandrée sauvage.

Grenoble, ce 19 janvier 1930.

Monsieur le directeur,

Quoi qu'en dise George Sand dans sa lettre à Gustave Flaubert, dont un passage est rapporté dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1929, et qui lui a valu cette annotation un peu vive, mais justifiée de Paul Souday : *Quel culot!* ce n'est pas le « savant botaniste » cité par la châtelaine de Nohant qui fait preuve d'ignorance, mais elle-même qui se trompe. La germandrée sauvage (*Teucrium Scorodonia*), très commune dans les bois, a bien des fleurs d'un *jaune sale*. George Sand ne connaissait sans doute que la germandrée petit-chêne, plus souvent appelée simplement *petit-chêne* et dont les fleurs sont en effet *roses*.

Veuillez agréer, etc... UN BOTANISTE DAUPHINOIS.

§

Rocambole.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans le numéro du 15 août 1929 du *Mercure de France*, votre excellente revue qui depuis des années est ma lecture préférée en Afrique centrale, je lis, p. 255, une notice sur le mot préindiqué.

M. le Dr Henry La Bonne, pensant que l'étymologie de ce mot serait peut-être intéressante à connaître pour plus d'un lecteur, décrète que « rocambole » vient de deux mots ANGLAIS : *Recken*, seigle, et *bollen*, bulle.

Je me demande si le savant docteur sait bien distinguer entre l'anglais et l'allemand?

« Seigle » se dit en anglais *rye* (cf. *rye-bread*, pain de seigle; *Coming through the rye*, « Venant à travers le champ de seigle », fameux poème de John Burns).

« Bulle » s'appelle en anglais *hubble* ou *bubble* ou *bull*, suivant la signification.

Tandis qu'en allemand « seigle » s'appelle *Roggen* (Roggenbrot, pain de seigle) et le mot pour « bulle » est *Bolle*, oignon, bulbe, tubercule.

Va pour l' « oignon de seigle », si le Dr La Bonne le veut!

Toutefois, à mon humble avis, le mot « rocambole » a tellement l'aspect d'une construction méridionale que je doute fort de l'étymologie donnée, même si l'oignon en question peut être trouvé dans la forêt de Fontainebleau, où il aurait d'ailleurs été introduit, puisque le Dr La Bonne dit que c'est un allium *cultivé.*

Et les trois vers que cite le Dr La Bonne ne témoignent aucunement en faveur de sa thèse :

Il est connu que l'ail est un stimulant de l'appétit, et les vers cités ne font qu'une comparaison entre le pain dérobé et le rocambole.

Veuillez agréer, etc... J.-M. JENSEN.

Brazzaville, A. E. F., le 7-12-1929.

§

« **Ay Chiquita** ». — Avez-vous jamais entendu *Ay Chiquita?* demande M. Gustave Rivet dans le *Mercure* du 1er janvier 1930.

Oh! oui, nous le chantions souvent en 1876, étant interne des hôpitaux. Certaine chanson dite *Le hareng saur amoureux* dans laquelle le héros meurt d'indigestion se terminait même par :

Sur son tombeau la veuve inconsolable
Se fit porter, puis, elle se déchaussa;
Mais, c't'odeur-là lui fut peu profitable,
Car elle mourut chantant *Ay Chiquita.*

L'air douloureux à souhait de la romance sentimentale était des plus simples, mais nos compagnes à la Murger y mettaient toute leur âme. — DR HENRY LA BONNE.

§

A propos des singes de Gibraltar.

Ramleh (Egypte), le 5 février 1930.

Monsieur le directeur,

Dans vos « Echos » en date du 1er décembre 1929 (pages 510-511), M. C. P., dans son article traitant des singes de Gibraltar, a dit que les singes se nourrissaient « d'une espèce de poire dite *prickly pear* ». Le « prickly pear » n'est pas une poire, mais tout simplement le fruit de l'*Opuntia vulgaris,* appelé communément « figue de Barbarie ».

Agréez, etc... DORA CONSTANTINA.

§

Errata. — Dans la lettre que nous avons publiée, n° du 1er février, au sujet de *Mouna, Cachir, Couscouss,* se sont glissées plusieurs erreurs : p. 757, 1re ligne de la lettre, lire : « Dans l'étude

généreuse et *compréhensive* », au lieu de « compréhensible »; l. 3, « *années* » au lieu de « armées »; p. 700, l. 14, lire « *lantiponnages* », au lieu de « lantipannages »; enfin le nom de la signataire est *Bénichou* et non Bénichon.

§

Le Sottisier universel.

La volonté de Schopenhauer est, dans l'acception du mot la plus profonde, une volonté impuissante : elle s'évertue à travers l'éternité, telle la roue qui tourne en bourdonnant dans le vide des espaces. — KEYSERLING, *Figures symboliques*, p. 75, éd. Stock.

LE PAPE LOUIS XI S'ÉLÈVE CONTRE LES PERSÉCUTIONS DE CHRÉTIENS EN RUSSIE. — (Titre d'article.) *L'Ami du Peuple* du matin, 9 février.

Son jardin renfermait, suivant lui, des chenilles, limaces et autres insectes que l'on ne voyait pas ailleurs. — GEORGE ELIOT, *Le Moulin sur la Floss*, traduction française éditée par H. Gautier (*Bibliothèque populaire*), p. 29.

Le Verrier a découvert Uranus avant de l'avoir vue, et la théorie atomique a démontré la possibilité de l'atome et de l'électron, qui ne sont que plus tard devenus des réalités. — Dr. ANTOINE LABBÉ, *Le conflit transformiste* (p. 121), Alcan.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — Nous rachèterions les numéros indiqués à la liste suivante : ceux de 1890 et 1891, à 20 francs l'un; ceux de 1892 à 10 francs l'un; tous les autres à 5 francs l'un.

1890. — Nos 1, 5.
1891. — No 13.
1892. — Nos 30, 34, 35.
1893. — Nos 37, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47.
1895. — No 69.
1897. — No 87.
1898. — No 98.
1899. — Nos 110, 112, 113, 114, 115, 116, 120.
1900. — No 131.
1902. — Nos 147, 149, 154.
1917. — Nos 455, 460, 463.
1918. — Nos 471, 472, 473, 474.
1920. — Nos 518, 527.
1921. — No 563.
1922. — Nos 565, 568, 569, 570, 581, 583.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

BANQUE DE FRANCE

Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de Fra

L'Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de France s'est tenue 30 janvier, sous la présidence de M. E. Moreau, Gouverneur, qui a donné lect au nom du Conseil Général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1

Le Gouverneur de la Banque indique, dans ce compte-rendu, comment le m ché monétaire français à évolué, en 1929, sous le libre régime de l'étalon or quelles icidences cette évolution a exercées sur les postes essentiels du bilan la Banque et sur le gage du franc.

Sous l'influence des conversions de devises en métal, des achats de monnaies public, et surtout des afflux d'or persistants qui ont été, pendant tout le cours second semestre, la conséquence naturelle des courants monétaires internationa l'encaisse or de la Banque s'est accrue de 9.783 millions. Les réserves de dev étrangères ont fléchi de 6.729 millions. Le portefeuille d'escompte a augmenté 3.809 millions, et les engagements à vue, sous forme de billets en circulation d'avoirs en compte, de 6.172 millions.

La proportion de l'encaisse or au total des engagements à vue, dont le minim légal est de 35 %, est passée de 38,97 à 47,37 %.

Les versements à l'État, à titre d'impôts généraux ou spéciaux, de redevance de superdividende, et à la Caisse d'Amortissement, en exécution de la conven du 23 juin 1928, ont atteint, pour l'année, le total de 580 millions.

Le dividende de l'exercice 1929 a été de 94.900 000 francs, soit 520 francs par act

M. Georges Pascalis a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le rap des Censeurs. L'Assemblée a réélu Censeur M. Georges Pascalis. Elle a réélu Rég MM. Ernest Mallet, Gabriel Cordier et le Marquis de Vogüé.

M. Jacques de Neuflize, banquier, a été élu Régent, en remplacement de M Baron Davillier, décédé.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse reste maussade, sans affaires, comme d'ailleurs la plupart des marchés étrangers. Il n'y a pas crise au sens économique du mot; il y a arrêt des affaires et défiance dans l'avenir.

Il est superflu de revenir sur les causes du malaise actuel de la Bourse; elles sont connues et il est difficile de soutenir qu'elles disparaîtront avant longtemps. Très conscient d'avoir trop largement escompté l'avenir et les possibilités d'augmentation des dividendes présentées par les valeurs à revenu variable, le public se tourne de plus en plus vers les valeurs à revenu fixe. Les émissions d'obligations succèdent aux émissions et voici que sont annoncés divers emprunts étrangers.

Comme, d'autre part, les pouvoirs publics ne paraissent pas disposés à desserrer le « corset fiscal » et que les impôts continuent à dévorer la majeure partie des revenus, on ne voit pas sur quels éléments des haussiers pourraient étayer une manœuvre, manœuvre nécessaire cependant si l'on veut que le marché sorte de son inaction présente.

Quant à prévoir une baisse nouvelle assez profonde, qui par l'intérêt qu'elle pourrait susciter éventuellement amènerait une nouvelle couche d'acheteurs, il n'y faut pas songer. Si les capitalistes n'achètent point, ils ne sont pas davantage disposés à vendre. Il n'est pas certain en outre qu'une réaction sérieuse de la cote provoquerait un afflux de demandes. Le grand public n'achète qu'en hausse. Par ailleurs, il aurait tôt fait d'établir une relation plus ou moins exacte entre le fléchissement des cours et le ralentissement des affaires constaté dans certaines branches d'industrie, et par des ventes intempestives aggraverait encore une situation déjà fâcheuse. On ne peut donc vraiment prévoir de reprise boursière tant que des dividendes en augmentation notable n'auront pas été distribués, tant que l'avenir immédiat des principales industries n'aura pas été précisé dans un sens nettement favorable.

Or, cet avenir ne se présente pas sous un jour très brillant.

Si l'activité de nos banques reste considérable en raison de l'importance des émissions actuellement en cours de réalisation; il n'en demeure pas moins que la baisse du loyer de l'argent entraîne une diminution de leurs intérêts et commissions.

Nos Compagnies de chemins de fer doivent songer à l'expiration relativement proche de leurs concessions et assurer leurs actionnaires d'un remboursement au moins égal au cours actuel de leurs actions. Les possibilités d'augmentation des titres de nos grands réseaux se trouvent, par ce fait, assez réduites. L'index des frets qui vient d'être publié pour janvier est le plus bas connu.

Nos charbonnages doivent se préoccuper de trouver de nouveaux débouchés par le traitement chimique de leurs combustibles. Leur extraction reste néanmoins dépendante de l'activité de notre sidérurgie. Or, celle-ci doit se montrer prudente comme en témoigne la réduction de 10 % de la production, appliquée depuis plusieurs mois par le Cartel de l'Acier. Les Affaires d'Electricité ont assurément un bel avenir, mais leurs perspectives sont largement escomptées.

La baisse des métaux enlève tout intérêt aux affaires minières. Les pétroles s'inquiètent justement des réductions nouvelles de prix décidées par les grands producteurs américains. Un relèvement des cours du caoutchouc est assurément possible, mais demandera du temps.

Les industries du textile et de la soie artificielle traversent une crise intense et voient s'amenuiser leurs bénéfices. Nos hôtels souffrent du ralentissement général des affaires. Et l'on sait, par la diminution sensible des bénéfices des Sucreries d'Egypte, quelles sont les répercussions de la surproduction mondiale de sucre.

En se portant sur toutes valeurs à revenu fixe, les capitalistes ne font donc, inconsciemment, que se prémunir contre des risques qui, s'ils ne sont pas encore nettement circonscrits, n'en sont pas moins en puissance.

Le Masque d'Or

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinaires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.